



V
B
J
C

MORCEAUX CHOISIS

DES

PROSATEURS ET POÈTES FRANÇAIS

DES XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

2e COURS

4e ÉDITION

MORCEAUX CHOISIS
DES
PROSATEURS ET POÈTES FRANÇAIS
DES XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PRÉSENTÉS DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

GRADUÉS ET ACCOMPAGNÉS DE NOTICES ET DE NOTES

PAR

Frédéric GODEFROY

Auteur de l'Histoire de la Littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours

Ouvrage couronné par l'Académie française

2e COURS

4e ÉDITION

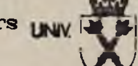
PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

2, RUE DE L'ABBAYE

1879

Chez les mêmes Éditeurs



Frédéric GODEFROY

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'INSTITUT

PROSATEURS ET POÈTES

FRANÇAIS

DES XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

3 vol. in-12, brochés, comprenant

1° **PROSATEURS FRANÇAIS** des XVIIe et XVIIIe siècles. 1 vol. in-12, broché.. 4 fr.

2° **POÈTES FRANÇAIS** des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 1 vol. in-12, broché.. 4 fr.

3° **PROSATEURS FRANÇAIS** du XIXe, siècle. 1 volume in-12, broché.. 4 fr.

Ces trois volumes sont intermédiaires entre les *Cours classiques* et la grande *Histoire de la Littérature française* dont M. Frédéric Godefroy va reprendre l'achèvement, retardé par les destructions dont il a été la victime pendant la Commune. Le volume des *Poètes des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles*, les *Prosateurs du XIXe siècle*, où les notices littéraires forment généralement de grandes études, sont déjà comme un complément de l'*Histoire de la littérature française.*

Les *Prosateurs des XVIIe et XVIIIe siècles*, les *Prosateurs du XIXe siècle* et les *Poètes des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* sont aujourd'hui classiques, pour les hautes classes, dans d'importantes maisons ecclésiastiques, et peuvent continuer de l'être, malgré la publication du Cours supérieur. Dans un grand nombre d'autres établissements d'éducation chrétienne, ils sont recommandés aux élèves, placés dans leurs bibliothèques, donnés en prix.

Ces volumes à la fois si instructifs et si intéressants conviennent aussi aux bibliothèques municipales, scolaires, paroissiales. Ils peuvent très-avantageusement être donnés comme livres d'étrennes, et beaucoup de personnes du monde ne les liront pas sans être attachées et charmées.



PRÉFACE

Renvoyant à ce que nous avons dit en tête de notre premier cours, nous nous contenterons d'ajouter ici quelques mots.

Nous avons soutenu qu'un des moyens les plus sûrs et les plus faciles de faire aimer aux enfants et aux jeunes gens la langue nationale et de hâter leurs progrès dans la connaissance de ses beautés et de ses difficultés, ce sont les recueils de morceaux choisis appropriés aux diverses classes. Nous n'avons pas prétendu que ce moyen suffît et dût être employé seul. Se borner à dépecer les auteurs, à faire connaître par lambeaux, par miettes, une littérature, serait un détestable système. Pas plus pour le français que pour le latin et le grec, les morceaux choisis, les chrestomathies, les *selectæ* ne doivent être mis au lieu et place des auteurs.

A chaque classe doit être réservé un auteur spécial, afin de « nourrir longtemps les enfants d'un même

style », selon le conseil de Port-Royal. Certains ouvrages veulent être étudiés en entier, d'autres en grande partie. Pour développer largement l'esprit, il importe de montrer le plus possible de grands ensembles.

Mais il est des auteurs et des ouvrages qu'on ne peut étudier ainsi ; il en est un grand nombre dont il suffit d'avoir fait connaître à la jeunesse quelques passages comme échantillons de leur style. Enfin les morceaux choisis répondent à plusieurs nécessités de l'enseignement. Voici les divers usages auxquels, selon nous, ces recueils doivent être employés.

1° Ils serviront de livres de lecture et d'exercices de mémoire. De préférence on apprendra par cœur les moins grands morceaux, et l'on reproduira de mémoire, immédiatement, les récits, les descriptions, les lettres, etc., d'une plus grande étendue qu'on aura lus en classe.

2° Ils serviront de texte à des exercices grammaticaux. C'est un excellent principe d'Herder, qu'il faut apprendre la grammaire par la langue, et non la langue au moyen de la grammaire. Que de notions grammaticales essentielles pourraient être inculquées avec facilité aux enfants par les explications qui leur seraient données sur les extraits lus en classe avec attention !

3° Ils présenteront des modèles de style et offriront aux professeurs l'occasion de commencer à en faire connaître les principes aux élèves.

4° Ils serviront d'exercices de composition, exercices qu'on doit essayer de très-bonne heure.

Le *Plan d'études* de Port-Royal dit avec beaucoup

de raison qu'on pourra faire écrire les enfants en français avant d'écrire en latin, en leur donnant à composer de petits dialogues, de petites narrations ou histoires, de petites lettres, et en leur en laissant choisir le sujet dans leurs lectures. Les recueils à la composition desquels nous avons mis un soin si patient fourniront, par leur variété, la plus riche matière à ces utiles compositions d'imitation.

Nos Cours, ainsi employés, produiront, nous en avons la confiance, d'heureux fruits dans les maisons qui les auront adoptés : maisons pour les garçons et maisons pour les filles, maisons d'instruction primaire, spéciale, professionnelle, ou établissements d'éducation secondaire. Dans ces derniers, loin de nuire aux études grecques et latines qui doivent demeurer la base ferme et invariable de toute éducation libérale et élevée, ils serviront grandement ces études en excitant, dans les esprits intéressés et charmés, un goût plus vif du travail, en enflammant leur amour des belles connaissances, en stimulant la passion du beau intellectuel et moral.

MORCEAUX CHOISIS

DES

PROSATEURS ET POÈTES

FRANÇAIS

PROSATEURS

DIX-SEPTIEME SIÈCLE

PASCAL (BLAISE)

(1623-1662)

Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Son père, Étienne Pascal, président en la cour des aides de Clermont, s'était retiré à Paris en 1631 pour y diriger personnellement l'instruction de son fils, dont la sagacité précoce donnait les plus hautes espérances : passionné lui-même pour les mathématiques, il était lié avec Roberval, le P. Mersenne et les autres savants dont les réunions furent le berceau de l'Académie des sciences. Le jeune Pascal prit dans cette société un goût très-vif pour les mathématiques, malgré tous les soins de son père à lui en laisser ignorer les éléments et à l'appliquer uniquement à l'étude des langues. Toute l'ardeur de Blaise allait aux sciences ; il y fit de prodigieux progrès, et bientôt put rivaliser avec les Torricelli et les Descartes, sinon les surpasser. L'admiration qu'il inspirait fit de sa famille entière des physiciens et des savants. Toute sa vie il conserva une préférence d'estime pour la géométrie.

Mais l'excès de passion qu'il mit à approfondir les sciences prit dé-

sastreusement sur sa faible santé. Avant d'avoir atteint sa vingt-sixième année, il dut renoncer à ces hautes études qu'il aimait d'un culte désintéressé. La mélancolie s'empara de lui et le domina en même temps que ses forces déclinaient. Dès lors il tourna toute l'application de son esprit sur l'homme, sa nature, son origine, ses destinées.

Dans un voyage qu'il fit à Paris, vers l'automne de l'année 1647, pour se distraire et pour consulter les médecins, il se lia d'une étroite amitié avec les solitaires de Port-Royal, et s'enferma bientôt dans la même retraite qu'eux, afin d'y étudier dans le silence l'Écriture sainte.

Dès lors il rompit tout commerce avec le monde, et renonça même à un mariage avantageux qu'il était sur le point de conclure. Sa séparation d'avec le siècle devint encore plus complète du moment qu'il fut entré dans les querelles des Jansénistes contre les Jésuites, et qu'il eut lancé les *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères.* Ces lettres, qu'on a pris l'habitude d'appeler *les Lettres provinciales*, ou, tout court, *les Provinciales*, sont une œuvre de parti, une œuvre injuste et calomniatoire, mais c'est une production littéraire d'un mérite tout à fait à part. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées, et on n'en aime pas moins la simplicité que le sublime. Elles ont beaucoup contribué à fixer notre langue.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, au milieu des langueurs d'une santé délabrée, Pascal médita et prépara un grand monument où il se proposait d'insinuer en quelque sorte le christianisme dans la raison par le cœur. Il devait tourner à l'avantage de la certitude religieuse l'incertitude générale de la connaissance humaine, et renouveler l'apologétique en lui donnant pour point de départ la plus profonde psychologie. Le grand homme dont le génie trop actif épuisait le corps demandait dix ans de santé et de loisir pour achever cette œuvre à la perfection de laquelle il voulait employer toutes les ressources de son génie. Ce qu'il a laissé n'était que des pierres, quelques-unes à peine taillées, destinées à entrer, à une place ou à l'autre, dans la construction de ce magnifique édifice. Ces fragments, présentés de nos jours dans la plus authentique exactitude, ont suffi pour révéler ce puissant génie avec toute sa fière et indépendante originalité.

Pascal mourut le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans et deux mois, après des souffrances endurées avec la plus chrétienne résignation.

Pensées.

Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas, est ce même

désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets; nobles, roturiers; vieux, jeunes; forts, faibles; savants, ignorants; sains, malades; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien [1] par nos efforts; mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; et c'est de là que nous attendons que notre attente [2] ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre [3]. Et ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel.

*
* *

Cette religion, qui consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons rétablis par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté par laquelle sont toutes les choses.

Les hommes dans le premier âge du monde ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Énoch, Lamech et d'autres, qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Noé a vu la malice des hommes

[1] C'est-à-dire au bonheur.
[2] « *Nous attendons que notre attente.* » Négligence.
[3] C'est-à-dire, dans le présent comme dans le passé,

au plus haut degré ; et il a mérité de sauver le monde en sa personne, par l'espérance du Messie dont il a été la figure. Abraham était environné d'idolâtres, quand Dieu lui fit connaître le mystère du Messie qu'il a salué de loin. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination s'était répandue sur toute la terre : mais ces saints vivaient en la foi ; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum exspectabo, Domine.* »

Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie ; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas, et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités ; les poëtes ont fait cent diverses théologies ; les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes : et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps [1] : et depuis on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses ; et cette Église, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance.

*
* *

Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est

[1] Expression biblique pour dire : quand le temps marqué fut accompli.

en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

*
* *

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore plus dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

*
* *

On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes [1] et comme les autres, riant avec leurs amis ; et quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement.

BOSSUET (BÉNIGNE)

(1627-1704)

Jacques-Bénigne Bossuet, fils d'un conseiller au Parlement de Bourgogne, naquit le 27 septembre 1627, à Dijon, qui avait déjà donné saint Bernard à la France et à l'Église. Il fut placé chez les Jésuites de sa ville natale, où il resta jusqu'à l'âge de quinze ans. C'est là que ses maîtres le surprirent un jour, les yeux en pleurs, la tête penchée sur la Bible. Il fut envoyé à Paris faire sa philosophie et sa théologie au collége de Navarre, l'école de la noblesse française. Il prit ses grades

[1] Signification ancienne. Des gens de bonne compagnie, de bon ton.

le 25 janvier 1648, et soutint sa thèse de théologie devant Condé. Prêtre et docteur en 1652, il rejoignit son père à Metz, Metz, cette ville si française où il retrouvait encore le souvenir de saint Bernard qui la sauva au moyen âge. Chanoine, puis archidiacre et doyen, ce fut là qu'il commença son rôle de controversiste. Il publia en 1655 son premier ouvrage, la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry*, ministre protestant. C'est à Metz aussi, — que nul Français ne l'oublie jamais, — que Bossuet prononça ses premiers sermons. Metz était digne de cet honneur, Metz, l'un des plus antiques berceaux de notre belle langue et le dépositaire de nos plus anciens et de nos plus précieux titres.

Le 10 mars 1657, Bossuet montait dans la chaire à Paris pour la première fois, au couvent de Saint-Thomas d'Aquin. Il continua de se faire entendre et d'obtenir un succès d'enthousiasme, à la cour et à la ville, pendant treize ans, de 1657 à 1670. Prêchant très-souvent et d'abondance, n'écrivant jamais entièrement ses discours, sa méthode habituelle de composition pour ses sermons était l'improvisation méditée. Il mit le comble à sa gloire d'orateur par l'oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, que devaient suivre plus tard celles de la duchesse d'Orléans, de la reine Marie-Thérèse, de la princesse Palatine, de Michel Le Tellier, du prince de Condé.

Nommé évêque de Condom en 1669, et, peu après, précepteur du Dauphin, Bossuet n'hésita point à renoncer à la prédication pour se consacrer tout entier à ses nouveaux devoirs. Il composa pour son royal élève plusieurs de ses écrits les plus parfaits : d'abord le *Discours sur l'histoire universelle*, le plus beau monument historique dans toutes les langues, et l'ouvrage qui donnait le premier exemple de ranger la suite des faits sous un seul point de vue général qui les domine tous ; et ensuite le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, où, toujours guidé par son bon sens, il évite le plus possible de s'engager dans les controverses métaphysiques et suit en général les idées de Descartes.

En réservant une partie de son temps à ces travaux et à plusieurs autres pour l'éducation du Dauphin, Bossuet n'oubliait pas les grands intérêts de l'Église. De tant d'écrits qu'il a composés pour la défense de la foi catholique, nous n'indiquerons ici que la substantielle *Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse* (1671), et l'*Histoire des variations des églises protestantes* (1690). Ce dernier ouvrage est peut-être celui qui peut donner l'idée la plus complète de toutes les ressources du génie de Bossuet. On l'y voit, avec une égale supériorité, historien, moraliste, théologien, publiciste, controversiste, toujours admirable écrivain, et par moments presque aussi sublime que dans les *Oraisons funèbres*. Les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les mystères*, publiées après sa mort, sont peut-être ce qu'il a écrit de plus touchant, de plus bienfaisant.

Ne pouvant nommer seulement tous les travaux que le grand évê

que ne cessa de produire avec un courage inépuisable jusqu'à ses derniers jours, en y mêlant constamment la participation la plus active aux plus hautes affaires de l'Église, nous nous contenterons de dire qu'il a imprimé sa marque à ses moindres productions : hardiesse, poésie, grandeur, majesté tempérée de grâce, de simplicité et de sensibilité, composition aussi parfaite que la diction.

Bossuet avait été nommé à l'Académie française en 1671, et à l'évêché de Meaux en 1681. Il mourut dans sa ville épiscopale de la mort des saints.

Nécessité de l'attention pour l'étude.

BOSSUET S'ADRESSE AU GRAND DAUPHIN.

Ne croyez pas, Monseigneur, qu'on vous reprenne si sévèrement pendant vos études, pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles fautes ; mais nous regardons plus haut quand nous en sommes si fâchés ; car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même que le défaut d'attention qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir et fortifier[1] cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire ; alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles ; alors vous placerez mal les choses : vous récompenserez au lieu de punir ; vous punirez quand il faudra récompenser ; enfin vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains, et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire.

(*Lettre au grand Dauphin.*)

[1] Aujourd'hui on dirait plutôt *se fortifier*. Mais nous avons montré dans notre *Lexique de Corneille* combien, en des cas pareils, le dix-septième siècle aimait à supprimer le pronom personnel,

Saint François de Paule et Louis XI (1483).

Il me vient la pensée de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques, qui ait jamais porté la couronne ; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui, que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours ; et avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues, que souvent, un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour, y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune ; et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses, et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Vous entendez bien que c'est de la mort dont [1] je parle. Regardez maintenant le pauvre François : voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains : « O mort, lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime ; tu ne rompras pas le cours de mes desseins ; au contraire tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, tu me délivreras de ce corps. »

(*II[e] Panégyrique de saint François de Paule*, I.)

[1] Aujourd'hui on dirait *que*.

En quoi les hommes diffèrent des animaux.

L'homme, animal superbe, qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connaît d'excellent, et qui ne veut rien céder à son semblable, fait des efforts pour trouver que les bêtes le valent bien, ou qu'il y a peu de différence entre lui et elles. Une si étrange dépravation, qui nous fait voir, d'un côté, combien notre orgueil nous enfle, et de l'autre, combien notre sensualité nous ravilit, ne peut être corrigée que par une sérieuse considération des avantages de notre nature. Voici donc ce qu'elle a de grand, et dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence. La nature humaine connaît Dieu ; et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusques à l'infini. Car qui serait assez insensé pour dire qu'ils aient seulement le moindre soupçon de cette excellente nature, qui a fait toutes les autres ? La nature humaine connaît l'éternité et des vérités éternelles : elle aperçoit l'ordre du monde, la beauté incomparable des astres, la régularité de leurs mouvements, les grands effets du cours du soleil, qui ramène les saisons et donne à la terre tant de différentes parures. Notre raison se promène par tous les ouvrages de Dieu, où voyant, et dans le détail et dans le tout, une sagesse d'un côté si éclatante et de l'autre si profonde et si cachée, elle est ravie et se perd dans cette contemplation.

Alors s'apparaît[1] à elle la belle et véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe toute dans la contemplation de la vérité : elle voit qu'elle doit réduire toutes ses pensées à une seule, qui est celle de servir fidèlement ce Dieu dont elle est l'image.

Mais en même temps elle voit qu'elle doit aimer, pour

[1] Les meilleurs auteurs du dix-septième siècle offrent de fréquents exemples de *s'apparaître* pour *apparaître*, dans le sens de se montrer tout à coup.

l'amour de lui, tout ce qu'elle trouve honoré de cette divine ressemblance, c'est-à-dire tous les hommes.

(*De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, c. v, § 6.)

Bataille de Rocroy.

A la nuit, qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu; les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde

craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, sur le champ de bataille, il rendit au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. (*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

Bataille de Fribourg.

Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy ; et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ! Ce n'est pas seulement des hommes à combattre; c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravines et des précipices, d'un côté ; c'est, de l'autre, un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements : c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux ;

et au dedans, c'est Mercy avec ses braves Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Mercy, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Mercy, que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées, autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux ; et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Mercy voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée. Mais, que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philipsbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche ; Philipsbourg, qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Mercy ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur. Nordlingue en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces

avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi. (*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

Les Discordes civiles de la France.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement, dont les Juifs sont menacés dans le vingt-huitième chapitre du Deutéronome : « *Percutiam vos amentia et furore mentis :* Je vous frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire...... Ah ! fidèles, n'achevons pas, épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes.

(*Serm. pour le* 9e *dim. après la Pentec.*, II.)

La vie humaine comparée à un chemin qui aboutit à un précipice.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche, marche..... Une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non ; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on

rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait s'arrêter : marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se lever entre ses mains du matin au soir quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins sont moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface ; l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens : la tête tourne, les yeux s'égarent ; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière : plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(*Fragment d'un sermon prêché à Meaux le jour de Pâques.*)

Égale faiblesse de tous les hommes.

Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance : nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs [1], et le premier air que nous respirons nous sert à tous indifféremment à former des cris. Ces faiblesses de l'enfance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tout le progrès de la vie, puisque les grands, les petits et les médiocres vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin après tout arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine et abattant sans ressource toutes ces grandeurs imaginaires, égale pour jamais les conditions différentes, par lesquelles

[1] Sagesse, VII, 3.

les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres : de sorte qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car de même que quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine ; que dans le progrès de leur course elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés, d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres, comme des flots : leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle ; et enfin, après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms, qui nous séparent les uns des autres ; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.

(*Oraison funèbre de messire Henri de Gornay.*)

Vains prétextes des hommes pour ne pas vaquer à l'affaire de leur salut.

« Mais je ne puis, direz-vous, je suis engagé. » — Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si faibles, que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu ! — « Ah ! laissez démêler cette affaire ! » — Mais plutôt voyez dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu ; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. — « Mais laissez apaiser cette passion ; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. » — Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant

passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse ! Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

(*Serm. ms.*, t. XIII.)

Amour de la patrie.

La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble : on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *caritas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts. « Votre demeure sera la mienne, votre peuple sera le mien, disait Ruth à sa belle-mère Noémi : je mourrai dans la terre où vous serez enterrée, et j'y choisirai ma sépulture. »

Joseph mourant dit à ses frères : « Dieu vous visitera et vous établira dans la terre qu'il vous donnera pour patrie, et mes os y reposeront plus tranquillement au milieu de mes concitoyens. »

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle, Athénien, était banni de sa patrie comme traître ; il en machinait la ruine avec le roi de Perse, à qui il s'était livré. Et toutefois, en mourant, il oublia Magnésie, que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eût été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique, pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fît d'une autre sorte. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille : il croit satisfaire à sa patrie, il croit

être rappelé de son exil après sa mort, et comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

C'est pourquoi de bons citoyens s'affectionnent à leur terre natale. « J'étais devant le roi, dit Néhémias, et je lui présentais à boire, et je paraissais languissant en sa présence. Et le roi me dit : « Pourquoi votre visage est-il si triste, puisque je ne vous vois point malade ? » — Et je dis au roi : « Comment pourrais-je n'avoir pas le visage triste, puisque la ville où mes pères sont ensevelis est déserte, et que ses portes sont brûlées ? Si vous voulez me faire quelque grâce, renvoyez-moi en Judée, en la terre du sépulcre de mon père, et je la rebâtirai. »

Étant arrivé en Judée, il appelle ses concitoyens, que l'amour de leur commune patrie unissait ensemble. « Vous savez, dit-il, notre affliction : Jérusalem est déserte ; ses portes sont consumées par le feu ; venez, et unissons-nous pour la rebâtir. »

Tant que les Juifs demeurèrent dans un pays étranger et si éloigné de leur patrie, ils ne cessèrent de pleurer et d'enfler, pour ainsi parler, de leurs larmes les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Ils ne pouvaient se résoudre à chanter leurs agréables cantiques, qui étaient les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère. Leurs instruments de musique, autrefois leur consolation et leur joie, demeuraient suspendus aux saules plantés sur la rive, et ils en avaient perdu l'usage. « O Jérusalem, disaient-ils, si jamais je puis t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! » Ceux que les vainqueurs avaient laissés dans leur terre natale s'estimaient heureux ; et ils disaient au Seigneur, dans les psaumes qu'ils lui chantaient durant la captivité : « Il est temps, ô Seigneur ! que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies, et leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore toute leur tendresse et toute leur compassion. »

(*Politique tirée de l'Écriture*, liv. I, art. II, prop. III.)

Moïse proposé comme le modèle des princes.

Dieu lui donne son peuple à conduire, et en même temps il fait qu'il s'oublie lui-même.

Après beaucoup de travaux, et après qu'il a supporté l'ingratitude du peuple durant quarante ans pour le conduire en la terre promise, il en est exclu : Dieu le lui déclare : « Ce ne sera pas vous qui introduirez ce peuple dans la terre que je leur donnerai. » Comme s'il lui disait : « Vous en aurez le travail, et un autre en aura le fruit. »

Dieu lui déclare sa mort prochaine : Moïse, sans s'étonner et sans songer à lui-même, le prie seulement de pourvoir au peuple : « Que le Dieu de tous les esprits donne un conducteur à cette multitude, qui puisse marcher devant elle, qui la mène et la ramène, de peur que le peuple du Seigneur ne soit comme des brebis sans pasteur. »

Il lui ordonne une grande guerre en ces termes : « Venge ton peuple des Madianites, et puis tu mourras. » Il veut lui faire savoir qu'il ne travaille pas pour lui-même, et qu'il est fait pour les autres. Aussitôt, et sans dire un mot sur sa mort prochaine, Moïse donne ses ordres pour la guerre et la termine tranquillement.

Il achève le peu de vie qui lui reste à enseigner le peuple et à lui donner les instructions qui composent le livre du Deutéronome. Et puis il meurt, sans aucune récompense sur la terre ; on ne sait ce que devient sa famille. C'est un personnage public, né pour le bien de l'univers : ce qui aussi est la véritable grandeur.

(*Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. III, art. III, prop. II.)

Le Désert; durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge, le peuple entra dans un désert affreux, qui représente tout l'état de cette vie, où

il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée ; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents, qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie : on s'y perd, on s'y déroute comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi, dans notre ignorance, nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas ; nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque entièrement déroutés, nous ne savons plus par où nous redresser ; nous tombons dans le pays « des serpents brûlants », comme les appelle Moïse, c'est-à-dire dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine et nous consume.

A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes : il oppose la manne à la faim, l'eau découlée de la pierre à la soif, aux erreurs durant le voyage la colonne de nuée lumineuse pendant la nuit, et aux serpents brûlants le serpent d'airain : toutes choses qui nous figurent Jésus.

Nous nous trouvons comme le prodigue dans une région où nous périssons faute de nourriture ; les viandes de ce pays n'ont rien de solide. Dieu nous envoie la manne, qui est Jésus-Christ, qui nous « donne la manne cachée, que personne ne connaît que celui qui en goûte. » La manne cachée, c'est la vérité ; la manne cachée, sont les consolations spirituelles ; la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paraît « mince et légère » à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paraît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel ; en sorte qu'ils croient ne rien avoir, quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles ; mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paraît la seule solide et substantielle : c'est « le pain du

ciel; le pain dont se nourrissent les anges; pain céleste, » qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif; et quoique par rapport à l'esprit la faim et la soif, qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos désirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ, qui promet à la Samaritaine « une fontaine jaillissante à la vie éternelle », et à tout le peuple « des sources », ou plutôt « des fleuves d'eau vive ». « Si on les boit, on n'a plus soif, » et tous les désirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi et s'achève par la jouissance : ces sources sont en Jésus-Christ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par Moïse, c'est-à-dire d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne à Dieu en lui disant : « Mon Dieu, mon rocher, mon soutien, mon refuge, » la pierre solide sur laquelle je m'appuie. « Je mettrai dans Sion, dit le Prophète, une pierre inébranlable; » et celui qui « s'y appuiera par la foi, ne sera point ébranlé. » Cette pierre, c'est Jésus-Christ : en s'appuyant sur lui, on se soutient; en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces, on tombe d'une grande chute et on se brise. De cette pierre, qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations, et dans un amour chaste et pur les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher, qui demeurait immobile; mais les ondes qui en découlèrent suivaient partout le peuple, qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela? dit saint Paul : c'est

qu'il y avait « une pierre » invisible et « spirituelle », dont la corporelle était la figure, qui les suivait, les accompagnait, leur fournissait des eaux en abondance; « et cette pierre » invisible, « c'était Jésus-Christ. » Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes : un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : « Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » Dans toutes nos actions ayons toujours Jésus-Christ en vue; songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné; à ce qu'il nous enseignerait à chaque pas, s'il était encore au monde pour y être consulté ; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs, marche dans la voie nouvelle, qui est Jésus-Christ.

Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même; Jésus-Christ qui se présente à nous « dans la ressemblance de la chair de péché ». Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché; « et élevé » de cette sorte, « il tire à lui tout le monde. » O Jésus exalté à la croix! tous les regards sont sur vous; le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel « se dégoûtait de la manne, » et ne se contentait pas de ce pain du ciel ; Dieu pouvait par une juste punition leur soustraire tout aliment et les laisser dans la faim; mais il y a une autre manière de punir les désirs charnels en y abandonnant ceux qui les suivent,

conformément à cette parole : « Dieu les livra aux désirs de leurs cœurs, » à leur concupiscence déréglée. « Ainsi il fit souffler un vent impétueux, qui d'au delà de la mer porta des cailles au désert, et les fit pleuvoir dans le camp. » C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres ; car il est l'auteur de tout ; mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens, mais dont il est dit : « Les chairs en étaient encore dans leurs bouches et entre leurs dents ; et voilà que la colère de Dieu s'éleva contre eux, et frappa le peuple d'une grande plaie. » Qu'avait-il fait pour être puni de cette sorte? Il n'avait fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avait envoyé ; mais c'était un de ces biens corporels qu'il accorde aux désirs aveugles des hommes charnels pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence, ils en tirent leur nom ; on les appelle « des sépulcres de concupiscence, » parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avait voulu contenter en les rassasiant des biens que Dieu donne à la vérité aux sens avides — car tout bien, et petit et grand, et sensible et spirituel, vient de lui — mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

(*Élévations sur les Mystères*, IX[e] semaine, VI[e] élév.)

FÉNELON

(1651-1715)

François de Salignac de La Mothe-Fénelon naquit le 6 août 1651, au château de Fénelon en Quercy (Périgord), d'une famille très-ancienne, illustre par ses alliances et les hautes dignités de l'Église et de l'État dont elle fut honorée.

Après de solides et brillantes études littéraires faites sous les yeux

de son père, il entra à Saint-Sulpice, pour s'y former à la vertu et aux sciences ecclésiastiques sous la conduite du docte et pieux Tronson. A l'âge de vingt-quatre ans, il reçut les ordres sacrés.

Sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. On parvint, après beaucoup d'efforts, à donner une autre direction à son zèle, en l'appliquant à un objet à peu près du même genre, celui de maintenir et d'affermir dans la foi les *Nouvelles Catholiques*, et d'instruire celles qui paraissaient disposées à quitter la Réforme. C'est dans les courts loisirs que cette fonction difficile lui laissait qu'il écrivit, d'abord uniquement pour la famille du duc de Beauvilliers, son traité de l'*Éducation des filles*. La publication de ce beau livre en 1687 acquit au jeune abbé cette réputation qui devait, deux ans plus tard, le faire désigner pour la fonction de précepteur des petits-fils de Louis XIV.

Fénelon avait trente-huit ans quand le roi jeta les yeux sur lui pour cette mission si haute et si difficile, vu surtout le caractère peu maniable du principal de ses élèves, le duc de Bourgogne.

Pour cette éducation l'habile précepteur composa des *Fables* en prose, des *Dialogues des morts* à l'imitation de Lucien, et le *Télémaque*, le plus beau traité d'éducation à l'usage d'un prince qui ait été écrit dans les temps modernes.

C'est aussi pour l'éducation du duc de Bourgogne que Fénelon fit le *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, où il présente avec étendue, suite et méthode, toutes les preuves de l'existence de Dieu, preuves cosmologiques, preuves psychologiques, preuves métaphysiques.

Après cinq années passées à la cour auprès de son élève, avec le plus irréprochable désintéressement, sans demander ni recevoir aucune grâce, Fénelon fut nommé par le roi à l'archevêché de Cambrai (1694).

Une querelle religieuse, célèbre sous le nom de Quiétisme, divisa Bossuet et Fénelon, et causa la perte de ce dernier. Il reçut l'ordre de quitter la cour où il ne reparut jamais. Retiré à Cambrai, il fut un modèle de vertus épiscopales, et se donna tout entier à tous les devoirs du ministère pastoral : le catéchisme des petits enfants, l'instruction des clercs de son séminaire, la prédication dans la chaire de son église. Pendant son séjour à Paris et à Versailles, il avait fait souvent entendre sa voix dans les églises, et avait acquis une brillante réputation d'orateur. De retour dans son diocèse, il prit l'habitude de prêcher régulièrement les carêmes, sans jamais se répéter, dans quelques-unes des églises de la ville, et, à certains jours solennels, dans sa cathédrale. Il regardait également comme un devoir de faire toujours entendre sa voix aux populations des campagnes qu'il visitait dans ses tournées pastorales. Préférant à la gloire de l'éloquence le mérite d'instruire avec simplicité les fidèles confiés à son zèle et à sa charité épiscopale, il parlait de l'abondance du cœur et s'abandonnait au feu de son talent naturel.

Il a exposé sa théorie sur le ministère de la parole dans ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire.* La principale de ses idées est que les prédicateurs ne doivent point composer des discours qui aient besoin d'être appris et débités par cœur, et qu'ils doivent se borner à méditer profondément leur sujet.

Avant de terminer cette rapide énumération des principaux travaux de Fénelon, mentionnons encore sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, modèle achevé de critique lumineuse et de style vif et rapide, et sa *Correspondance*, où, comme l'a dit Mgr Dupanloup, il faut surtout étudier ce grand homme; car c'est là qu'on découvre toutes les hautes et aimables qualités de cette belle âme, les trésors cachés et tous les secrets de ce cœur incomparable.

Fénelon, après avoir perdu tous ceux qu'il aimait le plus, le duc de Bourgogne, son élève fidèle et chéri, mort à vingt-neuf ans, le duc de Beauvilliers, le duc de Chevreuse, quitta lui-même cette triste vie, âgé seulement de soixante-quatre ans, le 7 janvier 1715, quelques mois avant Louis XIV.

Lettre à M[me] la comtesse de Grammont.

A Versailles, 4 juillet 1695.

Il y a longtemps, madame, que j'ai envie de réveiller votre souvenir et d'avoir l'honneur de vous écrire; mais vous savez que la vie se passe en bons désirs sans effets sur des matières encore plus importantes que les devoirs de la société. Mon bon propos a donc été, madame, de vous demander de vos nouvelles; et beaucoup de vilains petits embarras m'en ont toujours ôté la liberté. Je n'ai pourtant pas oublié l'état où vous êtes; car M. le comte de Grammont me l'a expliqué. Si Bourbon vous est aussi agréable qu'à lui, je ne m'étonne pas qu'il ait oublié la cour. Bourbon est pour lui la véritable fontaine de Jouvence, où je crois qu'il se plonge soir et matin. Versailles ne rajeunit pas de même, il lui faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir: on n'a pas ce qu'on veut, on a ce qu'on ne voudrait pas. On est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui; on méprise les gens avec lesquels on passe sa

vie, et on court après leur estime; on est importuné, et on serait bien fâché de ne l'être pas, et de demeurer en solitude. Il y a une foule de petits soucis voltigeants qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir. Ils se relayent pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins. Voilà ce qu'on appelle la vie du monde, et l'objet de l'envie des sots; mais ces sots sont tout le genre humain aveuglé. Tout homme qui ne connaît point Dieu, qui est tout, et le néant de tout le reste, est un de ces sots qui admirent et qui envient un état très-misérable. Aussi le sage a-t-il dit que « le nombre des sots est infini. » Je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez le *bon esprit*, que Dieu *donne*, comme il est écrit dans l'Évangile, *à tous ceux qui le lui demandent.* Ce remède, pour guérir les cœurs, est préférable aux eaux qui ne guérissent que le corps. Il faut songer à rajeunir en Jésus-Christ pour la vie éternelle, et laisser vieillir cet homme, qui est, selon saint Paul, le *corps du péché.* C'est vous faire un trop long sermon. Pardonnez-le, s'il vous plaît, madame, à un homme qui a gardé un long silence.

La Simplicité.

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai, ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser [1] toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait, dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sin-

[1] *Compasser*, mesurer exactement, comme avec un compas.

cères; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer.

(*Instructions et avis.*)

Brièveté de la vie.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. Tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par

l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix. (*Télémaque*, liv. XIV.)

Tableau résumé des merveilles de la nature physique.

Si je passe de mon corps aux autres corps qui m'environnent, non-seulement j'aperçois un grand nombre d'autres corps semblables au mien, mais encore je vois de tous côtés des animaux faits, pour ainsi dire, sur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds, les autres ont des ailes pour voler dans l'air, les autres des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires que les hommes construisent avec tant d'art, suivant des règles si savantes, ne sont que des copies faites d'après ces oiseaux et ces poissons qui voguent dans deux éléments liquides, dont l'un est un peu plus épais que l'autre. De ces animaux, les uns nous servent à porter des fardeaux, comme le cheval et le chameau ; d'autres servent par leur force, comme les bœufs, à suppléer ce qui manque à notre force bornée ; puis ce même animal devient notre aliment : d'autres, comme les brebis, nous nourrissent de leur lait, et nous vêtent de leur laine. L'homme sait dominer par force ou par industrie sur tous les animaux, et les plier à son usage. Un vermisseau, une fourmi, un moucheron montrent cent fois plus d'art que l'horloge la plus parfaite.

La terre qui nous porte tire de son sein fécond tout ce qu'il faut pour notre nourriture; tout en sort, tout y rentre, tout y renaît chaque année; elle ne s'use jamais. Plus vous déchirez ses entrailles, plus elle vous comble de ses largesses pour vous récompenser de votre travail. Elle se couvre de moissons, elle se pare de verdure, elle nourrit avec l'homme les animaux qui le servent et qui le nourrissent.

Les arbres qu'elle forme sont de grands bouquets plantés dans son sein, qui l'ornent comme les cheveux ornent la tête de l'homme. Ces arbres nous donnent leur ombre

pour nous rafraîchir en été, et leur bois pour nous réchauffer en hiver. Leurs fruits pendants à leurs rameaux tombent dans nos mains dès qu'ils sont assez mûrs. Les plantes ont une variété infinie : elles ont toutes un ordre qui les rend uniformes jusqu'à un certain point ; mais, au delà de ce point, tout est varié; et il n'y a pas deux feuilles sur un arbre entièrement semblables. Les fleurs, qui embellissent toute la nature, promettent les fruits, et les fruits, qui couronnent l'année, répandent l'abondance immédiatement avant la saison dont la rigueur suspend le travail. Les ruisseaux tombent des montagnes. Les rivières, après avoir arrosé les divers pays et facilité le commerce, vont se précipiter dans la mer, qui, loin de priver les hommes de toute société, est au contraire le centre du commerce entre les nations les plus éloignées. Les vents, qui purifient l'air et qui tempèrent les saisons, sont l'âme de la navigation et du commerce des nations entre elles. Si l'air était un peu plus épais, nous ne pourrions le respirer, et nous nous y noierions comme dans la mer. Qui est-ce qui a su lui donner ce degré si juste de subtilité ?

Le soleil se lève et se couche pour nous faire le jour et la nuit. Pendant qu'il nous laisse dans le repos des ténèbres, il va éclairer un autre monde qui est sous nos pieds. La terre est un globe suspendu en l'air, et cet astre tourne autour d'elle, parce qu'il lui doit ses rayons [1]. Non-seulement il en fait un tour régulier qui forme les jours et les nuits, mais encore il s'approche et s'éloigne tour à tour de chaque pôle ; et c'est ce qui fait pour chaque moitié du monde l'hiver et l'été. Si le soleil s'approchait un peu plus de nous, il nous embraserait ; s'il s'en éloignait un peu plus, il nous laisserait glacer, et notre vie serait éteinte. Qui est-ce qui conduit avec tant de justesse ce flambeau de l'univers, cette flamme subtile et rapide ?

[1] Fénelon parle ici, non pas conformément à la vérité astronomique, mais selon les anciennes idées populaires.

La lune, plus voisine de nous, emprunte du soleil une lumière douce, qui tempère les ombres de la nuit, et qui nous éclaire quand nous ne sommes pas libres d'attendre le jour. Que de commodités préparées à l'homme !

Mais que vois-je? un nombre prodigieux d'astres brillants qui sont dans le firmament comme des soleils ! A quelle distance sont-ils de nous ! Quelle grandeur immense, qui confond l'imagination, et qui étonne l'esprit même ! Que devenons-nous à nos propres yeux, atomes vils posés dans je ne sais quel petit coin de l'univers, quand nous considérons ces soleils innombrables? Une main toute-puissante les a semés avec profusion, pour nous étonner par une magnificence qui ne lui coûte rien.

(*Réflexions sur la Religion.*)

Prière à Dieu, à la vue des merveilles de la nature.

O mon Dieu ! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main ; mais les sens et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas. Vous vous montrez partout, et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom ; mais elle parle à des sourds dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux et au dedans d'eux ; mais ils sont fugitifs et errants hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière ! ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle ! ô fontaine des chastes délices ! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement ! s'ils vous cherchaient au dedans d'eux-mêmes ; mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas ! vos dons, qui leur montrent la main d'où

ils viennent, les amusent[1] jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir[2] : car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer ! Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et, pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils vous apercevraient et vous attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoique en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu [3], qu'une ombre de l'être, votre nature vaine occuperait leur vanité ; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais, parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché [4]; car ce fond intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc ! la lumière qui devrait les éclairer, les aveugle ! et les rayons du soleil mêmes empêchent qu'ils ne l'aperçoivent ! Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers [5], les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir : comme si l'homme ne

[1] Les occupent inutilement.

[2] *Faute de s'en nourrir*. Tour elliptique très-usité, c'est-à-dire, parce qu'ils manquent à s'en nourrir.

[3] Sans force.

[4] *Vous leur êtes*. Vous êtes pour eux, à leurs yeux.

[5] Pour être transmise à la raison par les sens.

connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu! douter plutôt de vous que de ces autres choses très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles [1], aussi bien que vous, échappent à nos faibles sens. O misère! ô nuit affreuse qui enveloppe les enfants d'Adam[2]! ô monstrueuse stupidité! ô renversement de tout l'homme[3]! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme: ce qui n'est rien est tout pour lui; ce qui est tout ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez et vous engloutissez, ô abîme de vérité, toute ma pensée; je ne sais ce que je deviens: tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point, n'a rien vu; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti: il est comme s'il n'était pas; sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous; qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée! Malheur à l'âme impie qui, loin de vous, est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation! déjà heureuse celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous! mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs! Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au travers de mon cœur, comme un torrent de

[1] *Lesquelles* se rapporte à *ces choses* (la sagesse et la vertu), bien qu'il soit éloigné de cet antécédent.

[2] L'homme et la nature humaine.

[3] C'est-à-dire que l'ordre naturel est renversé, interverti.

volupté! A cette douce espérance, mes os tressaillent et s'écrient : Qui est semblable à vous? Mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur et mon éternelle portion [1] !

(*Traité de l'existence de Dieu.*)

L'univers ne peut être l'ouvrage du hasard.

Si j'entre dans une maison, j'y vois des fondements posés de pierre solide, pour rendre l'édifice durable; j'y vois des murs élevés, avec un toit qui empêche la pluie de pénétrer au dedans; je remarque, au milieu, une place vide, qu'on nomme une cour, et qui est le centre de toutes les parties de ce tout; je rencontre un escalier, dont les marches sont visiblement faites pour monter; des appartements dégagés [2] les uns des autres pour la liberté des hommes qui logent dans cette maison; des chambres avec des portes pour y entrer, des serrures et des clefs pour fermer et pour ouvrir; des fenêtres par où la lumière entre, sans que le vent puisse entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu sans être incommodé de la fumée; un li tpour se coucher; des chaises pour s'asseoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

A la vue de toutes ces commodités pratiquées avec tant d'art, je ne puis douter que la main des hommes n'ait fait tout cet arrangement. Je n'ai garde de dire que ce sont des atomes [3] que le hasard a assemblés. Il ne m'est pas possible de croire sérieusement que les pierres de cet édifice se sont élevées d'elles-mêmes avec tant d'ordre les unes sur les autres, comme la Fable nous dépeint celles

[1] *Partage* est plus usité en ce sens.

[2] Séparés par des issues particulières, de manière à ce qu'on puisse y entrer et en sortir librement, sans gêner les autres ni être gêné par eux.

[3] Les atomes (ἀ privatif, et τέτομα, parf. de τέμνω, couper) sont des corps regardés comme indivisibles à cause de leur extrême petitesse. Les Épicuriens expliquaient la création du monde par la rencontre fortuite et la cohésion de corps de cette espèce, ancés dans l'espace.

que la lyre d'Amphion remuait à son gré, pour en former les murs de Thèbes.

Jamais aucun homme sensé ne s'avisera de dire que cette maison, avec tous ses meubles, s'est faite et arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la symétrie[1], le dessein manifeste de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cause aveugle, telle que le hasard. En vain quelqu'un me viendra dire que cette maison s'est faite d'elle-même, par pur hasard, et que les hommes qui y trouvent cet ordre purement fortuit, s'en servent et s'imaginent qu'il a été fait tout exprès pour leur usage. De telles pensées ne peuvent entrer dans l'esprit des hommes raisonnables. Il en est de même d'un livre tel que l'*Iliade* d'Homère, ou d'une horloge, qu'on trouverait dans une île déserte; personne ne pourrait jamais croire que ce poëme admirable, ou que cette horloge excellente, fût un caprice du hasard : on conclurait d'abord qu'un poëte sublime aurait composé ces beaux vers, et qu'un habile ouvrier aurait fait cette horloge.

En voilà assez pour notre conclusion. L'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art, d'ordre, de sagesse, de proportion et de symétrie, que tous les ouvrages les plus industrieux[2] des hommes. C'est donc s'aveugler par obstination, que de refuser de reconnaître la main toute-puissante qui a formé l'univers.

(*Lettres sur la Religion.*)

Il y a un Dieu infiniment parfait qui a créé l'univers.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux, et qu'avoir le cœur libre[3],

[1] Ordonnance exacte et proportionnée (σύν, avec, et μέτρον, mesure).

[2] Qui montrent le plus d'industrie. Ce mot est assez rarement appliqué aux substantifs de choses. Bossuet a dit d'une manière analogue : « Il fallait à l'âme un corps organique ; et Dieu lui en fait un capable des mouvements les plus forts, aussi bien que des plus délicats et des plus *industrieux.* » (*Connaissance de Dieu*, c. IV.)

[3] *Le cœur libre*, c'est-à-dire exempt de toute prévention.

pour apercevoir sans raisonnement [1] la puissance et la sagesse du Créateur, qui éclatent dans son ouvrage. Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne disputerai point avec lui, je le prierai seulement de souffrir que je suppose qu'il se trouve par un naufrage dans une île déserte : il y aperçoit une maison d'une excellente architecture, magnifiquement meublée ; il y voit des tableaux merveilleux ; il entre dans un cabinet, où un grand nombre de très-bons livres de tout genre sont rangés avec ordre : il ne découvre néanmoins aucun homme dans cette île ; il ne me reste qu'à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais par ses efforts à se faire accroire que l'assemblage de ces pierres, fait avec tant d'ordre et de symétrie, que les meubles qui montrent tant d'art, de proportion et d'arrangement, que les tableaux qui imitent si bien la nature, que les livres qui traitent si exactement les plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilités [2] pour soutenir dans la spéculation [3] un paradoxe [4] si absurde ; mais dans la pratique il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison. S'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. Cette impuissance de douter est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà pour ainsi dire le bout de la raison humaine : elle ne peut aller plus loin. Cette comparaison démontre quelle doit être notre conviction sur la Divinité à la vue de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter? La différence qu'il y a entre un philosophe et un paysan, est que le paysan

[1] Sans *avoir besoin de* raisonnement.

[2] Des raisons subtiles.

[3] Dans le raisonnement, dans la *théorie* seulement, et non dans la réalité, dans la *pratique*.

[4] Opinion fausse (παρά, contre, et δόξα, opinion, croyance).

suit d'abord avec simplicité tout ce qui saute aux yeux. au lieu que le philosophe, séduit par ses vains préjugés, emploie la subtilité de ses raisonnements à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vue [1] pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil et sans passion [2]. Loin d'avoir besoin de raisonner, il n'a que son raisonnement à craindre; il n'a pas plus besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un horloger à la vue d'une horloge, ou un architecte à la vue d'une maison. (*Lettres sur la Religion.*)

L'existence de Dieu prouvée par le spectacle de la nature.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature : le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout..... Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles [3], peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages [4]. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait le font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible [5] et populaire [6], dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner : les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des pas-

[1] Comme elle doit être envisagée.
[2] Sans prévention.
[3] Causés par le témoignage et les erreurs des sens.
[4] Le Créateur.
[5] Qui parle aux sens.
[6] A la portée du peuple.

sions ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire qui emporterait toute l'application de son esprit, passerait plusieurs jours dans une chambre en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux qui seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui.

Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui ; et cependant le monde ne l'a point connu [1]. » Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité, tant la fascination du monde obscurcit leurs yeux. Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devait le plus servir à leur ouvrir les yeux ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême sagesse a mis dans l'univers.

Saint Augustin dit que ces merveilles se sont avilies par leur répétition continuelle. Cicéron parle précisément de même. A force de voir tous les jours les mêmes choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien que les yeux : il n'admire ni n'ose se mettre en aucune manière en peine de chercher la cause des effets qu'il voit toujours arriver de la même sorte ; comme si c'était la nouveauté, et non pas la grandeur de la chose même qui dût nous porter à faire cette recherche.

Mais enfin, toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'ar-

[1] Joan., I, v. 10

range, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composée par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements ; pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble ; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant ; enfin, pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise [1] tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des *Annales* d'Ennius ; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir

[1] *Subtiliser* signifie recourir à des arguments subtils et captieux. On a dit, dans des sens analogues : « De quoi vous avisez-vous de *subtiliser* sur notre acte ? » (PATRU, *Plaid.*, VI.) « Les saints *subtilisent* pour se trouver criminels, et accusent leurs meilleures actions. » (PASC., *Pens. sur les Provinciales*, VI.)

formé cet instrument? dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas d'abord, sans examen, qu'une main savante le toucherait? Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait[1], dans une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle statue de marbre, dirait aussitôt: Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes: je reconnais la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait cet homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire: Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère[2]; c'est une Vénus qui égale celle de Médicis[3]; c'est un Hercule qui ressemble à

[1] Tour vif qui a un peu vieilli. *Si quelqu'un trouvait. Celui qui trouverait*, etc.

[2] Admirable statue antique qui forme un des plus beaux ornements du Belvédère, pavillon du Vatican, à Rome, élevé par Bramante.

[3] La statue de Vénus que l'on admire à Florence, dans la galerie de Médicis.

celui de Farnèse [1]. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si on avait devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge, avec Moïse à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes, on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuples, pleins de confiance et de joie, levant les mains au ciel ; de l'autre côté, l'on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens, pleins de trouble et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre sans confusion, ces accommodements de draperies, ces distributions de lumière [2], ces dégradations de couleurs [3], cette exacte perspective [4], enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler ?

Encore, s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un seul coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume,

[1] On appelle ainsi ce chef-d'œuvre de la statuaire antique parce qu'il est dû à la maison Farnèse, célèbre par la protection qu'elle accorda aux arts.

[2] Terme de peinture. Manière d'éclairer certaines parties d'un tableau et d'en laisser d'autres dans l'ombre.

[3] Teintes graduées et nuancées.

[4] Disposition des divers plans dans un ordre exact et régulier.

pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble n'était qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard ; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent.

Je ne puis me résoudre à quitter ces exemples sans prier le lecteur de remarquer que les hommes les plus sensés ont naturellement une peine extrême à croire que les bêtes n'aient aucune connaissance, et qu'elles soient de pures machines. D'où vient cette répugnance invincible en tant de bons esprits? C'est qu'ils supposent avec raison que des mouvements si justes, et d'une si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans quelque industrie, et que la matière seule, sans art, ne peut faire ce qui marque tant de connaissance. On voit par là que la raison la plus droite conclut naturellement que la matière seule ne peut, ni par les lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux du hasard, faire des animaux qui ne soient que de pures machines. Les philosophes mêmes qui n'attribuent aucune connaissance aux animaux ne peuvent éviter de reconnaître que ce qu'ils supposent aveugle et sans art, dans ces machines, est plein de sagesse et d'art dans le premier moteur qui en a fait les ressorts et qui en a réglé les mouvements. Ainsi les philosophes les plus opposés reconnaissent également que la matière et le hasard ne peuvent produire sans art tout ce qu'on voit dans les animaux. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

L'homme de bonne foi cherchant ce qu'il doit croire sur la vérité de la religion.

Je suis en ce monde sans savoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais [1]. Certains hommes me parlent de plusieurs choses et me les proposent comme indubitables; mais je suis résolu d'en douter, et même de les rejeter, à moins que je ne voie qu'elles méritent ma croyance. Le véritable usage de la raison qui est en moi est de ne rien croire, sans savoir pourquoi je le crois et sans être déterminé à m'y rendre sur un signe certain de vérité. D'autres hommes voudraient que je commençasse par le mépris de toutes les choses qu'on appelle mystères de religion; mais je n'ai garde de les rejeter sans les avoir auparavant bien examinées. Il y a autant de légèreté et de faiblesse d'esprit à être incrédule et opiniâtre, qu'à être crédule et superstitieux. Je cherche le milieu. Je sens que ma raison est bien faible, et ma volonté bien exposée aux piéges de l'orgueil et des passions, pour pouvoir trouver ce milieu précis, et pour y demeurer toujours ferme, quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne saurais, par mes seules forces naturelles, me faire moi-même ni plus pénétrant, ni plus patient dans mes recherches, ni plus exact dans mes raisonnements, ni plus égal dans mes bonnes dispositions, ni plus précautionné contre l'orgueil, ni plus incorruptible en faveur de la vérité, que je le suis. Je n'ai que moi-même pour cet examen; et c'est de moi-même que je me défie sincèrement, sur une infinité d'expériences malheureuses que j'ai de la précipitation de mes jugements et de la corruption de mon cœur. Que me reste-t-il à faire dans cette impuissance?

Oh! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dé-

[1] C'est-à-dire, quelle est mon origine, quelle est ma destinée.

pende, je conjure cet être, par sa bonté, d'employer sa puissance à me secourir : il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O Être infiniment parfait ! s'il est vrai que vous soyez et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées, en vous cherchant ! O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême ! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que vous ne possédiez pas votre ouvrage ; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature !

(*Lettre sur la Divinité et la religion.*)

Les principales vérités de la religion démontrées par la seule raison.

Me suis-je fait moi-même? Non. Cependant il est certain que je n'ai pas toujours été : qui est-ce donc qui m'a fait ? Ce n'est pas [1] mes parents : ils n'ont point eu la puissance de former un corps tel que le mien ; ils n'ont été que les instruments aveugles d'une puissance supérieure, pleine d'industrie pour arranger tant de merveilleux ressorts. Mais ces ressorts si merveilleux peuvent-ils avoir été formés par le hasard ? Il y aurait de la folie à le croire. Je ne puis voir un tableau, sans juger que la main d'un peintre en a mélangé les figures et les couleurs. Une montre ou une horloge, qui sont des machines infiniment moins dignes d'admiration que la moindre partie du corps humain, me découvrent l'art de l'ouvrier qui en est l'auteur. Douterais-je donc qu'un ouvrier très-puissant et très-habile n'ait fait ce corps si proportionné dans ses membres, ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux, cette bouche, ces oreilles, etc. ? Chacun de ces organes est un chef-d'œuvre. Non-seulement une main sage les a

[1] On dirait aujourd'hui : *ce ne sont pas.*

formés, mais nous ne saurions découvrir, par nos plus curieuses recherches, la profondeur de l'art et de la sagesse qui y sont cachés.

Outre les merveilles qui sont en moi, combien d'autres merveilles dans tout l'univers ! Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux ; qui fait marcher avec ordre les astres ; qui fait lever et coucher le soleil sur nous ; qui donne la lumière du jour au travail, le silence et l'obscurité de la nuit au repos ; qui règle les saisons ; qui fait couler les fleuves des montagnes pour se précipiter dans la mer, comme dans le centre du commerce de tant de nations ; qui tire du sein de la terre de quoi nourrir, couvrir l'homme, et fournir des remèdes à ses maux ? Il est donc manifeste que toute la nature marque la puissance qui l'a formée ; il est donc vrai qu'il y a un être qui a produit et arrangé tout ce que nous voyons. Cet être est ce qu'on nomme Dieu.

O Dieu, je ne vous avais point connu ! Tout ce qui est hors de moi, et tout ce qui est en moi-même est votre ouvrage. Tout devait m'instruire, et tout m'amusait ; vous étiez près de moi, et j'étais loin de vous. C'est vous qui m'avez fait ; je suis donc à vous. Vous m'avez tout donné : je vous dois tout, je suis bien plus à vous qu'à moi. Mais est-il vrai, comme on le dit, que vous vous mêlez de tout ce que font les hommes ? votre grandeur s'abaisse-t-elle jusque-là ? Je veux de bonne foi l'examiner.

Ce Dieu, que je viens de reconnaître, est infiniment puissant, car il m'a fait de rien. Une puissance bornée suffirait pour faire quelque chose de quelque chose : mais de rien faire quelque chose, tirer du néant même des merveilles, c'est un changement infini, qui demande une infinie puissance. De plus, ce Dieu doit être infiniment sage, car il m'a donné la raison. Celui qui la donne la doit avoir. Toute sagesse qui reluit dans ses créatures est un écoulement de la sienne. C'est donc en lui qu'est la vraie source de la souveraine raison et de la parfaite sa-

gesse. Le voilà donc infiniment puissant, sage et parfait. S'il est infiniment sage et parfait, il est infiniment bon et juste ; car ce serait un horrible défaut que de manquer de bonté et de justice.

Quand il m'a fait, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable? Non, sans doute; car moi, qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison, à laquelle je rapporte ce que je fais. Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce dessein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire, en un mot, de faire sa créature pour lui-même. C'est donc pour lui que je suis fait : il faut donc que je fasse ce qu'il veut, et que je sois dans ses mains tel qu'il l'a prétendu. Autrement, je résisterais à l'intention de mon créateur. Mais pourquoi m'a-t-il donné la raison, les sentiments d'honneur, de bienséance, de justice, de pudeur, de reconnaissance, de fidélité, etc. ? C'est que cette raison avec toutes ses appartenances [1] est un écoulement, comme je l'ai déjà remarqué, de sa justice, de sa sagesse et de sa raison souveraine. Il veut donc que je lui ressemble, et que je sois juste, sage et raisonnable en tout comme lui. Si je fais autrement, je défigure son ouvrage et je renverse son dessein. Cet être si puissant souffrira-t-il que je lui fasse cette injure? me laissera-t-il impuni? Si je m'abandonne, malgré la raison qu'il m'a donnée, à l'injustice, à l'impudence, à l'ingratitude, à la cruauté, me traitera-t-il comme les hommes les plus sages et les plus vertueux, qui ont eu le plus de modération et de courage pour suivre la lumière qu'il leur a donnée ? Mourrons-nous les uns et les autres d'une même mort? Le juste qui a suivi en tout la raison, qui est le plus grand don de Dieu, périra-t-il sans récompense, après avoir passé sa vie dans un combat continuel contre ses passions déréglées? Et moi, qui ai passé ma

[1] Toutes les choses qui en dépendent. *Appartenance* n'est plus guère employé dans ce sens.

vie en m'y abandonnant contre la raison, aurai-je joui impunément de tous les plaisirs d'une vie honteuse et injuste? Mourrai-je sans châtiment? Le Dieu infiniment juste le souffrirait-il? Il faut donc que le mal soit puni, et le bien récompensé, après cette vie. N'est-il pas étonnant que ces peines et ces récompenses de l'autre vie soient si nécessaires pour justifier Dieu dans le gouvernement du monde, par conséquent, qu'elles soient si certaines, et que cependant je les aie comptées pour rien jusqu'à présent? Combien étais-je aveuglé! J'ai tout hasardé; j'ai vécu content au milieu du plus terrible des périls; je n'ai songé qu'à vivre, pendant que j'allais tomber entre les mains de ce Dieu tout-puissant, qui aurait dû employer toute sa puissance à punir mon ingratitude et ma témérité. J'ai même fait gloire de mépriser l'éternité, et je me suis vanté de méconnaître ce Dieu qui m'a fait; j'appelais force d'esprit cette vanité brutale.

O Dieu, je n'ai connu ni votre grandeur ni ma misère! J'ai aimé mon aveuglement; je me suis glorifié de mes ténèbres : mais vous avez été bon et patient jusqu'à souffrir mes outrages. Au lieu d'exciter votre juste colère, ils ont excité votre compassion. Vous avez pitié de moi, Seigneur; enfin vous faites luire sur moi les rayons de votre miséricorde. Hélas! je méritais pour châtiment de ne vous point connaître. Ces ténèbres, que j'aimais tant, vous auraient vengé de mon impiété, et je n'aurais jamais vu votre face qu'au moment de ma mort, où vous seriez venu me confondre. Béni soyez-vous à jamais de m'avoir arraché à toutes mes erreurs! (*Correspondance.*)

Les Persécutions.

Dieu a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent, pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? Comment le fait-il, mes frères? dit saint

Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît, selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité : mais en la laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la règle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent[1] les saints du Très-Haut. Mais ne craignez rien ; la persécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu. Le sang des martyrs sera une semence féconde pour multiplier les chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'Église s'étendra sur les nations jusqu'aux extrémités de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de sang. Quand, après trois cents ans de persécution, elle aura lassé les persécuteurs et montré qu'elle est indépendante de toutes les puissances humaines, alors elle daignera recevoir à ses pieds les Césars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ceux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par lui qu'ils sont soutenus ; c'est lui qui se joue de tous leurs projets, et qui fait servir leur rébellion même à l'accomplissement des siens. Par la persécution, il prépare à la vraie religion des témoins[2] qui en scelleront la vérité de leur propre sang. Par la persécution, il prépare aux persécutés l'expiation de leurs fautes passées, car leur sang lave tout. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux qui l'ont embrassée ne craignent point de mourir pour elle ! Enfin le même coup qui brise la paille, comme remarque saint Augustin, sépare le pur grain que Dieu a choisi.

(*Sermon pour la fête d'un martyr.*)

[1] Ils accablent. *Affligent* est pris ici dans toute la force du latin *affligere*, abattre. Pascal a dit : « Quand la mort *affligeait* un corps innocent. » (*Lettre à M. et M[me] Périer.*)

[2] C'est là le sens du mot martyr, μάρτυρ.

L'Église triomphe de toutes les persécutions.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu, qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin.* Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne sait que souffrir; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse. Pharaon la veut opprimer : les ténèbres deviennent palpables en Égypte ; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents : tout est miracle pendant quarante années, pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous ; passons aux Machabées. Les rois de Syrie persécutent l'Église ; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. « Nous n'avons, disait Jonathas, aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints Livres qui sont dans nos mains. » Et en effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son époux, pour lui enfanter des élus ; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir ; son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie ?

Mais tournons nos regards vers l'Église, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Église demeure libre dans les

chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans [1] le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si pénible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple-roi, a été livré aux nations barbares : l'empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et simple, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

(*Discours pour le sacre de l'Électeur de Cologne.*)

Le Connétable de Bourbon [2] et Bayard [3].

BOURBON. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Van-

[1] Les persécutions que les Romains firent éprouver à l'Église commencèrent sous Néron, l'an 64 après J.-C., et durèrent jusqu'à Dioclétien en 312. Elles furent au nombre de dix.

[2] Charles, duc de Bourbon, né en 1489, se distingua par un grand courage, surtout à la bataille de Marignan, et fut fait connétable à vingt-six ans par le roi François Ier. Dépouillé de ses biens par la reine mère, Louise de Savoie, il se mit au service de Charles-Quint, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Pavie. Mal récompensé par son nouveau maître, il se fit chef de partisans, conduisit ses troupes au siége de Rome, pour piller cette capitale: il fut tué en montant à l'assaut, à l'âge de trente-huit ans.

[3] Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, naquit en 1476, près de Grenoble. Il signala sa valeur sous Charles VII, Louis XII et François Ier; ce dernier voulut être armé chevalier de sa main après la bataille de Marignan. Blessé dans une belle retraite où il sauva l'armée compromise par l'impéritie de Bonnivet, il expira sur le champ de bataille le 30 avril 1524.

denesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur en est touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler..... Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURB. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAY. Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont [1] je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

BOURB. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour [2] te guérir.

BAY. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURB. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet [3] ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne. Les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les impériaux [4] ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAY. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses

[1] La grammaire voudrait aujourd'hui : *que*.

[2] Il faudrait : *réussiront à*.

[3] Bonnivet, favori de François Ier, courageux, mais imprudent et inhabile, n'éprouva que des défaites dans le Milanais, et se fit tuer à la bataille de Pavie, qu'il avait conseillée et qu'il voyait perdue

[4] Nom donné aux troupes de l'Empire.

propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

BOURB. Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAY. Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

BOURB. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui, je le chasse du Milanais [1]; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout: appelles-tu cela être à plaindre?

BAY. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

BOURB. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame [2] m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul: que voulais-tu que je fisse?

BAY. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous.

[1] Le Milanais, ou duché de Milan, fut disputé aux empereurs d'Allemagne par Louis XII et François I[er], et définitivement conquis par Charles-Quint.

[2] C'est Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I[er]. Elle offrit sa main au connétable de Bourbon qui la refusa. Outrée de dépit, elle devint son ennemie acharnée.

Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Bourb. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bay. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Bourb. Mais le roi étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bay. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

Bourb. Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

Bay. Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'Empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! Ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

(*Dialogues des morts.*)

Utilité des arts chez les Grecs.

Les anciens Grecs ne séparaient jamais l'utile de l'agréable. Eux qui avaient poussé la musique et la poésie, jointes ensemble, à une si haute perfection, ils voulaient qu'elles servissent à élever les courages, à inspirer les grands sentiments. C'était par la musique et par la poésie

qu'ils se préparaient aux combats ; ils allaient à la guerre avec des musiciens et des instruments. De là encore les trompettes et les tambours, qui les jetaient dans un enthousiasme et dans une espèce de fureur qu'ils appelaient divine. C'était par la musique et par la cadence des vers qu'ils adoucissaient les peuples féroces. C'était par cette harmonie qu'ils faisaient entrer, avec le plaisir, la sagesse dans le fond du cœur des enfants : on leur faisait chanter les vers d'Homère, pour leur inspirer agréablement le mépris de la mort, des richesses et des plaisirs qui amollissent l'âme, l'amour de la gloire, de la liberté et de la patrie. Leurs danses mêmes avaient un but sérieux à leur mode, et il est certain qu'ils ne dansaient pas pour le seul plaisir. Nous voyons, par l'exemple de David, que les peuples orientaux regardaient la danse comme un art sérieux, semblable à la musique et à la poésie. Mille instructions étaient mêlées dans leurs fables et dans leurs poëmes : ainsi la philosophie la plus grave et la plus austère ne se montrait qu'avec un visage riant. Cela paraît encore par les danses mystérieuses des prêtres, que les païens avaient mêlées dans leurs cérémonies pour les fêtes des dieux. Tous ces arts qui consistent ou dans les sons mélodieux, ou dans les mouvements du corps, ou dans les paroles, en un mot la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, ne furent inventés que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant. Par là on voulut imprimer de grands sentiments dans l'âme des hommes, et leur faire des peintures vives et touchantes de la beauté de la vertu et de la difformité du vice : ainsi tous ces arts, sous l'apparence du plaisir, entraient dans les desseins les plus sérieux des anciens pour la morale et pour la religion. La chasse même était l'apprentissage pour la guerre. Tous les plaisirs les plus touchants renfermaient quelque leçon de vertu. De cette source vinrent dans la Grèce tant de vertus héroïques admirées de tous les siècles. Cette première instruction fut altérée, il est vrai, et elle avait en elle-même d'extrêmes défauts. Son

défaut essentiel était d'être fondée sur une religion fausse et pernicieuse. En cela, les Grecs se trompaient, comme tous les sages du monde plongés alors dans l'idolâtrie; mais s'ils se trompaient pour le fond de la religion et pour le choix des maximes, ils ne se trompaient pas pour la manière d'inspirer la religion et la vertu : tout y était sensible, agréable, propre à faire une vive impression. (*Dialogues sur l'éloquence.*)

Abus et dangers des arts.

La vertu donne la véritable politesse; mais bientôt, si on n'y prend garde, la politesse amollit peu à peu. Les Grecs asiatiques furent les premiers à se corrompre; les Ioniens devinrent efféminés, toute cette côte d'Asie fut un théâtre de volupté. La Crète, malgré les sages lois de Minos, se corrompit de même : vous savez les vers que cite saint Paul. Corinthe fut fameuse par son luxe et par ses dissolutions. Les Romains, encore grossiers, commencèrent à trouver de quoi amollir leur vertu rustique. Athènes ne fut pas exempte de cette contagion; toute la Grèce en fut infectée. Le plaisir, qui ne devait être que le moyen d'insinuer la sagesse, prit la place de la sagesse même. Les philosophes réclamèrent. Socrate s'éleva, et montra à ses concitoyens égarés que le plaisir, dans lequel ils s'arrêtaient, ne devait être que le chemin de la vertu. Platon, son disciple, qui n'a pas eu honte de composer ses écrits des discours de son maître, retranche de sa république tous les tons de la musique, tous les mouvements de la tragédie, tous les récits des poëmes, et les endroits d'Homère même qui ne vont pas à inspirer l'amour des bonnes lois. Voilà le jugement que firent Socrate et Platon sur les poètes et sur les musiciens.

(*Dialogues sur l'éloquence.*)

L'Historien.

L'histoire est très-importante: c'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchants à l'instruction des bons, qui débrouille les origines, et qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement une autre.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays; quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien français doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre; il doit louer aussi volontiers Talbot [1] que Duguesclin; il rend autant de justice aux talents militaires du prince de Galles qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également le panégyrique et les satires. Il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flatterie et sans malignité, le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, et à découvrir les causes des événements; mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est, et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son

[1] Talbot, surnommé l'Achille de l'Angleterre, se signala dans les guerres de l'Angleterre contre la France sous Charles VI et sous Charles VII. Il perdit la vie à la bataille de Castillon, près Bordeaux, en 1453. — Duguesclin, connétable de France sous le roi Charles V, après des exploits en Bretagne, contre le roi de Navarre et en Espagne, chassa les Anglais de la Normandie, de la Guyenne et du Poitou. Il mourut au siége de Châteauneuf-de-Randon. — Le prince de Galles, Édouard, surnommé *le Prince Noir* à cause de la couleur de son armure, né en 1330, d'Édouard III, gagna la bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier; il mourut au retour d'Espagne en 1376. — Charles V, dit le Sage, fils du roi Jean, gouverna le royaume pendant la captivité de son père, puis régna lui-même en 1364; il chassa les Anglais de la plus grande partie de la France, avec l'aide de Clisson et de Duguesclin.

lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché ; il suit son goût sans consulter celui du public; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire : ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire arriver au dénouement. Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles : il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connais point un homme en ne connaissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact et peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froissard, que les historiens qui me disent que Charlemagne tint son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, et qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette d'une histoire... L'historien qui a un vrai génie choisit sur vingt endroits celui où un fait sera le mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour étant mis en arrière ; en se présentant plus tard, il viendra plus à propos, pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux: *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine* [1].

[1] CICÉRON, *De claris oratoribus*, c. LXXV

Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre, et de chercher la fin, qui lui échappe pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui, comme un voyageur curieux, qui, étant arrivé sur une montagne, se tourne, et prend plaisir à considérer de ce point de vue tout le chemin qu'il a suivi et tous les beaux endroits qu'il a traversés.

(*Lettre sur les occupations de l'Académie française.*)

BOURDALOUE (LOUIS)

(1632-1704)

Louis Bourdaloue naquit à Bourges en 1632. Il était fils d'un pieux magistrat qui, dans sa jeunesse, avait pensé à embrasser la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Ignace de Loyola.

Il entra à l'âge de quinze ans chez les Jésuites, et passa, suivant l'usage, par tous les exercices de la compagnie. Les dix-huit premières années qu'il y vécut furent employées, soit à ses propres études, soit à enseigner les lettres, la grammaire, la rhétorique, et à professer la philosophie et la théologie morale. Pendant qu'il enseignait avec éclat cette dernière science, il eut l'occasion de révéler son génie pour la chaire. Le succès de ses débuts oratoires détermina ses supérieurs à l'affranchir des obligations du professorat, pour l'appliquer uniquement au ministère de la prédication. Il était alors dans sa trente-quatrième année.

Il prêcha dans la chaire des Jésuites de Paris l'avent de 1669, et, devant Louis XIV, les avents de 1670, 1684, 1686, 1689, 1691, 1693, et les carêmes de 1672, 1674, 1675, 1680, 1682.

Ce qui nous frappe le plus aujourd'hui dans les sermons de Bourdaloue, c'est l'exactitude et la profondeur des observations et des pensées. On y trouve toute la morale chrétienne, la partie qui prescrit la règle comme celle qui caractérise les infractions. A l'étonnante vérité de ses observations psychologiques, on reconnait l'observateur le plus attentif du cœur humain et le saint prêtre qui employait quelquefois jusqu'à six heures par jour aux confessions. Visant avant tout au pratique, il entrait dans les obligations de toutes les conditions, de tous

les états de la vie, et aimait en particulier à représenter les devoirs de la famille, à traiter les sujets de la vie commune. L'effet produit était d'autant plus grand qu'il évitait constamment les excès de relâchement et de sévérité.

Le caractère distinctif du style de cet éminent orateur est la solidité. Chez lui, tous les mots sont des pensées. Tout homme de goût admirera la savante et profonde simplicité de Bourdaloue, mais en regrettant quelquefois l'éclat, la vie et l'originalité du style de Bossuet.

De la médisance.

D'où vient qu'aujourd'hui la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et dans les conversations du monde? pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices et cherche-t-elle tant de tours? Ces manières de s'insinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans parler, et qui disent bien plus que les paroles mêmes: pourquoi tout cela? Le Prophète nous l'apprend: *Os tuum abundavit malitia, et lingua tua concinnabat dolos.* Votre bouche était remplie de malice, mais votre langue savait parfaitement l'art de déguiser cette malice et de l'embellir: car, quand vous aviez des médisances à faire, c'était avec tant d'agrément, que l'on se sentait même charmé de les entendre: *Et lingua tua concinnabat dolos.* Quoique ce fussent communément des mensonges, ces mensonges, à force d'être parés et ornés, ne laissaient pas de plaire, et, par une funeste conséquence, de produire leurs pernicieux effets: *Et lingua tua concinnabat dolos.* Or en quelle vue le médisant agit-il ainsi? Ah! mes frères, répond saint Chrysostome, parce qu'autrement la médisance n'aurait pas le front de se montrer ni de paraître. Étant d'elle-même aussi lâche qu'elle est, on n'aurait pour elle que du mépris si elle se faisait voir dans son naturel; et voilà pourquoi elle se farde aux yeux des hommes, mais

d'une manière qui la rend encore plus méprisable et plus criminelle aux yeux de Dieu.

(*Sermon pour le 11e dimanche de la Pentecôte.*)

Comment la loi chrétienne s'est établie dans le monde.

Il n'y a que la loi de Jésus-Christ qui se soit établie par des principes où toute la raison de l'homme se perd, et où il faut nécessairement avoir recours à une vertu supérieure. C'est elle seule, dit saint Jérôme, qui s'est maintenue dans les persécutions : *Sola in persecutionibus stetit Ecclesia.* Elle seule, pour qui le sang de ses sectateurs ait été, selon le mot de Tertullien, comme une semence féconde : *Sanguis martyrum semen christianorum.* Dieu nous avait lui-même représenté ce miracle de la propagation du christianisme dans les Hébreux esclaves, dont l'Écriture a marqué, que plus les Égyptiens s'efforçaient de les opprimer afin d'éteindre leur race, et plus ils croissaient en force et en nombre, sans faire autre chose que de souffrir : *Quantò opprimebant eos, tantò magis multiplicabantur et crescebant.* Quel souvenir, chrétiens, je me rappelle, et quelle scène, pour ainsi parler, s'ouvre devant mes yeux ! Je vois tout l'univers conjuré contre Jésus-Christ et contre sa loi : l'enfer lui suscite de toutes parts des ennemis pour la détruire ; les empereurs donnent des édits, les magistrats prononcent des arrêts, les bourreaux dressent des échafauds et des bûchers : et que sera, pour résister à de si violents efforts et pour soutenir de si affreuses tempêtes, une petite troupe de gens livrés comme des victimes au pouvoir de leurs persécuteurs ? Ah ! Seigneur, s'ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes, vous ferez tout pour eux ; et c'est là que vous emploierez cette force divine qui ne paraît jamais avec plus d'éclat que dans notre infirmité. Si votre loi était moins violemment attaquée, ou si elle avait de plus puissants défenseurs, il y aurait moins lieu de croire que vous en avez été le soutien, et de conclure que vous en êtes l'auteur. Il faut

que tous les grands de la terre conspirent contre elle ; il faut que ceux qui la défendent, bien loin de prendre le glaive pour frapper, n'aient pas même, selon l'ordre que vous avez porté, un bâton à la main ; il faut enfin que, destituée de toute assistance de la part des hommes, abandonnée en quelque sorte à elle-même et à toute sa faiblesse, elle triomphe néanmoins, et qu'elle fasse tout plier sous son obéissance. Il le faut, afin que tous les peuples connaissent que c'est votre loi, et qu'ils l'embrassent. Or qui peut en effet ne le pas reconnaître à ce prodigieux événement? Tout se déchaîne contre les prédicateurs de la foi et contre leurs disciples : on les lie, on les charge de chaînes, on les enferme dans des cachots, on les attache à des croix, on les étend sur des roues, on les fait périr par la faim et par la soif, par le fer et par le feu, par tous les tourments ; et toutefois la loi qu'ils professent subsiste, se répand, fait tous les jours de nouvelles conquêtes, passe jusqu'aux extrémités du monde, entraîne tout, soumet tout, se fait recevoir et respecter partout : *Quantò opprimebant eos, tantò magis multiplicabantur et crescebant*. Que dis-je ? de ses ennemis mêmes elle fait ses propres sujets. Ceux qui la poursuivaient avec le plus d'ardeur pour l'anéantir, deviennent les plus zélés à maintenir ses intérêts, à se déclarer pour elle et à lui obéir. Elle gagne jusqu'aux bourreaux, jusqu'aux tyrans, jusqu'aux têtes couronnées : *Tantò magis multiplicabantur et crescebant*.

(*Sermon pour le* 6e *dimanche après l'Épiphanie.*)

Chaque vocation a sa perfection propre.

C'est une vérité, chrétiens, fondée sur les lois éternelles de la Providence, que tous les états de la vie sont capables d'une certaine perfection, et que, selon la différence des conditions qui partagent le monde, il y a des perfections différentes à acquérir. Quand Dieu eut créé toutes choses, l'Écriture dit qu'il en fit comme une revue générale, et

qu'après les avoir bien considérées, il n'y en eut pas une à laquelle il ne donnât son approbation. Elles lui parurent toutes, non-seulement bonnes, mais très-bonnes, c'est-à-dire parfaites, parce qu'elles lui parurent toutes être ce qu'elles devaient être, et conformes à l'idée qu'il en avait conçue : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant bona.* Or il n'est pas croyable que les états et les conditions des hommes, qui sont encore bien plus noblement les ouvrages de Dieu, aient eu en cela moins d'avantage, ou pour mieux dire, moins de part à sa sagesse et à sa bonté. Dieu leur donna donc, aussi bien qu'à tout le reste des créatures, le caractère de perfection qui leur était propre ; et si ces états nous paraissent maintenant défectueux, déréglés et corrompus comme ils le sont, ce n'est point par ce que Dieu y a mis, mais par ce que nous y avons ajouté. Car si nous les considérons en eux-mêmes, il n'y en a aucun qui n'ait sa perfection dans l'idée de Dieu et qui ne doive l'avoir dans nous.

(*Sermon pour le* 10[e] *dimanche après la Pentecôte*, Sur l'état de la vie.)

Éloge du grand Condé.

Dieu lui donna des enfants (à Henri de Bourbon), et, selon la promesse du Saint-Esprit, ses enfants ont été sa gloire. Comment ne l'auraient-ils pas été, puisqu'ils ont été la gloire de la France, de l'Europe et du monde chrétien ? Mais ils ne s'offenseront pas quand je dirai que s'ils ont été la gloire de leur père, le meilleur et le plus digne de tous les pères avait été auparavant la leur. C'est lui-même qui les forma ; il n'en fallait pas davantage pour rendre sa mémoire éternelle ; c'est lui-même qui les forma, et il compta pour rien de les avoir fait naître princes, dans le dessein qu'il conçut d'en faire, si j'ose ainsi parler, des modèles de princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naissance. Y réussit-il ? N'en jugez pas par le rapport que je vous en fais,

mais par les précieux fruits qui nous en restent, et que vous voyez de vos yeux.

Le héros qui m'écoute, l'incomparable fils qu'il nous a laissé, vous l'apprendra bien mieux que moi. Vous savez ce qu'il vaut, et ce qu'il a fait; et vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait, est encore moins que ce qu'il vaut. Sa présence et sa modestie m'empêchent de le dire; mais vous empêchent-elles de le penser, et empêcheront-elles la postérité de l'admirer? Laissons là ces exploits de guerre dont l'univers a retenti, et dont il n'y a que lui-même qui ne soit pas étonné; ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui toute la terre, ces journées glorieuses dans lesquelles il a tant de fois sauvé le royaume et l'Etat. Il est ici au pied des autels pour faire hommage de tout cela à sa religion, et il n'assiste à cette funèbre cérémonie que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de sa réputation. Un mérite encore plus solide dont il est plein, cette élévation de génie si extraordinaire qui le distingue partout; cette capacité d'esprit dont le caractère est de n'ignorer rien, et de juger en maître de toutes choses; ces vertus du cœur que les grands connaissent si peu, et par lesquelles il est si connu; cette facilité à se communiquer si avantageuse pour lui, et qui, bien loin de l'avilir, le rend toujours plus vénérable; ce secret qu'il a trouvé d'être aussi grand dans sa retraite qu'il l'était à la tête des armées; cent choses que j'ajouterais, plus surprenantes et plus admirables dans lui que dans ses conquêtes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de prince qu'il a reçue, et qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon discours à vous en parler : c'eût été d'abord achever le panégyrique du père que de prononcer le nom du fils.

(*Oraison funèbre de Henri de Bourbon.*)

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE)

(1663-1742)

Massillon naquit à Hyères. Il fit de brillantes études chez les Oratoriens de sa ville natale, et entra dans leur congrégation en 1681. Suivant l'usage de l'ordre, il fut employé quelque temps à faire les fonctions de régent dans différents colléges, à Pézénas, à Montbrison, à Vienne. Ordonné prêtre, il débuta dans la carrière oratoire en prononçant différentes oraisons funèbres d'archevêques.

Ses supérieurs, convaincus de sa vocation, résolurent de l'employer exclusivement à la chaire. Il dépassa toutes les espérances aux stations des carêmes de 1698 à Montpellier, et de 1699 à l'Oratoire de Paris.

De plein saut il passa à la chaire du château de Versailles. Il y prêcha l'avent de 1699 et excita l'admiration de son auditoire. Dès son troisième sermon, il fut regardé comme le premier prédicateur du royaume. Le succès du carême de 1701 fut encore plus grand : Bossuet même se rangea parmi les admirateurs du nouveau prédicateur de la cour contre lequel il avait d'abord conçu une assez forte prévention. Massillon prêcha un second carême à Versailles en 1704

En 1717, il prononça devant le jeune Louis XV les dix sermons connus sous le nom de *Petit Carême*. Cette même année, le régent, Philippe d'Orléans. le nomma à l'évêché de Clermont en Auvergne.

Dans toute sa prédication, Massillon se montre surtout moraliste fin et pénétrant. Il analyse supérieurement les vérités de morale et de sentiment accessibles à tous les hommes. Après les considérations philosophiques et les développements psychologiques et moraux, présentés de la manière la plus pathétique et dans une langue enchanteresse, il sait revenir au langage de l'Évangile, auquel sa bouche est consacrée. Mais il n'insiste pas assez sur la sanction de la foi positive, et chezlui la part du dogme est encore beaucoup plus restreinte que chez Bourdaloue.

Le Prix du temps.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde un homme, lequel, héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide et qui le mît, pour l'avenir, dans une situation à ne

plus craindre aucun revers. Mais, mes frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité; c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ, c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle des bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc de ne faire aucun usage d'un trésor si estimable, de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel, et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, mes frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée, et cependant ce temps si précieux nous est à charge, toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et malgré nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes; notre temps, nous le donnons à tout le monde, nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes, on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être

le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui et le fardeau le plus pesant de notre vie.

(*Sermon pour le lundi de la semaine de la Passion.*)

La Jalousie.

Tous les traits odieux semblent se réunir dans un cœur où domine la jalousie. Il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie, elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance, et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue, où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instruments de notre passion, et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même.

(*Petit Carême*, Sermon du vendredi saint.)

Comme la jalousie a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, et qui nous la rendent méconnaissable. Mais, si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire ; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer ; que tout ce qui nous passe ou nous égale nous contraint et nous gêne, et que, pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun [1] à nos prétentions et à nos espérances.

(*Carême,* Sermon du vendredi après les Cendres.)

[1] Le purisme grammatical voudrait : *pour avoir quelque droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun...*

MOLIÈRE (JEAN-BAPTISTE POQUELIN, DIT)

(1622-1673)

Molière, qui eut la gloire de donner, le premier en France, aux personnages de la comédie, un langage conforme à leur caractère, à leurs passions, à leur condition, fit triompher ce naturel dans la prose comme dans les vers, et il ne se montra pas moins grand écrivain dans ce second genre que dans le premier. Fénelon a même trouvé sa prose supérieure à ses vers : il estimait particulièrement le style de l'*Avare*.

Si belle, si grande, si poétique même que fût la prose de Molière, grâce surtout à l'inversion qu'il excelle à manier, les contemporains eurent peine à se faire à des comédies qui n'étaient pas rimées. La prose de l'*Avare* dérouta les spectateurs : ce chef-d'œuvre ne put pas aller d'abord au delà de sept représentations ; et le *Festin de Pierre*, pièce en cinq actes et en prose, parut une nouveauté inouïe et insupportable. Pour le faire réussir à la scène, il fallut que Thomas Corneille le versifiât tant bien que mal [1].

Le Sot vaniteux.

M. JOURDAIN, bourgeois de Paris ; UN GARÇON TAILLEUR.

LE GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN. — Comment m'appelez-vous?

LE GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

LE GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN. — Monseigneur! Oh, oh! Monseigneur! Attention, mon ami ; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

[1] Voir la Notice de Molière poëte.

LE GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN. — Votre Grandeur! Oh, oh, oh! attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! ma foi! s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

LE GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN. — Il a bien fait, je lui allais tout donner[1].

(*Le Bourgeois gentilhomme*, 1670, act. II, scène IX.)

Le Créancier.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, SES VALETS.

LA VIOLETTE. — Voici votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. — Bon! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier!... De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE. — Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE. — Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. — Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise pratique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

SCÈNE SUIVANTE.

LES PRÉCÉDENTS, M. DIMANCHE.

DON JUAN. — Ah! monsieur Dimanche, approchez....... que je suis ravi de vous voir! et que je veux de mal à mes

[1] Dans cette scène amusante l'exploitation de la vanité n'est-elle pas trop grossière et trop visible pour être vraissemblable?

gens de ne vous avoir pas fait entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à la Violette et à Ragotin.* — Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens...

M. DIMANCHE. — Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à M. Dimanche.* — Comment! Vous dire que je n'y suis pas.... à M. Dimanche, au meilleur de mes amis...

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur, j'étais venu....

DON JUAN. — Allons, vite, un siége pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. — Point, point.... je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIMANCHE. — Cela n'est pas nécessaire.

DON JUAN. — Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE. — Monsieur, vous vous moquez, et....

DON JUAN. — Non, non; je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE. — Monsieur....

DON JUAN. — Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE. — Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire : j'étais......

DON JUAN. — Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE. — Non, monsieur, je suis bien... je viens pour....

DON JUAN. — Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je fais ce que vous voulez... je....

DON JUAN. — Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien?

M. DIMANCHE. — Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

DON JUAN.[1] — Vous avez un fonds de santé admirable...., des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE. — Je voudrais bien....

DON JUAN. — Comment se porte Mme Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE. — Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. — C'est une brave femme.

M. DIMANCHE. — Elle est votre servante, monsieur. Je venais....

DON JUAN. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE. — Le mieux du monde.

DON JUAN. — La jolie petite fille que c'est!... je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. — C'est trop d'honneur que vous lui faites ; monsieur, je vous....

DON JUAN. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE. — Toujours de même, monsieur; je......

DON JUAN. — Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE. — Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en jouir.

DON JUAN. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE. — Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je v.....

DON JUAN, *lui tendant la main.* — Touchez là, monsieur Dimanche.... Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. — Vous m'honorez trop. Je....

DON JUAN. — Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE. — Monsieur, vous avez trop de bontés pour moi.

DON JUAN. — Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE. — Je n'ai pas mérité cette grâce, assurément ; mais, monsieur....

DON JUAN. — Or çà ! monsieur Dimanche, sans façon voulez vous souper avec moi ?

M. DIMANCHE. — Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je.....

DON JUAN, *se levant.* — Allons, vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE, *se levant aussi.* — Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais.... (*Sganarelle ôte les siéges promptement.*)

DON JUAN. — Comment ! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE. — Ah, monsieur !

DON JUAN. — C'est une chose que je ne cache pas et que je dis à tout le monde.

M. DIMANCHE. — Si....

DON JUAN. — Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE. — Ah ! monsieur, vous vous moquez. Monsieur....

DON JUAN. — Embrassez-moi donc, s'il vous plaît ; je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*)

RACINE (JEAN)

(1639-1699)

Racine n'est pas seulement un admirable poëte, il est encore un exquis prosateur.

Nous nous contenterons de donner une rapide énumération de ses principaux écrits en prose et de signaler :

1° Deux lettres satiriques dirigées contre Nicole qui, attaquant un mauvais auteur de comédies appelé Desmarets de Saint-Sorlin, s'était emporté à dire, d'une manière générale : « Un faiseur de romans et un poëte de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides, ou qu'il a causés en effet, ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux. » Ces deux lettres, écrites d'une prose fine et alerte, et semées partout de traits enjoués, malins, caustiques, non-seulement contre Nicole, mais contre tous les solitaires de Port-Royal, reproduisent d'une manière remarquable le style et l'esprit des *Provinciales* ;

2° L'*Histoire de Port-Royal* que Racine composa vers la fin de sa vie pour réparer le tort qu'il avait eu envers ses anciens maîtres. Cette belle esquisse, qui n'a que le tort de trop respirer la passion janséniste, est écrite d'un style uni, simple, pur, élégant, plein de choses ;

3° Des fragments sur l'histoire de Louis XIV : la plus grande partie du travail que Racine avait fait avec Boileau fut, dit-on, détruite dans l'incendie de la maison de Valincour, à Saint-Cloud, en 1726 ;

4° Des discours académiques dont le plus remarquable est celui qu'il prononça pour la réception de Thomas Corneille et de Bergeret ;

5° Sa correspondance dont une partie considérable ne s'est pas encore retrouvée. D'Olivet a remarqué que les trente à quarante lettres que Racine écrivit d'Uzès à ses amis de Paris, en 1661 et 1662, « sont pleines d'esprit, et qu'on y trouve une exactitude, une beauté de style qui est ordinairement le fruit d'un long exercice. » Mais il se révèle avec des qualités bien plus parfaites, et il fait preuve d'autant d'âme que d'esprit et de raison, dans ses lettres à son fils aîné Jean-Baptiste. Quelques lettres à Boileau et à M[me] de Maintenon sont dignes de celui qui les écrivait et des personnes à qui elles étaient adressées.

Racine à une revue devant Namur.

Le roi fit hier la revue de son armée et de celle de M. de Luxembourg. C'était assurément le plus grand

spectacle que l'on ait vu de plusieurs siècles. Il y avait six-vingt mille hommes sur quatre lignes. Je commençai à onze heures du matin à marcher, j'allai toujours au grand pas de mon cheval, et je ne finis qu'à huit heures du soir. J'étais si las, si ébloui de voir briller les épées et les mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissais conduire par mon cheval sans avoir plus d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière et dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille.

Lettre de Racine à Jean-Baptiste Racine.

Au camp devant Namur, le 31 mai 1692.

Vous aurez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes fort exact à faire tout ce qu'on vous dit. Il est extrêmement important pour vous de ne point vous impatienter. J'espère qu'avec la grâce de Dieu il ne vous arrivera aucun accident. C'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes ; et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir vos lettres ; mais ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans mettre vos bras à l'air et vous refroidir. Quand je ne serai plus en inquiétude de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siége de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt ; et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt après. M. de Cavoye prend grand intérêt à votre mal et voudrait

bien vous soulager. Je suis fort obligé à M. Chapelier de tout le soin qu'il prend de vous.

Adieu, mon cher fils, offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut pas vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Lettre au même.

UNE FAMILLE PATRIARCALE.

Paris, 23 juin 1698.

Votre mère[1] s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles. Elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel; mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, votre sœur aînée[2] comme les autres. Madelon[3] a eu ces jours passés une petite vérole volante qui n'aura pas de suites pour elle. Dieu veuille que les autres ne s'en ressentent pas! Je crains surtout pour le petit Lionval[4] qui pourrait bien être pris tout de bon[5]. Il est très-joli, apprend bien, et, quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre

[1] Racine avait épousé, en 1677, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier du bureau des finances d'Amiens.

[2] L'aînée des sœurs s'appelait Marie-Catherine.

[3] Madelon ou Madeleine (1699-1741), la plus jeune des filles de Racine.

[4] Lionval, le plus jeune des sept enfants de Racine. Il s'appelait Louis, mais dans son enfance on lui donnait le nom de Lionval.

[5] Ces craintes pouvaient être fondées, la vaccine n'étant pas encore découverte.

peine. J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs et à votre mère elle-même, qui les aime fort comme vous savez. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur la table, il lui échappe toujours de dire : « Racine mangerait volontiers d'une telle chose. » Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment où je vous écris ceci, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre. Trouvez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est votre patron, est aussi invoqué par l'Église comme le patron des gens qui sont en voyage, et qu'elle lui adresse pour eux une prière qui est dans l'*Itinéraire* et que j'ai dite plusieurs fois ?

Racine à Boileau.

15 juin 1692.

Les ennemis ne soutinrent point et n'attendirent pas même nos gens : ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, et ne tirèrent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq cents ; entre autres un capitaine espagnol, fils d'un grand d'Espagne, qu'on nomme le comte de Lemos. Celui qui le tua était un des grenadiers à cheval, nommé Sans-raison. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, et lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse, où il y en avait trente-cinq. Le grenadier, qui venait de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, qui était un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier et tua son Espagnol. Les ennemis envoyèrent demander le corps, qui leur fut rendu, et le grenadier

Sans-raison rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avait prises au mort, en disant : « Tenez, voilà son argent, dont je ne veux point ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer. » Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez ; et je m'assure que vous les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nombre des bataillons, et de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'abbé Dangeau ne manquerait pas de rechercher très-curieusement. Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers qui fut tué, et dont Sans-raison vengea la mort. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il était d'une piété singulière, et avait même fait ses dévotions le jour d'auparavant, respecté de toute l'armée pour sa valeur accompagnée d'une douceur et d'une sagesse merveilleuse. Le roi l'estimait beaucoup, et a dit, après sa mort, que c'était un homme qui pouvait prétendre à tout. Il s'appelait Roquevert. Croyez-vous que frère Roquevert ne valait pas bien frère Muce ? Et, si M. de la Trappe l'avait connu, aurait-il mis dans la vie de frère Muce que les grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde? Effectivement, on dit que dans cette compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi, je n'entends guère de messe dans le camp qui ne soit servie par quelque mousquetaire, et où il n'y en ait quelqu'un qui communie, et cela de la manière du monde la plus édifiante.

A la mère Agnès de Sainte-Thècle Racine.

A Paris, le 9 novembre 1698.

J arrivai avant-hier de Melun fort fatigué, mais content au dernier point de ma chère enfant[1]. J'ai beaucoup d'im-

Anne Racine, qui venait de faire profession chez les Ursulines.

patience d'avoir l'honneur de vous voir pour vous dire tout le bien que j'ai reconnu en elle. Je vous dirai cependant en peu de mots que je lui ai trouvé l'esprit et le jugement extrêmement formés, une piété très-sincère, et surtout une douceur et une tranquillité d'esprit merveilleuse. C'est une grande consolation pour moi, ma très-chère tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfants vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout ensemble et son courage et son bon naturel.

Elle avait fort évité de nous regarder, sa mère et moi, pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions. Comme ce vint le moment où il fallait qu'elle embrassât, selon la coutume, toutes les sœurs, après qu'elle eut embrassé la supérieure, on lui fit embrasser sa mère et sa sœur aînée, qui étaient là auprès fondant en larmes. Elle sentit tout son sang se troubler à cette vue. Elle ne laissa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeste et tranquille qu'elle avait eu depuis le commencement. Mais dès que tout fut fini, elle se retira, au sortir du chœur, dans une petite chambre où elle laissa aller le cours de ses larmes, dont elle versa un torrent au souvenir de celles de sa mère. Comme elle était dans cet état, on lui vint dire que monsieur l'archevêque de Sens l'attendait au parloir avec mes amis et moi. « Allons, allons ! dit-elle, il n'est pas temps de pleurer. » Elle s'excita même à la gaieté, et se mit à rire de sa propre faiblesse, et arriva en effet en souriant au parloir, comme si rien ne lui fût arrivé. Je vous avoue, ma chère tante, que j'ai été touché de cette fermeté, qui me paraît assez au-dessus de son âge.

Le sermon de M. l'abbé Boileau fut très-beau et très-plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet sur l'esprit de ma fille aînée, et elle paraît dans une fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle ne sera jamais du monde, mais je n'ose guère compter sur ces sortes

de mouvements qui peuvent passer comme bien d'autres qu'elle a plusieurs fois ressentis.

J'oubliais de vous dire que (celle qui vient de se faire religieuse) aime extrêmement la lecture, et surtout des bons livres, et qu'elle a une mémoire surprenante. Excusez un peu ma tendresse pour une enfant dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de plainte, et qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur, quoiqu'elle fût assurément la plus jolie de tous nos enfants, et celle que le monde aurait le plus attirée par ses dangereuses caresses.

LA ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS DE)

(1613-1680)

François de La Rochefoucauld, connu, dans sa jeunesse, sous le nom de prince de Marsillac, joua un rôle considérable parmi les mécontents durant les troubles de la minorité de Louis XIV. Plus tard, au sein de la vie la plus heureuse, il raconta les événements auxquels il avait pris part, dans des *Mémoires* publiés, en 1662, à l'étranger.

Ces *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche* méritent, pour la diction et la composition, d'être comptés parmi les plus estimables qui aient été écrits en français. Nulle prétention, aucune considération philosophique, aucun jugement sur les événements que l'auteur raconte en parlant toujours de lui-même à la troisième personne ; mais beaucoup de faits intéressants, narrés d'un style simple, clair, sobre, précis, ferme et pur.

Ses *Maximes*, publiées longtemps après, sont d'un ordre bien plus élevé. Parmi tous les moralistes qui ont jeté la sonde au fond du cœur humain, La Rochefoucauld est, sans contredit, un de ceux qui l'ont, sous certains rapports, le mieux connu. Mais cet homme ambitieux qui, après avoir erré de parti en parti, selon les circonstances et les exigences de ses intérêts égoïstes, s'était finalement vu rebuté et déçu dans tous ses desseins, est trop enclin à juger l'humanité avec humeur. Du reste, il ne faut pas oublier que La Rochefoucauld a moins prétendu peindre l'homme en général, que les courtisans, les ambitieux, les factieux, enfin tout ce monde de la Fronde qu'il avait si bien connu, et qu'il ne pouvait guère estimer, — et lui-même avant tous.

La Rochefoucauld paraît être redevable à ses amis et à sa société quelques-unes de ses *Maximes*. Ce qu'il ne doit qu'à lui, c'est

un rare mérite de style, qui consiste surtout dans la sobriété, dans la fermeté, dans la justesse de l'expression. Il ne rejette pas tout éclat de diction ; des images vives et naturelles brillent dans les *Maximes*, mais à distance et rarement ; la couleur y est toujours aussi sobre que le dessin est pur.

De la conversation.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

*
* *

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes, et de nous donner pour exemple.

*
* *

Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

*
* *

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs et forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne. Elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

*
* *

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se

croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

*
* *

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent; car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner ; il y a un silence de discrétion et de respect ; il y a enfin des tons, des airs et des manières, qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent ; et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est écouter beaucoup, parler peu, et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

Maximes morales.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Nous avons plus de force que de volonté ; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

*
* *

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

*
* *

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

*
* *

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

*
* *

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

*
* *

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

*
* *

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

*
* *

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

*
* *

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

*
* *

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

*
* *

La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

*
* *

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

*
* *

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

*
* *

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts, nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

*
* *

Les querelles ne dureraient pas longtemps, si le tort n'était que d'un côté.

*
* *

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

*
* *

Rien n'est impossible ; il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

LA BRUYÈRE (JEAN DE)

(1645-1696)

Jean de La Bruyère naquit non à Dourdan (Seine-et-Oise) ou près de Dourdan, comme on l'a dit si longtemps, mais à Paris, sur la paroisse Saint-Christophe en la Cité, où il fut baptisé le 17 août 1645. Après avoir été trésorier de France à Caen (1674), il fut placé, sur la recommandation de Bossuet, auprès de M. le duc Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, pour lui apprendre l'histoire, — sans abandonner son office de trésorier. Cette éducation terminée, il resta dans l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Évitant de se répandre dans le monde, il ne rechercha que le commerce des grands écrivains de son temps, surtout celui de Bossuet et de Fénelon.

La Bruyère essaya son talent par la traduction d'un ouvrage moral attribué au philosophe Tyrtame, surnommé Théophraste par son maître Aristote. En travaillant à cette traduction, La Bruyère conçut le projet d'y joindre des caractères modernes avec des réflexions et maximes du genre des réflexions ou proverbes dont Théophraste avait, croit-on, fait suivre ses portraits.

Dans la première édition publiée en 1688, en un seul petit volume in-12, de 360 pages, imprimées fort gros, les *Caractères* de La Bruyère ne sont qu'une addition à ceux de Théophraste qui, avec le discours préliminaire, occupent 149 pages. Le succès de ce premier ouvrage encouragea l'auteur à le perfectionner et à l'augmenter. A partir de la troisième édition, il l'enrichit successivement de beaucoup de nouveaux portraits, et surtout de pensées fines et profondes sur la morale, la religion, la littérature, etc.

Dès que ce livre d'un genre si nouveau et d'abord anonyme eut paru, il excita une sorte de rumeur à la cour et à la ville : tant chacun se reconnaissait et surtout croyait reconnaître son voisin dans ces portraits sans nom !

La satire domine dans les *Caractères*. Cependant plusieurs chapitres sont semés de traits pleins de grâce, de tendresse touchante, de noblesse exquise.

Un esprit de religion éclairée, sincère et profonde respire dans tout ce livre, et paraît avoir inspiré toute la conduite de l'auteur ; ce qui n'empêche pas qu'on ne le voie atteint au fond de l'âme d'une tristesse désenchantée, d'une mélancolie incurable, d'un dégoût invincible des choses et des hommes.

Doué de la plus fine pénétration d'esprit, La Bruyère a rencontré assez de choses neuves pour qu'il ait droit de compter parmi ceux qui ont fait avancer la connaissance de l'homme. Néanmoins c'est surtout le style qui fait vivre ses *Caractères*.

Cet écrivain original est un de ceux qui ont le plus imprimé leur forme à la langue. Il a créé nombre d'expressions, et la plupart non-seulement très-heureuses, mais nécessaires. Son invention brille surtout dans les tours vifs, saisissants, pittoresques, qui partout animent sa diction ; elle brille aussi dans l'emploi ingénieux et détourné qu'il sait faire des mots de la langue générale. Nul n'offre dans le style tant de sortes de variétés et de contrastes, avec un art si merveilleux de donner de la saillie à ces oppositions.

Mais chez ce brillant prosateur les défauts sont à côté des qualités. L'abbé d'Olivet a reproché à La Bruyère un style entortillé et guindé. C'est beaucoup dire, mais il est incontestable que « pour vouloir être trop énergique, il sort quelquefois du naturel. » Vauvenargues remarque justement qu'il a trop tourné et trop travaillé ses ouvrages et « qu'un peu plus de simplicité et de négligence auraient donné plus d'essor à son génie et un caractère plus haut à ses expressions fières et sublimes. »

Pensées.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

*
* *

Il y a de certains grands sentiments, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre naturel.

*
* *

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

*
* *

Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire que l'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise ; il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit.

*
* *

Il y a des lieux que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre.

*
* *

Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase ; il faut dire noblement les plus petites, elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

*
* *

La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros.

*
* *

Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit ; l'on me dit à l'oreille : « Il a cinquante mille livres de rente. » Cela le concerne tout seul, et il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

*
* *

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres. Ils sont ainsi faits, c'est leur nature : s'en fâcher, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève

*
* *

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse ; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piége pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices : l'on désirerait de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours pliants, faciles, complaisants, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchants qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

Giton ou l'Homme riche.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-

temps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin [1], politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Ménippe, ou l'Oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque, et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et qu'il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut, ou non ; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on

[1] *Libertin* est pris ici dans le sens d'esprit fort, d'homme irréligieux.

juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

Arrias ou l'Homme universel.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi : c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire : il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original[1] ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon, à qui vous parlez lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

Théodecte, ou l'Homme bruyant.

J'entends Théodecte de l'antichambre : il grossit sa voix à mesure qu'il approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il

[1] Savoir une chose *d'original* signifie l'avoir apprise de ceux qui en doivent être les mieux informés. Aujourd'hui on dit plus souvent *de première main*.

éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités[1] et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser tout entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu : il veut railler celui qui perd, et il l'offense ; les rieurs sont pour lui ; il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

Le Fastueux imprévoyant.

Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse, et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus ; il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a ja-

[1] Des choses vaines, frivoles, insignifiantes. On a dit dans le même sens, au dix-septième siècle :

« Jusques à quand, enfin, Sylvandre, abuseras-tu de la patience de ceux qui t'écoutent ? Jusques à quand nous rempliras-tu les oreilles de tes *vanités* et de tes imaginations ? » (D'Urfé, *Astrée*, II, IX.) « Fabrice eut la patience d'ouïr ces *vanités* grecques, quoiqu'il ne les approuvât pas. » (GUEZ DE BALZAC, *le Romain*, II)

mais eu un jour serein, ni une nuit tranquille : il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit ; ses créanciers l'en ont chassé. Il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois ; et il est mort de saisissement.

NICOLE (PIERRE

(1625-1695)

Ce célèbre moraliste et théologien naquit à Chartres, d'un avocat au Parlement. Envoyé à Paris, en 1642, pour compléter ses études, reçu maître ès arts deux ans après, il s'attacha bientôt aux solitaires de Port-Royal, où il avait deux tantes religieuses, et, bien qu'il n'adoptât pas toutes les opinions des Jansénistes, les servit avec zèle.

D'une santé très-délicate et affligé de plusieurs maladies, Nicole avait cependant toujours la plume à la main. De tant d'ouvrages qu'il composa, nous n'avons à en mentionner ici qu'un seul, les *Essais de morale*, dont le premier volume parut en 1671. Les premiers tomes sont des traités philosophiques aussi bien que religieux. Il les fit suivre de la *Continuation des Essais de morale*, où il explique les épîtres et les évangiles des dimanches de l'année et des fêtes de carême, pour montrer les règles de morale qui en découlent.

Nicole, pour qui, au dix-septième siècle, Mme de Sévigné et d'autres eurent tant d'engouement, ne fut point un Pascal, ni un Bossuet, pas même un Bourdaloue. Ce n'est point chez lui qu'on va chercher les vues éclatantes de l'esprit, ni les hautes et brillantes qualités du style. On doit seulement lui reconnaître, pour la forme comme pour le fond, des mérites solides qui seront toujours très-estimables. Il n'est pas l'égal des grands écrivains classiques, mais il marche à la tête des bons.

Du discernement à apporter dans le choix de nos lectures et de nos études.

Il faut considérer que l'étude est la culture et la nourriture de notre esprit. Ce que nous lisons entre dans notre mémoire, et y est reçu comme un aliment qui nous nourrit et comme une semence qui produit dans les occasions des pensées et des désirs. Si l'on ne prend point

indifféremment toutes sortes d'aliments, et si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire; si l'on ne sème pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles : combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit, et doit être la semence de nos pensées ! Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions, et nous fournira, sans même que nous nous en apercevions, des pensées qui seront une source de bien ou de mal.

Il est d'autant plus nécessaire d'apporter une attention particulière à ce discernement des bonnes et des mauvaises nourritures de notre esprit, que nous n'avons point d'avertissement naturel qui nous les fasse distinguer. Car, dans la nourriture du corps, l'on distingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la santé ; mais il n'en est pas de même dans les aliments de l'âme. Nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons aliments des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agréables que les meilleures nourritures, tant notre goût spirituel est corrompu. Ainsi il faut suppléer par une attention toute particulière à cette corruption de notre esprit, et c'est une des manières dont nous devons pratiquer cet avertissement du Sage : « Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur [1] ; » ce qui nous doit porter à veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si précieux.

(*De la manière d'étudier chrétiennement*, chap. IV et V.)

Ne pas faire parade de son esprit [2].

Il faut éviter de faire trop paraître son esprit. Avoir tant d'esprit n'est pas une qualité aimable ; elle attire souvent

[1] *Prov.*, IV, 23. — [2] Nicole dit : *supprimer* son esprit, donnant à *supprimer* le sens de cacher.

l'envie ou la haine, au lieu de l'affection ; et insensiblement nous aimons moins ces personnes qui nous oppriment par leur esprit. Il faut donc tâcher que la principale qualité qui éclate en nous, soit la bonté, et que notre esprit ne serve qu'à la faire paraître. (*Pensées diverses,* XI.)

Un chrétien fait un bon usage de tout.

Car qui vous fera du mal si vous ne pensez qu'à faire du bien ?
(Épître de saint Pierre, I.)

C'est un principe qu'on ne saurait avoir trop dans l'esprit, que celui que saint Pierre propose en cet endroit, « que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fidèles à Dieu. » Un chrétien peut faire un bon usage de tout, et même des choses les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes et des démons ne peut par tous ses efforts que lui fournir des sujets de nouveaux mérites. Qu'ont fait les efforts du démon contre Job et contre les martyrs, que d'augmenter leur gloire et leur récompense? La philosophie humaine a tâché de rendre le sage invulnérable aux traits de la fortune, et de le mettre au-dessus de tous les accidents humains. Mais ce qui n'était qu'une vaine idée dans les discours des philosophes est une réalité très-effective dans la philosophie chrétienne. Un chrétien, par son humilité, par sa charité et par son attachement à Dieu, est au-dessus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, et dont il ne se fasse un nouveau bien. Tout ce qui lui vient de la part des hommes ne sert qu'à augmenter ses richesses. Enfin il n'y a que lui-même qui puisse troubler sa félicité, qui le puisse blesser, qui lui puisse nuire.

(*Continuation des Essais de morale*, Sur l'épître du 5e dimanche d'après la Pentecôte.)

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, MARQUISE DE)

(1626-1696)

Marie de Rabutin-Chantal, née à Paris le 5 février 1626, orpheline à six ans, reçut une éducation très-soignée. Elle eut parmi ses maîtres Chapelain et Ménage qui lui apprirent le latin, l'italien et l'espagnol. En 1644, à dix-huit ans, elle épousa Henri marquis de Sévigné, maréchal de camp, gouverneur de Fougères, descendant d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Il périt dans un duel en 1651. Restée veuve à vingt-cinq ans, belle et recherchée, elle se refusa résolûment à tout nouvel engagement pour se consacrer tout entière à élever ses enfants.

Quand elle reparut dans le monde, en 1654, elle fut admise avec empressement dans le cercle de la duchesse de Montausier, fut le plus bel ornement du fameux hôtel de Rambouillet qui était encore dans son plein éclat, et se lia bientôt avec tout ce qu'il y avait alors de personnes distinguées par le rang comme par l'esprit.

Douée de toutes les qualités natives et spontanées qui ne doivent rien qu'à la nature, elle sut merveilleusement les développer par une culture perpétuelle, en particulier par les lectures les plus variées, auxquelles elle s'appliquait avec goût et réflexion en quelque lieu qu'elle se trouvât.

La lecture faisait les délices de Mme de Sévigné ; cependant elle trouvait un plaisir plus grand encore à entretenir un commerce épistolaire avec ses amis absents, avec sa fille surtout.

Cette fille chérie avait épousé Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant général commandant en Provence. Il fut bientôt nommé gouverneur de cette province, et obligé de s'y aller fixer avec sa femme. Cette séparation fut extrêmement sensible à Mme de Sévigné, qui avait voulu avoir un homme de cour pour gendre afin de garder sa fille auprès d'elle. Condamnée à ne plus la revoir qu'après des intervalles toujours longs, elle chercha sa consolation dans une correspondance, pour ainsi dire de tous les instants, qui dura jusqu'à sa mort.

On ne saurait trop étudier ces lettres qui présentent une incomparable mine de beau style, d'esprit et d'éloquence.

Libéralité forcée de Mme de Sévigné. — Les fermiers bretons.

Aux Rochers, samedi 15 juin 1680.

Je mandai l'autre jour à Mme de Vins que je lui don-

nais à deviner quelle sorte de vertu je mettais ici le plus souvent en pratique, et je lui disais que c'était la libéralité. Il est vrai que j'ai donné d'assez grosses sommes depuis mon arrivée : un matin huit cents francs, l'autre mille francs, l'autre cinq, un autre jour trois cents écus : il semble que ce soit pour rire, ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meuniers qui me doivent toutes ces sommes, et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on? Il faut bien leur donner. Vous croyez bien que je n'en prétends pas un grand mérite, puisque c'est par force : mais j'étais toute prise de cette pensée en écrivant à Mme de Vins, et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes[1]. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir, cela ne va pas si vite.

Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpée sur du tabis[2], les manches tailladées. Ah! Seigneur, quand je la vis, je me crus bien ruinée : elle me doit huit mille francs. Ce matin il est entré un paysan avec des sacs de tous les côtés : il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays c'est la première chose qu'ils font que de les délier; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon : la mode de boutonner le justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses; de sorte que, depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais. « Ah! mon ami, vous voilà bien chargé! combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il en respirant à peine, je crois qu'il y a bien

[1] L'expression *lods et ventes* désignait le droit dû au seigneur par celui qui acquérait un bien dans sa censive, c'est-à-dire dans l'étendue des terres d'un fief qui devaient un cens.

[2] Sorte de gros taffetas ondé.

ici trente francs. » C'étaient tous les doubles[1] de France qui se sont réfugiés dans cette province, avec les chapeaux pointus, et qui abusent ainsi de notre patience.

Fragments de lettres à M[me] de Grignan.

Aux Rochers, mercredi 6 novembre 1675.

Quelle lettre, ma très-bonne! quels remerciements ne vous dois-je point d'avoir employé votre main, vos yeux, votre tête, votre temps à me composer un aussi aimable livre! Je l'ai lu et relu, et le relirai encore avec bien du plaisir et bien de l'attention; il n'y a nulle lecture où je puisse prendre plus d'intérêt. Vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitais, et j'admire votre soin de me faire des réponses si ponctuelles : cela fait une conversation toute réglée et très-délicieuse; mais, ma bonne, en vérité, ne vous tuez pas; cette crainte me fait renoncer au plaisir d'avoir souvent de pareils divertissements. Vous ne sauriez douter qu'il n'y ait bien de la générosité dans le soin que je prends de vous ménager sur l'écriture.

Je comprends avec plaisir la considération de M. de Grignan dans la Provence, après ce que j'ai vu. C'est un agrément que vous ne sentez plus : vous êtes trop accoutumés d'être honorés et aimés dans une province où il commande.

Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ailleurs pour le gouverneur, vous sentiriez la douceur d'être adorés partout. Quels affronts! quelles injures! quelles menaces! quels reproches, avec de bonnes pierres qui volent autour d'eux! Je ne crois pas que M. de Grignan voulût cette place à de telles conditions; son étoile est bien contraire à celle-là.

[1] Les doubles tournois, ou pièces de quatre sous, qui sont aujourd'hui les pièces de deux sous.

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma bonne, je n'ai point reçu de vos lettres par cet ordinaire; et je sens par ce petit chagrin quelle consolation c'est que d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup : cela rapproche, on est occupé des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse, on l'aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été Saint-Martin[1], froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors et faite comme un loup-garou. Le dessus de mon humeur dépend fort du temps; de sorte que pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres. Mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau temps ne vous est de rien, vous y êtes trop accoutumée; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus; mais c'est assez parler de la pluie et du beau temps.

Aux Rochers, mercredi 8 janvier 1676.

Voici le jour de vous conter mon songe.

Vous saurez que vers les huit heures du matin, après avoir songé à vous la nuit, sans ordre et sans mesure, il me sembla bien plus fortement qu'à l'ordinaire que nous étions ensemble et que vous étiez si douce, si aimable et si caressante pour moi, que j'en étais toute transportée de tendresse; et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée, que je fus contrainte d'appeler Marie, et avec de l'eau froide et de l'eau de la reine de Hongrie je m'ôtai le reste de mon sommeil et je débarrassai ma tête et mon cœur de l'horrible oppression que j'avais. Cela me dura un quart

[1] On dit habituellement *été de la Saint-Martin.*

d'heure, et tout ce que je vous en puis dire, c'est que jamais je ne m'étais trouvée dans un tel état.

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, ma fille, que la chose du monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement, qui vous fait approcher le plus près de la convalescence et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances du monde et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner? jetez-vous votre langue aux chiens? C'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le 14, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite si j'étais bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je pourrai marcher.

A Paris, lundi 4 mai 1676.

C'est donc vous, ma fille, qui me refusez de venir passer avec moi l'été et l'automne, ce n'est point M. de Grignan. Il viendrait vous voir et vous reprendre cet hiver; mais vous trouvez dans cette proposition des impossibilités que je ne vois pas si bien que vous, et il faut céder à vos raisons. Si je le pouvais, j'irais à Grignan; ce serait pour moi une joie fort sensible, et je crois que ce sera pour une autre année, mais pour celle-ci je ne le puis, et le bon abbé, qui vient avec moi par pure amitié, est obligé de revenir promptement pour plusieurs affai-

res, dont les miennes font une partie. C'était donc une chose toute naturelle que la proposition que je vous faisais; car pour vous voir quinze jours, ce me serait un plaisir trop mêlé de tristesse. Dites-moi donc un peu sincèrement vos raisons et vos vues pour cet hiver, car je ne puis croire que vous ayez dessein de le passer sans me donner la consolation et la joie de vous embrasser. Je vous manderai le jour que je partirai, et vous donnerai une adresse pour m'écrire.

A Nemours, vendredi 26 juin 1676.

Je défie votre Provence d'être plus embrasée que ce pays; nous avons de plus la désolation de ne point espérer de bise. Ma chère fille, nous marchons quasi toute la nuit, et nous suons le jour. Mes chevaux témoignèrent hier qu'ils seraient bien aises de se reposer à Montargis : nous y fûmes le reste du jour. Nous y étions arrivées à huit heures; c'est un plaisir de voir lever l'aurore et de dire dévotement les sonnets qui la représentent[1]. Nous passâmes le soir voir Mme de Fiennes, qui est gouvernante de la ville et de son mari, qu'on appelle pourtant M. le gouverneur; elle me vint prendre à mon hôtellerie..... Elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli; elle y règne trois ou quatre mois, et puis se va traîner aux pieds de toutes les grandeurs comme vous savez.

Pompe funèbre de M. le prince.

AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Paris, ce 10 mars 1687.

Voici encore de la mort et de la tristesse, mon cher cousin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus

[1] Le sonnet de la *Belle Matineuse* (l'Aurore) de Malleville était alors [illegible]s-admiré. Beaucoup de poëtes avaient traité le même sujet.

belle, de la plus magnifique et de la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels : c'est celle de feu M. le prince, qu'on a faite aujourd'hui à Notre-Dame. Tous les beaux esprits se sont épuisés à faire valoir tout ce qu'a fait ce grand prince, et tout ce qu'il a été. Ses pères sont représentés par des médailles jusqu'à saint Louis ; toutes ses victoires, par des basses-tailles couvertes comme sous des tentes dont les coins sont ouverts, et portés par des squelettes dont les attitudes sont admirables. Le mausolée, jusque près de la voûte, est couvert d'un dais en manière de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guise de tentes. Toute la place du chœur est ornée de ces basses-tailles et de devises au-dessous, qui parlent de tous les temps de sa vie. Celui de sa liaison avec les Espagnols est exprimé par une nuit obscure, où trois mots latins disent : *Ce qui s'est fait loin du soleil doit être caché*. Tout est semé de fleurs de lis d'une couleur sombre, et au-dessous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié. Mais vous aurez le livre, qui vous instruira de tout en détail. Si je n'avais pas eu peur qu'on ne vous l'ait envoyé, je l'aurais joint à cette lettre ; mais ce duplicata ne vous aurait pas fait plaisir.

Une Mort tragique.

AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Paris, 13 août 1688.

La Providence a fait mourir aussi la nièce de notre Corbinelli d'une étrange manière. Elle avait emprunté avec son oncle le carrosse d'un de ses amis ; un portier qui n'avait jamais mené, prit témérairement de jeunes chevaux ; il monte sur le siége, il va choquant, rompant, brisant, courant partout : un cheval s'abat, le timon va enfiler un carrosse, d'où trois hommes sortent l'épée à la main. Le peuple s'assemble. Un de ces hommes veut tuer Cor-

binelli : « Hélas ! Messieurs, leur dit-il, vous n'en serez pas mieux, le cocher n'est point à moi, nous sommes au désespoir contre lui. » Cet homme devient son protecteur, le tire de la populace ; mais il ne tire pas sa pauvre nièce d'une frayeur si excessive qu'elle revient chez elle le cœur serré, au point que la fièvre la prend le soir, et quatre jours après elle meurt.

Lettre de condoléance à Gaignières [1].

Mardi 9 mars 1688. (Autographe.)

J'ai tenté plusieurs fois, monsieur, d'entrer à l'hôtel de Guise pour vous faire mes sincères compliments, et vous dire la douleur que j'ai moi-même de la perte irréparable que nous avons faite ; mais vous savez, monsieur, comme les portes sont fermées ; j'ai envoyé un de mes laquais, qui ne trouva personne chez vous. Enfin je suis réduite à vous dire par ce billet que personne ne peut être plus sensible que moi à tout ce qui vous touche.

Mse DE SÉVIGNÉ.

MAINTENON (FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, MARQUISE DE)

(1635-1719)

Mme de Maintenon, fille de Constant d'Aubigné, épouse à dix-sept ans du poëte burlesque Scarron, et devenue à quarante-neuf ans la se-

[1] François-Roger de Gaignières, gouverneur des ville, château et principauté de Joinville, avait rassemblé à l'hôtel de Guise une quantité extraordinaire de manuscrits, d'imprimés, d'estampes, de dessins, de tableaux, de sculptures, de médailles, de cartes géographiques. Il voulait, par ces collections et par les résultats des voyages qu'il fit faire dans toute la France, éclairer tout l'ensemble de l'histoire nationale.

conde femme de Louis XIV, sans avoir le titre de reine, occupe une belle place dans l'histoire de notre littérature. Sa manière d'écrire est fort différente de celle de Mme de Sévigné. Elle aussi, cependant, mérite d'être comptée parmi les femmes du dix-septième siècle qui ont manié la langue française avec le plus de talent.

Ce qui la fait connaître le plus avantageusement, ce sont les *Entretiens* et les *Proverbes* qu'elle composa pour les jeunes filles de Saint-Cyr, dont elle s'était faite comme l'institutrice, alors qu'elle était l'épouse de Louis XIV, les *Lettres sur l'éducation* et les *Lettres historiques et édifiantes* adressées aux dames de Saint-Louis et à quelques-unes des nombreuses demoiselles de pauvre noblesse qui étaient élevées à Saint-Cyr par la munificence royale. Ces lettres familières renferment les enseignements les plus utiles pour toutes les conditions et pour tous les temps. Malgré la simplicité sérieuse du sujet, elles offrent une lecture captivante. Partout, avec le style le plus juste et le plus insinuant, on admire la raison la plus saine, fortifiée encore et agrandie par les inspirations de la foi et du dévouement le plus profond, souvent des vues de la plus haute élévation.

Nombre de ces lettres respirent une douceur et une suavité inattendues ; elles montrent chez Mme de Maintenon une sensibilité, une simplicité, une bonhomie, une modestie qu'on ne soupçonnait pas chez elle ; elles nous apprennent que cette femme dont la fortune fut si étonnante avait autant de bonté que de raison, autant de dévouement que de prudence.

Fragments de lettres.

Vouloir ce que Dieu veut est au-dessus de toute bonne œuvre.

*
* *

Ne jugez point de votre amour pour Dieu par ce que vous sentez, mais par ce que vous faites.

*
* *

Votre cœur sera rempli de paix tant qu'il sera rempli d'amour.

*
* *

Mettez-vous bien dans l'esprit, que la charité n'est point imprudente et que le zèle ne doit agir qu'à propos.

*
* *

Il vaut mieux assister les pauvres en les faisant travailles que de les assister pour rien.

*
* *

O mes chères filles, que vous êtes heureuses d'avoir quitté le monde ! il promet la joie, et n'en donne point. Le roi d'Angleterre jouait hier dans ma chambre, avec Mme la duchesse de Bourgogne et ses dames, à toutes sortes de jeux; notre roi et la reine d'Angleterre les regardaient : ce n'étaient que danses, ris et emportements de plaisirs, et presque tous se contraignaient et avaient le poignard dans le cœur.

Le monde est certainement un trompeur ; vous ne pouvez avoir trop de reconnaissance pour Dieu de vous en avoir tirées.

*
* *

Soyons discrètes, n'entreprenons pas trop, ne nous essoufflons pas par vouloir aller trop vite : il faudrait s'arrêter pour prendre haleine, et il vaut mieux aller doucement et aller toujours. On peut vivre austèrement et déplaire à Dieu ; on ne lui déplaît jamais quand on est charitable et humble. La droiture de la piété est de s'attacher à son devoir, et de regarder comme des tentations tout ce qui nous en éloignerait, sous quelques apparences spécieuses d'une plus grande perfection : la perfection que Dieu demande de nous, est de demeurer dans l'état où il nous met, de nous y sanctifier sans inquiétude et sans trop d'empressement.

*
* *

Je disais, il y a bien des années, à M. de Barillon, *qu'il n'y a rien de si habile que de n'avoir point tort, et de se conduire toujours, et avec toutes sortes de personnes, d'une manière irréprochable ;* il trouva que j'avais raison, et qu'ez

effet il n'y a rien de si habile que d'être par sa bonne conduite à l'abri de toute sorte de reproches.

*
* *

Je répondis, il y a quelque temps, une chose assez plaisante, dans mon premier mouvement, à une pauvre femme qui me vint trouver comme j'étais environnée de plusieurs personnes de la cour, pleurant et criant que je lui fisse rendre justice. Je lui demandai quel tort elle avait reçu. « C'est, dit-elle, qu'on m'a dit des injures, et j'en demande réparation. — Des injures ? lui dis-je ; eh ! nous en vivons ici, nous autres. » Cette réponse fit bien rire les dames qui m'accompagnaient.

A Louis XIV.

(SUR LA MORT DE MARIE-THÉRÈSE.)

SIRE,

La reine n'est pas à plaindre : elle a vécu, elle est morte comme une sainte ; c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel, une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que Votre Majesté se nourrisse de ces sentiments ! Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

La Raison.

La raison ne doit pas être confondue avec la sévérité. Elle s'accommode de la complaisance, de la joie, du badinage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres. Elle n'est point hérissée, sévère, critique ; elle met tout à sa place ; elle veut que la jeunesse se divertisse innocemment et que la vieillesse même cherche des relâchements. Elle s'accommode de tout ; elle compatit

aux faiblesses des autres ; elle diminue les siennes ; elle console dans les afflictions, elle les avait prévues. Elle modère dans les plaisirs ; elle jouit de la société, elle s'en passe ; elle goûte la santé, elle ne s'accable pas dans les maladies ; elle fait un bon usage de la fortune, elle soutient la pauvreté, elle la porte partout autant qu'il lui est possible, elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

(*Conversations.*)

*
* *

Mme de Maintenon demande à Mlle de la Jonchapt sur quoi on faisait l'instruction avant qu'elle entrât dans la classe : « C'était, madame, répondit-elle, sur les idées que nous avons du plaisir. — Eh bien ! dit Mme de Maintenon, quelles sont les vôtres? qu'est-ce qui vous en fera davantage quand vous ne serez plus ici ? — Je crois, répondit la demoiselle, que ce sera d'être avec ma famille, et de nous voir tous rassemblés et bien unis ensemble. — Vous avez raison, dit Mme de Maintenon, de regarder cela comme un plaisir ; il est dans l'ordre de Dieu : rien n'est si aimable qu'une famille unie. — Et vous, Laudonie, que ferez-vous quand vous ne serez plus ici ? — J'espère, madame, que je trouverai mon plaisir à rendre service à mon père et à ma mère. — Cela est encore très-bien, dit Mme de Maintenon ; toutes les fois que vous penserez ainsi, et que vous ne vous attendrez point à de grands plaisirs, on pourra dire que vous êtes raisonnable. Mais vous ne sauriez assez mettre dans vos projets que vous aurez à souffrir : attendez-vous bien à cela, mes enfants, je vous en prie ; rien n'est plus capable d'adoucir la mauvaise fortune qui vous attend peut-être, que d'y être préparées ; comptez toujours sur quelque chose de pire que ce que vous pouvez trouver. — Il y en a une d'entre elles, dit la maîtresse (c'était Mme de Saint-Périer), qui m'a dit qu'elle mettrait son plaisir à aller voir ses amies ou à les recevoir chez elle. — Il y a assurément, répondit Mme de Maintenon, du plaisir à vivre avec

ses amies et à s'entretenir avec elles, comme l'on dit, à cœur ouvert et sans contrainte. Il y a cependant une maxime d'un auteur païen, dit-elle tout bas à la maîtresse, que je trouve bien dure : c'est d'agir avec ses amis comme si l'on était assuré qu'ils deviendront un jour nos ennemis. Je me contenterais, ce me semble, de ne leur rien laisser voir de mauvais en moi ; je tâcherais de n'avoir jamais tort en leur présence, aussi bien qu'en celle des personnes que j'aimerais le moins, parce qu'il peut en effet arriver mille choses dans la vie qui nous séparent, que souvent d'amis on devient ennemis, et qu'alors on est au désespoir de s'être trop fié à eux et de leur avoir parlé sans réserve. (*Lettres sur l'éducation.*)

La Maladie du roi.

A M[me] DE BRINON.

4 décembre 1686.

Le mal du roi ne finit point ; ceux qui le traitent me font mourir de chagrin : ils le trouvent un jour à souhait, et le lendemain tout le contraire. M. Fagon a eu une conversation avec moi ce matin, qui m'a serré le cœur pour tout le jour. Un moment après, il me vint assurer que la plaie va à merveille ; ce soir ce sera autre chose. Je n'ai pas mis ma confiance en eux, mais je ne suis pas maîtresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier et à faire prier pour lui.

Bonjour, ma très-chère ; je passe une triste semaine sainte [1], et j'en suis bien aise ; mais j'avoue que je voudrais bien reprendre de la joie avec Dieu et vous.

11 décembre 1686.

Le roi a souffert aujourd'hui sept heures durant comme s'il avait été sur la roue, et je crains bien que ses douleurs

[1] La première semaine de l'Avent.

ne recommencent demain. Ainsi je vous conjure de remettre à huitaine ce que vous deviez faire demain. Le mal du roi est, à ce qu'on dit, en bon état; M. le prince lui a écrit une lettre en mourant qui vous ferait bien pleurer. Voici un temps bien triste; mon cœur est déchiré. Adieu, je ne puis vous en dire davantage.

(*Lettres historiques et édifiantes.*)

Manière sérieuse dont Mme de Maintenon fut élevée par sa mère.

Je n'ai jamais été que trois ans avec ma mère, et je me souviens qu'elle me défendit, à mon frère et à moi, de parler entre nous d'autre chose que de ce que nous lisions dans Plutarque : c'est un livre où sont contenus les faits des grands hommes et des femmes qui se sont distingués par leurs vertus ou par quelque action mémorable. Nous ne finissions pas d'en parler. Après avoir lu nous étions toujours à comparer les faits des uns et des autres. Une telle femme, lui disais-je, s'est plus signalée qu'un tel homme, et elle a fait telle et telle chose. Mon frère me prouvait que son héros était plus merveilleux. Cette belle action, me disait-il, est de lui ; et je courais vite regarder dans mon livre s'il n'y avait rien à opposer à ce qu'il disait : nous soutenions bien l'un et l'autre notre parti fort vivement[1] ; cela nous divertissait beaucoup, et depuis que ma mère nous eut défendu de parler d'autre chose, nous y mîmes tout notre plaisir, bien loin de regarder cette espèce d'assujettissement comme fâcheuse et pénible[2].

(*Entretiens sur l'éducation*, juillet 1703.)

[1] *Bien* avec *fort vivement* forme un pléonasme vicieux.

[2] On dirait aujourd'hui *comme fâcheux*, faisant accorder avec *assujettissement*.

Peines et ennuis de Mme de Maintenon au milieu de l'éclat de la cour.

Mme de Maintenon, s'entretenant avec Mme de Glapion, lui dit : « Mon Dieu ! ma fille, que je vois d'étranges choses dans le pays où je suis forcée de demeurer ! Il me semble que j'y suis à peu près comme ceux qui sont derrière un théâtre et voient en vrai[1] les choses comme elles sont : pendant que ceux qui sont devant sont transportés d'admiration, eux voient que ce qui paraît un palais enchanté à ceux-ci n'est qu'une toile cirée ; que ces admirables machines et ces belles illuminations ne sont que des cordages et de vilaines coulisses remplies de cire ou de suif. De même je vois le monde dans toute sa laideur, pendant que mille gens qui le voient sans l'approfondir sont éblouis de son éclat. Je vois des passions de toutes sortes, des trahisons, des bassesses, des ambitions démesurées : d'un côté des envies épouvantables ; de l'autre des gens qui ont la rage dans le cœur, qui ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres ; enfin mille mauvais procédés, et tout cela souvent pour des bagatelles. Cela ne suffirait-il pas pour m'engager à me reléguer moi-même au bout du monde et retourner à l'Amérique[2], si l'on ne me disait sans cesse que Dieu me veu où je suis ? Ce ne sont pas là mes seules peines, et mille embarras d'esprit, de conscience viennent m'assaillir. Je crains pour le salut du roi, pour celui de nos princes, de Mme la duchesse de Bourgogne. Il y a mille choses, comme je vous l'ai déjà dit, où je ne sais quel parti prendre entre ce qui serait le plus convenable à la gloire de Dieu et entre le danger qu'il y aurait à rebuter tout à fait ces gens-là de la piété. Cette musique, par exemple, qui fait le seul vrai plaisir du roi, et où l'on n'entend que

[1] *Au vrai.*
[2] On dirait aujourd'hui : *en Amérique.*

des maximes absolument opposées à l'Evangile et au christianisme, serait, ce me semble, bien convenable à retrancher ou à changer; si l'on en dit un mot, le roi répond aussitôt : « Mais cela a toujours été, la reine ma mère et la reine, qui communiait trois fois la semaine, ont vu tout cela comme moi. Il est vrai que pour lui personnellement ces sortes de maximes ne lui font aucune impression, qu'il n'est occupé que de la beauté de la musique, des sons, des accords, etc., et qu'il chante souvent ses propres louanges sans penser que c'est[1] les siennes, et seulement par goût pour ces chants. Mais il n'en est pas de même pour le reste des spectateurs, parmi lesquels il est impossible qu'il n'y en ait plusieurs à qui ces maximes toutes païennes ne fassent trop d'impression. Le roi a pris autrefois un plaisir extrême aux beaux cantiques d'*Esther* et d'*Athalie*, et à présent il est presque honteux de les faire chanter, parce qu'il sent que cela ennuie les courtisans.

(*Lettres historiques et édifiantes,* Entretien avec Mme de Glapion, 1711.)

[1] La règle veut : *ce sont.*

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ROLLIN (CHARLES)

(1661-1741)

Rollin était fils d'un coutelier de Paris. Il fut redevable de son éducation à un bénédictin des Blancs-Manteaux. Ce religieux reconnut dans le jeune Charles, qui lui servait la messe, d'heureuses dispositions pour les lettres, et lui procura une bourse au collége du Plessis. Rollin y fit ses humanités sous l'habile Hersan qui ne crut pas pouvoir se donner un plus digne successeur que son élève. Rollin le remplaça dans les chaires de seconde, de rhétorique, et dans celle de professeur d'éloquence au collége royal. Nommé recteur de l'Université en 1694, il régénéra l'instruction, non-seulement en remettant en honneur l'étude du grec, mais en faisant marcher de front l'étude de la langue nationale avec celle des langues anciennes.

En 1712, son attachement déclaré pour les opinions jansénistes le força de quitter l'enseignement. Dès lors il consacra tous ses loisirs à écrire pour la jeunesse qu'il ne pouvait plus diriger activement.

Il s'adonna d'abord à la composition de son célèbre *Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, qui parut en 1726. Ce traité faisait faire à l'enseignement un progrès considérable. L'intelligent maître de la jeunesse y proclamait le premier l'importance, dans l'éducation, de l'étude de l'histoire, et surtout de l'histoire nationale ; le premier, il y recommandait une méthode et prescrivait des exercices pour l'enseignement de la langue maternelle, jusque-là si négligée dans les écoles.

Le *Traité des études* à peine achevé, le laborieux Rollin entreprit et poursuivit sans relâche ses grands travaux sur l'histoire ancienne. Au moment même qu'il composait le *Traité des études*, il avait senti l'urgente nécessité d'écrire en français pour l'usage des jeunes gens une histoire ancienne d'où l'on écarterait toutes les questions épineuses de critique et les faits peu importants, et où l'on tâcherait de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les auteurs anciens. Nous ne saurions mieux louer l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire*

romaine de Rollin qu'en rappelant le jugement de Chateaubriand, qui trouvait que ces ouvrages « respiraient le génie de l'antiquité, » et ajoutait : « La narration du pieux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles [1]. »

Rollin continua jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, son *Histoire romaine*, sans pouvoir l'achever. Elle a été terminée par un autre professeur de l'Université, Crevier.

Rollin était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1701.

Enseignement de l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? Qu'est-ce que l'étendue de pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs

[1] *Génie du Christianisme*, liv. III, ch. VII.

entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts, et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain : quand elle est bien enseignée, elle devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples, plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable.

(*Traité des études,* liv. V, Avant-propos.)

Glaucon et Socrate, ou le Politique imberbe.

Les jeunes gens d'Athènes, éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, et pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque temps les leçons des sophistes qui leur promettaient de les rendre de très-grands politiques, se croyaient capables de tout et aspiraient aux premières places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'était mis si fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avait eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge et à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnait, fut le seul qui réussit à le faire changer de résolution.

Un jour, l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter : c'était déjà avoir beaucoup gagné sur lui. « Vous avez donc envie de gouverner la république ? lui dit-il. — Il est vrai, répondit Glaucon. — Vous ne sauriez avoir un plus beau dessein, repartit Socrate ; car, si vous y réussissez, vous vous mettez en état de servir utilement vos amis, d'agrandir votre maison et d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connaître non-seulement dans Athènes, mais par toute la Grèce, et peut-être que votre renommée volera jusque chez les nations barbares, comme celle de Thémistocle. »

Un début si insinuant et si flatteur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvait pris par son faible : il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, et la conversation continua. « Puisque vous désirez de vous faire estimer et honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public. — Assurément. — Ditesmoi donc, je vous prie, quel est le premier service que vous prétendez rendre à l'Etat. » Comme Glaucon paraissait embarrassé et rêvait à ce qu'il devait répondre : « Apparemment, reprit Socrate, ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire d'augmenter ses revenus. — C'est cela même. — Et, sans doute, vous savez en quoi consistent les revenus de l'État, et à combien ils peuvent monter ? Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, afin que, si une ressource vient à manquer tout à coup, vous puissiez aussitôt la remplacer par une autre. — Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. — Marquez-moi au moins les dépenses que fait la république : car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. — Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. — Il faut donc remettre à un autre temps le dessein que vous avez d'enrichir la république ; car il est impossible de le faire, si vous ignorez ses revenus et ses dépenses....

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importants, sur lesquels il le trouva également neuf ; et il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes et une ambition démesurée de s'élever aux premières places. « Craignez, mon cher Glaucon, lui dit à la fin Socrate, craignez qu'un désir trop vif des honneurs ne vous aveugle et ne vous fasse prendre un parti qui vous couvrirait de honte en mettant au grand jour votre ignorance et votre incapacité. »

Glaucon profita des sages avis de Socrate, et prit du temps pour s'instruire en particulier avant de se produire en public. Cette leçon est pour tous les siècles, et elle peut convenir à beaucoup de personnes de tout état et de toute condition. (*Hist. ancienne*, liv. IX, ch. IV.)

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, BARON DE

(1689-1755)

Montesquieu naquit au château de la-Brède, près Bordeaux. Il était d'une famille de robe et fut, dès son enfance, destiné à la magistrature. A vingt-cinq ans, il était conseiller au parlement de Guyenne, et à vingt-sept, président à mortier de la même compagnie. Ses fonctions judiciaires ne le détournèrent point des études philosophiques et littéraires, pour lesquelles il ressentit de bonne heure un goût très-vif.

Il débuta dans les lettres, en 1721, par un ouvrage, où, sous prétexte de juger les institutions, les mœurs, les lois des Persans, il émettait des idées libres et sceptiques sur la politique, sur la religion, sur la morale.

Mais cette œuvre frivole n'était qu'une distraction aux sérieuses pensées qui s'étaient déjà emparées de l'esprit de Montesquieu et l'occupaient continuellement; il avait conçu le projet de son grand ouvrage sur les lois, il y rapportait toutes ses méditations, toutes ses études.

Par crainte de se voir oublier, il résolut de détacher une partie de son œuvre capitale et de se fixer sur un point qui avait été l'objet de

ses plus anciens travaux. Il publia en 1734, à l'âge de quarante-cinq ans, ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* Dans ce beau morceau d'histoire, faisant marcher de front les principes et les faits et les éclairant les uns par les autres, il s'attache à montrer comment, avec leur constitution et leurs maximes, les Romains ont dû nécessairement conquérir l'empire de l'univers, et comment ils ont dû non moins nécessairement le perdre.

On n'avait encore vu nulle part, si ce n'est chez Bossuet, une intelligence si perspicace de l'histoire du peuple-roi. Nulle part n'avaient été tracés des portraits si vivants des grands personnages de Rome. De sérieux reproches doivent être faits cependant à cet ouvrage. Non-seulement il offre des lacunes, mais il présente des vues fausses et des erreurs qui tiennent surtout à ce que l'auteur s'est trop laissé passionner par son sujet. L'excès de son admiration pour les Romains le porte à exalter bien des choses que condamnent la raison et la morale, dans les usages et les lois de ce peuple et des petites nations italiennes que Rome s'incorpora successivement; par une conséquence inévitable, son engouement pour l'antiquité païenne le rend injuste à l'égard des âges chrétiens.

Ce qui mérite d'être loué sans réserve, dans les *Considérations*, c'est la diction. Elles sont écrites, d'un bout à l'autre, d'un style simple, fort, incisif.

Quatorze ans plus tard, en 1748, Montesquieu mettait enfin au jour le grand ouvrage qui fut la pensée dominante de toute sa vie, l'*Esprit des lois, ou Rapport qu'elles doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement, les mœurs, le climat, la religion et le commerce, avec de nouvelles Recherches sur les lois romaines concernant les successions, sur les lois françaises et féodales.* Il ne s'y posait pas en réformateur, encore moins en révolutionnaire. Il prétendait examiner l'esprit de ce qui est, non pas chercher la règle de ce qui doit être. Mais la témérité philosophique s'égare souvent dans ce livre où tant de difficiles questions sont remuées.

Comme dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, c'est surtout la diction qu'il faut louer dans l'*Esprit des lois*. Montesquieu, qui vit les vingt-six dernières années du règne de Louis XIV, est un des glorieux continuateurs des grands classiques du dix-septième siècle. S'il innove en quelque chose, c'est sans porter atteinte au riche fonds que lui ont transmis ses devanciers. Modèle de style nerveux et précis, il sait, suivant la pensée de Joubert, faire dire aux petites phrases de grandes choses. Il aime et excelle à serrer ses idées, à presser les faits. Quelquefois le défaut côtoie la qualité, mais c'est la qualité qui frappe le plus.

Les immenses travaux que lui nécessita l'*Esprit des lois* altérèrent sa santé et abrégèrent sa vie. Il n'avait que soixante-six ans quand il mourut admiré de toute l'Europe et regretté jusque dans les pays étrangers.

Le Décisionnaire.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui : dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute : on laissa les sciences, on parla des nouvelles du temps ; il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : « Il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon pays. » Je lui parlai de la Perse ; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. « Ah, mon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce-là ? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. » Mon parti fut bientôt pris ; je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

De la guerre.

La vie des Etats est comme celle des hommes. Ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de la défense naturelle ; ceux-là ont droit de faire la guerre pour leur propre conservation.

Dans le cas de la défense naturelle, j'ai droit de tuer, parce que ma vie est à moi, comme la vie de celui qui m'attaque est à lui : de même un État fait la guerre, parce que sa conservation est juste comme toute autre conservation.

Entre les citoyens le droit de la défense naturelle n'emporte point avec lui la nécessité de l'attaque. Au lieu d'attaquer, ils n'ont qu'à recourir aux tribunaux. Ils ne peuvent donc exercer le droit de cette défense que dans les cas momentanés où l'on serait perdu si l'on attendait le secours des lois. Mais entre les sociétés le droit de la défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité

d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu une plus longue paix en mettrait un autre en état de le détruire, et que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empêcher cette destruction.

Il suit de là que les petites sociétés ont plus souvent le droit de faire la guerre que les grandes, parce qu'elles sont plus souvent dans le cas de craindre d'être détruites.

Le droit de la guerre dérive donc de la nécessité et du juste rigide. Si ceux qui dirigent la conscience ou les conseils des princes ne se tiennent pas là, tout est perdu; et lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des flots de sang inonderont la terre.

Que l'on ne parle pas surtout de la gloire du prince ; sa gloire serait orgueil : c'est une passion, et non pas un droit légitime.

Il est vrai que la réputation de sa Puissance pourrait augmenter les forces de son État; mais la réputation de sa justice les augmenterait tout de même.

(*De l'Esprit des lois*, liv. X, ch. I.)

Prudence d'Alexandre dans ses conquêtes.

Alexandre fit une grande conquête. Voyons comment il se conduisit. On a assez parlé de sa valeur; parlons de sa prudence.

Les mesures qu'il prit furent justes[1]. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs ; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise ; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; il ne manqua point de subsistances ; et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

[1] Bien calculées.

Voilà comment il fit ses conquêtes ; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations et à faire perdre les distinctions de peuple conquérant et de peuple vaincu. Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. C'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence ; c'est ce qui le fit tant regretter des Perses. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant se puisse vanter[1].

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par des mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue ; il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages ; les Wisigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent. Les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent. Quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'unions par mariage entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques. Il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa

[1] Ceci n'est pas tout à fait exact ; car Xénophon fait la même remarque de Cyrus, sans être démenti par Hérodote ; et, plus tard, elle fut également faite de Charlemagne.

mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point trop épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs; il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Les rois de Syrie, abandonnant le plan du fondateur de l'empire, voulurent obliger les Juifs à prendre les mœurs des Grecs : ce qui donna à leur État de terribles secousses.

(*De l'Esprit des lois*, ch. XIII.)

Deux causes de la perte de Rome.

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen; chaque consul avait une armée; et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville[1]. Enfin le sénat voyait de près la conduite des généraux, et cela leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant

[1] Les affranchis et ceux qu'on appelait *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étaient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressants. Servius Tullius les avait mis dans la sixième classe, et on ne prenait des soldats que dans les cinq premières. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde. *Milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat, capite censos plerosque.* (*De bello Jugurth.*) Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étaient dans les quatre tribus de la ville étaient à peu près les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étaient dans la sixième classe.

plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment, au lieu que la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté ; au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à [1] la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers priviléges [2]. La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains ; et quelques-uns aimèrent mieux garder

[1] Aujourd'hui on dirait : c'est la perpétuité de son état.
[2] *Jus Italicum, jus Latii.*

leurs usages[1]. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés allaient les suivre[2]. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue; elle allait être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles[3]; peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur[4]. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble; et, comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultu-

[1] Les Èques disaient dans leurs assemblées : « Ceux qui ont pu choisir ont préféré leur loi au droit de la cité romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. » (Tite-Live, l. IX, ch. XLV.)

[2] Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Frentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Iapyges, les Lucaniens, les Samnites, et autres. (Appien, *De la guerre civile*, liv. I, ch. XXXIX.)

[3] Les Toscans, les Ombriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à se soumettre; et, comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; et enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

[4] Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisait le reste du monde.

res, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux; l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques; et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance, ou s'il ne l'avait point faite [1].

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions; et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour, mais continuellement: elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

[1] Voyez les *Lettres de Cicéron à Atticus*, liv. IV, lettre 13.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

DAGUESSEAU (HENRI-FRANÇOIS)

(1668-1751)

Il eut le bonheur d'être dirigé, dès ses plus jeunes années, par un père d'un talent rare et d'une éminente vertu. Non content d'étudier à fond et par principes la langue maternelle, il apprit avec le latin et le grec, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais : aujourd'hui il n'aurait pas oublié l'allemand. Entre les anciens, ses auteurs favoris étaient Horace et Virgile. Parmi nos plus grands écrivains, il s'appliqua de préférence aux deux plus corrects, à Racine et à Boileau. C'est ainsi qu'il se forma ce beau mais trop solennel style dont les moindres de ses productions sont écrites.

Daguesseau fut successivement avocat général, avocat du roi, procureur général, chancelier de France.

Aucun des plaidoyers prononcés par lui en qualité d'avocat du roi ne nous a été conservé : son habitude était d'en écrire seulement le plan. Mais ses réquisitoires et ses harangues de premier avocat général ont été composés, travaillés et retravaillés avec un soin extrême, disons excessif. La plupart de ses discours auraient gagné à être moins léchés et moins polis. Ce qui en fait la beauté durable, c'est la composition et l'ordonnance, et aussi la solidité. Personne ne sait exposer les moyens de la cause avec plus de précision et de clarté : jamais rien d'omis, jamais rien de superflu.

Nous n'accorderons pas autant d'éloges aux *Discours* si célèbres pour l'ouverture des audiences du Parlement, et aux dix-neuf *Mercuriales*, dont quatre furent prononcées quand il était avocat général, et les autres dans l'exercice de ses fonctions de procureur général. Aucun mouvement oratoire n'anime la plupart de ces discours de répréhension, d'instruction, d'exhortation, qui roulent sur des sujets très-didactiques et très-sérieux. Le style en est apprêté, solennel, prétentieusement périodique, symétrique, antithétique ; enfin les jeux de mots à la Fontenelle y jurent souvent avec la gravité du fond.

Outre ces discours, Daguesseau a laissé un certain nombre de compositions littéraires plus ou moins étendues. Il suffira d'en indiquer deux ici : des *Méditations métaphysiques sur les vraies ou les fausses idées de la justice* (elles ont été justement appelées la morale de la jurisprudence), et un *Discours*, adressé à ses enfants, *sur la vie et la mort de son père* mort en 1716, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Voici comment il en a lui-même parlé :

« Je regarde, mes chers enfants, comme la plus douce et la plus

solide consolation de ma disgrâce présente le plaisir de vous parler de mon père, et de profiter du loisir qu'elle me donne pour faire revivre en quelque manière à vos yeux et vous offrir dans sa personne l'exemple le plus accompli que je puisse jamais vous proposer en tout genre de mérite et de vertu.

« Je vous avouerai cependant, mes chers enfants, que vous n'êtes pas le seul objet de cet ouvrage; je l'entreprends pour moi autant que pour vous, et je cherche bien moins à vous donner ici des leçons qu'à en recevoir de celui que je regarde comme votre maître et le mien. Je veux me remplir avec vous, me nourrir et, si j'ose parler ainsi, me rassasier pleinement des vertus de mon père, l'étudier dès son enfance, le suivre pas à pas dans les progrès de son mérite comme dans ceux de ses années, le conduire avec vous jusqu'au moment douloureux de sa mort. »

Ce morceau, qui n'était pas destiné à la publicité, est un des écrits les plus travaillés de Daguesseau.

Dans tout ce que sa plume a produit, même dans ce qu'il destinait à ne jamais sortir de sa famille ou du cercle d'un petit nombre d'amis, on retrouve le même travail, le même fini, et, sauf quelques légères fautes de goût, quelques sacrifices au bel esprit, la même irréprochabilité classique.

Portrait de Fénelon.

L'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambrai, était d'un commerce délicieux, l'un de ces hommes rares destinés à faire époque dans leur siècle, et qui honorent autant l'humanité par leurs vertus que les lettres par leurs talents ; un homme facile, brillant, dont le caractère était une imagination féconde, gracieuse et dominante, sans faire sentir sa domination. Son éloquence avait en effet plus d'insinuation que de véhémence ; et il régnait autant par les charmes de son élocution que par la supériorité de ses talents ; se mettant au niveau de tous les esprits et ne disputant jamais, il paraissait même céder aux autres dans le temps où il les entretenait. Les grâces coulaient de ses lèvres, et il semblait traiter les plus grands sujets, pour ainsi dire, en se jouant ; les plus petits s'ennoblissaient sous sa plume, et il eût fait naître des fleurs du sein des épines. Une noble singularité répandue sur toute sa personne, et je ne sais quoi de

sublime dans le simple, ajoutaient à son caractère un certain air de prophète. Le tour nouveau, sans être affecté, qu'il donnait à ses expressions, faisait croire à bien des gens qu'il possédait toutes les sciences comme par inspiration. On eût dit qu'il les avait inventées, plutôt qu'il ne les avait apprises, toujours original, toujours créateur, n'imitant personne et paraissant lui-même inimitable.

L'Esprit superficiel.

Qu'est-ce que cet esprit dont tant de jeunes magistrats se flattent vainement? Penser peu, parler de tout, ne douter de rien; n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit; s'exprimer heureusement; avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans savoir se faire estimer; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objet en objet, sans en approfondir aucun, cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité: c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

(*Mercuriales*, De l'esprit et de la science.)

Égoïsme de la plupart des hommes.

Un ancien auteur, parlant de cette charité fraternelle qui unissait les premiers chrétiens, observe que les païens mêmes se disaient les uns aux autres: *Voyez comme ils s'aiment*[1]! Ne pourrait-on pas dire avec encore plus de raison du commun des hommes: *Voyez comme ils se haïssent!* Avides de tout ce qui peut flatter leurs passions, rapportant tout à eux-mêmes, et croyant presque que l'univers n'est fait que pour eux; jaloux du bien, de la

[1] Tertul., *Apolog.*, ch. XXXIX.

dignité, des plaisirs, de la gloire de leurs pareils ; toujours prêts à les leur ravir par l'injustice, par la calomnie, par la fraude, par la violence, évitant les grands crimes par la crainte de la peine, non par l'amour de la vertu, justes par faiblesse, injustes par inclination, capables de tout oser, s'ils croient pouvoir oser tout impunément, qu'on leur donne cet anneau de Gygès[1] célèbre dans les écrits des anciens philosophes, et il ne faut que savoir de quel côté l'anneau est tourné, c'est-à-dire s'ils demeurent visibles ou s'ils demeurent invisibles, pour juger sûrement s'ils demeureront innocents ou s'ils deviendront criminels ; et l'on verra cet amour des autres hommes, dont on leur fait honneur gratuitement, se changer en fureur et en barbarie, si leur semblable ose leur disputer ce qu'ils ont, ou s'il refuse de leur céder ce qu'ils n'ont pas.

On les voit, à la vérité, s'attendrir quelquefois sur les malheurs de leurs pareils, mais par une compassion presque machinale qui se fait sentir dans les bêtes mêmes : c'est un trouble de l'imagination plutôt que le mouvement d'un cœur juste et généreux ; c'est un retour de l'amour-propre qui nous fait pleurer dans les autres ce que nous craignons de souffrir nous-mêmes : c'est ainsi qu'on verse des larmes à la représentation d'une belle tragédie ; mais, au sortir du spectacle, le même homme qui vient de pleurer des malheurs imaginaires verra d'un œil sec des malheurs réels, et refusera inhumainement le moindre secours à une famille qui meurt de faim.

(*Méditations métaphysiques*.)

[1] Gygès, roi de Lydie, meurtrier et successeur de Candaule fonda la dynastie des Mermnades qui régna en Syrie de 708 à 548 av, J.-C. C'est à partir de son règne (708-670 avant J.-C.) que la Lydie, dont l'histoire, jusqu'à cette époque, est presque entièrement fabuleuse, prend quelque importance par ses relations avec les Grecs. Platon et Cicéron racontent que Gygès, berger de Candaule, ayant trouvé dans les flancs d'un cheval d'airain un anneau merveilleux qui avait la vertu de rendre invisible celui qui le portait, s'en était servi pour séduire la reine et pour assassiner Candaule.

HÉNAULT (CHARLES-JEAN-FRANÇOIS)

(1685-1770)

Charles-Jean-François Hénault naquit à Paris, de Jean-Remi Hénault, fermier général sous Louis XIV. Il fut quelque temps de l'Oratoire. Ayant vu chez son frère Massillon, qui y venait quelquefois dîner dans le commencement de sa grande réputation, « l'ambition de l'éloquence entra dans une tête de quinze ans, » comme dit Hénault dans ses *Mémoires*. De là sa vocation pour l'Oratoire. Il prit l'habit du noviciat en 1700. Il en sortit en 1702. Ce séjour de deux ans à l'Oratoire fut très-profitable à Hénault, de son propre aveu. Il l'appelle « le temps le plus utile et le plus heureux de sa vie, » et plus tard il le regrettera vivement. « Les principes, nous dit-il encore, que j'ai reçus à l'institution, les exemples que j'y ai trouvés ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Hélas ! pourquoi en suis-je sorti ? »

Il entra fort jeune dans la magistrature, et devint, en 1710, président de la première chambre des enquêtes du Parlement de Paris. Engagé de très-bonne heure dans le plus grand monde et dans la société des beaux esprits, il obtint d'abord tous les succès d'homme à la mode, et se fit une réputation par des chansons, par des poésies légères d'un tour facile et agréable, et par quelques pièces de théâtre. Mais en même temps il se livrait à de sérieuses études de législation et d'histoire, et recueillait les matériaux de son *Abrégé chronologique de l'histoire de France* jusqu'à la mort de Louis XIV, qu'il publia en 1744, 1 vol. in-4°. Enhardi par le succès, il y fit successivement des augmentations considérables.

Cet *Abrégé* est en quelque sorte un résumé des conférences tenues chez lui ou chez le chancelier d'Ormesson par les hommes les plus instruits dans notre histoire, les Foncemagne, les Secousse, les Daguesseau, les Dom Bouquet, etc. Aussi est-ce un livre très-solide, et non pas un simple précis. Le grand objet que le président s'y est proposé, c'est la connaissance des lois et des mœurs de la nation, c'est la peinture des caractères des grands personnages. Les jugements sur l'époque de Louis XIV sentent un homme qui, par ses traditions de famille, par son éducation, par ses études et par ses premiers succès littéraires, appartenait au grand siècle. Enfin l'auteur de l'*Abrégé chronologique* raconte avec quelque ampleur, il juge, il trouve des traits d'une expressive et énergique concision. Il a pu dire : « Tel mot qui échappera peut-être aux lecteurs moins versés dans la connaissance de notre histoire, sera aperçu avec fruit par ceux qui en ont fait une étude particulière.

Les travaux du président Hénault le firent recevoir en 1755 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en qualité d'*honoraire*.

Portrait du chancelier de L'Hospital.

Ce grand homme, au milieu des troubles civils, faisait parler les lois qui se taisent d'ordinaire dans les temps d'orage et de tempête : il ne lui vint jamais dans l'esprit de douter de leur pouvoir ; il faisait l'honneur à la raison et à la justice de penser qu'elles étaient plus fortes que les armes mêmes, et que leur sainte majesté avait des droits imprescriptibles sur le cœur des hommes, quand on savait les faire valoir. De là, ces lois dont la simplicité noble peut marcher à côté des lois romaines ; ces édits qui par leur sage prévoyance embrassent l'avenir comme le présent, et sont devenus depuis une source féconde où l'on a puisé la décision des cas même qu'ils n'ont pas prévus ; ces ordonnances où la force et la sagesse réunies font oublier la faiblesse du règne sous lequel elles ont été rendues : ouvrages immortels d'un magistrat au-dessus de tout éloge, qui sentait l'étendue des devoirs et la force de la suprême dignité qu'il occupait ; qui sut en faire le sacrifice dès qu'il s'aperçut que l'on voulait en gêner les fonctions, et d'après lequel on a jugé tous ceux qui ont osé s'asseoir sur ce même tribunal.

Portrait du cardinal de Retz.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer ; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique ; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événements. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rébellion ; magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite,

plus de chimères que de vues ; déplacé dans une monarchie et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle ni bon citoyen ; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron ; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. Ses *Mémoires* sont très-agréables à lire ; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi ?

Éloge de Colbert

M. de Colbert mourut le 6 septembre 1683, âgé de soixante-quatre ans. L'éclat et la prospérité de ce règne, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France : ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de notre monarchie ; et ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances : ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savants ; c'était comme homme d'État qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux-arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais ! Ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité ; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître que par la nécessité de lui obéir ; esprit sage, et n'ayant point les écarts du génie : *Par negotiis, neque suprà erat* (Tacite).

Parallèle de Louis XIV et d'Auguste.

On a remarqué avec raison que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes dans tous les genres qui a illustré leur règne; mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard, et si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles; de ce temps où les peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre; de ce temps où les événements heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme [1] Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde : César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits : les peuples, de part et d'autre, n'avaient été, pour la plupart, que des soldats, et les capitaines des héros. A tant d'agitations, à tant de troubles intestins, succéda le calme que produit l'autorité réunie; les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditieux détruites, laissent le pouvoir dans la main d'un seul; et ces deux princes, devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différents, puisqu'Auguste n'était qu'un usurpateur), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs États cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public; leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles. L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux; héros sans être téméraires, entreprenants sans être aven-

[1] On dirait mieux : *comment.*

turiers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile, tous deux avaient commandé leurs armées en personne : l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes : leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge; et ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns[1] princes ne régnèrent si longtemps.

VAUVENARGUES

(1715-1746)

Un jeune officier du régiment du roi, Luc de Clapiers, fils du noble mais pauvre marquis de Vauvenargues, est le plus élevé, le premier moraliste du dix-huitième siècle.

Engagé de bonne heure dans le service, s'il partagea d'abord la dissipation et la licence de la vie militaire, il se distingua de tous ses compagnons de plaisirs par le goût des lettres, et quand, de retour de la campagne de Bohême, si funeste à sa santé, il eut la bonne fortune d'entrer en correspondance avec Voltaire, sa carrière littéraire fut décidée.

Le militaire devenu écrivain avait rêvé une grande composition philosophique. Ne pouvant se dissimuler sa fin prochaine, il se décida à en publier des fragments, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, donnée à l'état rudimentaire, en 1746. Ce travail, resté inachevé, brille de pensées fines, et renferme des parties très-élevées, qui compensent ce que la conception a d'imparfait, l'ordonnance de peu méthodique, et le style de défectueux. Le volume est terminé par cent vingt-trois *Réflexions et maximes :* c'est cette partie qui a obtenu le plus grand et le plus légitime succès.

Après avoir mis au jour, à l'abri de l'anonyme, l'*Introduction à la*

[1] *Aucun* ne prend plus le pluriel que devant certains mots.

connaissance de l'esprit humain, Vauvenargues, encouragé par Voltaire à continuer d'écrire, tenta, sous le titre modeste d'*Essai sur quelques caractères*, de peindre les mœurs contemporaines, à l'exemple de Théophraste plutôt que de La Bruyère dont il désespérait de pouvoir atteindre les beautés.

Vauvenargues n'est pas un moraliste rigide comme Pascal ou La Rochefoucauld. Sans la surfaire, il évite de dénigrer la nature humaine. Il console l'homme, il lui apprend à s'estimer. Il fait sentir le charme et les avantages de la vertu, dont il montre que l'homme est capable aussi bien que de raison.

On ne saurait trop louer chez l'ami de Voltaire ces généreux sentiments. Mais il faut regretter qu'il soit demeuré étranger à l'esprit chrétien, dont l'absence se fait tristement sentir en plus d'un endroit de ses écrits.

Vauvenargues n'était ni un catholique ni un chrétien, c'était un philosophe ; néanmoins il y a toute vraisemblance que, s'il eût vécu, il aurait puissamment contre-balancé l'influence de Voltaire, et peut-être prévenu les plus condamnables écarts de son audacieux maître.

La Vertu malheureuse.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité : les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré, dans son principe, de tous les plaisirs de la jeunesse; né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune; sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue, ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge; et, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on veut chercher quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la

peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune, ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps, ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

(*Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*)

Du courage.

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie; un courage contre les misères, qui est patience; un courage à la guerre, qui est valeur; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse; un courage fier et téméraire, qui est audace; un courage contre l'injustice, qui est fermeté; un courage contre le vice, qui est sévérité; un courage de réflexion, de tempérament, etc.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave, dans le plan de sa fortune élevée sur des précipices, bravait des périls éminents; mais la mort présente à la guerre ébranlait son âme. Un nombre innombrable de Romains qui n'avaient jamais craint la mort dans les batailles, manquaient de cet autre courage qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courage, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardiesse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avait formé le dessein de détruire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la faiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple romain, faute de cette

égalité de force et de sentiment qui surmonte les obstacles et la lenteur du succès.

Pensées.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

*
* *

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

*
* *

L'erreur est la nuit des esprits et le piége de l'innocence.

*
* *

L'indolence est le sommeil des esprits.

*
* *

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

*
* *

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

*
* *

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

*
* *

Les sots admirent qu'un homme à talents ne soit pas une bête sur ses intérêts.

*
* *

La nature a donné aux hommes des talents divers. Les

uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir Mais le doreur attire plus de regards que l'architecte.

*
* *

Celui qui a un grand sens sait beaucoup.

*
* *

Il ne faut pas juger d'un homme par ce qu'il ignore, mais par ce qu'il sait.

*
* *

Ce n'est rien d'ignorer beaucoup de choses, lorsqu'on est capable de les concevoir et qu'il ne manque que de les avoir apprises.

VOLTAIRE (AROUET DE)

(1694-1776)

François-Marie Arouet, qui prit plus tard le nom de Voltaire, naquit à Paris en 1694. Il était fils de François Arouet, ancien notaire et trésorier de la chambre des comptes, et de Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. Il fit des études brillantes au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites, et y compta parmi ses maîtres les PP. Lejay et Porée. Son père le destinait à la magistrature et le plaça chez un procureur ; mais une vocation précoce l'entraîna irrésistiblement vers les lettres et la poésie. Très-jeune encore, il était l'écrivain le plus renommé de son époque et remplissait toute l'Europe de sa gloire.

Voltaire domine tout son siècle. Ce grand et vif esprit, ce génie d'une étonnante étendue, tranche sur tous ses contemporains ; mais, en traitant tous les genres, il n'a su, dans aucun, s'élever à la hauteur de ses glorieux devanciers du dix-septième siècle. En poésie, de l'avis de ses plus chauds admirateurs, il n'a été, dans ses meilleurs jours, que le premier disciple des maîtres. Il s'est davantage rapproché d'eux dans la prose, mais ne les a pas encore égalés.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'ensemble de ses travaux si variés, et souvent si dangereux. Nous le considérerons surtout comme historien.

Voltaire a conçu l'histoire sous un nouveau point de vue. Sa grande

innovation a été de faire pénétrer dans la vie intime des peuples plus qu'on ne le faisait avant lui, d'envisager les divers aspects de la civilisation des sociétés, et de subordonner les détails à certaines grandes vues philosophiques qui dominent tout le récit. Il juge les événements, il entremêle sa narration de rapprochements et de comparaisons, il la sème de réflexions toujours ingénieuses et souvent très-sensées. Mais il lui manque la profondeur de génie et la gravité qui font le grand historien. Il ne voit guère que les petites causes, les causes accidentelles des événements.

Voltaire essaya du rôle d'historien à un moment où il était tout occupé de poésie. Aussi choisit-il un héros poétique, Charles XII, roi de Suède (1730). Cette histoire n'est, à vrai dire, qu'un roman historique.

Comme confirmation et comme complément de l'*Histoire de Charles XII*, Voltaire écrivit, trente ans plus tard, l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Panégyriste des Romanoff, il a singulièrement surfait son héros, a tracé des tableaux de fantaisie et a imaginé des merveilles de régénération qui n'eurent rien de réel. Bien plus, cette *Histoire de Pierre le Grand*, censément écrite sur des autorités incontestables, présente d'innombrables erreurs et faussetés. Elle ne mérite sa réputation que par quelques beaux chapitres.

Voltaire fut plus éclairé, plus juste et plus profond en jugeant une des plus grandes époques de l'histoire de notre propre pays. Il écrivit, dans la disposition d'esprit la plus équitable qu'il lui était possible d'avoir, le *Siècle de Louis XIV*, son meilleur ouvrage, livre devenu justement classique, et qui, malgré des défauts essentiels, a rendu un grand service à la jeunesse française en lui inculquant l'admiration pour notre plus glorieuse époque littéraire. Dans ce livre, l'historien ne veut s'attacher qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie. Concevant l'histoire à la manière des anciens, il ne lui suffit pas d'instruire et de faire penser, il veut encore émouvoir. Dans tout le cours de son récit, il sait, sans recherche, tenir en suspens et captiver l'esprit; cependant le corps même de l'histoire, le narré des événements politiques, est ce qu'on lit le moins, ce qui paraît le moins intéressant dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que l'historien manque de largeur dans les vues comme d'élévation morale. Le *Siècle de Louis XIV* n'est pas un tableau en grand, ce n'est qu'une très-brillante esquisse. Ébloui par les belles manières, par la pompe théâtrale de cet âge fastueux, il est occupé avant tout de présenter un récit élégant de fêtes, de conquêtes et d'aventures de cour. La vraie grandeur de ce siècle, la grandeur religieuse, il ne paraît pas la soupçonner.

Outre les ouvrages historiques de Voltaire, la jeunesse peut encore lire avec profit quelques parties scrupuleusement choisies de sa vaste

correspondance. Dans ses lettres, où malheureusement tant de choses sont à blâmer, Voltaire est tour à tour ou tout à la fois sérieux, vif, léger, brillant, folâtre, bouffon, poétique, imagé, même affectueux : là, cet homme si personnel et si frivole, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de *se moquer du genre humain* [1], montre une chaleur d'âme dans ses affections privées et un sentiment de la nature qui n'ont rien d'apprêté ni d'affecté. Le défaut de cette étincelante correspondance, c'est que l'antithèse y est prodiguée avec profusion.

Portrait de Charles XII.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, et sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesses ; il a porté toutes les vertus de héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule aurait pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne, mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et

[1] Il écrivait à la marquise du Deffant, le 22 février 1769 : « Je me couche toujours dans l'espérance de me moquer du genre humain en me réveillant. Quand cette faculté me manquera, ce sera un signe certain qu'il faudra que je parte.

pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(*Histoire de Charles XII*, liv. VIII.)

Charles XII et Pierre le Grand.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires; Pierre Alexiowitz, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un, glorieux d'avoir donné des États, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci, n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le surnom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

(*Histoire de Charles XII*, liv. VIII.)

Conquête de l'Alsace par le maréchal de Turenne.

Tandis que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité et cet éclat attachés encore à sa destinée, Turenne, qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées, et c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

(Juin 1674.) D'abord il fait une marche longue et vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, et en même temps il attaque et met en fuite Caprara, général de l'Empereur, et le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses États et à lever des troupes, et qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit, et bat encore sa cavalerie à Ladenbourg (juillet 1674) ; de là il court à un autre général des Impériaux, le prince de Bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque et lui fait quitter le champ de bataille (1er octobre).

L'Empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante et dix mille Allemands sont dans l'Alsace ; Brisach et Philipsbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoya de Flandre quelques secours de cavalerie; alors il traverse, par Tanne et par Béfort, des montagnes couvertes de neige; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, et qui pensaient que la campagne était finie. Il bat, à Mulhausen, les quartiers qui résistent, il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brande-

bourg, qu'on appelle le grand Électeur, alors général des armées de l'Empire, avait son quartier. Il arriva dans le temps que ce prince et les autres généraux se mettaient à table; ils n'eurent que le temps de s'échapper : la campagne était couverte de fuyards.

(5 janvier 1675.) Turenne, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante et dix mille hommes se trouve vaincue et dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, et les généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français et des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour et malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, et se charger de l'événement malgré les cris de la cour, les ordres de Louis XIV et la haine du ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu et à sang le Palatinat, pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulents. L'électeur Palatin vit, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embrasés : ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur

que par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était assez le style et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguïté.

Il brûla avec le même sang-froid les fours et une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui, de son côté, désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit et lui parla souvent pour arrêter ces excès. Il répondait froidement : « Je le ferai dire à l'ordre. » Il aimait mieux être appelé le père des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui, selon les lois de la guerre, sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout. D'ailleurs les soixante et dix mille Allemands qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine et au Palatinat.

(*Siècle de Louis XIV*, chap. XII.)

Goût de Voltaire pour la campagne.

Je me fais à présent une espèce de parc d'environ une lieue de circuit, et je découvre de ma terrasse plus de vingt lieues. Vous m'avouerez que vous n'en voyez pas tant de votre appartement de Versailles. Voyez donc comme j'irai à Paris au printemps prochain ! Je me croirais le plus malheureux de tous les hommes, si je voyais le printemps ailleurs que chez moi. Je plains ceux qui ne jouissent pas de la nature et qui vivent sans la voir. Chacun vante la retraite, peu y savent rester. Moi, qui ne suis heureux et qui ne compte ma vie que du jour où je vis à la campagne, j'y demeurerai probablement jusqu'à ma mort.

(*Lettres inédites,* à M. de Chenevières, 30 oct. 1762.)

Voltaire à Mlle ***.

Je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon sens et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes : rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir faire mieux que ses maîtres.

Tenez-vous-en à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit, et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent.

Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Racine, Bossuet, Despréaux, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude. Il n'en coûte aucune peine *de lire ce qui est bon et de ne lire que cela;* on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Ne parlez que pour dire des choses utiles.

Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves et utiles, avec de l'éloquence, du sentiment et de la raison. « Mais si nous n'avons rien de neuf à dire? » se sont récriés les parleurs. — Taisez-vous alors; tous ces vains discours d'appareil, qui ne contiennent que des phrases, sont comme le feu de Saint-Jean, allumé le jour de

l'année où l'on a le moins besoin de se chauffer ; il ne cause aucun plaisir, et il n'en reste pas même la cendre.

(*L'Homme aux quarante écus.*)

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES)

(1712-1778)

Nous ne pouvons ici ni raconter la vie ni analyser les ouvrages de ce dangereux philosophe digne d'être né dans la cité de Calvin.

Il eut sur son siècle aveuglé une influence plus grande encore que Voltaire, parce qu'il sut mieux passionner les âmes, et qu'il fut lu davantage par les classes intermédiaires, séduites par le beau pathos avec lequel il faisait sonner le nom de la vertu, et flattées dans leurs instincts d'indépendance et dans leurs désirs de réforme sociale. L'impiété dogmatique de ce parleur de morale a fait autant et peut-être plus de mal que l'impiété railleuse de Voltaire.

En dépit de toutes ses prétentions, Rousseau fut moins un penseur qu'un écrivain. Et encore, comme l'a dit, un peu trop timidement, M. de Maistre, « le mérite du style ne doit-il pas être accordé à Rousseau sans restriction [1]. » Difformités de construction et de style, solécismes inexcusables, barbarismes prononcés se rencontrent en quantité dans cette langue qu'on a vantée tant de fois avec un excès étonnant. Mais, si grands que soient ses défauts, d'éminentes qualités le distinguent parmi les prosateurs français. Suivant la pensée de Mme de Staël, c'est un des écrivains qui ont donné le plus de chaleur, de force et de vie à la parole, un de ceux qui émeuvent le plus leurs lecteurs.

Surtout, c'est un des écrivains qui s'emparent le plus puissamment de l'imagination. Nul jusqu'à lui, en France, n'avait eu un style si imagé et n'avait su mêler avec tant d'art la peinture des sentiments du cœur à celle des objets physiques.

Le Parc et le Château de Montmorency.

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine, comme celui de la Chevrette. Il est inégal. montueux,

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, notes.

mêlé de collines et d'enfoncements, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue, et multiplier, pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné, dans le haut, par la terrasse et le château; dans le bas, il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie, qui occupe cet élargissement, et cette pièce d'eau entourée de coteaux bien décorés, de bosquets et d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure appartenaient jadis au célèbre Lebrun, qui se plut à le bâtir et le décorer avec ce goût exquis d'ornements et d'architecture dont ce grand peintre s'était nourri. Ce château, depuis lors, a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie et la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé, dans son milieu, d'un péristyle à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air, jouant dans tout l'édifice, le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une ville enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromées, appelée *Isola bella,* dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartements complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée, composé d'une salle de bal, d'une salle de billard et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple, au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il était d'une propreté charmante; l'ameublement en était bleu et blanc.

Une Nuit à la belle étoile.

Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la

Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là, la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols, qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las; je m'en aperçus enfin.

Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant. Mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour; mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai : la faim me prit; je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six-blancs qui me restaient encore.

BUFFON (GEORGES-LOUIS LECLERC, COMTE DE)

(1707-1788)

Buffon naquit à Montbard (Côte-d'Or), d'un conseiller au Parlement de Dijon. Dès sa jeunesse il se livra avec zèle à l'étude des sciences, puis voyagea en Italie et en Angleterre, se fit connaître de bonne heure par des expériences de physique et d'économie rurale et par de savants mémoires, fut admis en 1739 à l'Académie des sciences, et nommé la même année intendant au Jardin du Roi. Dès ce moment, il s'adonna tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Profitant des ressources que lui offrait le bel établissement qu'il dirigeait, il entreprit de tracer le tableau de la nature entière.

Buffon eut la gloire d'exposer, le premier, dans la langue des grands écrivains, la science de la nature comme Montesquieu avait exposé la science de la politique et des lois. Le premier, il peignit dignement la majesté de la création, et brilla par le style sans sacrifier la science. Il sut la populariser et intéresser à ses progrès les princes et les grands. Bien plus, il fit lui-même plusieurs découvertes positives, et les savants modernes l'honorent comme le chef de l'école synthétique en histoire naturelle. C'est lui encore qui introduisit la méthode et l'esprit cartésiens dans cette étude.

Le soin du style fut une des plus vives et des plus constantes préoccupations de la vie de Buffon. L'application au bien-dire ne lui prit pas moins de temps que les recherches de la science, et c'est surtout à titre d'écrivain qu'il a été le plus loué jusqu'à nos jours.

Les Habitations des castors.

On a vu des bourgades composées de vingt ou vingt-cinq cabanes; ces grands établissements sont rares, et cette espèce de république est ordinairement moins nombreuse; elle n'est, le plus souvent, composée que de dix ou douze tribus, dont chacune a son quartier, son magasin, son habitation séparée; ils ne souffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes, dix-huit, vingt, et même, dit-on, jusqu'à trente castors, presque toujours en nombre pair, autant de femelles que de mâles : ainsi, en comptant même au rabais, on peut dire que leur société est souvent composée de cent cinquante ou deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, et ensuite par compagnies, pour édifier des habitations particulières. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération ; le travail commun a resserré leur union; les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance de vivres qu'ils amassent et consomment ensemble, servent à l'entretenir; des appétits modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la chair et le sang, leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine et de guerre ; jouissant de tous les biens que l'homme ne

fait que désirer, amis entre eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils savent les éviter, ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations : chacun prend son parti, ou de plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme et qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou renverser. Ces asiles sont non-seulement très-sûrs, mais encore très-propres et très-commodes : le plancher est jonché de verdure; des rameaux de buis et de sapin leur servent de tapis, sur lequel ils ne font ni ne souffrent jamais aucune ordure : la fenêtre qui regarde sur l'eau leur sert de balcon pour se tenir au frais et prendre le bain pendant la plus grande partie du jour; ils s'y tiennent debout, les parties antérieures du corps élevées, et toutes les parties postérieures plongées dans l'eau. Cette fenêtre est percée avec précaution, l'ouverture en est assez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces, qui, dans le climat de nos castors, ont quelquefois deux ou trois pieds d'épaisseur; ils en abaissent alors la tablette, coupent en pente les pieux sur lesquels elle était appuyée, et se font une issue jusqu'à l'eau sous la glace.

L'Orang-outang.

L'orang-outang que j'ai vu marchait toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air était assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très-différent de celui des autres singes : il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Il avait été, dira-t-on, instruit et bien appris, mais les autres que je viens de citer, et que je lui compare, avaient eu de même leur éducation; le signe et la parole suffisaient pour faire agir notre orang-outang, il fallait le bâton pour le babouin, et le fouet pour tous les

autres qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses; il aimait prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnait; et, comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie : il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant à Londres; il mangeait presque de tout, seulement il préférait les fruits mûrs et secs à tous les autres aliments; il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé, ou d'autres liqueurs douces. Tulpius, qui a donné une bonne description avec la figure d'un de ces animaux qu'on avait présenté vivant à Frédéric-Henri prince d'Orange, en raconte les mêmes choses à peu près que celles que nous avons vues nous-même, et que nous venons de rapporter.

Le Paresseux.

Autant la nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux; et c'est moins paresse que misère : c'est défaut, c'est dénûment, c'est vice dans la conformation : les yeux obscurs et couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil plat et semblable à de

l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées et encore plus mal terminées; point d'assiette de pied, point de pouces, point de doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper : la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle, résultant de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre, nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite ; confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés; prisonniers au milieu de l'espace, ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure; grimpant avec peine, se traînant avec douleur; une voix plaintive et par accents entrecoupés qu'ils n'osent élever que la nuit; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la nature, qui, ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été depuis effacées de la liste des êtres; et en effet, si les terres qu'habitent les unaux et l'aï n'étaient pas des déserts, si les hommes et les animaux puissants s'y fussent anciennement multipliés, ces espèces ne seraient pas parvenues jusqu'à nous, elles eussent été détruites par les autres, comme elles le seront un jour. Nous avons dit qu'il semble que tout ce qui peut être, est; ceci paraît en être un indice frappant : ces paresseux font le dernier terme de l'existence dans l'ordre des animaux qui ont de la chair et du sang; une défectuosité de plus les aurait empêchés de subsister.

Ces pauvres animaux, réduits à vivre de feuilles et de fruits sauvages, consument du temps à se traîner au pied d'un arbre; il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches; et, pendant ce long et triste exercice, qui dure quelquefois plusieurs jours,

ils sont obligés de supporter la faim, et peut-être de souffrir le plus pressant besoin; arrivés sur leur arbre, ils n'en descendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils le dépouillent par parties, mangent successivement les feuilles de chaque rameau, passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer par aucune boisson cette nourriture aride, et, lorsqu'ils ont ruiné leur fonds et que l'arbre est entièrement nu, ils y restent encore, retenus par l'impossibilité d'en descendre; enfin, quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse, et qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre, ils se laissent tomber, et tombent très-lourdement, comme un bloc, une masse sans ressort; car leurs jambes roides et paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre, ils sont livrés à tous leurs ennemis: comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes et les animaux de proie les cherchent et les tuent; il paraît qu'ils multiplient peu. Tout concourt donc à les détruire, et il est bien difficile que l'espèce se maintienne: il est vrai que, quoiqu'ils soient lents, gauches et presque inhabiles au mouvement, ils sont durs, forts de corps et vivaces; qu'ils peuvent supporter longtemps la privation de toute nourriture; que, couverts d'un poil épais et sec et ne pouvant faire d'exercice, ils dissipent peu et engraissent par le repos, quelque maigres que soient leurs aliments, et que, quoiqu'ils n'aient ni bois, ni cornes sur la tête, ni sabots aux pieds, ni dents incisives à la mâchoire inférieure, ils sont cependant du nombre des animaux ruminants et ont, comme eux, plusieurs estomacs; que, par conséquent, ils peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent à la fois.

La Cigogne.

Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la cigogne,

plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première. Elle est composée de deux espèces qui ne diffèrent que par la couleur; car du reste il semble que, sous la même forme et d'après le même dessin, la nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir; cette différence, tout le reste étant semblable, pourrait être comptée pour rien, s'il n'y avait pas entre ces deux mêmes oiseaux différence d'instincts et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit, au contraire, nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme, elle en partage le séjour, et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte, et, partout hôte respecté et bien venu, elle paye par des services le tribut qu'elle doit payer à la société : plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cigogne noire, qui paraît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

On attribue à la cigogne des vertus morales dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle. Il est vrai que la cigogne nourrit très-longtemps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes; que, quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner. On l'a de même vue donner des marques d'attachement et même de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue; on assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire en partant un semblable signe d'adieu. Mais ces

qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parents trop faibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres qui, se tenant sur le bord du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans les cœurs bruts ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parents fut faite en leur honneur et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Élien assure que les qualités morales de la cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Égyptiens pour elle ; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens, ce fut un crime de donner la mort à la cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux : tant ils étaient précieux à ce pays, qu'ils purgeaient de serpents. Dans le Levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne. On ne la mangeait pas chez les Romains : un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée, et cet oiseau, né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

L'Hirondelle de mer.

Dans le grand nombre des noms transportés, pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de

la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui de l'hirondelle, qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui, par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes, les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos hirondelles y saisissent les insectes; ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'*hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les hirondelles de mer, sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager; car il semble que la nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échancrées comme celles de nos hirondelles; ils en font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air, en élevant, rabaissant, coupant, croisant leur vol de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaieté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvements ; ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau, sans la poursuivre à la nage, car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi membraneux puissent leur donner cette facilité; ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Les hirondelles de mer jettent en volant des cris aigus et perçants, comme les martinets, surtout lorsque, par un temps calme, elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses, mais en particulier dans le temps des nichées; car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais ; elles redoublent et répètent incessamment leurs mouvements

et leurs cris; et comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut sans en être assourdi approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits. Elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai; la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords; d'autres voyagent plus loin et vont chercher les lacs, les grands étangs, en suivant les rivières: partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volants. Le bruit des armes à feu ne les effraye pas; ce signal de danger, loin de les écarter, semble les attirer; car, à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur d'eau. On remarque de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup: cette habitude ne viendrait-elle pas d'une confiance aveugle? Ces oiseaux, emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnaître et fuir leurs plus dangereux ennemis.

L'Oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant dans la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur: *Maxime miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre,

et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleur en fleur ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches.

Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace ; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit ; ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp*, *screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

MARMONTEL

(1723 1799)

L'auteur jadis tant surfait de *Bélisaire* et des *Incas*, ce héros passager de la vogue, ne fut toute sa vie qu'un auteur très-secondaire. Le médiocre continu, voilà le cachet de la plupart de ses écrits. Il a cependant de la valeur comme critique ; ses *Éléments de littérature* (1787)

ont des parties fort recommandables, et il a laissé de curieux *Mémoires.*

Il les écrivit en sa vieillesse, retiré dans une chaumière du village d'Abloville, « pour servir à l'instruction de ses enfants, » et d'après le désir même de leur mère. Il voulut les faire profiter des leçons que le temps, l'occasion, l'exemple, les vicissitudes de sa vie lui avaient données. Il désirait qu'ils apprissent de lui « à ne jamais désespérer d'eux-mêmes, mais à s'en défier toujours, à craindre les écueils de la bonne fortune, et à passer avec courage les détroits de l'adversité. » Cependant on sent bien plus l'auteur que le père dans ces *Mémoires*. Comme la plupart de ceux qu'ont écrits des hommes de lettres, ils respirent une vanité excessive. L'éloge y est prodigué aux écrivains dont l'influence a été le plus funeste, et le mépris déversé sur de respectables défenseurs des principes de l'ordre, de la morale et de la religion. En outre, ces *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* renferment plus d'un détail peu moral.

Le volume des *Leçons d'un père à ses enfants* est tout à fait irréprochable. Si l'auteur, en traitant de la morale, se plaît à reproduire les plus beaux passages des ouvrages philosophiques de Cicéron, il y parle en chrétien de la supériorité de la morale évangélique.

La partie la plus soignée des *Mémoires* de Marmontel est celle qui traite de son enfance, de ses jeux, de ses occupations domestiques. Il a sur ces sujets des récits très-agréables et de charmantes descriptions empreintes d'un accent de bonhomie et de bienveillance universelle. Ces *Mémoires* ont encore le mérite d'offrir d'agréables tableaux de société, de piquants portraits de personnages de tous les états, de toutes les conditions, de tous les caractères, hommes et femmes, et surtout des détails extrêmement curieux sur les gens de lettres.

Le style de Marmontel est généralement bon et sain, mais il n'est pas d'une pureté constante et offre quelque recherche, en particulier des inversions contraires à l'esprit de la langue.

Un mariage uni et heureux dans la médiocrité.

J'étais l'aîné d'un grand nombre d'enfants : mon père, un peu rigide, mais bon par excellence sous un air de sévérité, aimait sa femme avec idolâtrie ; il avait bien raison : la plus digne des femmes, la plus intéressante, la plus aimable dans son état, c'était ma tendre mère.

Je n'ai jamais conçu comment avec la simple éducation de notre petit couvent de Bort, elle s'était donné et tant d'agrément dans l'esprit, et tant d'élévation dans l'âme, et singulièrement dans le langage et dans le style,

ce sentiment des convenances si juste, si délicat, si fin, qui semblait être en elle le pur instinct du goût. Mon bon évêque de Limoges, le vertueux Coetlosquet, m'a parlé souvent à Paris avec le plus tendre intérêt des lettres que lui avait écrites ma mère, en me recommandant à lui.

Mon père avait pour elle autant de vénération que d'amour. Il ne lui reprochait que son faible pour moi, et ce faible avait une excuse : j'étais le seul de ses enfants qu'elle avait nourri de son lait; sa trop faible santé ne lui avait plus permis de remplir un devoir si doux. Sa mère ne m'aimait pas moins; il me semble encore la voir, cette bonne petite vieille : le charmant naturel, la douce et riante gaieté! Économe de la maison, elle présidait au ménage, et nous donnait à tous l'exemple de la tendresse filiale; car elle avait aussi sa mère, et la mère de son mari, dont elle prenait le plus grand soin. Je date d'un peu loin en parlant de mes bisaïeules; mais je me souviens bien qu'à l'âge de quatre-vingts ans, elles vivaient encore, buvant au coin du feu le petit coup de vin et se rappelant le vieux temps, dont elles nous faisaient des contes merveilleux.

Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule et la sœur de ma mère, cette tante qui m'était restée : c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants que mon père se trouvait seul; avec très-peu de bien, tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient, elles filaient aussi le chanvre du champ, qui nous donnait du linge; et les soirées où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de

nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance, la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais : l'huile exprimée de nos noix encore fraîches, avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dore, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes ; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands. Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance, et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort dans nos forêts voisines était en abondance et presque en non-valeur ; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu ; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement. (*Mémoires*, liv. I.)

Un bon fils et un bon frère.

Après mes thèses, selon l'usage, nous faisions, mes amis et moi, dans la chambre du professeur, une collation qu'aurait dû animer la joie, et dans les félicitations qui m'étaient adressées, je ne vis que de la tristesse. Comme j'avais assez bien résolu les difficultés qu'on m'a-

vait proposées, je fus surpris que mes camarades, que le professeur lui-même n'eussent pas un air plus content. « Ah! si j'avais bien fait, leur dis-je, vous ne seriez pas tous si tristes. — Hélas! mon cher enfant, me dit le professeur, elle est bien vraie et profonde cette tristesse qui vous étonne! et plût au ciel qu'elle n'eût pour cause qu'un succès moins brillant que celui que vous avez eu! C'est un malheur bien plus cruel qui me reste à vous annoncer. Vous n'avez plus de père. » Je tombai sur le coup, je restai un quart d'heure sans couleur et sans voix. Rendu à la vie et aux larmes, je voulais partir sur-le-champ pour aller sauver du désespoir ma pauvre mère. Mais, sans guide et par les montagnes, la nuit m'allait surprendre, il fallut attendre le point du jour. J'avais douze grandes lieues à faire sur un cheval de louage, et en le pressant le plus qu'il m'était possible, je n'allais que très-lentement. Durant ce funèbre voyage, une seule pensée, un seul tableau présent à mon esprit l'avait occupé sans relâche, et toutes les forces de mon âme s'étaient réunies pour en soutenir l'impression, mais bientôt, en réalité, il fallut avoir le courage de le voir, de le contempler dans ses plus lugubres horreurs.

J'arrive au milieu de la nuit à la porte de ma maison, je frappe, je me nomme, et dans le moment un murmure plaintif, un mélange de voix gémissantes se fait entendre. Toute la famille se lève, on vient m'ouvrir et, en entrant, je suis environné de cette famille éplorée : mère, enfants, vieilles femmes, tous, presque nus, échevelés, semblables à des spectres, et me tendant les bras avec des cris qui percent et déchirent mon cœur. Je ne sais quelle force que la nature nous réserve sans doute pour le malheur extrême, se déploya tout à coup en moi. Jamais je ne me suis senti si supérieur à moi-même. J'avais à soulever un poids énorme de douleur ; je n'y succombai point. J'ouvris mes bras, mon sein à cette foule de malheureux, je les y reçus tous, et avec l'assurance d'un homme inspiré par le ciel, sans marquer de faiblesse, sans verser une

larme, moi qui pleure facilement. « Ma mère, mes frères, mes sœurs, nous éprouvons, leur dis-je, la plus grande des afflictions ; ne nous y laissons pas abattre. Mes enfants, vous perdez un père ; vous en retrouvez un ; je vous en servirai, je veux l'être ; j'en embrasse tous les devoirs ; et vous n'êtes plus orphelins. » A ces mots, des ruisseaux de larmes, mais de larmes bien amères, coulèrent de leurs yeux. « Ah ! s'écria ma mère, en me pressant contre son cœur, mon fils ! mon cher enfant ! que je t'ai bien connu ! » Et mes frères, mes sœurs, mes bonnes tantes, ma grand'mère tombèrent à genoux. Cette heure touchante aurait duré le reste de la nuit, si j'avais pu me soutenir. J'étais accablé de fatigue, je demandai un lit. « Hélas ! me dit ma mère, il n'y a dans la maison que le lit de... » Ses pleurs lui coupèrent la voix. « Eh bien ! qu'on me le donne, j'y coucherai sans répugnance... »

(*Mémoires*, liv. I.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre. Nature aventureuse, dès l'âge de douze ans, il rêvait la destinée de Robinson Crusoé, et faisait un voyage à la Martinique. A dix-huit ans, élève des Jésuites de Caen, il voulait être missionnaire et martyr.

En 1757, il entra à l'école des Ponts et chaussées, et, en 1760, il partit pour Dusseldorf avec un brevet d'officier ingénieur. Bientôt destitué pour insubordination, il vint à Paris où il vécut dans la gêne, donnant des leçons de mathématiques, puis passa en Hollande et de là en Russie, où il fut employé dans le génie et essaya vainement de faire adopter les idées philanthropiques qui, depuis longtemps déjà, travaillaient son esprit. Il quitta la Russie pour aller en Pologne défendre la cause de l'indépendance. Rentré dans sa patrie en 1766, il fut envoyé comme ingénieur à l'Ile de France, où il séjourna trois ans, et qu'il devait plus tard peindre si poétiquement. De retour à Paris en 1771, il se consacra aux lettres, vécut dans la retraite, et, en 1772, se lia étroitement avec Jean-Jacques Rousseau dont il subit trop la

séduction. En 1773, il publia son premier livre, le *Voyage à l'Ile de France*, qui eut quelque succès. En 1784, il écrivit les *Études de la nature*, dont le but principal est de ramener les hommes à la nature, pour les ramener au bonheur, et de justifier la Providence contre les athées, en développant le système des causes finales et en montrant dans tout ce qui existe ou des rapports harmoniques ou des contrastes heureux. Cet ouvrage révélait un talent descriptif, un don de pittoresque tout nouveau. Il valut à l'auteur de nombreuses protections, et, tout d'un coup, en fit un homme célèbre.

Il gardera dans l'avenir une belle réputation pour son rare talent de paysagiste et pour la sensibilité vraie et touchante qui éclate souvent dans ses ouvrages.

Effets du soleil couchant sur les nuages.

Quelquefois les vents alizés du nord-est et du sud-est chassent les nuages de l'occident, en les croisant les uns contre les autres, comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés et qui ne sont pas en petit nombre ; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur les bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres, comme les cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de roches ; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par tous ces losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de ce losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or le sommet indécis de cette barrière céleste et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leurs groupes redoublés, une multitude de vallons, qui s'éten-

dent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent dans leurs divers contours des teintes inimitables de blanc, ou des ombres qui se prolongent sans se confondre sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament ; là, ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant ; bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances : ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthyste, de rubis ; ou plutôt ce n'est rien de tout cela : ce sont des couleurs et des formes célestes, qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

(*Études de la nature.*)

Le Fraisier.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois

semaines, trente-sept espèces, toutes différentes; mais il y en vint à la fois un si grand nombre, et une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, et d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir, elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres, de courtes et de larges qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abondaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les

scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel, qui bourdonnaient autour de ses fleurs; les pucerons qui en suçaient les tiges; les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur, et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoeck y en a compté des milliers. On peut donc croire, par les analogies, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bœufs dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent, dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée.

(*Harmonies de la nature.*)

RULHIÈRE (CLAUDE-CARLOMAN DE)

(1735-1791)

Rulhière, né en 1735, à Bondy, près Paris, fit de brillantes études au collége Louis-le-Grand, entra de bonne heure au service, fut quelque temps aide de camp du maréchal de Richelieu, en Guyenne, puis secrétaire et ami du baron de Breteuil, qui l'emmena dans son ambassade à Saint-Pétersbourg, en 1760.

Après avoir suivi jusqu'à quarante ans la carrière politique, il voulut essayer de la littérature. Il choisit pour sujet de ses études la politique et l'histoire.

Son ouvrage le plus durable est l'*Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république.* Elle est conçue et en partie exécutée à la manière antique, mais cette imitation trop voulue a quelque chose d'artificiel. L'auteur ne se contente pas de raconter, il décrit, il peint. Son riche pinceau nous représente successivement les traits et les mœurs des différents peuples, slaves, tartares ou turcs, dont il nous parle, et il peint en pied les principaux personnages qui figurent dans l'ouvrage ; mais à force de multiplier les portraits, il tombe dans le remplissage.

Incendie de la flotte turque à Tchesmé, en 1770 [1].

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile. L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, en conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte. Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le

[1] Les Anglais et les Russes, commandés par Elphinstone et Alexis Orloff, brûlèrent, en 1770, la flotte turque à Tchesmé, ancienne *Cyssus*, ville forte de la Turquie d'Asie, beau et grand port au fond d'une baie de l'Archipel, en face de l'île de Chio.

vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une, malgré sa force, amoncelée entre des rochers où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan [1], qui s'était fait porter au milieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage.

Au milieu de la nuit, des brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoya au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les

1 Hassan, Persan, commandant de la capitane, devenu plus tard capitan-pacha. Rulhière l'appelle « un de ces hommes extraordinaires qui conservent dans la décadence d'une nation les mœurs qui furent dans ses plus beaux siècles la vraie cause de ses prospérités, un des plus grands caractères que puissent offrir les histoires orientales. » (*Hist. de l'anarchie de Pologne*, III, 429).

deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt et brûla inutilement, l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé chercher toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants, les flammes, poussées par le vent, s'élevèrent, s'étendirent et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés. Les habitants de Scio, accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie, et sur toutes les surfaces de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe : les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés ; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On enten-

dait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas que Smyrne, distante de dix lieues, sentit la terre trembler; Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

(*Histoire de l'anarchie de Pologne*, t. III, p. 441 et suiv.)

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES)

(1716-1795)

J.-J. Barthélemy naquit en 1716 à Cassis, près d'Aubagne, en Provence. Il vint à Paris en 1744, après avoir étudié, outre les langues classiques, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe. Gros de Boze, garde du cabinet des Médailles, l'attacha à ce musée, et à la mort de son protecteur il le remplaça dans ses fonctions. Pour enrichir le cabinet qui lui était confié, il parcourut l'Italie et visita les ruines de Pompéi de Pœstum et d'Herculanum.

Ln 1758 il publia le *Voyage du jeune Anacharsis*, qui le plaça parmi les écrivains les plus renommés de la fin du dix-huitième siècle.

L'érudit antiquaire, pour nous faire connaître les arts, les sciences, la religion, la politique, les usages et les mœurs des Hellènes, suppose qu'un jeune Scythe, nommé Anacharsis, descendant du fameux Anacharsis qui était venu trouver à Athènes Solon, visite la Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant partout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernements, quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain, d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissaient alors, tels qu'Épaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène. ou avec des Athéniens qui avaient fréquenté assidûment Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis et Parrhasius. Quand le philosophe scythe voit la Grèce, après la bataille de Chéronée, asservie au père d'Alexandre, il retourne dans sa patrie, y met en ordre la suite de ses voyages, qui ont duré vingt-six ans, et,

pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction élégante et assez animée, des faits mémorables qui s'étaient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie, et expose ainsi l'origine des Grecs jusqu'à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, qui précéda immédiatement son arrivée.

Le défaut de ce savant ouvrage est de manquer de mouvement, d'intérêt, de variété dans le ton, enfin d'être composé presque sans aucun art. Le talent et l'imagination étaient loin d'égaler, chez Barthélemy, le savoir et le goût. Aussi le jeune Scythe n'est-il pas un personnage vivant et agissant ; c'est un froid témoin de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, de tout ce qu'il raconte. En outre le goût du factice propre au dix-huitième siècle vient souvent altérer, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, la vérité du langage et des mœurs de la Grèce. Le littérateur érudit ne nous présente que le côté brillant et élégant de la civilisation comme de la littérature hellénique ; il ne sait pas reproduire ce qu'elle avait d'austère, de rude, de démocratique. Tous les caractères y sont effacés. C'est souvent la société française que l'abbé met à Athènes et à Corinthe. Un autre reproche plus grave lui peut être adressé, c'est d'avoir contribué à exalter les idées républicaines qui commençaient à fermenter dans toutes les têtes, en exaltant avec un enthousiasme souvent aussi excessif que naïf et sincère les anciennes républiques, particulièrement celle de Sparte dont le législateur, le communiste Lycurgue, était son héros de prédilection.

La Révolution dépouilla Barthélemy de la plupart de ses places, il fut même un instant emprisonné en 93. Rendu à la liberté, il fut rétabli dans ses fonctions de garde du cabinet des Médailles et les conserva jusqu'à sa mort. Il avait été reçu, en 1747, à l'Académie des Inscriptions, et en 1789, à l'Académie française.

Les Fêtes des Athéniens. Les Panathénées. Les Dionysiaques.

Les premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnaissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assemblaient pour offrir des sacrifices et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année ; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événements utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens, vous y trouverez un abrégé de leurs annales et les principaux traits de leur gloire : tantôt la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour de ce prince dans ses États, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes; tantôt la bataille de Marathon, celle de Salamine, celles de Platée, de Naxos, etc.

C'est une fête pour les particuliers lorsqu'il leur naît des enfants; c'en est une pour la nation lorsque ces enfants sont inscrits dans l'ordre des citoyens, ou lorsque, parvenus à un certain âge, ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du gymnase. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques-unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu, en certaines occasions, jusqu'à trois cents bœufs traînés pompeusement aux autels. Plus de quatre-vingts jours, enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies; des processions où figure la jeunesse de l'un et l'autre sexe ; des pièces de théâtre, fruits des plus beaux génies de la Grèce; des danses, des chants, des combats où brillent tour à tour l'adresse et les talents.

Ces combats sont de deux espèces : les gymniques, qui se donnent au stade; et les scéniques, qui se livrent au théâtre. Dans les premiers, on se dispute le prix de la course, de la lutte et des autres exercices du gymnase; dans les derniers, celui du chant et de la danse. Les uns

et les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur et le chef qui doit le conduire. Ce chef, qu'on nomme chorége, doit être âgé au moins de quarante ans. Il choisit lui-même ses acteurs, qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfants et dans celle des adolescents. Son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix ; un habile maître, pour régler leurs pas et leurs gestes. Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrents, et que ces deux instituteurs décident souvent de la victoire, un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort, en présence des différentes troupes et des différents choréges.

Quelques mois avant les fêtes, on commence à exercer les acteurs. Souvent le chorége, pour ne pas les perdre de vue, les retire chez lui, et fournit à leur entretien : il paraît ensuite à la fête, ainsi que ceux qui le suivent, avec une couronne dorée et une robe magnifique.

Ces fonctions, consacrées par la religion, se trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Aristide, d'Epaminondas et des plus grands hommes, qui se sont fait un honneur de les remplir ; mais elles sont si dispendieuses, qu'on voit plusieurs citoyens refuser le dangereux honneur de sacrifier une partie de leurs biens à l'espérance incertaine de s'élever par ce moyen aux premières magistratures.

Quelquefois une tribu ne trouve point de chorége ; alors c'est l'État qui se charge de tous les frais, ou qui ordonne à deux citoyens de s'associer pour en supporter le poids, ou qui permet au chorége d'une tribu de conduire le chœur de l'autre. J'ajoute que chaque tribu s'empresse d'avoir le meilleur poëte pour composer les cantiques sacrés.

Les chœurs paraissent dans les pompes ou processions : ils se rangent autour des autels, et chantent des hymnes pendant les sacrifices : ils se rendent au théâtre, où, chargés de soutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de

la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption pour obtenir la victoire. Des juges sont établis pour décerner le prix. C'est, en certaines occasions, un trépied que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple, ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple, presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agissait de ses plus grands intérêts. La gloire qui en résulte se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le chorége qui est à sa tête, et les maîtres qui l'ont dressé.

Tout ce qui concerne les spectacles, est prévu et fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorége et celle des acteurs; elles règlent le nombre des solennités où l'on doit donner au peuple les diverses espèces de jeux dont il est si avide. Telles sont, entre autres, les Panathénées et les Grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville.

Les premières tombent au premier mois qui commence au solstice d'été. Instituées, dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve, rétablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans ; mais, dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonies et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étaient rendus en foule à la capitale : ils avaient amené un grand nombre de victimes qu'on devait offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux où les fils des premiers citoyens de la république se disputaient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plupart montaient à cheval : ils posaient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançaient avec légèreté sur leurs coursiers. Non loin de là je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la

lutte et des différents exercices du corps. J'allai à l'Odéon, et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux. Les uns exécutaient des pièces sur la flûte ou sur la cithare ; d'autres chantaient, et s'accompagnaient de l'un de ces instruments. On leur avait proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasybule, qui avaient délivré la république des tyrans dont elle était opprimée ; car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monuments pour ceux qui ont bien servi l'État, et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs. Ensuite on couronna des particuliers à qui le peuple, touché de leur zèle, avait accordé cette marque d'honneur.

J'allai aux Tuileries pour voir passer la pompe qui s'était formée hors des murs, et qui commençait à défiler. Elle était composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs, et remarquables par leur beauté. C'étaient des vieillards dont la figure était imposante, et qui tenaient des rameaux d'olivier ; des hommes faits, qui, armés de lances et de boucliers, semblaient respirer les combats ; des garçons qui n'étaient âgés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse ; de jolis enfants couverts d'une simple tunique, et parés de leurs grâces naturelles ; des filles, enfin, qui appartenaient aux premières familles d'Athènes et dont les traits, la taille et la démarche attiraient tous les regards. Leurs mains soutenaient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermaient des instruments sacrés, des gâteaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendaient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenaient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes : servitude que partagent leurs pères et mères. En effet, les uns et les autres portaient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel pour faire les libations.

Ils étaient suivis de huit musiciens, dont quatre jouaient de la flûte, et quatre de la lyre. Après eux venaient des rhapsodes qui chantaient les poëmes d'Homère, et des danseuses armées de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles, représentaient, au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans.

On voyait ensuite paraître un vaisseau qui semblait glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvait par des machines renfermées dans son sein. Sur le vaisseau se déployait un voile d'une étoffe légère, où des jeunes filles avaient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Elles y avaient aussi tracé, par ordre du gouvernement, les portraits de quelques héros dont les exploits avaient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

Cette pompe marchait à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étaient placés sur des échafauds qu'on venait de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha le voile suspendu au navire, et l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve.

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Académie, pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur : elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville. Plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel, et le porte en courant au second, qui le transmet de la même manière au troisième, et ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre ne peuvent plus concourir. Ceux qui ralentissent leur marche sont livrés aux railleries, et même aux coups de la populace. Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espèce de combat se renouvela plu-

sieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes.

Ceux qui avaient été couronnés dans les différents exercices invitèrent leurs amis à souper. Il se donna dans le Prytanée, et dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avait distribué les victimes immolées, dressait partout des tables et faisait éclater une joie vive et bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit tour à tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde; j'ai vu des troupes de Bacchants et de Bacchantes couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares, déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer les serpents dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux, en ceindre leurs corps, et, par ces espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers : ils y viennent en foule, pour apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens, pour voir les nouvelles pièces qu'on donne sur le théâtre, pour être témoins des jeux et des spectacles, mais surtout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortége qu'avait, dit-on, ce dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde : des Satyres, des dieux Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler; d'autres montés sur des ânes, à l'imitation de Silène; d'autres déguisés en femmes; d'autres qui chantent des hymnes dont la licence est extrême; enfin, toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faon, cachées sous un masque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paraître, mêlant sans interruption leurs cris au bruit des instru-

ments; les unes s'agitant comme des insensés, et s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur ; les autres exécutant des danses religieuses et militaires; mais tenant des vases au lieu de boucliers, et se lançant, en forme de traits, des thyrses dont elles insultent quelquefois les spectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent dans un bel ordre les différents chœurs députés par les tribus : quantité de jeunes filles distinguées de la ville, marchant les yeux baissés, parées de tous leurs ornements, et tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, des feuilles de lierre et d'autres symboles mystérieux.

Les toits, formés en terrasses, sont couverts de spectateurs, et surtout de femmes, la plupart avec des lampes et des flambeaux, pour éclairer la pompe qui défile presque toujours pendant la nuit, et qui s'arrête dans les carrefours et les places, pour faire des libations et offrir des victimes en l'honneur de Bacchus.

Le jour est consacré à différents jeux. On se rend de bonne heure au théâtre, soit pour assister aux combats de musique et de danse que se livrent les chœurs, soit pour voir les nouvelles pièces que les auteurs donnent au public.

Le premier des neuf archontes préside à ces fêtes ; le second, à d'autres solennités : ils ont sous eux des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions, et des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime, et toute poursuite contre un débiteur est interdite. Les jours suivants, les délits et les désordres qu'on y a commis sont punis avec sévérité.

Les femmes seules participent aux fêtes d'Adonis et à celles qui, sous le nom de Thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine : les unes et les

autres sont accompagnées de cérémonies que j'ai déjà décrites plus d'une fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières ; elles reviennent tous les ans au mois de pyanepsion, et durent plusieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, se rendre à Éleusis, y passer une journée entière dans le temple, assises par terre et observant un jeûne austère. « Pourquoi cette abstinence? » dis-je à l'une de celles qui avaient présidé à la fête. Elle me répondit : « Parce que Cérès ne prit point de nourriture pendant qu'elle cherchait sa fille Proserpine. » Je lui demandai encore : « Pourquoi, en allant à Éleusis, portiez-vous des livres sur vos têtes? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. — Pourquoi, dans cette procession brillante où l'air retentissait de vos chants, conduisiez-vous une grande corbeille sur un char attelé de quatre chevaux blancs? — Elle renfermait, entre autres choses, des grains dont nous devons la culture à Cérès ; c'est ainsi qu'aux fêtes de Minerve nous portons des corbeilles pleines de flocons de laine, parce que c'est elle qui nous apprit à la filer. Le meilleur moyen de reconnaître un bienfait est de s'en souvenir sans cesse et de le rappeler quelquefois à son auteur. »

(*Voyage du jeune Anacharsis*, ch. XXIV.)

DE MAISTRE (JOSEPH)

(1754-1821)

Le comte Joseph-Marie de Maistre naquit, le 1er avril 1754, à Chambéry, en Savoie, dans une chrétienne et austère famille de haute magistrature, originaire du Languedoc. Son père, le comte François-Xavier de Maistre, était président du sénat de Savoie et conservateur des apanages des princes.

L'éducation de Joseph de Maistre, commencée par une mère d'une distinction extraordinaire, fut aussi solide que brillante. Il avait travaillé avec tant d'ardeur, qu'à vingt ans il pouvait prendre tous ses grades à l'université de Turin. L'année suivante, il entra au sénat de Savoie. Il occupa successivement les différents postes de la magistrature.

En 1787, un an après son mariage avec Mlle de Morand, il fut nommé sénateur et siégea sous la présidence de son père. En 1792, alors qu'il partageait doucement son temps, à Chambéry, entre l'étude et ses devoirs de magistrat et de père, les Français passèrent les Alpes. Les frères de M. de Maistre rejoignirent les drapeaux du roi. Lui-même se retira à Lausanne. C'est là qu'en 1796, à l'âge de quarante ans, il publia ses *Considérations sur la France*. Ce livre d'une étonnante profondeur prépara de vigoureuses résistances aux doctrines qui triomphaient alors par la violence et par le crime.

En 1802, Joseph de Maistre reçut de son souverain une délicate mission, celle d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg. Il devait rester dans cette place, loin d'une famille qu'il chérissait tendrement, jusqu'en 1817. C'est à Saint-Pétersbourg qu'il composa ses deux plus importants ouvrages, le livre du *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Dans le premier, Joseph de Maistre, le plus ardent champion de cette papauté dont les destinées furent si grandes, considère le pape dans ses rapports avec l'Église catholique, avec les souverainetés temporelles, avec la civilisation et le bonheur des peuples, enfin avec les Églises schismatiques. Que de calomnies il réfute victorieusement ! que de préjugés il dissipe ! Le livre se ter-

mine par une conclusion d'une grande beauté, où le religieux et savant auteur, invoquant la *sainte Église romaine*, en rappelle rapidement tous les titres à la reconnaissance, à l'admiration et à l'amour des hommes, et glorifie avec enthousiasme ses pontifes, qui méritent d'être universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain.

Le second ouvrage, les *Soirées de Saint-Petersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, appartient davantage aux spéculations philosophiques ; cependant les questions religieuses y occupent encore une large place. Le principal objet du philosophe chrétien est de concilier le libre arbitre de l'homme et la puissance divine, d'expliquer la grande énigme du bien et du mal.

Des écrits posthumes, les *Lettres* de Joseph de Maistre, qui n'étaient pas destinés à la publicité, devaient encore ajouter à sa gloire d'écrivain, et, en nous manifestant l'homme sous des aspects inconnus, faire aimer celui qu'auparavant l'on se contentait d'admirer.

La Mission de la France.

Chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir. La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature, qu'il serait inutile de contester, dont elle a abusé de la manière la plus coupable. Elle était surtout à la tête du système religieux, et ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait *Très-Chrétien :* Bossuet n'a rien dit de trop sur ce point. Or, comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles.

Depuis longtemps on n'avait vu une punition aussi effrayante, infligée à un aussi grand nombre de coupables. Il y a des innocents, sans doute, parmi les malheureux, mais il y en a bien moins qu'on ne l'imagine communément.

Tous ceux qui ont travaillé à affranchir le peuple de sa croyance religieuse ; tous ceux qui ont opposé des sophismes métaphysiques aux lois de la propriété ; tous

ceux qui ont dit : *Frappez, pourvu que nous y gagnions;* tous ceux qui ont touché aux *lois fondamentales de l'État;* tous ceux qui ont conseillé, approuvé, favorisé les mesures violentes employées contre le roi, etc.; tous ceux-là ont voulu la révolution ; et tous ceux qui l'ont voulue en ont été très-justement les victimes, même suivant nos vues bornées.

On gémit de voir des savants illustres tomber sous la hache de Robespierre. On ne saurait humainement les regretter trop ; mais la justice divine n'a pas le moindre respect pour les géomètres ou les physiciens. Trop de savants français furent les principaux auteurs de la Révolution ; trop de savants français l'aimèrent et la favorisèrent. Tant qu'elle n'abattit, comme le bâton de Tarquin, que les têtes dominantes, ils disaient, comme tant d'autres : *Il est impossible qu'une grande révolution s'opère sans amener des malheurs.* Mais lorsqu'un philosophe se console de ces malheurs en vue de leurs résultats, lorsqu'il dit dans son cœur : *Passe pour cent mille meurtres, pourvu que nous soyons libres*, si la Providence lui répond : *J'accepte ton approbation, mais tu feras nombre*, où est l'injustice? Jugerions-nous autrement dans nos tribunaux?

Les détails seraient odieux ; mais qu'il est peu de Français, parmi ceux qu'on appelle *victimes innocentes de la Révolution*, à qui leur conscience n'ait pu dire :

> Alors, de vos erreurs voyant les tristes fruits,
> Reconnaissez les coups que vous avez conduits !

(*Considérations sur la France*, ch. II. Voies de la Providence dans la Révolution française.)

Bossuet et Fénelon.

Jamais l'autorité n'eut de plus grand ni surtout de plus intègre défenseur que Bossuet.

La cour était pour lui un véritable sanctuaire où il ne

voyait que la puissance divine dans la personne du roi. La gloire de Louis XIV et son absolue autorité ravissaient le prélat, comme si elles lui avaient appartenu en propre. Quand il loue le monarque, il laisse bien loin derrière lui tous les adorateurs de ce prince qui ne lui demandaient que sa faveur. Celui qui le trouverait flatteur montrerait bien peu de discernement. Bossuet ne loue que parce qu'il admire, et sa louange est toujours parfaitement sincère. Elle part d'une certaine foi monarchique qu'on sent mieux qu'on ne peut la définir; et son admiration est communicative, car il n'y a rien qui persuade comme la persuasion. Il faut ajouter que la soumission de Bossuet n'a rien d'avilissant, parce qu'elle est purement chrétienne, et comme l'obéissance qu'il prêche au peuple est une obéissance d'amour qui ne rabaisse point l'homme, la liberté qu'il employait à l'égard du souverain était aussi une liberté chrétienne qui ne déplaisait point. Il fut le seul homme de son siècle (avec Montausier peut-être) qui eût droit de dire la vérité à Louis XIV sans le choquer. Lorsqu'il lui disait en chaire : *Il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter, vous-même, Sire, vous même*, etc.[1], ce prince l'entendait comme il aurait entendu David disant dans les Psaumes : *Ne vous fiez pas aux princes, auprès desquels il n'y a point de salut.* L'homme n'était pour rien dans la liberté exercée par Bossuet : or, c'est l'homme seul qui choque l'homme; le grand point est de savoir l'anéantir. Boileau disait à l'un des plus habiles courtisans de son siècle :

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
Qui sais également et parler et te taire.

Ce même éloge appartient éminemment à Bossuet. Nul homme ne fut jamais plus maître de lui-même, et ne sut mieux dire ce qu'il fallait, comme il fallait, et

[1] Voyez, dans les Sermons choisis de Bossuet, le sermon sur la *Résurrection.*

quand il fallait. Était-il appelé à désapprouver un scandale public, il ne manquait point à son devoir; mais quand il avait dit : *Il ne vous est pas permis de l'avoir*, il savait s'arrêter, et n'avait plus rien à démêler avec l'autorité.

S'il y a quelque chose de piquant pour l'œil d'un observateur, c'est de placer à côté de ce caractère celui de Fénelon levant la tête au milieu des favoris et des maîtresses; à l'aise à la cour, où il se croyait chez lui, et fort étranger à toutes sortes d'illusions; sujet soumis et profondément dévoué, mais qui avait besoin d'une force, d'un ascendant, d'une indépendance extraordinaire pour opérer le miracle dont il était chargé.

Trouve-t-on dans l'histoire l'exemple d'un thaumaturge *qui ait fait d'un prince un autre prince* en forçant la plus terrible nature à reculer? Je ne le crois pas.

Voltaire a dit : *l'Aigle de Meaux*, *le Cygne de Cambrai*. On peut douter que l'expression soit juste à l'égard du second qui avait peut-être dans l'esprit moins de flexibilité, moins de condescendance et plus de sévérité que l'autre.

Les circonstances mirent ces deux grands personnages en regard, et par malheur ensuite en opposition. Honneur éternel de leur siècle et du sacerdoce français, l'imagination ne les sépare plus, et il est devenu impossible de penser à eux sans les comparer.

C'est le privilége des grands siècles de léguer leurs passions à la postérité, et de donner à leurs grands hommes je ne sais quelle seconde vie qui nous fait illusion et nous les rend présents. Qui n'a pas entendu des disputes pour et contre Mme de Maintenon, soutenues avec une chaleur véritablement *contemporaine?* Bossuet et Fénelon présentent le même phénomène. Après un siècle, ils ont des amis et des ennemis dans toute la force des termes; et leur influence se fait sentir encore de la manière la plus marquée.

Fénelon voyait ce que personne ne pouvait s'empêcher

de voir : des peuples haletants sous le poids des impôts, des guerres interminables, l'ivresse de l'orgueil, etc.

Alors le zèle qui dévorait le grand archevêque savait à peine se contenir. Mourant de douleur, ne voyant plus de remède pour les contemporains et courant au secours de la postérité, il ranimait les morts ; il demandait à l'allégorie ses voiles, à la mythologie ses heureuses fictions ; il épuisait tous les artifices du talent pour instruire la souveraineté future, sans blesser celle qu'il aimait tendrement en pleurant sur elle.

Cependant qu'est-il arrivé ? Ce grand et aimable génie paye encore aujourd'hui les efforts qu'il fit, il y a plus d'un siècle, pour le bonheur des rois encore plus que pour celui des peuples. L'oreille superbe de l'autorité redoute encore la pénétrante douceur des vérités prononcées par cette Minerve envoyée sous la figure de Mentor ; et peu s'en faut que dans les cours Fénelon ne passe pour un républicain.

Bossuet, au contraire, parce qu'il fut plus maître de son zèle, et que surtout il ne lui permit jamais de se montrer au dehors sous des formes humaines, inspire une confiance sans bornes. Il est devenu l'homme des rois. La majesté se mire et s'admire dans l'impression qu'elle fait sur ce grand homme. (*De l'Église gallicane.*)

La Papauté et la Souveraineté.

Les papes ont lutté quelquefois avec des souverains, jamais avec la souveraineté. L'acte même par lequel ils déliaient les sujets du serment de fidélité, déclarait la souveraineté inviolable. Les papes avertissaient les peuples que nul pouvoir humain ne pouvait atteindre le souverain dont l'autorité n'était suspendue que par une puissance toute divine, de manière que leurs anathèmes, loin de jamais déroger à la rigueur des maximes catholiques sur l'inviolabilité des souverains, ne servaient au contraire

qu'à leur donner une nouvelle sanction aux yeux des peuples.

On peut observer que les philosophes modernes ont suivi, à l'égard des souverains, une route diamétralement opposée à celle que les papes avaient tracée. Ceux-ci avaient consacré le caractère en frappant sur les personnes; les autres, au contraire, ont flatté, souvent même assez bassement, la personne qui donne les emplois et les pensions, et ils ont détruit autant qu'il était en eux le caractère, en rendant la souveraineté odieuse ou ridicule, en la faisant dériver du peuple, en cherchant toujours à la restreindre par le peuple. (*Du Pape.*)

La Guerre.

Il n'avait malheureusement pas si tort, ce roi de Dahomey, dans l'intérieur de l'Afrique, qui disait, il n'y a pas longtemps, à un Anglais: *Dieu a fait ce monde pour la guerre; tous les royaumes, grands et petits, l'ont pratiquée dans tous les temps, quoique sur des principes différents* [1].

L'histoire prouve malheureusement que la guerre est l'état habituel du genre humain dans un certain sens; c'est-à-dire, que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe, ici ou là, et que la paix, pour chaque nation, n'est qu'un répit.

Ce n'est point assez de considérer un point du temps et un point du globe, il faut porter un coup d'œil rapide sur cette longue suite de massacres qui souille toutes les pages de l'histoire. On verra sévir la guerre sans interruption, comme une fièvre continue marquée par d'effroyables redoublements.

Qu'on remonte jusqu'au berceau des nations, qu'on descende jusqu'à nos jours; qu'on examine les peuples dans toutes les positions possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de la civilisation la plus raffinée;

[1] *The History, of Dahomey* by Archibald Dalzel.

toujours on trouvera la guerre. Par cette cause, qui est la principale, et par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers. Tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface moins étendue; en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais de temps en temps il arrive des événements extraordi naires qui l'augmentent prodigieusement.

Si l'on avait des tables de massacres comme on a des tables météorologiques, qui sait si l'on n'en découvrirait point la loi au bout de quelques siècles d'observation? Buffon a fort bien prouvé qu'une grande partie des animaux est destinée à mourir de mort violente. Il aurait pu, suivant les apparences, étendre sa démonstration à l'homme; mais on peut s'en rapporter aux faits.

Il y a lieu de douter, au reste, que cette destruction violente soit, en général, un aussi grand mal qu'on le croit; du moins, c'est un de ces maux qui entrent dans un ordre de choses où tout est violent et *contre nature,* et qui produisent des compensations. D'abord, lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangréneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang. Il n'est pas aisé, à beaucoup près, d'expliquer pourquoi la guerre produit des effets différents, suivant les différentes circonstances. Ce qu'on voit assez clairement, c'est que le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche, et qui gagne souvent à cette opération. A la vérité, si l'on touche le tronc ou si l'on coupe en *tête de saule*, l'arbre peut périr; mais qui connaît les limites pour l'arbre humain? Ce que nous savons, c'est que l'extrême carnage s'allie souvent avec l'extrême population, comme on l'a vu surtout dans les anciennes républiques grecques, et en Espagne sous la domination des Arabes [1]. Les lieux com-

[1] L'Espagne, à cette époque, a contenu jusqu'à quarante millions

muns sur la guerre ne signifient rien ; il ne faut pas être fort habile pour savoir que plus on tue d'hommes, moins il en reste sur l'arbre ; mais ce sont les suites de l'opération qu'il faut considérer. Or, en suivant toujours la même comparaison, on peut observer que le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits, et non du bois et des feuilles qu'il demande à la plante. Or, les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre. On sait que les nations ne parviennent jamais au plus haut point de grandeur dont elles sont susceptibles qu'après de longues et sanglantes guerres. Ainsi le point rayonnant pour les Grecs fut l'époque terrible de la guerre du Péloponèse; le siècle d'Auguste suivit immédiatement la guerre civile et les proscriptions; le génie français fut dégrossi par la Ligue et poli par la Fronde : tous les grands hommes du siècle de la reine Anne naquirent au milieu des commotions politiques. En un mot, on dirait que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*.

Je ne sais si l'on se comprend bien, lorsqu'on dit que *les arts sont amis de la paix*. Il faudrait au moins s'expliquer et circonscrire la proposition ; car je ne vois rien de moins pacifique que les siècles d'Alexandre et de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de François I[er], de Louis XIV et de la reine Anne.

Il n'y a qu'un moyen de comprimer le fléau de la guerre, c'est de comprimer les désordres qui amènent cette terrible purification.

(*Considérations sur la France.*)

d'habitants ; aujourd'hui elle n'en a que dix. « Autrefois la Grèce florissait au sein des plus cruelles guerres ; le sang y coulait à flots, et tout le pays était couvert d'hommes. Il semblait, dit Machiavel, qu'au milieu des meurtres, des proscriptions, des guerres civiles, notre république en devînt plus puissante, etc. » (Jean-Jacques Rousseau, *Contrat social*, liv. III, ch. x.) — *Note de M. de Maistre.*

DE MAISTRE (XAVIER)

(1764-1852)

Xavier de Maistre, frère cadet du comte Joseph, naquit à Chambéry Officier dans l'armée du roi de Sardaigne, il émigra en Russie, lors de l'invasion de la Savoie par l'armée française, en 1792. Peintre de paysage fort distingué, il y vécut d'abord de son talent. Lorsqu'en 1803 son frère arriva en Russie comme envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne, le comte Xavier entra dans l' administration de la marine, puis dans le corps de l'état-major; il fit la guerre en Perse et devint général-major; il épousa une demoiselle d'honneur de l'impératrice et se considéra dès lors comme sujet russe. En 1794, retenu chez lui aux arrêts pendant quarante-deux jours, à la suite d'un duel, il composa le *Voyage autour de ma chambre*, badinage élégant et gracieux que son frère fit imprimer à l'insu de l'auteur.

En 1811, parut le second ouvrage de Xavier de Maistre, *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Un malheureux attaqué de la lèpre est confiné seul dans une tour abandonnée. Son unique occupation est la culture d'un petit jardin. Le hasard amène près de lui un passant, un militaire, auquel il raconte avec une résignation touchante sa peine et sa douleur. Le style de ce dialogue d'une trentaine de pages est calme et vrai, sans affectation, sans emphase. L'émotion, quoique profonde, est contenue, et une pensée fortement religieuse se dégage du récit.

Vers 1820 parut en Russie la *Jeune Sibérienne*, histoire d'une pieuse et vaillante jeune fille, qui, seule, sans ressources, n'hésita pas à quitter ses parents exilés en Sibérie pour venir demander leur grâce à l'empereur à Saint-Pétersbourg; et les *Prisonniers du Caucase*, relation sans relief des souffrances endurées par un officier russe prisonnier chez les tribus du Caucase.

Telles sont les productions par lesquelles Xavier de Maistre, Savoisien d'origine et presque Russe par adoption, a su se conquérir une belle place entre les littérateurs français de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Contemplation du ciel étoilé.

Le temps était serein; la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de cha-

que étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper ; j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi ! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux ? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers ? Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours ; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité !

Xavier de Maistre et son domestique Joannetti.

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quelle tête vide ! quel animal ! » — Il ne répondit pas un mot ! il n'avait pas répondu la veille à pareille incartade. — *Il est si exact !* disais-je ; je n'y comprends rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait, lorsque je

vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent ? » — Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me souvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, monsieur ; il y a huit jours que je n'ai pas un sou : j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? c'est sans doute pour cela? » Il sourit encore, il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi vingt-trois livres dix sous quatre deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse.

— Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ?

— Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

(*Voyage autour de ma chambre.*)

La jeune Sibérienne.

Incidents du voyage d'une jeune fille, du nom de Prascovie Sopouloff, qui, vers la fin du règne de Paul I[er], partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Quelques marches avant d'arriver à Kamouïcheff, un violent orage surprit Prascovie en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées ; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit ; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement, un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue ; les moissons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha de la fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

E descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue, et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits et lui donnaient un aspect

défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se présenta.

Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner, en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs ni les coureuses. La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. « Du moins, se disait-elle, on ne m'en chassera pas. » La porte s'en trouva fermée ; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois ; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. Le starost [1] du village examina son passe-port et déclara qu'il était en règle ; alors la bonne femme, attendrie, lui offrit sa maison, mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter. On la plaça sur un chariot ; et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours. Pendant ce temps de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines ; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver,

[1] Le starost est en Russie ce que sont les maires en France.

s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. En effet, les hommes sont généralement disposés à se roidir, lorsqu'ils aperçoivent qu'on veut les gagner. Il faut les toucher sans qu'ils s'en doutent, et ils accordent plus volontiers leur pitié que leur estime. Prascovie commençait donc par demander un peu de pain ; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité ; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire. C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain. (*La jeune Sibérienne.*)

CHATEAUBRIAND (FRANÇOIS-RENÉ DE)

(1769-1848)

François-René de Châteaubriand descendait de ces fiers Châteaubriand de Beaufort qui tiennent aux comtes, ensuite ducs de Bretagne. Il naquit à Saint-Malo, le 4 octobre 1769. Son enfance s'écoula moitié dans la solitude assez sombre du vieux manoir patrimonial de Combourg, moitié dans les colléges de Dol, de Rennes et de Dinan, où il fit d'irrégulières mais fortes études. Destiné d'abord à la marine, puis à l'état ecclésiastique, il entra en 1786, comme sous-lieutenant, au régiment de Navarre, et, en 1787, fut présenté au roi par le comte de Châteaubriand, son frère. Déjà s'était éveillé en lui ce goût d'aventures qui ne le quitta jamais ; déjà aussi il caressait des rêves poétiques et des projets littéraires et se liait avec les écrivains célèbres.

A peine débutant dans les lettres, il conçut un projet des plus am-

bitieux. Il rêva de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, et de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu. Le sujet qui s'offrit à son esprit comme le plus intéressant après la découverte de l'Amérique fut le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, lui parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Pour trouver la vérité des images, il fallait que le futur peintre des Natchez visitât les peuples qu'il voulait peindre. Il passa en Amérique en 1789.

L'explosion et la marche de la Révolution en France le firent bientôt revenir. En 1792, il avait rejoint l'armée des princes réunie à Coblentz. Blessé au siége de Thionville, malade pendant la retraite, il se réfugia à Jersey, chez un oncle maternel, et de là passa en Angleterre (mai 1793). A Londres, en proie à la misère et à la souffrance, il fut réduit, pour vivre, à donner des leçons et à travailler pour des libraires ou des journaux. C'est au milieu de ces douleurs et de ces aventures de l'exil qu'il composa, en 1797, son premier ouvrage, empreint des opinions de la fausse philosophie, l'*Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française.*

Un an après la publication de ce livre, un grand deuil, la nouvelle de la mort de sa mère, dont les derniers jours avaient été attristés par la pensée de ses erreurs, le ramena brusquement à la foi de son enfance. Pour réparer le mal qu'il avait fait et causé, il entreprit un ouvrage sur les *Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, intitulé plus tard le *Génie du Christianisme*. Rentré en France après le 18 brumaire, il donna d'abord un épisode de sa poétique apologie, le roman d'*Atala*, et l'ouvrage entier en 1802.

Au moment où il parut, le *Génie du Christianisme* répondait à un vif besoin des esprits, chez lesquels il y avait une grande soif de religion, une avidité de connaissances religieuses. Sans soumettre ni persuader les âmes, il excita la sensibilité, il entraîna, il réveilla l'admiration publique sur les éternelles beautés du christianisme.

Châteaubriand avait soutenu dans son *Génie* que le christianisme était plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée, et que le merveilleux de cette religion pouvait lutter avec le merveilleux emprunté du paganisme. Il voulut appuyer cette opinion par un exemple. Telle fut l'origine des *Martyrs* (1809), poëme écrit en prose, mais en une prose vraiment poétique et d'une harmonie qui donne la sensation des vers

La critique ne fut pas favorable à cette production qui, avec des défauts, témoignait d'un grand talent. Châteaubriand essaya de gagner sa cause devant le public en publiant, sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem en passant par la Grèce et revenant par l'Espagne* (1811), les notes qu'il avait écrites en Orient en vue des *Martyrs*.

« Ce livre original et charmant, le plus naturel que l'auteur ait écrit, plein de souvenirs antiques et les dominant par l'imagination, ce livre, où les flatteurs et les timides du temps ne trouvèrent rien d'offensif, enleva tous les suffrages [1]. »

Nous avons nommé les chefs-d'œuvre de Châteaubriand. Il serait inutile d'étaler ici la nomenclature de tous ses autres écrits. Nous terminerons en disant quelques mots sur le style de cet auteur original qui eut la gloire de mettre une empreinte nouvelle sur la littérature française, dont la décadence excitait si souvent les plaintes et les colères de Voltaire.

On croit d'ordinaire caractériser suffisamment M. de Châteaubriand en l'appelant le *Père du romantisme*. Mais il faut bien s'entendre sur son romantisme. Il fut romantique, en ce qu'il a puissamment contribué à ramener le goût et le sentiment d'un art national et autochthone dans notre pays, où, depuis le règne de Charles VIII, l'art antique avait dominé exclusivement. Il fut romantique, parce qu'il laissa modifier son génie à l'influence des lettres anglaises. Mais lui-même il s'effraya plus que personne des excès du romantisme vulgaire, et il adressa souvent les plus vertes semonces à ses soi-disant disciples.

Ce qui avait pour lui une séduction irrésistible, c'était l'art grec et romain : il le regardait comme le modèle invariable du goût et l'imitait merveilleusement. Il poussait l'admiration de l'antiquité jusqu'à l'enthousiasme et la préférait de beaucoup au dix-septième siècle ; il n'en appréciait pas moins cette grande époque et riait de ceux qui prétendaient l'avoir dépassée. Ce qu'il eût voulu, c'eût été de marier les deux époques et d'en faire sortir le génie d'un nouveau siècle. Lui-même a montré, dans quelques pages immortelles, où l'antique beauté est unie au sentiment moderne, que le meilleur goût classique et la hardiesse novatrice peuvent parfaitement s'accommoder ensemble. Mais il avait une imagination trop exubérante, une nature trop fougueuse, pour se tenir constamment dans la sobriété et dans la mesure antique.

Les Migrations des oiseaux.

OISEAUX AQUATIQUES ; LEURS MŒURS. — BONTÉ DE LA PROVIDENCE.

On connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les migrations des oiseaux :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,

[1] Villemain, *Monsieur de Châteaubriand*, c. VIII.

Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit, comme des exils commandés par des hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur ; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères ; il ne laisse rien après lui, il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître ; il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel chassé de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire en naissant quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille. Mais, aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute, l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route : il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage ; souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts ; le ban qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Ah ! plus heureux lorsqu'il expire dans quel-

que fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil ; il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles, des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climat en climat leur mobile patrie ; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme ; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais, cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes comme sa destinée : elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du Nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du Midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre ; ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres ; là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles,

au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage ; elle se promène dans les fossés du château, elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile ; elle s'y dérobe à tous les yeux. Le convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau suspendent devant son nid des draperies de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux chargées d'une laine empourprée. Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits ; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par les enchantements qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois ; ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans les eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas ; ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu décou-

vert, et dont on ne peut approcher sans être aperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées ; heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes ! Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes ont des voix tristes et des mœurs sauvages comme la saison qui les amène ; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter ; il y a dans le sourd mugissement des bois quelque chose qui charme les oreilles. Les arbres qui balancent tristement leurs cimes dépouillées ne portent que de noires légions qui se sont associées pour passer l'hiver : elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli ; là, tandis que ses sœurs font silence, immobile et comme pleine de pensées, elle abandonne aux vents des monosyllabes prophétiques.

Il est remarquable que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux qui servent à notre nourriture, arrivent quand la terre est dépouillée ; tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits n'ont avec nous que des relations de plaisirs : ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte et qui s'engraissent dans nos blés pour servir à notre table. Ainsi les oiseaux du Nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphyrs ; de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

(*Le Génie du Christianisme*, prem. part., liv. V, ch. VII.)

L'Ouragan dans le désert.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par es pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts ramées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux. Çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine ; nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide. On n'apercevait sur une solitude sans ombre que l'ombre immobile de notre dromadaire et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Sur la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude ; il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi, sauvons-nous. » Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous. Soudain, de

l'extrémité du désert, accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré par un labyrinthe de sables mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent ; haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage ; il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue ; tout à coup, j'entends son cri. Je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu. En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles ; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri ; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(*Les Martyrs*, liv. XI.)

Jérusalem.

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'en-

ceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups de bélier et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épais, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines. C'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant nous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là ; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète : Dieu même a parlé sur ces bords ; les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

La Veuve du marin.

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre des rochers ; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit sous des galets une de ces boîtes de matelot qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie autrefois, pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes : du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le

coin de son tablier. Des mousserons[1] de mer remplaçaient maintenant ces présents de sa tendresse.

(*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

Le Solitaire du Vésuve.

« Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout, et je me dégoûtai de tout. J'étais éloquent; je fus célèbre, et je me dis : « Qu'est-ce que cette gloire des lettres, disputée pendant la vie, incertaine après la mort, et que l'on partage souvent avec la médiocrité et le vice? » Je fus ambitieux; j'occupai un poste éminent, et je me dis : « Cela valait-il la peine de quitter une vie paisible, et ce que je trouve remplace-t-il ce que je perds? » Il en fut ainsi du reste. Rassasié des plaisirs de mon âge, je ne voyais rien dans l'avenir, et mon imagination ardente me privait encore du peu que je possédais... C'est un grand mal pour l'homme d'arriver trop tôt au bout de ses désirs, et de parcourir dans[2] quelques années les illusions d'une longue vie.

« Un jour, plein des plus sombres pensées, je traversais un quartier de Rome peu fréquenté des grands, mais habité par un peuple pauvre et nombreux. Un édifice d'un caractère grave et d'une construction singulière frappa mes regards. Sous le portique, plusieurs hommes debout et immobiles paraissaient plongés dans la méditation, et tandis que je cherchais à deviner quel pouvait être ce monument, je vis passer à mes côtés un homme originaire de la Grèce, comme moi naturalisé Romain. C'était un descendant de Persée, dernier roi de Macédoine. Ses aïeux, après avoir été traînés au char de Paul-Émile, devinrent de simples greffiers à Rome. On m'avait jadis fait remarquer, au coin de la rue Sacrée, sous un chétif abri, cette grande dérision de la fortune. J'avais causé quel-

[1] Plantes marines de la nature des mousses.

[2] *En* s'emploie mieux dans le sens indéfini.

quefois avec Perséus ; je l'arrêtai donc pour lui demander à quel usage était destiné le monument que je considérais. « C'est, me répondit-il, le lieu où je viens oublier le trône d'Alexandre : je suis chrétien. » Perséus franchit les marches du portique, passa au milieu des catéchumènes et pénétra dans l'enceinte du temple. Je l'y suivis plein d'émotion.

« Les mêmes disproportions qui régnaient au dehors de l'édifice se faisaient remarquer au dedans ; mais ces défauts étaient rachetés par le style hardi des voûtes et l'effet religieux de leurs ombres [1]. Au lieu du sang des victimes et des orgies qui souillent l'autel des faux dieux, la pureté et le recueillement semblaient veiller au tabernacle des chrétiens. A peine le silence de l'assemblée était-il interrompu par la voix innocente de quelques enfants que des mères portaient dans leurs bras. La nuit approchait ; la lumière des lampes luttait avec celle du crépuscule répandue dans la nef et dans le sanctuaire. Des chrétiens priaient de toutes parts à des autels retirés ; on respirait encore l'encens des cérémonies qui venaient de finir et l'odeur parfumée des flambeaux qu'on venait d'éteindre.

« Un prêtre, portant un livre et une lampe, sortit d'un lieu secret et monta dans une chaire élevée. On entendit le bruit de l'assemblée qui se mettait à genoux. Le prêtre lut d'abord quelques oraisons sacrées ; puis il récita une prière à laquelle les chrétiens répondirent à demi-voix de toutes les parties de l'édifice. Ces réponses uniformes, revenant à des intervalles égaux, avaient quelque chose de touchant, surtout lorsqu'on faisait attention aux paroles du pasteur et à la condition du troupeau.

« Consolation des affligés, disait le prêtre, ressource « des infirmes... »

« Et tous les chrétiens persécutés, achevant le sens suspendu, ajoutaient :

[1] M. de Châteaubriand a l'air de croire que l'architecture des églises des premiers chrétiens était gothique. Ce serait une singulière erreur.

« Priez pour nous ! priez pour nous ! » Dans cette longue énumération des infirmités humaines, chacun reconnaissait sa tribulation particulière, appliquait à ses propres besoins quelques-uns de ces cris vers le ciel. Mon tour ne tarda pas à venir. J'entendis le lévite prononcer distinctement ces paroles : « Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans la tempête. »

« Il s'arrêta ; mes yeux se remplirent de larmes ; il me sembla que les regards se fixaient sur moi, et que la foule charitable s'écriait : « Priez pour lui, priez pour lui ! » Le prêtre descendit de la chaire, et l'assemblée se retira. Touché jusqu'au fond du cœur, j'allai trouver Marcellin, pontife suprême de cette religion qui console de tout ; je lui racontai les peines de ma vie, il m'instruisit des vérités de son culte : je me suis fait chrétien, et depuis ce moment mes chagrins se sont évanouis. »

(*Les Martyrs*, liv. V.)

Ruines des monuments chrétiens.

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord des lacs du Cumberland, dans les montagnes d'Écosse et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres et quelques pans de la tour des cloches sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel ; de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique,

étant tout composé de vides, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux : un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois, égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

(*Le Génie du Christianisme*, troisième part., liv. V, ch. v.)

LA MENNAIS (HUGUES-FÉLICITÉ-ROBERT, ABBÉ DE)

(1782-1854)

M. de La Mennais naquit le 19 juin 1782, à Saint-Malo, d'un armateur de cette ville. Il eut une enfance difficile et voulut faire son éducation tout seul, à sa manière. A douze ans, il avait lu Jean-Jacques Rousseau, Nicole, Tite-Live, Plutarque; il dévora tout entière la bibliothèque d'un vieil oncle. Sous l'empire d'une piété inquiète et exaltée, il ne voulut faire sa première communion qu'à vingt-deux ans. Il professa quelque temps les mathématiques au collége de Saint-Malo. Après la mort de son père, il vint s'établir à la Chesnaie, petite propriété près de Dinan, où il collabora aux travaux religieux de son frère. Dès lors il songeait à entrer dans l'Église. Il ne fut ordonné prêtre qu'en 1816, à l'âge de trente-quatre ans. L'année suivante, il donna le premier volume de l'ouvrage qui devait lui faire une si bruyante réputation, *l'Essai sur l'indifférence en matière religieuse.* Il combattit avec une éloquence admirable cette brutale indifférence qui est « un crime et une folie », mais, en voulant développer un nouveau système de défense du christianisme, il s'égara. Son orgueilleuse et obstinée présomption devait bientôt le conduire aux abîmes.

Durant tout le cours d'une longue vie, écoulée presque tout entière dans la solitude, La Mennais ne cessa d'écrire sur toutes sortes de matières, religieuses, philosophiques, politiques, sociales. Par tant d'ouvrages, tous plus ou moins dangereux, mais écrits d'un style puissant, chaud, imagé et original, La Mennais s'est fait une place à part dans la littérature du dix-neuvième siècle. Il reste néanmoins à une grande distance des véritables maîtres, et c'était le louer beaucoup trop, même en ses meilleurs jours, que de l'appeler un Bossuet nouveau. Ce qui caractérise Bossuet, c'est la mesure unie à la grandeur. La Mennais eut rarement la grandeur, et presque jamais la mesure.

La Prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? Est-ce que nul désir ne vous presse? Ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives? Qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis : quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier Dieu? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils : faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

Voyage à travers l'Italie méridionale.

1832.

Nous ne tardâmes point à quitter Rome. C'était au mois de juillet, vers le soir. Des hauteurs qui dominent le bassin où serpente le Tibre, nous jetâmes un triste et dernier regard sur la ville éternelle. Les feux du soleil couchant enflammaient la coupole de Saint-Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la papauté elle-même. Bientôt les objets décolorés disparurent peu à peu dans l'obscurité croissante. A la lueur douteuse du crépuscule, on entrevoyait encore çà et là, le long de la route, des restes de tombeaux; pas un souffle n'agitait la lourde atmosphère, pas un brin d'herbe ne soupirait! nul autre bruit que le bruit sec et monotone de notre calèche de voiturin, qui lentement cheminait dans la plaine déserte.

Cette manière de voyager, lorsque rien ne vous presse, est la plus agréable que puissent choisir ceux qui doivent rechercher une stricte économie. On séjourne, on voit mieux le pays que dans les voitures publiques. Notre bon Pasquale [1], toujours d'humeur égale, abrégeait nos longues heures de marche par sa conversation spirituellement naïve. Représentez-vous une large figure pleine et ronde, empreinte d'un singulier mélange de simplicité et de finesse malicieuse : voilà Pasquale.....

Au-dessous de Montefiascone, nous quittâmes la route directe de Bolsène pour suivre celle d'Orvieto. Cette ville, jadis presque imprenable, est assise sur un mamelon isolé au milieu d'un vaste bassin. Clément VII s'y réfugia après le sac de Rome, et l'on y montre un puits d'une construction remarquable qu'il fit creuser pour prévenir, en cas de siége, le manque d'eau. Un double escalier, bâti entre deux murs parallèles, est disposé de telle sorte que les personnes qui montent ne sauraient se croiser avec celles qui descendent. La cathédrale, d'une architecture anté-

[1] Le cocher.

rieure à la Renaissance, mérite à plusieurs égards d'être vue. Elle est achevée, chose assez rare, et l'ensemble en est harmonieux. Sa façade, couverte de bas-reliefs, offre une des œuvres les plus curieuses de l'école de Pise et de Fiésole. Vous avez sous les yeux un poëme immense commençant avec l'univers et finissant au jugement dernier. Sans être égal partout, le travail de l'artiste est plein de naïveté, d'expression, de vie, et quelquefois de grandiose. Nous nous rappelons particulièrement une tête d'Abraham endormi. Le patriarche voit dans son sommeil les destinées de sa race liées à celles du monde : son regard interne embrasse les siècles avec une puissance en quelque sorte créatrice ; l'avenir entier du genre humain semble éclore sur les plis de ce large front. Lorsqu'au plus haut de sa course le soleil commence à frapper de ses rayons horizontaux ces marbres d'une belle teinte jaune, soudain les reliefs projetant leur ombre sur les plans inférieurs qui se creusent profondément, on dirait que ces innombrables figures, immobiles jusque-là, s'animent tout à coup et sortent de la pierre.

Le lac de Bolsène, si gracieux, si riant, rappelle plus d'une scène tragique. Ce fut près de ses bords que les Volsques, vaincus au sein de leur capitale, cédèrent à la fortune de Rome, et dans une de ses îles que périt la reine Amalasonte, victime de l'ambition d'autrui, après une vie troublée par sa propre ambition ; tant l'homme a semé de ses misères, et trop souvent de ses crimes, chaque coin de cette terre qui lui fut donnée pour passer en paix ses quelques heures rapides.

Je ne dirai rien de Sienne ni de Florence ; je n'écris point un itinéraire, et les monuments dont ces villes abondent ont été, comme ceux de Pise, cent fois décrits par des juges plus habiles que moi et plus compétents. Séjour aujourd'hui d'un peuple amolli, la Toscane, toujours déclinant depuis l'époque où les Médicis aidés de Charles-Quint parvinrent à l'asservir irrévocablement, n'est plus que l'ombre d'elle-même. En perdant et la

liberté et les vertus civiques, elle semble avoir perdu le génie de la science et le génie des arts. On a versé à ce peuple un breuvage assoupissant, et sa tête s'est penchée, et il s'est endormi dans son antique gloire. Au milieu de ses grandeurs passées, des merveilleuses œuvres de ses pères, on croirait voir le fellah couché sur le seuil des temples de Thèbes et d'Héliopolis ou des nécropoles des Pharaons.

Différente, à cause de la nature du sol, de celle usitée [1] dans la Lombardie, la culture en Toscane est très-avancée, et le paysan y est laborieux. Le gouvernement, facile et doux avant que l'Autriche eût organisé à Florence même sa police oppressive, néglige moins qu'on ne le fait ailleurs le bien-être matériel du pays. Un certain air d'aisance et de propreté, rare en Italie, se fait remarquer dans les campagnes.

Des causes multipliées, au nombre desquelles on doit compter la diversité d'origine marquée par la diversité des dialectes, ont produit, entre les populations répandues dans la Péninsule, des différences sensibles et même quelquefois brusquement tranchées. L'habitant de la Romagne possède plus d'énergie que le Toscan. Peut-être est-ce en partie l'effet de la nature des gouvernements auxquels ils ont été respectivement soumis depuis quelques siècles.

Ferrare n'a rien conservé de l'éclat qu'elle dut autrefois à la maison d'Este, race antique, brave, rusée, et malheureusement souillée aussi de ces crimes domestiques communs, surtout au seizième siècle, parmi les petits souverains maîtres et tyrans de l'Italie. Aucune ville n'est autant déchue. L'herbe couvre ses rues et ses places désertes. On se croirait dans une cité ravagée naguère par la contagion. Le vieux château ducal, avec ses tours massives, ses fossés, ses ponts-levis, offre quelque chose d'imposant tout ensemble et de funèbre. Le temps a passé

[1] Mauvaise forme, trop fréquente aujourd'hui. Dites : *celle qui est usitée*.

là et le vide s'est fait derrière lui. Les traces d'ancienne magnificence, visibles encore à l'intérieur, ressemblent aux riches vêtements à demi consumés qu'on trouve dans quelques tombeaux. De moins fastueuses demeures, dont les contrevents délabrés ferment les fenêtres, paraissent également inhabitées. A chaque pas, de tristes symptômes d'une incurable décadence. Nous avons vu, dans un couvent transformé en caserne, un Croate attacher la crèche de son cheval aux murs du réfectoire ornés de fresques d'une beauté remarquable. Tous les jours elles s'effacent, tous les jours il en disparaît une portion. Le barbare stupide, étendu nonchalamment, siffle et ne sait pas même de quelle destruction il est l'instrument. Ailleurs, on montre l'espèce de cachot où le Tasse, durant sa folie prétendue ou réelle, fut enfermé, dit-on. Ainsi, dans une étroite enceinte, on a devant soi la vive image des plus extrêmes misères de l'humanité.

CUVIER (GEORGES)

(1769-1832)

Ce grand naturaliste naquit à Montbéliard le 23 août 1769, d'une famille originaire du Jura. Il fut élevé à la célèbre académie Caroline de Stuttgard.

Dès le collége, le goût de l'histoire naturelle s'était révélé en lui ; il lisait passionnément les descriptions de Buffon, les traduisait en dessins, formait un herbier dont les classifications lui étaient propres, et composait déjà un *Journal zoologique*. A dix-neuf ans, étant précepteur en Normandie, chez le comte d'Héricy, la vue des falaises de la Manche, la proximité de l'Océan attirèrent sa pensée vers la géologie et vers l'étude des poissons, des mollusques et des crustacés. Dès 1792, il envoyait des Mémoires à la Société d'histoire naturelle de Paris. L'agronome Tessier l'ayant mis en rapport avec Millon, Lacépède, Parmentier, Jussieu, Geoffroy Saint-Hilaire, il vint à Paris dans les premiers mois de 1795. Nommé professeur à l'école centrale du Panthéon, il publia le précis de ses leçons, sous le titre de *Tableau*

élémentaire de l'histoire naturelle des animaux, où se trouvent déjà exposés les principes de la révolution qu'il allait opérer dans les sciences. En 1799, la mort de Daubenton lui laissa une chaire beaucoup plus importante, celle d'histoire naturelle au Collége de France. En 1802, Mertrud étant mort, Cuvier devint professeur titulaire au *Jardin des Plantes*. Dans cette chaire il fit ses admirables leçons d'anatomie comparée et posa sa loi de la *Corrélation des formes*, d'après laquelle, toutes les parties d'une même organisation étant en harmonie entre elles, il suffit de connaître un organe d'un animal pour en déduire les autres.

Dès lors l'anatomie comparée, c'est-à-dire la détermination des lois de l'organisation animale, eut les prédilections de Cuvier. Complétant dans de nombreux travaux le système de nos connaissances en anatomie comparée, et ajoutant les faits les plus importants et les plus neufs aux découvertes des Geoffroy le père, des Vicq-d'Azyr, des Campets, des Monro, des Scarpa, il a renouvelé la zoologie et l'histoire naturelle.

Ses leçons au Collége de France, qu'il continua jusqu'à sa mort, ont été recueillies sous le titre d'*Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours*. Il divise cette histoire en trois grandes époques : 1° celle de l'Orient, époque religieuse ou mystique ; 2° celle de la Grèce, époque philosophique ; 3° l'époque moderne, que Cuvier nomme l'époque de la division du travail.

Cuvier a laissé quelques travaux où il se montre non-seulement savant, mais écrivain éminent : le *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789 *et sur leur état actuel* présenté à l'empereur le 6 février 1808 ; les *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, lues à l'Institut le 1er avril 1816; enfin un recueil d'*Éloges historiques* d'une solidité digne de la gravité et de la hauteur du génie de Cuvier, et pour le style, comparables à ceux de Fontenelle et de Vicq-d'Azyr.

La Suisse vue du haut du Jura.

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge [1] où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève ; qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond ; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si

[1] La gorge de la *Faucille*.

riantes ; ces coteaux qui s'élèvent par degrés et que revêt une si riche végétation ; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes ; la crête sourcilleuse des hautes Alpes. ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu !

Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poëte ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste ; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la végétation qui les nourrit ; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements ; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux ; enfin le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur ou s'élever au-dessus d'eux.

Naissance et action des fleuves.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes ; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus

marqués dont la surface des montagnes est labourée ; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes ; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées ; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent ; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement ; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient ; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de ta rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque ; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure ; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte ; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée

ainsi des provinces, des royau mes entiers, ordinairemen les plus fertiles et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

SÉGUR (PHILIPPE-PAUL COMTE DE)

(1780-1872)

Philippe-Paul de Ségur reçut une éducation soignée sous les yeux de son père, le marquis Philippe-Henri de Ségur, et la compléta à Strasbourg où il suivit le cours de droit public professé par Koch. Après le 18 brumaire (février 1800), il s'enrôla comme simple hussard dans la légion qui forma depuis la garde des consuls. Nommé sous-lieutenant et envoyé au corps d'armée commandé par Moreau, il fit la campagne de Bavière et combattit à Hohenlinden. Après avoir été aide de camp de Macdonald dans les Grisons, il l'accompagna en Danemark, où il fixa l'attention du colonel Duroc, qui remplissait une mission dans ce pays. L'appui de ce dernier lui facilita les moyens d'être appelé, comme officier de son état-major, auprès de Bonaparte, à la fortune duquel il demeura depuis attaché jusqu'en 1814.

Il se distingua dans plusieurs batailles. Criblé de blessures au combat de Somo-Sierra (30 novembre 1808), il dut rentrer en France, et l'empereur le chargea de présenter au Corps législatif soixante-quatre drapeaux pris à l'ennemi. Après avoir été employé, en 1810, à plusieurs missions difficiles, M. de Ségur fut, le 20 juin 1811, nommé général de brigade, et, toujours attaché à l'état-major de Napoléon, il le suivit dans cette désastreuse campagne de Russie dont il se fit plus tard l'historien.

L'*Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, par M. de Ségur, fut publiée en 1824. Cet ouvrage eut, dès son apparition, un immense succès, et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le mérite de l'historien est de raconter avec chaleur les scènes qu'il a vues et où il a été lui-même acteur, de dévoiler en homme d'État les vues et les desseins de l'expédition et de tracer en tacticien le plan de la campagne. Mais il a le défaut de chercher à peindre plutôt qu'à raconter, de viser trop à l'effet, de mettre dans son style trop de pompe et d'apparat, et aussi de donner comme certains beaucoup de faits douteux.

L'*Histoire de la grande armée* et d'autres publications historiques valurent au comte de Ségur l'honneur de remplacer à l'Académie française, le 25 mars 1830, M. le duc de Lévis.

Incendie de Moscou.

Ce jour-là même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille : le terrain s'y prêtait ; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance. Enfin, une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou qu'elle domine : c'est le *Mont du Salut.* Il s'appelle ainsi, parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt parcouru. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils crient : « Moscou ! Moscou ! »

Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière battant des mains répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! » comme les marins crient : « Terre ! terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé !

Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou.

Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale.

« Surtout, lui dit-il, point de pillage ! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous. »

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait. C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne ses ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même accourt, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer ; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Iwan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend espoir. Son ambition est flattée de cette conquête ; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars ! dans le Kremlin ! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois il se fait rendre compte des ressources que présente la ville ; et dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital ; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la si-

nistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise ; il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux. Pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et si excessives privations, deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignaient aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Cependant, ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline françaises, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

Le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre ; mais, cette nuit-là même, les gardes endormis et placés négligemment avaient laissé tout le parc d'artil-

lerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient la rue, dépendit le sort de l'armée entière. Enfin le jour, un jour sombre, parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Le chef et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir. Des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et l'avait consumé, c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la bourse ; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leur crime, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait

armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime. Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita et voulut commander à cet élément ; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité.

Alors une extrême agitation s'empare de lui ; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel ; il quitte, reprend et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie.

De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée : « Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes. » Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs placés sur les toits de fer du palais ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y attacher.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi, les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront. L'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité. Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante con-

quête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse ; le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres : la nuit approchait et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence.

On vit accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : « Le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sortit pour juger le danger. Deux fois, le feu venait d'être mis et éteint sur le bâtiment dans lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré. L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, et les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes. Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes, elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les

rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue, étroite, tortueuse et brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers des pétillements de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexplicable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guide-

rent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendre dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait apporter sous les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport : l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallait encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avant la nuit à Pétrowski.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu, qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : « Ceci nous présage de grands malheurs ! »

GUIZOT (FRANÇOIS-PIERRE-GUILLAUME)

(Né en 1787)

M. Guizot naquit à Nîmes en 1787. Il débuta comme professeur d'histoire à la Sorbonne, en 1812. Le premier ouvrage qui sortit de cet enseignement, continué pendant de longues années, fut l'*Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822).

En 1823, il publia les *Essais sur l'Histoire de France*, où il fait connaître le régime municipal de l'empire romain et l'état social de la France depuis le cinquième jusqu'au dixième siècle. L'historien, aussi modeste que solide, ne prétend nullement au rôle de novateur. Il analyse les doctrines et les travaux de ceux qui l'ont précédé dans l'étude de l'organisation civile de la France au temps des deux premières races.

Le cours de 1828 à 1830 eut pour objet l'histoire moderne. La pre-

mière année, devant l'auditoire le plus intelligent et le plus sympathique, il retraça l'*Histoire générale de la civilisation en Europe*, depuis la chute des Romains et l'invasion des Barbares jusqu'à notre époque. Les deux années suivantes, il aborda l'*Histoire* particulière *de la civilisation en France*, « le pays dont la civilisation a paru la plus complète, la plus communicative, a le plus frappé l'imagination européenne. » Dans tout ce cours, sa pensée dominante fut de ramener les esprits à une appréciation intelligente et impartiale de notre ancien état social, et de contribuer ainsi, pour sa part, à rétablir entre les éléments divers de notre société, anciens et nouveaux, monarchiques, aristocratiques et démocratiques, une estime mutuelle, une indispensable harmonie. Suivant les expressions de M. Augustin Thierry, l'éloquent professeur ouvrait ainsi, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite. Malheureusement tant de mérites solides étaient déparés par des préjugés et par de fausses appréciations sur le catholicisme et sur les institutions chrétiennes. Le philosophe et le protestant trompent quelquefois la conscience de l'historien.

Les erreurs sont plus rares, les vues sont plus généralement saines dans ses nombreux volumes sur l'*Histoire de la révolution d'Angleterre, de* 1625 *à* 1689. C'est en historien qui a passé par la politique que M. Guizot retrace l'histoire révolutionnaire du peuple anglais. Dans cette grande œuvre, poursuivie à travers tant de vicissitudes publiques et privées, l'écrivain homme d'État, négligeant les petits événements, les circonstances piquantes, que recherchent le biographe et le chroniqueur, s'est proposé uniquement de faire connaître les causes du gouvernement représentatif en Angleterre, de montrer comment, après la chute de cinq ou six gouvernements successifs, la liberté politique s'est établie définitivement dans ce pays privilégié.

Pendant quelques années, M. Guizot, premier ministre du roi Louis-Philippe, fut complétement absorbé par la politique. Dès qu'une révolution lui eut fait des loisirs forcés, il se remit au travail avec l'ardeur de ses années de jeunesse ; il acheva ses publications historiques, et, ne pouvant plus agir, entreprit de raconter ce qu'il avait fait durant les années de sa carrière publique. Il écrivit les *Mémoires de mon temps*, en ayant soin d'en écarter toute polémique rétrospective, et en tâchant de présenter constamment les faits dans tout leur jour, et les hommes, adversaires ou amis, sous leur meilleur jour.

En même temps qu'il composait ses *Mémoires*, M. Guizot publia des *Méditations sur la religion chrétienne dans ses rapports avec l'état actuel de la société et des esprits*. L'inspiration en est vraiment chrétienne et presque catholique.

Aujourd'hui, dans les loisirs de sa verte, digne et laborieuse vieillesse, M. Guizot, sans se désintéresser des événements contemporains, hélas ! si douloureux, raconte pour ses petits-enfants, dans un style plus familier, mais cependant toujours grave, précis et fort, comme

celui de tous ses écrits, toute la suite de l'histoire nationale. Puissent les jours lui suffire pour mener à terme cette belle et utile entreprise!

Réception d'un chevalier au moyen âge.

Le jeune homme, l'écuyer qui aspirait au titre de chevalier, était d'abord dépouillé de ses vêtements et mis au bain, symbole de purification. Au sortir du bain, on le revêtait d'une tunique blanche, symbole de pureté ; d'une robe rouge, symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi ; d'une saie ou justaucorps noir, symbole de la mort qui l'attendait, ainsi que tous les hommes.

Ainsi purifié et vêtu, le récipiendaire observait pendant vingt-quatre heures un jeûne rigoureux. Le soir venu, il entrait dans l'église et y passait la nuit en prière, quelquefois seul, quelquefois avec un prêtre et des parrains qui priaient avec lui.

Le lendemain, son premier acte était la confession ; après la confession, le prêtre lui donnait la communion ; après la communion, il assistait à une messe du Saint-Esprit, et ordinairement à un sermon sur les devoirs des chevaliers et de la vie nouvelle où il allait entrer. Le sermon fini, le récipiendaire s'avançait vers l'autel, l'épée de chevalier suspendue à son cou ; le prêtre la détachait, la bénissait, et la lui remettait au cou. Le récipiendaire allait alors s'agenouiller devant le seigneur qui devait l'armer chevalier : « A quel dessein, lui demandait le seigneur, désirez-vous entrer dans l'ordre? Si c'est pour être riche, pour vous reposer et être honoré sans faire honneur à la chevalerie, vous en êtes indigne, et seriez à l'ordre de chevalerie que vous recevriez ce que le clerc simoniaque est à la prélature. » Et, sur la réponse du jeune homme, qui promettait de se bien acquitter des devoirs de chevalier, le seigneur lui accordait sa demande.

Alors s'approchaient des chevaliers, et quelquefois des

dames, pour revêtir le récipiendaire de tout son nouvel équipement. On lui mettait, 1° les éperons; 2° le haubert ou la cotte de mailles; 3° la cuirasse; 4° les brassards et les gantelets; 5° enfin on lui ceignait l'épée.

Il était alors ce qu'on appelait *adoubé*, c'est-à-dire adopté [1], selon du Cange. Le seigneur se levait, allait à lui, et lui donnait l'*accolade*, ou *accolée*, ou *colée*, trois coups du plat de son épée sur l'épaule ou sur la nuque, et quelquefois un coup de la paume de la main sur la joue en disant : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. » Et il ajoutait quelquefois : « Sois pieux, hardi et loyal. »

Le jeune homme ainsi armé chevalier, on lui apportait son casque, on lui amenait un cheval; il sautait dessus, ordinairement sans le secours des étriers, et caracolait en brandissant sa lance et faisant flamboyer son épée. Il sortait enfin de l'église, et allait caracoler sur la place, au pied du château, devant le peuple avide de prendre sa part du spectacle. (*Histoire de la civilisation en France.*)

La Royauté française.

Deux faits me frappent, au premier coup d'œil, dans l'histoire de la royauté en France. C'est en France qu'elle a adopté le plus tôt et maintenu le plus constamment son principe fondamental, l'hérédité. Dans les autres États monarchiques de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, des principes divers, tantôt l'élection, tantôt le droit de conquête, se sont mêlés ou substitués à l'hérédité du trône, des dynasties diverses ont régné; l'Angleterre a eu des rois Saxons, Danois, Normands, les Plantagenets, les Tudors, les Stuarts, les Nassau, les Brunswick. En Allemagne, et jusqu'au dix-huitième siècle, l'empire, seule dignité centrale, a été électif et mo-

[1] Cette étymologie n'est pas exacte. *Adouber* vient du mot germanique *dubban*, frapper, parce qu'on frappait le chevalier en l'armant. Ancien anglais : *dub*, un coup; *to dub*, armer chevalier.

bile. L'Espagne a été longtemps partagée entre plusieurs royaumes distincts, et depuis qu'elle est arrivée à l'unité territoriale, la maison d'Autriche et la maison de Bourbon ont occupé son trône. La monarchie et la république se sont longtemps disputé et partagé l'Italie. Dans la France seule il n'y a eu, pendant huit siècles, qu'un seul roi et une seule race de rois; l'unité et l'hérédité, ces deux principes essentiels de la monarchie, ont été les caractères constants de la royauté française.

Un second fait moins visible et moins considérable, important cependant et efficace dans l'histoire de la royauté française, c'est l'extrême variété des caractères, des facultés, des dispositions intellectuelles et morales, de la politique et de la conduite personnelle parmi nos rois, dans la série des trente-trois rois qui ont régné en France de Hugues-Capet à Louis XVI : il y a eu des rois sages et des rois fous, des rois habiles et des rois incapables, des rois téméraires et des rois indolents, des rois sérieux et des rois frivoles, des rois saints et des rois licencieux, des rois bons et sympathiques envers leur peuple, des rois égoïstes et uniquement préoccupés d'eux-mêmes, des rois aimables et aimés, des rois sombres et redoutés ou détestés. A mesure que nous avancerons et que nous les rencontrerons sur notre route, vous verrez tous ces caractères royaux apparaître et agir dans leur diversité et leur incohérence. Le pouvoir absolu monarchique a été en France, et presque de règne à règne, singulièrement modifié, tantôt aggravé, tantôt atténué par les idées, les sentiments, les mœurs, les instincts spontanés des monarques. Nulle part, dans les grandes monarchies européennes, la diversité des personnes royales n'a exercé autant d'influence dans leur gouvernement et sur l'état des nations. La libre action des individus a largement pris ici sa place et sa part dans le cours des événements.

(*L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants.*

THIERS (LOUIS-ADOLPHE)

(Né en 1797)

M. Thiers naquit à Marseille. Reçu avocat en 1820, il quitta, comme tant d'autres, le barreau pour les lettres, et débuta d'une manière remarquable dans le journalisme libéral. Quelques brochures ajoutèrent à sa réputation qu'affermirent les deux premiers volumes, publiés en 1823, de l'*Histoire de la Révolution française* depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire.

La clarté du style et l'intérêt dramatique du récit recommandaient ces deux volumes; mais on sentait trop que l'auteur était dépourvu d'expérience et de connaissances spéciales. Il s'efforça d'acquérir pour les volumes suivants ce qui lui manquait. La fin de l'ouvrage, dont le dernier volume parut en 1827, fut de beaucoup supérieure au commencement; déjà on y sentait un écrivain mûri, bien qu'il se permît encore beaucoup de négligences et trop souvent un étrange laisser aller dans le style.

Cette histoire fut successivement retouchée et modifiée; mais l'auteur n'en fit jamais suffisamment disparaître le défaut capital, le fatalisme historique dont il l'avait empreinte. En dépit de blâmes et de flétrissures inévitables, il est toujours pour le plus fort et le triomphant; le vice et le crime le trouvent indulgent.

Quinze ans s'écoulèrent entre la publication de l'*Histoire de la Révolution* et celle du commencement de son grand ouvrage, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1840). Ces quinze années, il les avait passées au milieu des orages de la vie publique; les bouleversements politiques, les transformations sociales lui avaient beaucoup appris, et, suivant ses propres expressions, l'avaient rendu plus apte à saisir et à exposer les grandes choses faites pendant ces temps héroïques. Ne se croyant pas encore suffisamment renseigné, il employa les années 1841 à 1845 à voyager en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre pour explorer les champs de bataille et puiser dans les chancelleries des renseignements certains. L'immense applaudissement avec lequel son œuvre fut accueillie récompensa bien l'historien de la peine qu'il avait prise pour ne pas rester au-dessous de sa tâche.

Aujourd'hui ce qui frappe le plus dans cette vaste histoire, ce sont les conclusions où, recueillant les réflexions qui l'envahissent en foule au spectacle de la fin si désastreuse d'un règne prodigieux, l'historien homme d'État s'applique à faire apprécier, par l'énumération de ses qualités incomparables comme législateur, comme administrateur et comme capitaine, celui qu'il a nommé le plus grand des hommes. Et cet homme extraordinaire, il finit par nous le montrer entraîné de faute en faute jusqu'à présenter au monde le triste spectacle du génie descendu à l'état d'un pauvre insensé. Hélas! fallait-il que la France

fût condamnée à voir une folie plus grande et plus criminelle produire des désastres plus lamentables encore !

L'historien de la Révolution et de l'Empire écrit dans la langue commune, sans néologisme, sans archaïsme, sans faux coloris. Sa narration pleine de vie a une simplicité aisée et expressive. Son style est toujours clair jusqu'à la limpidité. Égal à lui-même à peu près partout, il a cependant traité avec un éclat particulier de talent certaines parties, telles que la première campagne d'Italie, le moment le plus glorieux de la vie de Napoléon, et les brillantes années du Consulat.

Ce qui manque à M. Thiers pour être à la hauteur des plus grands historiens, c'est une correction, une pureté constante ; c'est aussi la condensation, la précision. Orateur, après avoir été polémiste quotidien dans la presse, il n'a pas su se défier de l'habitude d'exposer longuement où il avait obtenu de si brillants succès. Il écrit trop vite pour être court.

Passage du Saint-Bernard par l'armée française[1].

Toutes les dispositions étaient achevées : les troupes commençaient à paraître ; le général Bonaparte, établi à Lausanne[2], les inspectait toutes, leur parlait, les animait du feu dont il était plein, et les préparait à l'immortelle entreprise qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal[3]. Il avait eu soin d'ordonner deux inspections : une première à Lausanne, une seconde à Villeneuve. Là, on passait en revue cha-

[1] Le général Bonaparte, alors premier consul, allait, dans l'immortelle campagne de 1800, chasser de l'Italie les Autrichiens maîtres de tout le bassin du Pô. — Le *col* du Saint-Bernard est situé au nord-est du mont du même nom, dans les Alpes Pennines (entre le mont Blanc et le mont Saint-Gothard), et conduit sur le revers italien dans le val d'Aoste.

[2] Lausanne, ville suisse, sur le revers oriental du mont Jura, capitale du canton de Vaud. — Villeneuve, petite ville suisse à l'extrémité orientale du lac de Genève. — Martigny, petite ville suisse, canton du Valais, à l'ouverture de la vallée de la Drance que suit la route qui conduit au *col* du Saint-Bernard. — Saint-Pierre, village entre le Martigny et le couvent du Saint-Bernard. — Saint-Remy, village sur le revers méridional, à deux lieues du col.

[3] Annibal, général carthaginois, qui conduisit son armée de l'Espagne en Italie en franchissant les Alpes et qui mit Rome à deux doigts de sa perte.

que fantassin, chaque cavalier ; et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car malgré toutes les peines qu'il s'était données, le premier consul voyait souvent arriver de vieux soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service. Il s'en plaignait vivement, et faisait réparer les omissions dont la précipitation ou la négligence des agents, toujours inévitable à un certain degré, était la cause. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers, pour réparer les harnais de l'artillerie. Il avait écrit lui-même plusieurs lettres sur ce sujet, en apparence si vulgaire ; et nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard. Pour éviter l'encombrement, le premier consul était à Martigny, dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République..... Il fit donner enfin l'ordre du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-Bernard, pour correspondre le plus longtemps possible avec le gouvernement et pour tout expédier lui-même au delà des monts. Berthier [1], au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard pour recevoir les divisions et le matériel que le premier consul allait lui envoyer.

Lannes passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai. Il commandait six régiments

[1] Berthier, Lannes, célèbres généraux devenus plus tard maréchaux de l'Empire.

de troupes d'élite parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride : c'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là une surprise ménagée par le premier consul ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et

fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions et particulièrement le matériel.

PASSAGE DU MATÉRIEL ET DE L'ARTILLERIE.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée, et avec le secours des soldats, on s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait

retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer ; les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner; mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard ; on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie, et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement, le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

BONAPARTE AU SAINT-BERNARD.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col le 20 avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes [1] sur un cheval fougueux ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

[1] Allusion au tableau du peintre David dans lequel le premier consul est représenté sur un cheval qui se cabre au milieu des rochers.

Entrée de Murat à Varsovie.

Le lendemain Murat, à la tête d'un régiment de chasseurs et des dragons de la division Beaumont, entra dans Varsovie. A partir de Posen, le peuple des petites villes et des campagnes avait paru moins démonstratif qu'à Posen, parce qu'il était comprimé par la présence des Russes. Mais chez une grande population, les élans sont proportionnés au sentiment de sa force. Tous les habitants de Varsovie étaient accourus hors des murs de la ville, à la rencontre des Français. Depuis longtemps les Polonais, par un instinct secret, regardaient les victoires de la France comme étant les victoires de la Pologne elle-même. Ils avaient tressailli au bruit de la bataille d'Austerlitz, gagnée si près des frontières de la Gallicie; et celle d'Iéna, qui semblait gagnée sur la route même de Varsovie, l'entrée des Français dans Berlin, l'apparition de Davoust sur l'Oder, les avaient remplis d'espérance. Ils voyaient enfin ces Français si renommés, si attendus, et à leur tête ce brillant général de cavalerie, aujourd'hui prince, demain roi, qui conduisait leur avant-garde avec tant d'audace et d'éclat. Ils applaudirent avec transport sa bonne mine, sa contenance héroïque à cheval, et le saluèrent des cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur! vivent les Français!* Ce fut un délire général dans toutes les classes de la population. Cette fois, on pouvait considérer la résurrection de la Pologne comme un peu moins chimérique, en voyant apparaître la grande armée, qui, sous le grand capitaine, avait vaincu toutes les armées de l'Europe. La joie fut vive, profonde, sans réserve, chez ce malheureux peuple, victime si longtemps de l'ambition des cours du Nord, de la mollesse des cours du Midi, et se disant qu'enfin l'heure était venue où l'empereur des Français allait réparer les faiblesses des rois de France! Les Russes avaient détruit partout les vivres; mais l'empressement des Polonais y suppléa. On se disputait les

soldats et les officiers français pour les loger et les nourrir.

Deux jours après, l'infanterie du maréchal Davoust, qui n'avait pu suivre la cavalerie d'un pas égal, entra dans Varsovie. Ce fut la même ivresse, ce furent les mêmes démonstrations, à l'aspect de ces vieilles bandes d'Auerstaedt, d'Austerlitz et de Marengo. Tout paraissait beau dans ce premier moment où la prévoyance des difficultés était comme étouffée par la joie et l'espérance!

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, p. 271-272.)

Entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur un radeau placé au milieu du Niémen (juin 1807).

Napoléon voulut qu'un certain apparat présidât à cette rencontre des deux princes les plus puissants de la terre s'abouchant pour terminer leur sanglante querelle. Il fit placer par le général d'artillerie Lariboissière un large radeau au milieu du Niémen, à égale distance et en vue des deux rives du fleuve. Avec tout ce qu'on put réunir de riches étoffes dans la petite ville de Tilsit, on construisit un pavillon sur une partie du radeau, pour y recevoir les deux monarques. Le 25, à une heure de l'après-midi, Napoléon s'embarqua sur le fleuve, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neuchâtel, des maréchaux Bessières et Duroc, du grand-écuyer Caulaincourt. Au même instant Alexandre quittait l'autre rive, accompagné du grand-duc Constantin, des généraux Benningsen et Ouwarow, du prince de Labanoff et du comte de Lieven. Les deux embarcations atteignirent en même temps le radeau placé au milieu du Niémen, et le premier mouvement de Napoléon et d'Alexandre, en s'abordant, fut de s'embrasser. Ce témoignage d'une franche réconciliation, aperçu par les nombreux spectateurs qui bordaient le fleuve, car le Niémen n'est pas en cet endroit plus large que la Seine, excita de vifs applaudissements. Les deux armées en effet étaient rangées le long du Niémen ; le peuple à demi sauvage de ces campagnes s'était

joint à elles ; et les témoins de cette grande scène, peu versés dans les secrets de la politique, en voyant leurs maîtres s'embrasser, croyaient la paix conclue et l'effusion de leur sang désormais arrêtée.

Après ce premier témoignage, Alexandre et Napoléon se rendirent dans le pavillon qui avait été préparé pour les recevoir. « Pourquoi nous faisons-nous la guerre ? » se demandèrent-ils l'un à l'autre, en commençant cet entretien. Napoléon, en effet, ne poursuivait dans la Russie qu'un allié de l'Angleterre, et la Russie, de son côté, bien que justement inquiète de la domination continentale de la France, servait les intérêts de l'Angleterre beaucoup plus que les siens en s'acharnant dans cette lutte autant qu'elle venait de le faire. « Si vous en voulez à l'Angleterre, et rien qu'à elle, dit Alexandre à Napoléon, nous serons facilement d'accord, car j'ai à m'en plaindre autant que vous. » Il raconta alors ses griefs contre la Grande-Bretagne, l'avarice, l'égoïsme dont elle avait fait preuve, les fausses promesses dont elle l'avait leurré, l'abandon dans lequel elle l'avait laissé, et tout ce que lui inspirait enfin le ressentiment d'une guerre malheureuse qu'il avait été obligé de soutenir avec ses seules forces. Napoléon, cherchant quels étaient chez son interlocuteur les sentiments qu'il fallait flatter, s'aperçut bien vite que deux surtout le dominaient actuellement : d'abord une humeur profonde contre des alliés, ou pesants comme la Prusse, ou égoïstes comme l'Angleterre, et ensuite un orgueil très-sensible et très-humilié. Il s'attacha donc à prouver au jeune Alexandre qu'il avait été dupe de ses alliés, et en outre qu'il s'était conduit avec noblesse et courage. Il s'efforça de lui persuader que la Russie se trompait en voulant patronner des voisins ingrats et jaloux comme les Allemands, et servir les intérêts de marchands avides comme les Anglais. Il attribua cette erreur à des sentiments généreux poussés à l'excès, à des malentendus que des ministres inhabiles ou corrompus avaient fait naître. Enfin il vanta singulièrement la bra-

voure des soldats russes, et dit à l'empereur Alexandre qu'on pouvait en réunissant les deux armées qui avaient si vaillamment lutté l'une contre l'autre à Austerlitz, à Eylau, à Friedland, mais qui toutes deux s'étaient comportées dans ces journées en vrais géants combattant un bandeau sur les yeux, qu'on pouvait maîtriser le monde, le maîtriser pour son bien et pour son repos. Puis, mais très-discrètement, il lui insinua qu'en faisant la guerre contre la France, c'était sans dédommagement possible que la Russie dépensait ses forces, tandis que si elle s'unissait avec elle pour dominer en Occident et en Orient, sur terre et sur mer, elle se ménagerait autant de gloire et certainement plus de profit. Sans s'expliquer davantage, il sembla se charger de faire la fortune de son jeune antagoniste beaucoup mieux que ceux qui l'avaient engagé dans une carrière où il ne rencontrait jusqu'ici que des défaites. Alexandre avait, il est vrai, des engagements avec la Prusse, et il fallait que son honneur sortît sauf de cette situation. Aussi Napoléon lui donna-t-il à entendre qu'il lui restituerait des États prussiens ce qu'il faudrait pour le dégager honorablement envers ses alliés : après quoi le cabinet russe serait libre de se livrer à une politique nouvelle, seule vraie, seule profitable, semblable en tout à celle de la grande Catherine.

Cet entretien, qui avait duré plus d'une heure, et qui avait touché à toutes les questions sans les approfondir, émut vivement Alexandre. Napoléon venait de lui ouvrir des perspectives nouvelles, ce qui plaît toujours à une âme mobile, et surtout mécontente. Plus d'une fois, d'ailleurs, Alexandre, au milieu de ses défaites, sentant vivement les inconvénients de cette guerre acharnée dans laquelle on l'avait entraîné contre la France, et les avantages d'un système d'union avec elle, s'était dit une partie de ce que Napoléon venait de lui dire, mais pas avec cette clarté, cette force, et surtout cette séduction d'un vainqueur qui se présente au vaincu les mains pleines de présents, la bouche remplie de paroles caressantes.

Alexandre fut séduit ; Napoléon le vit bien, et se promit de rendre bientôt la séduction complète.

Après avoir flatté le monarque, il voulut flatter l'homme : « Nous nous entendrons mieux, lui dit-il, vous et moi, en traitant directement, qu'en employant nos ministres, qui souvent nous trompent, ou ne nous comprennent pas, et nous avancerons plus les affaires en une heure, que nos négociateurs en plusieurs journées. Entre vous et moi, ajouta-t-il, il ne doit y avoir personne. » On ne pouvait pas flatter Alexandre d'une manière qui lui fût plus sensible, qu'en lui attribuant, sur ceux qui l'entouraient, une supériorité semblable à celle que Napoléon était en droit de s'attribuer sur tous ses serviteurs. En conséquence Napoléon lui proposa de quitter le hameau où il était logé, de s'établir dans la petite ville de Tilsit, qu'on neutraliserait pour le recevoir, et où ils pourraient eux-mêmes, personnellement, à toute heure, traiter de leurs affaires. Cette proposition fut acceptée avec empressement, et il fut convenu que M. de Labanoff se rendrait dans la journée à Tilsit, pour en régler les détails.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, p. 627-632.)

Alexandre séduit et enthousiasmé par les offres de Napoléon.

Qu'on se figure le jeune czar, humilié la veille, venant demander la paix au camp de Napoléon, n'ayant sans doute aucune inquiétude pour ses propres États, que l'éloignement sauvait des désirs du vainqueur, mais s'attendant à perdre une notable portion du territoire de son allié le roi de Prusse, et à se retirer déconsidéré de cette guerre ; qu'on se le figure transporté soudainement dans une sorte de monde, à la fois imaginaire et réel, imaginaire par la grandeur, réel par la possibilité, se voyant, au lendemain d'une défaite éclatante, sur la voie de conquérir la Finlande et une partie de l'empire turc, et de recueillir d'une guerre malheureuse plus qu'on

ne recueillait jadis d'une guerre heureuse, comme si l'honneur d'avoir été vaincu par Napoléon équivalait presque à une victoire, et en devait rapporter les fruits; qu'on se figure ce jeune monarque avide de gloire, la cherchant partout depuis sept années, tantôt dans la civilisation précoce de son empire, tantôt dans la création d'un nouvel équilibre européen, et ne rencontrant que d'immortelles défaites, puis trouvant tout à coup cette gloire si recherchée dans un système d'alliance avec son vainqueur, alliance qui devait le faire entrer en partage de la domination du monde, au-dessous, mais à côté du grand homme qui voulait bien le partager avec lui, et valoir à la Russie les belles conquêtes promises par Catherine à ses successeurs, tombées depuis Catherine dans le royaume des chimères ; qu'on se le figure, disons-nous, passant si vite de tant d'abattement à de si hautes espérances, et on comprendra sans peine son agitation, son enivrement, sa subite amitié pour Napoléon, amitié qui prit sur-le-champ les formes d'une affection enthousiaste, et assurément sincère, au moins dans ses premiers instants.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, p. 649.)

Héroïque résistance des carrés de la garde.

Les débris des bataillons de la garde, poussés pêle-mêle dans le vallon, se battent toujours sans vouloir se rendre. A ce moment on entend ce mot qui traversera les siècles, proféré selon les uns par le général Cambronne, selon les autres par le général Michel : *La garde meurt et ne se rend pas.* — Cambronne, blessé presque mortellement, reste étendu sur le terrain, ne veut pas que ses soldats quittent leurs rangs pour l'emporter. Le 2e bataillon du 3e de grenadiers, demeuré dans le vallon, réduit de cinq cents à trois cents hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les

armes et s'obstine à combattre. Serrant toujours ses rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, il attend une dernière attaque, et, assailli sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux, l'ennemi amène de l'artillerie, et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se resserre, ne présentant plus qu'une forme irrégulière, mais persistante. Il dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace, et protéger ainsi les blessés qui ont cherché asile dans son sein ; chargé encore une fois, il demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis ; trop peu nombreux pour rester en carré, il profite d'un moment de répit afin de prendre une forme nouvelle, et se réduit alors en un triangle tourné vers l'ennemi, de manière à sauver en rétrogradant tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Il est bientôt assailli de nouveau. « Ne nous rendons pas ! s'écrient ces braves gens, qui ne sont plus que cent cinquante. » Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable, et que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles !

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, p. 248-249.)

THIERRY (AUGUSTIN)

(1795-1856)

Augustin Thierry naquit à Blois. Sa vocation d'historien se révéla dès 1810, lorsqu'il achevait ses classes au collége de cette ville. La lecture des *Martyrs* de Châteaubriand lui fit concevoir une manière toute nouvelle de traiter l'histoire nationale et étrangère.

En 1820, il publia ses célèbres *Lettres sur l'histoire de France*, pour

servir d'introduction à l'étude de cette histoire. Avec une ardeur toute juvénile, et non sans quelque injustice à l'égard de ses devanciers, il ouvrait le feu contre l'ancienne école, les Mézeray, les Velly, les Garnier, les Millot, les Anquetil, qui avaient très-incomplétement atteint le but, mais qui enfin avaient bien fait quelque chose.

Passant de la théorie à la pratique, il publia en 1825 l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Son objet était d'exposer en détail la lutte nationale qui suivit la conquête de l'Angleterre par les Normands établis en Gaule ; de montrer, dans tout ce qu'en retrace l'histoire, les relations hostiles des deux peuples violemment établis sur le même sol, de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée, jusqu'à ce que du mélange et des rapports de leurs races, de leurs mœurs, de leurs besoins, de leurs langues, il se fût formé un seul peuple, une langue commune, une législation uniforme. Sa puissante imagination, appuyée des faits les plus authentiques, repeuple la vieille Angleterre de ses envahisseurs et de ses vaincus du onzième siècle ; il voit et nous fait voir leurs situations, leurs intérêts, leurs langages divers, le triomphe insolent des uns, la misère et la terreur des autres, tout le mouvement qui accompagne la guerre à mort de deux grandes masses d'hommes.

De graves erreurs ont été relevées dans cette belle histoire, surtout à la première édition. En particulier on crut y voir un système arrêté d'attaques contre l'Église et une intention préconçue de la rendre odieuse. De la part d'Augustin Thierry ce n'était qu'ignorance et préjugé. Dans les éditions postérieures il fit avec conscience d'importantes corrections.

La prévention presque haineuse contre le catholicisme qui animait les premiers écrits d'Augustin Thierry disparaît de son second grand ouvrage, les *Récits des temps Mérovingiens* (1840). A peine quelques paroles de dédain échappent-elles encore à l'historien philosophe. D'ailleurs ces *Récits* méritent toute leur réputation par le service qu'ils ont rendu à l'histoire de France, et par l'agrément tout nouveau et tout particulier de la narration en un sujet si épineux.

Augustin Thierry a été un grand écrivain en même temps qu'un grand historien. Le soin de la forme ne le préoccupait pas moins que celui du fond. Il s'était fait un style — style coloré, pittoresque, vif, ferme, mais jamais cherché, jamais emphatique ni déclamatoire, — qui lui est aussi propre que sa manière historique et à la perfection duquel il a employé d'incroyables efforts.

L'amélioration qui le préoccupait le plus dans les derniers temps de sa vie, c'était de corriger ce qui, dans ses écrits, pouvait être contraire à la saine philosophie, contraire particulièrement à la foi de l'Église et au respect qui lui est dû. Parti de l'incrédulité voltairienne, il en était arrivé à comprendre que le catholicisme est la vraie religion du genre humain, que toute la vérité se concentre dans le catholicisme.

Si le temps lui a manqué pour expurger ses ouvrages de toute

erreurs, au moins jusqu'à son dernier jour n'a-t-il cessé de tendre consciencieusement à ce but.

Meurtre de Thomas Beket.

Thomas Beket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table ; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault fils d'Ours prit ensuite la parole. « Nous venons, dit-il, de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous nous donniez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain Pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul par conséquent a le droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché ? est-ce du roi ou du pape ? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi ! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné ? — Aucunement, » répondit Beket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs siéges et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat ; mais c'est inutilement : quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours se levant tout à coup ; et les autres le suivirent vers la porte, en criant : *Aux armes !*

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux. Regnault s'arma dans l'avant-cour, et, prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la

maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie ; il ne le voulut point, et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque ; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel que Regnault fils d'Ours parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi ! à moi, loyaux servants du roi ! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur ; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher ; ils le conjurèrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient ; une voix cria : « Où est le traître ? » Beket ne répondit rien. — « Où est l'archevêque? — Le voici, répondit Beket ; mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement ? Quel est votre dessein ? — Que tu meures. — Je m'y résigne, vous ne me verrez pas fuir devant vos épées ; mais, au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement ; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement

qu'il n'en sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon nommé Edward Gryn et blessa Beket à la tête. Un second coup porté par un autre Normand le renversa la face contre terre ; un troisième lui fendit le crâne, et fut assené avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais ! »

(*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, t. III.)

THIERRY (AMÉDÉE-SIMON-DOMINIQUE)

(1797-1873)

Amédée Thierry, frère d'Augustin, naquit à Blois le 2 août 1797. Formé aux côtés de son frère et par ses exemples, il entreprit d'écrire l'histoire de la France en remontant à ses origines les plus reculées. Il se proposa d'offrir le tableau des émigrations et des établissements des Celtes, et celui de la conquête des Gaules, de son organisation et de sa destinée sous les Romains.

L'*Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, publiée en 1828, et qui est encore son meilleur ouvrage, lui valut, sous le ministère de M. de Vatimesnil, la chaire d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon (nov. 1828). Il écrivit ensuite l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, 3 vol. in-8°, 1840-1847 ; l'*Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe*, 2 vol. in-8°, 1856, le *Tableau de l'Empire romain*, les *Récits de l'Histoire romaine au quatrième et au cinquième siècle*, publiés dans la *Revue des deux Mondes* et continués jusqu'à la mort de l'auteur.

Amédée Thierry est un de nos bons historiens, mais il ne possède pas les qualités d'écrivain d'Augustin ; son style, exact et correct, a des lenteurs. Quant à ses idées, elles ne sont pas toujours justes. L'abbé Gorini et le P. Largent ont relevé chez lui des erreurs graves et des opinions d'un radicalisme dangereux.

Sous le gouvernement de juillet, Amédée Thierry fut préfet de la Haute-Saône, maître des requêtes au conseil d'État, puis conseiller d'État. L'Empire le créa sénateur (janvier 1860). Il était depuis longtemps membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Fondation de Marseille.

L'an 600 avant Jésus-Christ, un vaisseau phocéen vint jeter l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône. Il était conduit par un marchand nommé Euxène, occupé d'un voyage de découvertes. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobriges. Le roi de ce pays, que les historiens appellent Nann, accueillit avec amitié ces étrangers, et les emmena dans sa maison, où un grand repas était préparé, car ce jour-là il mariait sa fille. Mêlés parmi les prétendants, les Grecs prirent place au festin, qui se composait, selon l'usage, d'herbes cuites et de venaison.

La jeune femme, nommée Petta, ne parut point pendant le repas. La coutume ibérienne, adoptée par les Ségobriges, voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin, portant à la main un vase rempli de quelque boisson, et celui à qui elle présentait à boire devait être réputé l'époux de son choix.

Au moment où le festin s'achève, Petta entre tout à coup, promène rapidement ses regards sur les prétendants réunis autour de la table de son père, s'arrête en face d'Euxène et lui tend la coupe. Ce choix imprévu frappe de surprise tous les convives. Nann, croyant y reconnaître une inspiration supérieure et un ordre de ses dieux, appelle le Phocéen son gendre et lui concède pour dot le golfe où il a pris terre.

Aussitôt Euxène fit repartir pour Phocée son vaisseau et quelques-uns de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie. En attendant il travailla aux fondations d'une ville qu'il appela Massalie. Elle fut construite sur une presqu'île creusée en forme de port vers le midi, et attenante au continent par une étroite langue de terre.

Cependant les envoyés d'Euxène atteignent la côte de l'Asie Mineure et arrivent à Phocée. Ils exposent aux ma-

gistrats les merveilleuses aventures de leur voyage, et comment, dans des régions dont elle ignore presque l'existence, Phocée se trouve tout à coup maîtresse d'un territoire et de la faveur d'un roi puissant. Exaltés par ces récits, les jeunes gens s'enrôlent en foule, et le trésor public, se chargeant des frais de colonisation, leur fournit des vivres, des outils, des armes, diverses graines, ainsi que des plants de vigne et d'olivier. A leur départ, les émigrants prennent au foyer sacré de Phocée du feu destiné à brûler perpétuellement au foyer sacré de Massalie. Vivante et poétique image de l'affection qu'ils promettent à la mère-patrie.

Sorties du port, les longues galères phocéennes à cinquante rames, portant à la proue la figure sculptée d'un phoque, se rendent premièrement à Éphèse, où un oracle leur a ordonné de relâcher. Là, une femme d'un haut rang, Aristarché, révèle au chef de l'expédition que Diane, la grande déesse éphésienne, lui a ordonné en songe de prendre une de ses statues, et d'aller établir son culte en Gaule. Transportés de joie, les Phocéens accueillent à leur bord la prêtresse et sa divinité, voguent à pleines voiles vers les rivages des Ségobriges, et, après une heureuse traversée, parviennent enfin au port naissant de Massalie, qui, grâce au génie grec, ne tarda pas à devenir une des plus florissantes cités de la Gaule.

Attila et le poëte Marullus.

On raconte qu'au temps où les Huns occupaient Padoue, après le renversement d'Aquilée, un certain poëte, nommé Marullus, accourut du fond de la Calabre avec un poëme latin composé à la gloire d'Attila. Il sollicita et obtint la faveur de le réciter devant lui. Ravis d'une circonstance qui leur permettait de fêter dignement leur hôte, les magistrats padouans préparèrent un grand spectacle où furent conviés tous les personnages notables et lettrés de la haute Italie

Déjà la foule encombrait les gradins de l'amphithéâtre, et Marullus commençait à déclamer ses vers au bruit des applaudissements, quand le front du barbare se rembrunit tout à coup. Le poëte, suivant l'usage de ses pareils, attribuant à son héros une origine céleste, l'interpellait comme s'il eût été un dieu. « Qu'est-ce à dire ? s'écria Attila tout hors de lui. Comparer un homme mortel aux dieux immortels ! C'est une impiété dont je ne me rendrai point complice. » Et il ordonne que, sans désemparer, on brûle, au milieu de l'amphithéâtre, le mauvais poëte et ses mauvais vers.

Qu'on se représente le désarroi de la fête, la surprise des spectateurs qui n'osent remuer et voudraient être bien loin, les soldats huns chargés de brassées de bois qu'ils amoncellent dans l'arène, puis le poëte Marullus étendu pieds et poings liés sur le bûcher à côté de son malencontreux poëme.

Déjà les apprêts étaient terminés, et l'on approchait du bûcher les torches enflammées, lorsque Attila fit un signe : « C'est assez, dit-il, j'ai voulu donner une leçon à un flatteur ; maintenant n'effrayons point les poëtes véridiques qui voudraient célébrer nos louanges. »

Entrevue d'Attila et de saint Léon.

Les Huns étaient à Milan aux premiers jours d'été de l'an 452. Les grandes chaleurs développèrent des maladies dans leur armée gorgée de dépouilles et affaiblie par toute sorte d'excès. Dans cette situation, Attila dut prendre un parti. Passer le Pô, marcher hardiment sur Rome, forcer le passage des Apennins, et livrer à Aétius la bataille que celui-ci semblait fuir, c'était là le projet qui convenait le mieux à son orgueil, mais que ses soldats désapprouvaient. L'idée d'attaquer Rome les remplissait d'une crainte superstitieuse. Quoique l'inviolabilité de la métropole du monde romain eût disparu depuis un demi-siècle devant l'attentat d'Alaric et que

sa puissance, si souvent abaissée, ne fût plus qu'un mot, ce mot remuait toujours les cœurs, et l'ombre de la ville des Césars restait debout, environnée de la majesté des tombeaux. Lever l'épée sur elle semblait un arrêt de mort contre le profanateur. Le cœur d'Attila lui-même n'était pas inaccessible aux appréhensions superstitieuses. Toutefois, après avoir donné l'ordre à ses troupes de se concentrer au-dessous de Mantoue, sur la grande voie qui conduisait à Rome par les Apennins, il arriva au rendez-vous, encore incertain de ce qu'il déciderait.

Le projet d'Attila, confirmé par le mouvement de l'armée hunnique, répandit l'épouvante dans Rome. L'empereur, le sénat et le peuple s'accordèrent dans la pensée qu'il fallait s'humilier devant le conquérant barbare et l'éloigner à tout prix. Supplications, présents, offre d'un tribut pour l'avenir, on résolut de tout employer plutôt que de courir la chance d'un siége. Rome, jadis, refusa de traiter lorsque l'ennemi était à ses portes ; aujourd'hui elle avait hâte de traiter avant qu'il s'y présentât. Cependant, afin de couvrir autant que possible l'ignominie de la négociation par l'éminence du négociateur, on choisit pour chef de l'ambassade le successeur même de saint Pierre, le pape Léon, auquel furent adjoints deux sénateurs illustres.

Léon, que l'Église a surnommé *le Grand*, occupait le siége apostolique avec un éclat de talent et une autorité de caractère qui imposaient même aux païens. Les gens lettrés le proclamaient, par un singulier abus de langage, le Cicéron de la chaire catholique, l'Homère de la théologie et l'Aristote de la foi ; les gens du monde appréciaient en lui une intelligence ferme, toujours droite, et une rare finesse unie au don de persuader. Ces qualités avaient fait de Léon un négociateur utile dans les choses du siècle, en même temps qu'un pasteur éminent dans l'Église. L'histoire nous le dépeint comme un vieillard d'une haute taille et d'une physionomie noble, que sa longue chevelure rendait encore plus vénérable. C'était

sur lui que l'empereur et le sénat comptaient surtout pour arrêter Attila. Il n'y avait pas jusqu'à son nom de *Leo*, « lion », qui ne semblât d'un favorable augure pour cette négociation difficile, et le peuple lui appliquait comme une prophétie ce verset des Proverbes de Salomon: « Le juste est un lion qui ne connaît ni l'hésitation ni la crainte. »

Les ambassadeurs voyagèrent à grandes journées, afin de joindre Attila avant qu'il eût passé le Pô. Ils le rencontrèrent un peu au-dessous de Mantoue. Ce fut un moment grave dans l'existence de la ville de Rome que celui où trois de ses enfants les plus illustres vinrent mettre aux pieds d'un roi barbare la rançon du Capitole. Ce fut un moment non moins solennel dans la vie d'Attila. L'idée d'avoir à ses genoux Rome suppliante, attendant de sa bouche avec tremblement un arrêt de vie ou de mort, abaissant la toge sénatoriale et la tiare des successeurs de Pierre devant celui qu'elle traitait naguère comme un barbare, employant en un mot pour le fléchir tout ce qu'elle possédait de grandeur au ciel et sur la terre, cette idée le remplit d'une joie qu'il ne savait pas dissimuler. Se faire reconnaître vainqueur suffisait d'autant plus à sa vanité que, d'un mot, il brisait l'épée d'Aétius. Il ordonna donc qu'on lui amenât les ambassadeurs, prêt à les recevoir avec toute l'affabilité dont il était capable.

Pour cette entrevue solennelle, les négociateurs avaient pris les insignes de leur dignité. Léon, revêtu de ses habits pontificaux, portait une mitre de soie brochée d'or, arrondie à la manière orientale, une chasuble de pourpre brune, avec un pallium orné d'une petite croix rouge sur l'épaule droite et d'une autre plus grande au côté gauche de la poitrine. Sitôt qu'il parut, il devint l'objet de l'attention et des prévenances du roi des Huns. Ce fut lui qui exposa les propositions de l'empereur, du sénat et du peuple romain. En quels termes le fit-il ? Comment parvint-il à déguiser sous la dignité du langage ce qu'avait de honteux une demande de paix sans combat? Com-

ment conserva-t-il encore à sa ville quelque grandeur en la montrant à genoux? L'histoire, qui voile si souvent ses secrets, nous a dérobé celui-là. Sans doute il évoqua la puissance des saints Apôtres, pour protéger la cité gardienne de leurs tombeaux, et il rappela le conquérant au sentiment de sa propre fragilité par l'exemple de la fragilité des nations. Quoi qu'il en soit, le succès couronna son entreprise. Attila lui accorda ce qu'il était venu chercher, la paix moyennant un tribut annuel.

Par l'accord conclu le 6 juillet 452, jour de l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul, le terrible envahisseur promit de quitter l'Italie. Dès le lendemain, l'armée des Huns commença sa retraite dans la direction du Norique.

BARANTE (A. G. PROSPER BRUGIÈRE, BARON DE)

(1782-1866)

M. de Barante naquit à Riom, en 1782; sa vie fut partagée entre d'importantes fonctions administratives et politiques et le culte des lettres.

Il donna en 1809 son premier ouvrage, le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, où il eut le tort de soutenir cette doctrine fataliste que « l'esprit humain est soumis à l'empire de la nécessité et irrévocablement destiné à parcourir une route déterminée, ainsi que font les astres. »

Dans le second ouvrage de M. de Barante, dont la publication commença en 1824, dans *l'Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1364-1477), son grand titre littéraire et historique, le fatalisme se montre en traits moins accusés que dans le *Tableau de la littérature*, mais il y est encore trop question des causes nécessaires, de la *marche nécessaire et inévitable* des choses.

L'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* appartient à l'école qu'on a nommée descriptive, dont la devise est : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, « on écrit pour raconter, non pour prouver, » et qui interdit à l'histoire toute opinion, toute conclusion. Moins impassible cependant qu'il n'en a l'air, il ne laisse pas de faire ressortir

son jugement qui est que le quinzième siècle a été un des siècles les plus malheureux de l'histoire humaine.

M. de Barante crut avec raison que le meilleur moyen de rendre sa narration intéressante était de la composer avec les documents originaux, avec Froissart, avec Commines, etc., — tout en se gardant bien de faire de son travail un tissu de citations textuelles. — Quand nous avions dans les chroniques de si attachants récits, quand le passé nous avait légué sa peinture fidèle et laissé sa trace vivante, il pensa, comme son maître Augustin Thierry, qu'il convenait à l'historien de s'approprier ces richesses, au lieu de se borner, comme on faisait jadis, à des compositions artificielles, sans charme, sans vie et sans vérité.

Les travaux historiques publiés par M. de Barante depuis l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, montrent chez lui un grand progrès philosophique et religieux. L'auteur de l'*Histoire de la Convention nationale* (1851-1853) et de l'*Histoire du Directoire de la République française* (1855) a décidément retrouvé la croyance à la liberté : on voit enfin en lui un historien moraliste.

Il arrive pleinement aux sentiments chrétiens dans son dernier écrit, *De la Révolution*, où il emploie tout son talent à prouver qu'aucun progrès politique ou social n'est possible sans un progrès moral et religieux fondé sur la force régénératrice de l'Évangile.

M. de Barante était pair de France et membre de l'Académie française.

Mort de Jeanne d'Arc.

Jeanne fut condamnée à être brûlée vive. Quand cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleurer. « Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, dit-elle, des cruautés et des injustices qu'on me fait. »

« Ah ! maître Pierre, dit-elle à un assesseur qui lui avait montré quelque intérêt, où serai-je aujourd'hui ? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu ? répondit-il. — Oui, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère bien aller en paradis. »

Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier ; Jeanne le désirait avec ardeur.

Le 30 mai, elle monta dans la charrette du bourreau; frère Martin l'Advenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé justice dans le procès,

étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.

Dans le chemin, elle priait si dévotement et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice : « Ah ! Rouen ! dit-elle, Rouen, est-ce ici que je dois mourir ? »

Ensuite elle se mit à genoux et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, à sainte Catherine et à sainte Marguerite. Elle laissait voir tant de ferveur, que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailly, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix ; un Anglais en fit une de deux bâtons et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa ; mais elle désira avoir celle de la paroisse : on alla la querir, et elle la serra étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant des gens de guerre, des Anglais, et même quelques capitaines, commencèrent à se lasser de tant de délais : « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous faire dîner ici ? disaient les uns. — Donnez-la-nous, disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais ton office, » disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit ; elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher : des gendarmes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Frère Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle ; il y était encore que le bourreau alluma le feu : « Jésus ! » s'écria Jeanne ; et elle fit descendre le bon prêtre. « Tenez-vous en bas, dit-elle ;

levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Elle assura encore que les *voix* venaient de Dieu, qu'elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu'elle n'avait rien fait que par ordre de Dieu. Ainsi, protestant de son innocence et se recommandant au ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme ; le dernier mot qu'on put distinguer fut : « Jésus ! »

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes ; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris. Les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son vrai seigneur ; ah ! nous sommes perdus ; on a brûlé une sainte ! Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne ! » Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flamme au-dessus du bûcher. Mais ce qui fut le plus merveilleux, c'est ce qui advint à un homme d'armes anglais. Il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher : quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée de Jeanne qui criait : « Jésus ! » le cœur lui manqua et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu.

Il demeura établi dans les esprits, en France et dans les pays chrétiens, que les Anglais avaient cruellement mis à mort cette pauvre fille par basse vengeance, par colère de leurs défaites, et en mettant leur volonté à la place de la justice.

Les Bourguignons eux-mêmes ne partageaient en rien le sentiment des Anglais, et chez eux on parla toujours de la Pucelle comme d'une fille merveilleuse, vaillante à

la guerre et qui ne méritait en rien cette horrible sentence.

MICHELET (Jules)

(1798-1873)

Jules Michelet naquit à Paris. Il était fils d'un imprimeur qui lui fit faire de bonnes études.

Il débuta en 1821, comme professeur d'histoire au collége Rollin, où il enseigna également les langues anciennes et la philosophie jusqu'en 1826. Durant ce temps, en 1825, il donna son premier ouvrage, le *Tableau chronologique de l'histoire moderne depuis la prise de Constantinople par les Turcs et le Tableau synchronique de l'histoire moderne*. La même année il publia un lumineux et substantiel *Précis d'histoire moderne*, où il commença à manifester des opinions libérales, qui devaient bientôt devenir décidément antichrétiennes, en s'élevant avec force contre ce qu'il appelait l'intolérance et le fanatisme.

Après la publication de divers autres travaux, M. Michelet fut créé, en 1830, chef de la section historique aux Archives du royaume, et choisi par M. Guizot pour son suppléant à la Sorbonne. Bientôt il se vit nommer professeur d'histoire à l'École normale. Tout favorisait et décidait irrévocablement sa vocation.

Les faits, les idées qu'il recueillait aux Archives royales, dans ce riche dépôt des actes officiels de la monarchie, sa double position lui permettait de les enseigner aux jeunes professeurs « qui ont su les répandre à leur tour sur tous les points de la France. » Il ne tarda pas à faire profiter directement le public lui-même du résultat de ses recherches et de ses méditations, et donna les premiers volumes de l'*Histoire de France*, qui lui valurent la succession de Daunou au Collége de France, et celle du comte Reinhard à l'Académie des sciences morales. Les suites de ce grand ouvrage parurent à des distances inégales, et obtinrent le même succès dans un certain public.

Nous dirons rapidement quels sont les qualités et les défauts de cet historien qui avait reçu de grands dons, mais en abusa.

Dans les premiers volumes il généralise trop, dans les derniers il est trop digressif. Excepté dans les parties les plus parfaites de son œuvre, tels que le règne de saint Louis, l'histoire de Jeanne d'Arc, l'exposition du gouvernement de Louis XI, il admet une multitude de hors-d'œuvre qui coupent l'unité et distraient l'attention; d'un autre côté, il sous-entend la moitié des faits, si bien qu'il faut déjà connaître remarquablement son histoire pour le comprendre. Il raconte rarement; au récit, il substitue l'argumentation, le pamphlet, les attaques

continuelles contre les opinions et les principes qu'il n'aime pas. Dialogues, apostrophes, exclamations, invectives, exhortations, confidences, l'individualité si originale de l'historien mêlée à tous ses récits, voilà ce qui forme la trame de ses étranges histoires.

Et cependant peu d'historiens ont remonté aux sources, ont fouillé les documents aussi laborieusement, aussi persévéramment que lui. Que n'a-t-il su mieux user de sa science pour le profit de la vérité religieuse, politique et sociale !

Après avoir si longtemps cultivé l'histoire, M. Michelet se tourna brusquement vers d'autres études. Il s'engoua pour l'histoire naturelle, et, en 1856, publia un livre intitulé : *l'Oiseau*. Nous en donnons un extrait qui suffira pour montrer que nulle part ce chaud coloriste n'a déployé une si riche palette.

M. Michelet était membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

La Pucelle d'Orléans.

SA MISSION, SON PAYS, SA NAISSANCE.

L'originalité de la Pucelle, ce qui fit son succès, ce ne fut pas tant sa vaillance, ou ses visions, ce fut son bon sens. A travers son enthousiasme, cette fille du peuple vit la question et sut la résoudre.

Le nœud que les politiques et les incrédules ne pouvaient délier, elle le trancha. Elle déclara, au nom de Dieu, que Charles VII était l'héritier : elle le rassura sur sa légitimité dont il doutait lui-même. Cette légitimité, elle la sanctifia, menant son roi droit à Reims, et gagnant de vitesse sur les Anglais l'avantage décisif du sacre.

Il n'était pas rare de voir les femmes prendre les armes. Elles combattaient souvent dans les siéges, témoin les trente femmes blessées à Amiens, témoin Jeanne Hachette. Au temps de la Pucelle et dans les mêmes années, les femmes de Bohême se battaient comme les hommes, dans les guerres des Hussites.

L'auteur établit ensuite que l'originalité de la Pucelle n'est pas non plus dans ses visions, parce qu'au moyen âge, et même au quinzième siècle, beaucoup de personnes eurent des visions, et il continue ainsi:

La Lorraine était, ce semble, l'une des dernières pro-

vinces où un tel phénomène eût dû se présenter. Les Lorrains sont braves, batailleurs, mais volontiers intrigants et rusés. Si le grand Guise sauva la France avant de la troubler, ce ne fut pas par des visions. Nous trouvons deux Lorrains au siége d'Orléans, et tous deux y déploient le naturel facétieux de leur spirituel compatriote Callot: l'un est le canonnier maître Jean qui faisait si bien le mort; l'autre est un chevalier qui fut pris par les Anglais, chargé de fers, et qui à leur départ revint à cheval sur un moine anglais.

La Lorraine des Vosges a, il est vrai, un caractère plus grave. Cette partie élevée de la France, d'où descendent de tous côtés des fleuves vers toutes les mers, était couverte de forêts, forêts vastes et telles que les Carlovingiens les jugeaient les plus dignes de leurs chasses impériales. Dans les clairières de ces forêts s'élevaient les vénérables abbayes de Luxeuil et de Remiremont; celle-ci, comme on sait, gouvernée par une abbesse qui était princesse du Saint-Empire, qui avait ses grands officiers, toute une cour féodale, qui faisait porter par son sénéchal l'épée nue devant elle. Cette royauté de femme avait eu pour vassal, et pendant longtemps, le duc de Lorraine.

Ce fut justement entre la Lorraine des Vosges et celle des plaines, entre la Lorraine et la Champagne, que naquit, à Domremy, la belle et brave fille qui devait porter si bien l'épée de la France...

Le père de Jeanne, Jacques d'Arc, était un digne Champenois. Jeanne tint sans doute de son père. Elle n'eut point l'âpreté lorraine, mais bien plutôt la douceur champenoise; la naïveté mêlée de sens et de finesse, comme vous la trouvez dans Joinville.

Cette Marche de Lorraine et de Champagne avait en tout temps cruellement souffert de la guerre; longue guerre entre l'est et l'ouest, entre le roi et le duc pour la possession de Neufchâteau et des places voisines; puis guerre du nord au sud, entre les Bourguignons et les Armagnacs. Le souvenir de ces guerres sans pitié n'a pu

s'effacer jamais. On montrait naguère encore, près de Neufchâteau, un arbre antique au nom sinistre, dont les branches avaient sans doute porté bien des fruits humains : *Le Chêne des partisans.*

Les pauvres gens des Marches avaient l'honneur d'être sujets directs du roi, c'est-à-dire qu'au fond ils n'étaient à personne, n'étaient appuyés ni ménagés de personne, qu'ils n'avaient de seigneur, de protecteur que Dieu. Les populations sont sérieuses dans une telle situation ; elles savent qu'elles n'ont à compter sur rien, ni sur les biens ni sur la vie. Elles labourent, et le soldat moissonne. Nulle part le laboureur ne s'inquiète davantage des affaires du pays ; personne n'y a plus d'intérêt : il en sent si rudement les moindres contre-coups ! Il s'informe, il tâche de savoir, de prévoir ; du reste, il est résigné, quoi qu'il arrive, il s'attend à tout, il est patient et brave. Les femmes mêmes le deviennent.

Jeanne était la troisième fille d'un laboureur, Jacques d'Arc, et d'Isabelle Romée. Elle eut deux marraines, dont l'une s'appelait *Jeanne*, l'autre *Sibylle.*

Le fils aîné avait été nommé Jacques, un autre Pierre. Les pieux parents donnèrent à l'une de leurs filles le nom plus élevé de saint Jean. Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. Elle n'apprit ni à lire ni à écrire ; mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère... Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même...

Nous avons sur la piété de Jeanne un touchant témoignage, celui de son amie d'enfance, de son amie de cœur, Haumette, plus jeune de trois ou quatre ans. « Que de fois, dit-elle, j'ai été chez son père, et couché avec elle de bonne amitié !... C'était une bien bonne fille, simple

et douce. Elle allait volontiers à l'église et aux saints lieux; elle filait, faisait le ménage, comme font les autres filles, elle se confessait souvent, elle rougissait quand on lui disait qu'elle était trop dévote, qu'elle allait trop à l'église. » Un laboureur, appelé aussi en témoignage, ajoute qu'elle soignait les malades, donnait aux pauvres. « Je le sais bien, dit-il; j'étais enfant alors, et c'est elle qui m'a soigné. » Tout le monde connaissait sa charité, sa piété. Ils voyaient bien que c'était la meilleure fille du village.

Les Migrations des oiseaux [1].

Être éminemment électrique, l'oiseau est plus qu'aucun autre en rapport avec nombre de phénomènes de météorologie, de chaleur et de magnétisme que nos sens ni notre appréciation n'atteignent pas. Il les perçoit dans leur naissance, dans leurs premiers commencements, bien avant qu'ils se prononcent. Il en a comme une espèce de prescience physique. Quoi de plus naturel que l'homme, d'une perception plus lente, et qui ne les sent qu'après coup, interroge ce précurseur instinctif qui les annonce? C'est le principe des augures.

La météorologie, spécialement, en tirerait un grand avantage. Elle aura des moyens plus sûrs. Mais déjà elle trouvait un guide dans la prescience des oiseaux. Plût au ciel que Napoléon, en septembre 1811, eût tenu compte du passage prématuré des oiseaux du Nord. Les cigognes et les grues l'auraient bien informé; dans leur émigration précoce, il eût deviné l'imminence du grand et terrible hiver. Elles se hâtèrent vers le Midi, et lui, il resta à Moscou.

Au milieu de l'Océan, l'oiseau fatigué qui repose une nuit sur le mât d'un vaisseau entraîné loin de sa route par ce mobile abri, la retrouve néanmoins sans peine. Il reste dans un rapport si parfait avec le globe et

[1] Comparer ce morceau à la description de Châteaubriand, p. 190.

si bien orienté, que le lendemain matin il prend le vent sans hésiter : la plus courte consultation avec lui-même lui suffit. Il choisit sur l'abîme immense, uniforme, et sans autre voie que le sillage du vaisseau, la ligne précise qui le mène où il veut aller. Là ce n'est point comme sur terre : nulle observation locale, nul point de repère, nul guide ; les seuls courants de l'air, en rapport avec ceux de l'eau, peut-être aussi d'invisibles courants magnétiques, pilotent ce hardi voyageur.

Science étrange ! non-seulement l'hirondelle sait en Europe que l'insecte qui lui manque ici l'attend ailleurs, et le cherche en voyageant en longitude, mais, en latitude même et sous les mêmes climats, le loriot des États-Unis sait que la cerise est mûre en France, et part sans hésitation pour venir récolter nos fruits.

On croit à tort que ces migrations se font en leur saison, sans choix précis du jour, à des époques indéterminées. Nous avons pu observer au contraire la nette et lucide décision qui y préside, pas une heure plus tôt ni plus tard.

Quand nous étions à Nantes (octobre 1851), la saison étant très-belle encore, les insectes nombreux et la pâture des hirondelles facile et plantureuse, nous eûmes cet heureux hasard de voir la sage république en une immense et bruyante assemblée siéger, délibérer sur le toit d'une église Saint-Félix, qui domine l'Erdre et, de côté, la Loire. Pourquoi ce jour, cette heure, plutôt qu'une autre? Nous l'ignorions; bientôt nous pûmes le comprendre.

Le ciel était beau le matin, mais avec un vent qui soufflait de la Vendée. Mes pins se lamentaient, et de mon cèdre ému sortait une basse et profonde voix. Les fruits jonchaient la terre. Nous nous mîmes à les ramasser. Peu à peu le temps se voila, le ciel devint fort gris, le vent tomba, tout devint morne. C'est alors, vers quatre heures, qu'en même temps, de tous les points et du bois, et de l'Erdre, et de la ville, et de la Loire, et de la Sèvre, je pense, d'infinies légions, à obscurcir le jour, vinrent

se condenser sur l'église avec mille voix, mille cris, des débats, des discussions. Sans savoir cette langue, nous devinions très-bien qu'on n'était pas d'accord. Peut-être les jeunes, retenus par ce souffle tiède d'automne, auraient voulu rester encore. Mais les sages, les expérimentés, les voyageurs éprouvés, insistaient pour le départ. Ils prévalurent; la masse noire, s'ébranlant à la fois comme un immense nuage, s'envola vers le sud-est, probablement vers l'Italie. Ils n'étaient pas à trois cents lieues (quatre ou cinq heures de vol) que toutes les cataractes du ciel s'ouvraient pour abîmer la terre; nous crûmes un moment au déluge. Retirés dans notre maison qui tremblait aux vents furieux, nous admirions la sagesse des devins ailés qui avaient si prudemment devancé l'époque annuelle.

Évidemment ce n'était pas la faim qui les avait chassés. En présence d'une nature belle et riche encore, ils avaient senti, saisi l'heure précise sans la devancer. Le lendemain, c'eût été tard. Tous les insectes, abattus par cette immensité de pluie, étaient devenus introuvables; tout ce qui en subsistait vivant s'était réfugié dans la terre.

Du reste, ce n'est pas la faim seule, la prévoyance de la faim, qui décide aux migrations les espèces voyageuses. Si ceux qui vivent d'insectes sont forcés de partir, les mangeurs de baies sauvages pourraient rester à la rigueur. Qui les pousse? Est-ce le froid? La plupart y résisteraient. A ces causes spéciales, il faut en ajouter une autre, plus générale et plus haute, c'est le besoin de lumière.

De même que la plante suit invinciblement le jour et le soleil, de même que le mollusque (nous l'avons dit) s'élève et vit de préférence vers les régions mieux éclairées, l'oiseau, dont l'œil est si sensible, s'attriste des jours abrégés, des brouillards de l'automne. Cette diminution de lumière que nous aimons parfois pour telles causes morales, elle est pour lui une tristesse, une mort... « De la lumière ! plus de lumière !... Plutôt mou-

rir que de ne plus voir le jour !... » C'est le vrai sens du dernier chant d'automne, du dernier cri à leur départ d'octobre. Je l'entendais dans leurs adieux.

(*L'Oiseau.* L'Orage et l'Hiver, Migrations.)

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS)

(1791-1870)

Abel-François Villemain naquit à Paris le 10 juin 1791. Sa mère, douée d'un esprit très-distingué, veilla sur son éducation avec la plus tendre sollicitude. Quand il eut l'âge de commencer ses études classiques, elle le confia aux soins de Gustave Planche, qui lui inspira l'amour du grec et le goût de la belle antiquité. Dans cette pension de l'helléniste le plus distingué de Paris, vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec, aux exercices de la fin de l'année. Il suivit le cours du Lycée impérial, aujourd'hui collége Louis-le-Grand. Ses classes terminées, il commença l'étude du droit. Fontanes, qui le rencontra dans le monde, lui ouvrit la carrière littéraire en l'appelant dans l'enseignement : il le nomma, pour ses débuts, professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne (1810).

Son talent d'écrivain se manifesta de bonne heure dans les luttes académiques, où il obtint plusieurs fois le prix d'éloquence. Le succès de son premier concours en 1812, pour l'éloge de Montaigne, le fit recevoir avec la plus grande distinction dans tous les salons littéraires. Il obtint une seconde couronne, le 21 avril 1814, pour un discours sur les avantages et les inconvénients de la critique, et, par une dérogation extraordinaire, il lut lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut, en présence du roi de Prusse, d'Alexandre, de toute l'élite de l'armée alliée. Un éloquent et solide éloge de Montesquieu lui valut une troisième fois les lauriers académiques, en 1816.

M. Villemain préludait ainsi, très-jeune, à ses grands travaux : l'*Histoire de Cromwell*, qui lui valut la croix de la Légion d'honneur, et un siége à l'Académie française, avant l'âge de trente ans ; le *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle* ; le *Tableau de la littérature au moyen âge* en Italie, en Espagne et en Angleterre, résumés de son brillant professorat au collége de France.

En 1830, il entra dans la vie publique, et se distingua à la tribune parlementaire comme dans sa chaire de littérature française, d'abord comme simple député, et plus tard comme ministre de l'instruction publique. A l'Académie, malgré sa jeunesse, il avait bientôt acquis une autorité prépondérante, et en 1833, il fut nommé secrétaire perpétuel

en remplacement d'Andrieux. Il eut ainsi l'occasion de composer ces *rapports* annuels sur les concours qui témoignent de qualités littéraires dont on n'avait jamais vu une réunion si brillante et si bien appropriée.

M. Villemain n'a pas moins étudié l'antiquité que les temps modernes et contemporains. Ce n'est pas seulement, comme La Harpe, un latiniste, c'est un helléniste profond. Il l'a prouvé par deux beaux livres, son *Essai sur Pindare* et ses *Études sur les Pères grecs* condensées dans un ouvrage à peu près irréprochable dont nous donnerons quelques extraits, le *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

L'éloquence chrétienne au quatrième siècle.

Le quatrième siècle est la grande époque de l'Église primitive et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Église se fonda, et devint une puissance publique ; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillants génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éminents ont rempli l'intervalle d'Athanase à saint Augustin ! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain ! Quels talents déployés dans de mystiques débats ! Quel pouvoir exercé sur la croyance des hommes ! Quelle transformation de la société tout entière, à la voix de cette religion qui passe des Catacombes sur le trône des Césars, qui dispose du glaive, après l'avoir émoussé par ses martyrs, et n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions !

Dans nos temps modernes, et surtout dans la France au dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Nos orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV ;

et ils en sont eux-mêmes revêtus et parfois éblouis. Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais, dans le quatrième siècle, la sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages, c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par des barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout, dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux qui devait succéder à l'empire romain.

(*Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, p. 81-82.)

Saint Ambroise.

Ce fut aussi la Gaule qui vit naître Ambroise, mais dans une famille romaine. Son père, un des premiers dignitaires de l'empire, était préfet de la Gaule méridionale. Il tenait à Trèves ou à Lyon le siége de son gouvernement, qui s'étendait sur une partie de l'Espagne et de la Mauritanie.

Né dans le palais du prétoire, vers l'an 340, Ambroise, dont la mère et la sœur étaient attachées au christianisme, eut son enfance entourée de pieuses promesses et presque de fabuleux augures. On raconta de lui, comme de Platon, que dormant un jour exposé à l'air dans son berceau, un essaim d'abeilles était venu voler sur son visage, et que même quelques-unes se glissèrent, sans le blesser, dans sa bouche entr'ouverte. La nourrice fut effrayée. Le père, qui se promenait près de l'enfant avec

sa femme et sa fille aînée, ne voulut pas, dit-on, interrompre le prodige; et quand il vit l'essaim d'abeilles s'envoler au plus haut des airs, il s'écria : « Cet enfant, s'il vit, sera quelque chose de grand ! »

Ambroise reçut d'abord dans les Gaules l'éducation la plus lettrée, selon le goût du siècle. Son père étant venu à mourir, il fut, très-jeune encore, conduit à Rome avec sa mère, sa sœur et un frère qu'il aimait tendrement, et dont il a célébré la mémoire. La maison de sa mère, veuve opulente d'un des grands officiers de l'empire, était fréquentée par les prêtres de l'Église de Rome; le jeune Ambroise remarquait l'empressement avec lequel sa mère et sa sœur baisaient la main de ces hôtes respectés; car cet usage servile, inconnu dans l'Orient, régnait dès lors en Italie. Ambroise, avec la naïveté et peut-être la malice de son âge, venait quelquefois vers sa mère et sa sœur leur présenter sa main, disant qu'elles devaient aussi la baiser, parce qu'il était sûr de devenir un jour évêque. Cependant il se livrait assidûment à l'étude des lettres grecques, de la philosophie et du droit civil. Il suivit le barreau, plaida des causes avec tant d'éclat, que le préfet du prétoire le choisit pour conseil. Son frère Satyrus entra dans la même carrière. Sa sœur avait reçu le voile religieux des mains du pontife Libère.

La naissance et les talents d'Ambroise l'appelèrent aux emplois publics; et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procurateur de la Ligurie et de la province Æmilia. Probus, en lui déléguant cette charge, se servit d'une expression remarquable pour caractériser la justice et la douceur dont il lui faisait un devoir : « Allez, dit-il, et agissez non comme un juge, mais comme *un évêque.* » Ce conseil parut plus tard une prédiction.

Arrivé dans Milan, capitale de la province, Ambroise se fit admirer par ses vertus, et devint si cher au peuple, que son éloignement eût paru le plus grand malheur.

Milan était divisé en catholiques et en ariens. L'archevêque Auxence, qui tenait toujours à l'arianisme, malgré des professions de foi plus ou moins équivoques selon le temps, vint à mourir. Les évêques de la province étaient réunis pour lui nommer un successeur, que le peuple devait confirmer par son suffrage; mais, dans le concile et dans le peuple, les deux partis, égaux en force, se disputaient l'élection avec une animosité qui pouvait devenir sanglante.

Ambroise parut dans l'église pour apaiser le désordre. Il parlait au peuple avec beaucoup d'éloquence, lorsque, dit-on, un enfant s'écria : « Ambroise évêque ! » Dans la superstition du temps, cette voix de l'innocence parut un présage certain, et fut suivie par les acclamations des deux partis, qui se trouvaient fort embarrassés pour faire un autre choix, et qui s'accordèrent avec enthousiasme.

Ambroise refusa, voulut fuir, employa même, dit-on, des moyens bizarres pour faire douter de sa vertu. Longtemps après il se plaignait dans ses écrits, qu'on lui avait imposé le sacerdoce malgré ses efforts, et qu'on l'avait arraché du prétoire pour le traîner à l'autel.

Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, reçut le baptême, et huit jours après fut fait évêque de Milan. Il montra dans cette dignité toutes les vertus de sa vie passée. Saint Basile lui écrivit du fond de l'Orient pour le féliciter. Un éloquent témoin nous a décrit la vie d'Ambroise à Milan. Toute la journée l'évêque était accablé de mille soins : il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, accueillait tout le monde avec douceur; à peine dérobait-il quelques moments pour la lecture et la méditation. Tous les dimanches, et quelquefois plusieurs jours de suite, il prêchait dans la basilique de Milan. Sa voix était faible, mais on admirait son langage ingénieux et figuré. On accourait pour l'entendre; des religieuses d'Afrique passaient la mer pour venir prendre le voile des mains de l'archevêque de Milan.

Ces devoirs pieux inspirèrent à Ambroise plus d'un écrit ascétique, où la pureté d'une âme tendre se révèle au milieu des ornements souvent affectés du langage; mais le plus beau titre de sa gloire fut le caractère qu'il porta dans la politique, alors mêlée sans cesse à la religion. Homme d'État avant d'être évêque, Ambroise en garda le génie, et plus d'une fois le fit paraître, moins par ambition que par nécessité.

(*Tableau de l'éloquence au quatrième siècle*, p. 315-318.)

SAINT-MARC GIRARDIN (MARC GIRARDIN, DIT)

(1801-1873)

Saint-Marc Girardin naquit à Paris, d'une famille de commerçants et fit avec succès ses études au collége Napoléon, plus tard Henri IV. Il se destinait à l'instruction publique. Cependant il fit son droit et fut reçu avocat en même temps qu'il était nommé agrégé des classes supérieures au concours de 1823.

Ses débuts littéraires furent sanctionnés par les suffrages de l'Académie française qui couronna, en 1822, son *Éloge de Lesage*, en 1827, son *Éloge de Bossuet*, en 1828 son *Tableau de la Littérature française au* XVIe *siècle*.

Sous le gouvernement de juillet Saint-Marc Girardin fut chargé de remplacer M. Guizot comme professeur d'histoire à la Faculté des lettres, et nommé maître des requêtes au Conseil d'État. En 1834, il fut appelé à la chaire de poésie française et n'interrompit pas ses cours en Sorbonne, malgré le titre de député qui lui fut conféré en 1834 et les hautes fonctions dans l'administration supérieure de l'enseignement dont il fut bientôt revêtu.

L'un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats* depuis 1827, il partagea sa vie entre la politique et la littérature. La critique littéraire l'occupa principalement et il s'y distingua entre les plus habiles par son érudition, sa finesse, son esprit et la sûreté de son goût. Ses ouvrages sont, avec ceux que nous avons déjà cités : *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, 1834 ; *Cours de littérature dramatique, ou de l'usage des passions dans le drame*, 1843 et années suivantes, œuvre durable, où des vues nouvelles brillent à travers de nombreuses redites ; *Souvenirs de voyages et d'études*, 1852-1853.

Le Naufrage du Kent.

En 1825, un violent incendie éclata au milieu de la mer, à bord du *Kent*, vaisseau de la Compagnie des Indes. Le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'espérance de maîtriser le feu qui bientôt allait gagner les poudres, ordonna d'ouvrir de larges voies d'eau dans le premier et dans le second pont. L'eau entra de toutes parts dans le vaisseau et parvint à arrêter la fureur des flammes ; mais ce fut un autre danger, et le navire semblait devoir bientôt s'ensevelir dans la mer.

Alors commença une scène d'horreur qui passe toute description. Le pont était couvert de six à sept cents créatures humaines, dont plusieurs, que le mal de mer avait retenues dans leur lit, s'étaient vues forcées de s'enfuir sans vêtements, et couraient çà et là, cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ou une insensibilité stupide, d'autres se livraient à toute la frénésie du désespoir.

Les femmes et les enfants des soldats étaient venus chercher un refuge dans les chambres des ponts supérieurs, et là ils priaient et lisaient l'Écriture sainte avec les femmes des officiers et des passagers. Parmi elles, deux sœurs, avec un recueillement et une présence d'esprit admirables, choisirent, à ce moment, parmi les Psaumes, celui qui convenait le mieux à leur danger, et se mirent à lire à haute voix, alternativement, les versets suivants :

« Dieu est notre retraite, notre force et notre secours dans la détresse ;

« C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand même la mer se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans la mer ;

« Quand même les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par la force des vagues ;

« Car l'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob nous est une haute retraite. »

La résignation pieuse des deux jeunes sœurs calma un peu le désespoir des passagers ; les cris déchirants s'apaisèrent, et les cœurs abattus furent ranimés par ce cantique, qui ne sera jamais chanté par des voix plus pures, dût-il même, dans les cieux, être chanté par les anges.

Cependant la mort était toujours imminente et semblait inévitable. Dans ce péril extrême, le capitaine fit monter un homme au petit mât de hune, souhaitant, plus qu'il ne l'espérait, que l'on pût découvrir quelque vaisseau secourable sur la surface de l'Océan. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon. Ce fut pour les naufragés un moment d'angoisse inexprimable. Tout à coup, agitant son chapeau, le matelot s'écria : « Une voile sous le vent ! » Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un sentiment profond de reconnaissance, et l'on y répondit par trois cris de joie.

Le vaisseau signalé était un brick anglais qui, mettant toutes voiles dehors, vint au secours du *Kent*. Alors commença une nouvelle scène. Le transbordement était difficile à cause de la violence de la mer ; il devait être long, et cependant d'un moment à l'autre le vaisseau pouvait sombrer. La discipline fut gardée, et le sentiment de l'honneur ne fut pas moins puissant contre l'impatience de la délivrance que l'avait été contre le désespoir de la mort le sentiment de la foi et de la prière. « Dans quel ordre les officiers doivent-ils sortir du vaisseau? vint demander un des lieutenants. — Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles, cela va sans dire, » répondit le capitaine. C'est dans cet ordre, qui semblait un symbole du péril, que l'équipage sortit du vaisseau, les plus jeunes passant les premiers, les officiers du grade le plus élevé demeurant les derniers et restant plus longtemps près de la mort.

La Cassette.

Un père de famille, aveuglé par sa tendresse pour ses enfants, leur avait donné tous ses biens. Eux, de leur côté, s'étaient engagés à le loger et à le nourrir chacun à leur tour. Bien traité d'abord, il se vit bientôt négligé et outragé.

Il alla conter son chagrin à un de ses amis. « Vos fils, lui dit celui-ci, qui était un riche banquier, vos fils n'ont plus d'égards pour vous, parce qu'ils savent que vous êtes pauvre et que vous n'avez plus rien à leur laisser. Je vais faire transporter chez vous ces vingt sacs d'écus d'or ; vous aurez soin de les compter dans votre chambre avec beaucoup de bruit et de les laisser voir, tout en paraissant les cacher. Dès qu'ils vous croiront riche, vos fils changeront de conduite à votre égard. »

Le pauvre père consentit à la ruse. Rentré dans sa chambre, il se mit à compter l'or du banquier son ami. Le bruit des écus se faisait entendre de loin. Les fils accoururent et virent, par le trou de la serrure, leur père occupé à faire des rouleaux d'or. Le soir, ils lui dirent : « Père, qu'est-ce donc que cet or que vous comptiez ce matin ? — C'est une somme, répondit-il, que j'avais mise dans le commerce et qui a profité, grâce aux bons soins de mon banquier. — Et qu'en ferez-vous ? — Je veux la garder dans ma cassette. C'est un trésor que je destine à celui de vous dont j'aurai été le plus content pendant le reste de ma vie. »

Dès ce jour, le vieillard fut soigné, respecté, caressé à l'envi. Il mourut, et ses fils, courant à la cassette, se hâtèrent de l'ouvrir : elle était vide. Il y avait seulement un marteau de fer avec un papier contenant ces mots : « Je lègue ce marteau pour casser la tête du père insensé qui donnera tous ses biens à ses enfants et comptera sur leur reconnaissance. »

Caractère des ouvrages de Walter Scott.

Walter Scott ne mêle pas l'idéal à la vie commune; mais il y mêle l'histoire, et c'est par là qu'il relève cette vie commune qui fait le fond de ses romans. Il ne sort pas des bornes de la vraisemblance; mais il échappe à la vraisemblance banale et vulgaire, en prenant la vraisemblance dans les hommes et dans les choses qui sont dignes du souvenir de l'histoire.

Aimant la vraisemblance et se souciant peu de l'idéal, Walter Scott cependant n'est pas un romancier qui peigne l'homme en mal : il ne croit pas que le laid soit le vrai. Je dois dire, au contraire, qu'une des qualités principales du génie de Walter Scott, et celle qui me le fait le plus aimer, c'est le don particulier qu'il a de voir, dans les divers caractères qu'il met en scène, le bon côté de la nature humaine et de le faire ressortir. Il y a des romanciers qui, se piquant de peindre le peuple, le peignent dans sa grossièreté, dans sa laideur, dans ses plaisirs brutaux, dans son langage ignoble, jetant à peine çà et là, dans ces âmes dégradées, quelque instinct confus du bien. Voilà le peuple qu'ils présentent aux oisifs de la bonne compagnie pour piquer leur curiosité, montrant toujours le haillon plutôt que le vêtement, le garni banal qui change d'hôte chaque nuit plutôt que la chaumière qui a vu naître et mourir les générations de la même famille ; la misère paresseuse plutôt que la pauvreté laborieuse; ce qui inspire l'horreur et le dégoût plutôt que ce qui excite la pitié. Walter Scott ne craint pas non plus de montrer les haillons du peuple et même de parler son argot. Il y a dans ses romans des mendiants, des bohémiens, des contrebandiers, mais il cherche, derrière les haillons et à travers l'argot, le sentiment élevé, le mot noble et touchant qui appartient à tous les hommes, quel que soit leur rang, mais qu'ils ne trouvent qu'au moment où leur âme s'élève au niveau de l'action ou

de l'événement. Il ne met pas en scène ses mendiants et ses contrebandiers pour le triste plaisir de nous familiariser avec les habitudes de la taverne et le jargon de la bohême ; il a une meilleure pensée : il les fait entrer dans l'action tels qu'ils sont tous les jours, grossiers, rudes ; mais quand vient l'émotion vive et forte, voyez comme ils dépouillent la grossièreté de leur métier et de leur vie pour prendre aussitôt la dignité de la nature humaine ! Walter Scott, assurément, n'est pas un écrivain de parti : il ne veut pas élever les petits et rabaisser les grands ; mais il connaît le cœur de l'homme, il le respecte partout où il bat, sous la guenille du pauvre comme sous le manteau royal, et il rend au peuple la majesté qui appartient à toute âme émue par un bon sentiment.

Les bons sentiments que Dieu envoie à l'homme ne profitent pas seulement à son âme, qu'ils épurent ou qu'ils élèvent ; ils profitent aussi à ses manières, à ses gestes, à son attitude, à son langage ; ils le transfigurent. Ce sont ces transfigurations fugitives que le poëte et le romancier, que le peintre et le sculpteur, s'ils aiment l'homme et s'ils le respectent, s'ils croient que son âme et son corps sont l'effigie de Dieu, doivent saisir au passage, afin de s'en servir comme d'idéal, les uns pour représenter la beauté morale, les autres pour représenter la beauté physique. Mais, pour saisir ces divins moments du corps et de l'âme humaine, il faut un œil qui cherche le beau et qui sache le voir.

Walter Scott a, au suprême degré, cette clairvoyance bienfaisante, cette intuition du beau et du bon à travers l'inégalité des conditions sociales ; et c'est là ce qui, à mes yeux, fait le charme et le mérite moral de ses romans.

(*Cours de littérature dramatique*, t. II, p. 139-141.)

COUSIN (VICTOR)

(1792-1867)

M. Cousin n'a rien trouvé, rien creusé bien profondément en philosophie ; tout au plus a-t-il contribué à en agrandir le cercle, en la faisant sortir des limites de la psychologie. Mais cet homme dont toute la vie témoigne d'une merveilleuse passion philosophique, d'un sentiment vif de la force des idées, doué d'un remarquable talent de dialectique, singulièrement habile dans l'exposition, dans l'appréciation et la critique des systèmes, possédant d'ailleurs une féconde puissance d'impulsion, d'initiative, ce philosophe orateur, cet admirable écrivain attira l'attention et l'intérêt de généreux esprits sur la philosophie et sur son histoire. Il mit en honneur et vulgarisa cette étude, d'autant plus puissant sur la jeunesse patriotique et libérale d'alors que sa philosophie voulait être profondément française.

Malheureusement sa préférence passionnée pour la méthode historique en philosophie lui fit adopter successivement tous les systèmes les plus contradictoires. Il ne put jamais parvenir à avoir un corps de doctrines homogène et sain.

En vieillissant, M. Cousin rectifia beaucoup de ses idées, et se rapprocha de plus en plus du christianisme.

Les plus saines idées spiritualistes de M. Cousin sont condensées dans le *Traité du vrai, du beau et du bien*, son livre de prédilection, dont nous citons un fragment.

L'homme aspire sans cesse à l'infini.

Toute chose a sa fin. Ce principe est aussi absolu que celui qui rapporte tout événement à une cause. L'homme a donc une fin. Cette fin se révèle dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches, dans tous ses sentiments, dans toute sa vie. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il sente, quoi qu'il pense, il pense à l'infini, il aime l'infini, il tend à l'infini. Ce besoin de l'infini est le grand mobile de la curiosité scientifique, le principe de toutes les découvertes. L'amour aussi ne s'arrête et ne se repose que là. Sur la route il peut éprouver de vives jouissances; mais l'amertume secrète qui s'y mêle lui en fait bientôt sentir l'insuffisance et le vide. Souvent, dans l'ignorance où il est de

son objet véritable, il se demande d'où vient ce désenchantement fatal dont successivement tous ses succès, tous ses bonheurs sont atteints. S'il savait lire en lui-même, il reconnaîtrait que si rien ici-bas ne le satisfait, c'est parce que son objet est plus élevé, et que le vrai terme où il aspire est la perfection infinie. En effet, comme la pensée et l'amour, l'activité humaine est sans limite. Qui peut dire où elle s'arrêtera? Voilà cette terre à peu près connue. Bientôt il nous faudra un autre monde. L'homme est en marche vers l'infini, qui lui échappe toujours et que toujours il poursuit. Il le conçoit, il le sent, il le porte pour ainsi dire en lui-même; comment sa fin serait-elle ailleurs? De là cet instinct indomptable de l'immortalité, cette universelle espérance d'une autre vie dont témoignent tous les cultes, toutes les poésies, toutes les traditions. Nous tendons à l'infini de toutes nos puissances; la mort vient interrompre cette destinée qui cherche son terme, elle la surprend inachevée. Il est donc vraisemblable qu'il y a quelque chose après la mort, puisqu'à la mort en nous rien n'est terminé. Regardez cette fleur qui demain ne sera plus. Du moins aujourd'hui elle est entièrement développée; on ne la peut concevoir plus belle en son genre, elle a atteint sa perfection. La mienne, ma perfection morale, celle dont j'ai l'idée claire et le besoin invincible et pour laquelle je me sens né, en vain je l'appelle, en vain j'y travaille; elle m'échappe, et ne me laisse que l'espérance. Cette espérance serait-elle trompée? Tous les êtres atteignent leur fin; l'homme seul n'atteindrait pas la sienne! La plus grande des créatures serait la plus maltraitée! Mais un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas la fin que tous ses instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel: problème bien autrement difficile à résoudre que les difficultés qu'on élève contre l'immortalité de l'âme. (*Du vrai, du beau, du bien,* XVI[e] leçon.)

LAMARTINE (ALPHONSE DE)

(1790-1869)

L'harmonieux poëte Lamartine est aussi un de nos plus féconds et de nos plus brillants prosateurs. Narrateur descriptif, historien, orateur, romancier, critique, publiciste, il a embrassé tous les genres. Dans ses belles pages, sa prose a tout le rhythme de la poésie; elle a cette harmonie continue, fluide, abondante, enchanteresse, qui était chez lui un don inné. L'image et la couleur relèvent aussi la prose comme la poésie de Lamartine. Quand on lit ces pages inspirées sans y apporter une attention trop éveillée sur les imperfections le charme vous séduit, et il semble que rien ne se puisse voir de plus agréable. On oublie même parfois la pensée, et on ne s'aperçoit pas toujours combien elle est peu ferme et peu fixe chez Lamartine.

L'Automne dans les montagnes.

L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles, frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses, pleuvent à grandes pluies des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi, comme de larges inondations nocturnes, dans tous les lits des vallées; ils ne laissaient au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers ces eaux et ces arbres avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent; des silences comme l'oreille n'en

perçoit jamais ailleurs leur succédaient et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les arbres se noyaient dans un firmament sans ombre et sans fond; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes, ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité. (*Lectures pour tous.*)

L'Ermite du cap San-Angelo en Grèce.

A l'extrémité du cap San-Angelo ou Malia, qui s'avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche. Ce cap est le cap des Tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu'il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet, et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d'oiseaux de mer penché sur l'abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à cinq ou six figuiers rabougris qui pendent eux-mêmes, avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises, sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L'œil ne peut discerner aucun sentier, aucun escarpement praticable par où l'on puisse parvenir à ce

petit tertre de végétation. Cependant on distingue une petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondations de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes : elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien ! un homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire, il a choisi cet asile. Il vit là ; nous l'aperçûmes : c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étrangers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent, qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'étendait devant nous. L'ermite monta, pour nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers ; et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme ? Il lui faut une âme trois fois trempée pour avoir choisi cet affreux séjour ; il lui faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire

qui passe, le craquement des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition. (*Lectures pour tous.*)

Soin d'une bonne mère à élever ses enfants dans la piété.

Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans système et sans efforts et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler. Sa piété, qui découlait de chacune de ses respirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu : il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après le repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec

nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. (*Confidences.*)

HUGO (VICTOR)

(Né en 1802)

Cet auteur, qui aurait pu être si grand s'il ne s'était pas développé en dehors du vrai, s'essaya de très-bonne heure dans la prose comme dans les vers, et, dans le cours de sa longue et laborieuse existence, tenta des genres très-variés. Prosateur ou poëte, il déploie une originalité, une verve, une puissance qui n'appartiennent qu'au génie ; mais, au fur et à mesure qu'il a vieilli, ses défauts, la recherche, l'exagération, l'emphase, se sont accusés avec un excès qui, quelquefois, non-seulement choque, mais fait rire. Presque toujours il a un costume d'apparat, et souvent l'exagération de la forme déguise mal le néant du fond. Au lieu de faire un choix parmi les expressions et les idées qui s'offrent en foule à son esprit constamment enfiévré, il accepte tout et déverse tout au lecteur qu'il écrase comme sous une avalanche de développements sans fin. Il ne saurait penser ni parler comme tout le monde, il lui faut de l'extraordinaire, toujours de l'extraordinaire ; et, pour le rencontrer, il fatigue, tourmente, torture son style, au risque de rebuter le lecteur.

Son livre du *Rhin*, dont nous offrons un extrait, est un de ses ouvrages les mieux écrits et les plus sainement pensés.

Strasbourg à vol d'oiseau.

L'église vue, je suis monté sur le clocher. Vous connaissez mon goût pour le voyage perpendiculaire. Je n'aurais eu garde de manquer la plus haute flèche du monde. Le Munster de Strasbourg a près de cinq cents pieds de haut. Il est de la famille des clochers accostés d'escaliers à jour. C'est une chose admirable de circuler dans cette monstrueuse masse de pierre toute pénétrée d'air et de lumière, évidée comme un joujou de Dieppe, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et qui palpite à tous les souffles du vent, et je suis monté jusqu'au haut des escaliers verticaux. J'ai rencontré en montant

un visiteur qui descendait tout pâle et tout tremblant, à demi porté par son guide. Il n'y a pourtant aucun danger. Le danger pourrait commencer au point où je me suis arrêté, à la naissance de la flèche proprement dite.

Quatre escaliers à jour, en spirale, correspondant aux quatre tourelles verticales, enroulés dans un enchevêtrement délicat de pierre amenuisée et ouvragée, s'appuient sur la flèche, dont ils suivent l'angle, et rampent jusqu'à ce qu'on appelle la couronne, à environ trente pieds de distance de la lanterne surmontée d'une croix qui fait le sommet du clocher. Les marches de ces escaliers sont très-hautes et très-étroites, et vont se rétrécissant à mesure qu'on monte, si bien qu'en haut elles ont à peine la saillie du talon. Il faut gravir ainsi une centaine de pieds, et l'on est à quatre cents pieds du pavé. Point de garde-fous, ou si peu, qu'il n'est pas la peine d'en parler. L'entrée de cet escalier est fermée par une grille en fer. On n'ouvre cette grille que sur une permission spéciale du maire de Strasbourg, et l'on ne peut monter qu'accompagné de deux ouvriers couvreurs, qui vous nouent autour du corps une corde dont ils attachent le bout de distance en distance, à mesure que vous montez, aux barres de fer qui relient les meneaux. Il y a huit jours, trois femmes, trois Allemandes, une mère et ses deux filles, ont fait cette ascension. Du reste personne, excepté les couvreurs qui ont à restaurer le clocher, ne monte jusqu'à la lanterne. Là, il n'y a plus d'escalier, mais de simples barres de fer disposées en échelons.

D'où j'étais la vue est admirable. On a Strasbourg sous ses pieds, vieille ville à pignons dentelés et à grands toits chargés de lucarnes, coupée de tours et d'églises, aussi pittoresque qu'aucune ville de Flandre. L'Ill et le Rhin, deux jolies rivières, égayent ce sombre amas d'édifices de leurs flaques d'eau claires et vertes. Tout autour des murailles s'étend à perte de vue une immense campagne pleine d'arbres et semée de villages. Le Rhin, qui s'approche à une lieue de la ville, court dans cette campagne

en se tordant sur lui-même. En faisant le tour du clocher on voit trois chaînes de montagnes, les croupes de la Forêt-Noire au nord, les Vosges à l'ouest, au midi les Alpes.

On est si haut, que le paysage n'est plus un paysage ; c'est, comme ce que je voyais sur la montagne de Heidelberg, une carte de géographie, mais une carte de géographie vivante, avec des brumes, des fumées, des ombres et des lueurs, des frémissements d'eaux et de feuilles, des nuées, des pluies et des rayons de soleil.

Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur le Munster il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, et il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revoyais la côte magnifique à douze lieues au fond de l'horizon à travers une gaze resplendissante. Derrière moi un gros nuage pleuvait sur le Rhin ; à mes pieds la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent ; les cloches de cent villages sonnaient ; des pucerons roux et blancs, qui étaient un troupeau de bœufs, mugissaient dans une prairie à droite; d'autres pucerons bleus et rouges, qui étaient des canonniers, faisaient l'exercice à feu dans le polygone à gauche ; un scarabée noir, qui était une diligence, courait sur la route de Metz ; et au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse. Moi, j'allais d'une tourelle à l'autre, regardant ainsi tour à tour la France, la Suisse et l'Allemagne dans un seul rayon de soleil.

Chaque tourelle fait face à une nation différente.

DUMAS (ALEXANDRE)

(1803-1870).

Alexandre Dumas naquit à Villers-Cotterets d'un général de l'empire qui mourut sans fortune. Nanti d'une éducation très-négligée, n'ayant appris sérieusement ni langues, ni sciences, ni mathématiques, le jeune Alexandre vint à Paris en 1825, pour y être clerc de notaire. De cette humble position il passa au secrétariat du duc d'Orléans (plus tard le roi Louis-Philippe), comme expéditionnaire à douze cents francs par an. C'était une sorte de sinécure qui lui permit d'étudier, et, l'ambition lui montant à la tête, d'écrire. Il eut d'abord à dévorer de nombreux déboires ; mais, doué d'une volonté tenace, il s'obstina, et bien lui en prit. Quelques années plus tard, il jouissait de tous les avantages d'une grande réputation comme auteur dramatique et comme romancier.

Nous ne pouvons donner ici sur cet écrivain extraordinairement fécond qu'un jugement très-sommaire. Il possède une grande verve d'imagination, une puissance incontestable d'invention, de disposition et surtout d'action théâtrale, le génie du dialogue et du récit, le sentiment des contrastes et une vive intelligence de certains sentiments du cœur humain, un esprit étincelant, une gaieté intarissable et une bonhomie sympathique. Il est dépourvu d'idéal, d'étendue et de profondeur ; mais, dans sa sphère moyenne, il attache fortement l'attention et se fait lire avec une rare facilité. Ce n'est pas un styliste. « Sa prose ignorante et incorrecte, » comme il l'appelle lui-même, manque souvent de fermeté, de couleur, de cachet. Mais quand le sentiment le domine, quand la situation l'entraîne, c'est un écrivain, c'est un maître.

Un incendie nocturne dans les montagnes.

Un incendie nocturne dans les montagnes est une des plus magnifiques choses que l'on puisse voir. Le feu lâché librement dans une forêt, allongeant de tous côtés, comme un serpent, sa tête flamboyante, se prenant à ramper tout à coup autour du tronc d'un arbre qu'il rencontre sur sa route, se dressant contre lui, dardant ses langues comme pour lécher les feuilles, s'élançant à son sommet qu'il dépasse ainsi qu'une aigrette, redescendant

le long de ses branches, et finissant par les illuminer toutes comme celles d'un if préparé pour une réjouissance publique : voilà ce que nos rois ne peuvent pas faire pour leurs fêtes, voilà ce qui est beau ! Puis, quand cet arbre brûlé secoue ses feuilles ardentes, quand passe sur lui un coup de vent qui les emporte comme une pluie de feu, quand chacune de ces étincelles allume en tombant un foyer, que tous ces foyers en s'élargissant marchent au-devant les uns des autres, et finissent enfin par se réunir et se confondre dans une immense fournaise, quand une lieue de terrain brûle ainsi, et quand chaque arbre qui brûle nuance la couleur de la flamme selon son essence, la varie selon sa forme ; quand les pierres calcinées se détachent et roulent brisant tout sur leur route, quand le feu siffle comme le vent, et quand le vent mugit comme la tempête : oh ! alors, voilà qui est splendide, voilà qui est merveilleux.

(*Impressions de voyage*, les Eaux d'Aix.)

La Cascade de Staubach.

Le Staubach est une des cascades les plus vantées de la Suisse. Nous avions vu de loin cette immense colonne, semblable à une trombe qui se précipite de neuf cents pieds de haut par une chute perpendiculaire, quoique légèrement arquée par l'impulsion que lui donnent les chutes supérieures. Nous nous approchâmes d'elle aussi près que nous le pûmes, c'est-à-dire jusqu'au bord du bassin qu'elle s'est creusé dans le roc, non par la force, mais par la continuité de sa chute ; car cette colonne, compacte au moment où elle s'élance du rocher, en arrivant au bas, n'est plus que poussière. Il est impossible de se figurer quelque chose d'aussi gracieux que les mouvements ondulés de cette magnifique cascade : un palmier qui plie, un serpent qui se déroule, n'ont pas plus de souplesse qu'elle. Chaque souffle du vent la fait onduler comme la queue d'un cheval gigantesque ; si bien que de

ce volume immense d'eau qui se précipite, puis se divise, puis s'éparpille, quelques gouttes à peine tombent quelquefois dans le bassin destiné à les recevoir. La brise emporte le reste, et va le secouer à la distance d'un quart de lieue sur les arbres et sur les fleurs comme une rosée de diamants. C'est grâce aux accidents auxquels est soumise cette belle cascade que deux voyageurs, à dix minutes d'intervalle l'un de l'autre, ont rarement pu la voir sous la même forme, tant les caprices de l'air ont de l'influence sur elle, et tant elle met de coquetterie à les suivre ! Ce n'est pas seulement dans sa forme, mais encore dans sa couleur qu'elle varie ; à chaque heure du jour, elle semble changer l'étoffe de sa robe, tant les rayons du soleil se réfractent en nuances différentes dans sa poussière liquide et dans ses étincelles d'eau ! Parfois arrivent tout à coup des courants d'un vent du sud (*sonnwind*) qui saisissent la cascade au moment où elle va tomber, l'arrêtent suspendue, la repoussent vers sa source et interrompent entièrement sa chute, puis les eaux raccourent bientôt se précipiter dans la vallée, plus bruyantes et plus rapides. Parfois encore des bouffées de vent du nord à l'haleine glacée gèlent d'un souffle ces flocons d'écume, qui se condensent en grêle. Sur ces entrefaites, l'hiver arrive, la neige tombe, s'attache à la paroi du rocher d'où la cascade se balance, se convertit en glace, augmente de jour en jour les masses qui s'allongent à sa droite et à sa gauche, puis enfin finissent par figurer deux énormes pilastres renversés, qui semblent la première assise d'une architecture audacieuse qui poserait ses fondements en l'air et bâtirait du haut en bas.

(*Impressions de voyage*, deuxième Course dans l'Oberland.)

NODIER (CHARLES)

(Né de 1780 à 1783, mort en 1844

Charles Nodier a beaucoup écrit dans tous les genres. Il fut entomologue, chimiste, bibliographe, philologue, naturaliste, commentateur, romancier, poëte. A rien il ne sut donner l'application entière de son esprit. Ce fut un *essayeur*, comme on l'appelait de son temps ; ce qui l'empêcha d'acquérir une réputation durable.

Entre tant d'écrits de Nodier, l'avenir gardera quelques contes charmants, dont la valeur est singulièrement relevée par le mérite du style. Le style paraissait à Nodier une faculté si précieuse et si rare qu'il ne croyait pas qu'il y eût plus de trois ou quatre hommes qui le possédassent dans un siècle. Il n'y prétendait donc pas, mais il se flattait d'avoir poussé aussi loin que personne le respect de la langue. Sa diction est élégante, fine, aiguisée, spirituelle, originale, classique au fond, mais cependant empreinte de nouveauté.

Les Hirondelles.

Heureuse, et mille fois heureuse la maison aux nids d'hirondelles ! Elle est placée, entre toutes les autres, sous les auspices de cette douce sécurité dont les âmes pieuses croient avoir l'obligation à la Providence. Et en effet, sans chercher dans l'hirondelle un instinct merveilleux de prophétie que les poëtes lui accordent un peu trop libéralement, n'est-il pas permis de supposer du moins qu'elle n'est point privée de l'instinct commun à tant d'autres espèces, qui leur fait deviner le séjour le plus assuré d'une famille en espérance ? Ne craignez pas qu'elle se loge sous la paille inflammable d'un toit champêtre ou sous les fragiles soliveaux d'une baraque nomade ! Elle a si grand'peur des mutations qui bouleversent nos domiciles d'un jour, qu'on la voit se fixer de préférence aux édifices abandonnés, dont nous nous sommes fatigués de remuer les ruines, et que n'inquiète plus le mouvement d'une population turbulente. Les hommes n'y vont plus, dit-elle, et elle construit paisiblement sa demeure au lieu qui a déjà

vu passer plus d'une génération sans s'émouvoir de leurs ébranlements. Si elle redescend aux villes et aux campagnes, elle ne se fixe qu'à la maison paisible où nul bruit ne troublera sa petite colonie et à l'abri de laquelle la hutte solide qu'elle a si soigneusement pratiquée peut s'abriter assez longtemps pour lui épargner l'année prochaine de nouveaux labeurs. Si vous l'avez observée, notre hirondelle se prévient volontiers en faveur des figures bienveillantes; elle se fie, comme une étrangère de lointain pays, aux procédés du bon accueil; elle aime qu'on ne la dérange pas, et s'abandonne à qui l'aime. Je ne suis pas sûr que sa présence promette le bonheur pour l'avenir, mais elle me le démontre intelligemment pour le présent. Aussi je n'ai jamais vu la maison aux nids d'hirondelles sans me sentir favorablement prévenu en faveur de ses habitants. Il n'y a là, j'en suis sûr, ni les orgies tumultueuses de la débauche, ni le fracas des querelles domestiques. Les valets n'y sont pas cruels, les enfants n'y sont pas impitoyables; vous y trouverez quelque sage vieillard ou quelque jeune fille qui protége le nid de l'hirondelle, et j'irais, un million sur la main, y cacher ma tête proscrite, sans souci du lendemain. Les yeux qui ne cherchent plus l'oiseau importun et sa couvée babillarde, sont essentiellement bons, et les bons sont heureux de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

PICARD (LOUIS-BENOIT)

(1769-1828)

Picard, né à Paris le 19 juillet 1769, fut artiste dramatique de 1797 à 1807, et successivement directeur de divers théâtres de la capitale de 1801 à 1820. Seul ou avec des collaborateurs il a écrit un nombre très-considérable de comédies et de vaudevilles. Son théâtre, quelquefois un peu léger, n'est pas corrupteur. Peintre des mœurs bourgeoises, il développa dans tous ses tableaux une connaissance approfondie du cœur humain. « Avec l'énergie d'un honnête homme, il donna plus

d'une fois à la comédie morale cette austère franchise qui ne s'arrête pas aux ridicules, et touche à des vices profonds et sérieux. Les tentations frénétiques de la cupidité, l'agiotage spéculant sur l'instabilité sociale, les calculs de la friponnerie cachant et préparant une banqueroute sous la magnificence d'une fête, trouvèrent en lui un accusateur qui devançait le magistrat [1]. »

La fidélité de ses portraits alla parfois jusqu'à la trivialité et lui valut le surnom de *Téniers de la comédie.*

Les Marionnettes ou le Jeu de la fortune, comédie en cinq actes représentée en 1806, sont un de ses plus piquants ouvrages. Elles lui valurent une pension de Napoléon : l'année suivante il était reçu de l'Académie française. Nous donnons une scène de cette pièce. Elle suffira pour faire connaître le talent gai, vif, leste et naturel de Picard, et ce dialogue qui, selon les expressions de M. Villemain, « vous font oublier l'auteur et entendre le personnage avec son parler, son accent, sa voix. »

Les Marionnettes.

Première scène de la comédie de ce nom.

PERSONNAGES

GASPARD, directeur d'un spectacle de marionnettes.
MARCELIN, maître d'école.

GASPARD.

Oui, mon cher Marcelin, nous sommes tous des marionnettes, comme celles que je fais mouvoir avec des fils.

MARCELIN.

Comment! tu me prends pour un polichinelle?

GASPARD.

Eh bien, si tu l'aimes mieux, nous tournons au gré de nos passions et des circonstances comme un sabot sous le fouet de l'écolier; notre intérêt fait de notre âme comme une cire molle prenant toutes les formes sous la main qui la pétrit; et la tête de chaque homme devient

[1] Villemain, Discours prononcé à l'Académie française, le 14 décembre 1829, pour la réception d'Arnault, successeur de Picard.

comme une girouette, poussée, repoussée selon le vent qui souffle.

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! quelle abondance de comparaisons!

GASPARD.

C'est mon style lorsque je discute. Tu dois t'en souvenir, quand nous étions tous deux boursiers de Sainte-Barbe, achevant notre cours de philosophie au collége Duplessis, savais-je autrement argumenter? Or maintenant que nous voilà, comme Fabrice et Gil Blas se rappelant leurs études chez le docteur Gondiney; toi, maître d'école, écrivain public dans le village où tu as pris naissance, et moi, après avoir été clerc de procureur, soldat, commis, comédien, aujourd'hui directeur de fantoccini, vulgairement appelés marionnettes, promenant mes artistes de bois de ville en village; maintenant que pauvres tous deux, nous en goûtons d'autant mieux le plaisir de retrouver un vieil ami, n'est-il pas naturel que je reprenne mes habitudes de collége? Rien n'est plus rare qu'un homme de caractère. Depuis dix ans que je voyage, je cours après ce phénix sans avoir pu le rencontrer. Nous croyons avoir une volonté, et le plus souvent nous n'avons que celle que les événements nous donnent. Chez les petits, chez les grands, dans les palais, dans les chaumières, mêmes passions, mêmes inconséquences, même asservissement aux circonstances. A tel homme il ne faut qu'un revers pour le rendre poli, à tel autre il ne manque qu'un succès pour qu'il soit insolent. Je ne m'excepte pas, et toi-même tout le premier.

MARCELIN.

Moi! ah! ne me compte pas parmi tes marionnettes: certes il y a des êtres faibles, ne sachant soutenir ni eux-mêmes ni leurs amis, toujours prêts à laisser fléchir leurs principes, leurs opinions, fiers ou humbles,

honnêtes ou fripons par circonstance, par calcul. Quelle pitié!... ce ne sont pas des hommes, ce sont des machines. Mais, moi, moi! je ne vis que de ce que je gagne, je gagne à peine de quoi vivre; mais j'ai là une certaine force d'âme qui vaut mieux que la fortune. Je plains les riches, je méprise les richesses, et je me trouve naturellement et par moi-même au-dessus de tous les coups du sort.

GASPARD.

Ainsi, comme le sage d'Horace, tu demeurerais ferme sous les ruines de l'univers. Tu es philosophe, moi je n'ai pas de prétention. Mais voyons donc un peu cette bouteille dont tu m'as parlé, d'anisette de...

MARCELIN.

De Hollande; c'est l'épicier-confiseur qui m'en a fait cadeau pour quelques mémoires que je lui ai copiés gratis. Pourrais-je l'entamer dans une meilleure occasion? Tu vas voir; (*cherchant dans sa boutique*) eh bien! qu'est-ce que c'est? Ah, mon Dieu! Est-il possible? Je ne la trouve plus, elle est perdue, ou cassée, ou volée! Ah, mon Dieu, est-ce avoir du guignon?

GASPARD.

Eh bien! ne vas-tu pas te désoler pour une bouteille de liqueur?

MARCELIN.

Eh! vraiment ceux qui ont des caves bien garnies, peuvent se moquer d'un pareil accident. Mais moi, dont toute la cave se compose d'une bouteille.

GASPARD.

Calme-toi, grand philosophe au-dessus de tous les événements; j'en ai une dans mon havre-sac, de bonne vieille eau-de-vie de Cognac. (*Tirant une bouteille d'osier de sa poche.*) Tiens.

MARCELIN, *se calmant.*

Ah!...

GASPARD.

Cela vaudra bien l'anisette de ton épicier, et en l'honneur de notre heureuse rencontre, je te prierai de vouloir bien garder...

MARCELIN.

Ce cher Gaspard!... d'un ami je ne rougis pas d'accepter... Je te disais donc que je défie le bonheur, il ne m'éblouira pas ; je défie le malheur, il ne m'abattra pas

GASPARD.

Oui, tu viens de m'en donner une belle preuve.

SOUVESTRE (ÉMILE)

(1806-1854)

Cet auteur, né en Bretagne, à Morlaix, a écrit pour les familles un grand nombre de récits et de nouvelles, dont beaucoup sont inspirés par les souvenirs de son cher pays. Il présente successivement des préceptes pratiques, des esquisses des grandes phases sociales, des peintures de ces contrées lointaines dont les mœurs et les aspects sont pour nous un continuel sujet d'instruction ou d'étonnement. Dans ces récits empruntés à des sources différentes, l'intention est toujours la même. Qu'il s'appuie sur les événements passés, sur les relations des voyageurs ou sur l'observation journalière de notre société contemporaine, jamais il n'a d'autre but que de fortifier les grands instincts conservateurs de l'homme et de la société; de glorifier le dévouement, la résignation, le travail, la justice; de répéter sous toutes les formes, à tous les hommes, que si le succès ne va pas toujours aux bons, la joie sereine ne va jamais aux méchants, et que les plus sûres chances de bonheur ici-bas sont encore dans le devoir accompli.

La grande Loi.

Au temps de la première race des rois francs, alors que la plupart des peuplades qui leur étaient soumises

ignoraient encore la parole du Christ, vivait un vieillard nommé Novaire, qui avait reçu la *bonne nouvelle* et s'était appliqué à la comprendre. Abandonnant les coupables plaisirs du monde, il s'était retiré sur une colline solitaire, près du lieu où l'on voit aujourd'hui Lillebonne, et y avait construit une cabane de gazon où il demeurait seul, sans autre occupation que d'agrandir et d'élever son esprit.

Or, il arriva qu'à force de méditations et de prières, le voile charnel qui cache aux hommes le monde invisible s'entr'ouvrit pour Novaire, et lui laissa apercevoir les avenues du ciel ; mais il ne perdit point pour cela la vue de la terre. Il distinguait en même temps les merveilles de la création apparente et les merveilles de la création cachée. Son regard se promenait sur les bois, les prairies, les eaux ; puis, en s'élevant plus haut, il rencontrait la région parcourue par les messagers de Dieu ; puis, en montant encore, l'entrée de la demeure céleste que gardaient les archanges. Il entendait à la fois le gazouillement des sources, la voix des chérubins, et l'*Hosanna* des bienheureux au pied du trône éternel. Des anges lui apportaient sa nourriture et l'entretenaient longuement de tout ce qui est inconnu aux hommes : aussi ses journées s'écoulaient-elles dans un perpétuel enchantement. Associé à la vie des purs esprits, il avait senti peu à peu toutes les ambitions terrestres s'éteindre en lui, comme de pâles étoiles que le soleil fait disparaître ; et fier de ce que son intelligence se fût élevée au-dessus de la compréhension vulgaire, il eût voulu pénétrer par elle les secrets de Dieu. En écoutant ces rumeurs de la vie qui forment l'hymne éternel de la création à la gloire du Créateur, il répétait sans cesse :

« Pourquoi ne puis-je savoir ce que disent les oiseaux dans leurs chants, les brises dans leurs murmures, les insectes dans leurs bourdonnements, les vagues dans leurs soupirs, les anges dans leurs hymnes célestes ? Là doit se trouver la *grande loi* qui régit le monde ! »

Mais tous les efforts de son esprit pour pénétrer un pareil mystère avaient été inutiles; il n'y avait rien gagné que l'endurcissement et l'orgueil, car l'intelligence qui grandit seule ressemble aux arbres des forêts qui ne peuvent étendre leurs racines sans tout dessécher autour d'eux; pour qu'elle reste bienfaisante et féconde, il faut qu'elle soit vivifiée par les rosées du cœur.

Un jour qu'il était descendu de la colline toujours verdoyante pour traverser la vallée alors flétrie par l'hiver, il vit venir de son côté une troupe nombreuse de soldats qui conduisaient un criminel au gibet : les paysans accouraient pour le voir passer, et racontaient tout haut ses crimes ; mais le condamné souriait en les écoutant, et loin de témoigner du repentir, semblait se glorifier du mal qu'il avait commis. Enfin, comme il arrivait près du solitaire, il s'arrêta tout à coup, et s'écria d'un air railleur :

« Approche ici, saint homme, et donne le baiser de paix à celui qui va mourir. »

Mais Novaire indigné se recula.

« Marche à la mort, misérable ; des lèvres pures ne doivent point toucher un maudit ! »

Le criminel se remit en marche sans rien dire, et le solitaire, encore tout ému, reprit le chemin de son ermitage. Mais en y arrivant il s'arrêta stupéfait; tout y avait changé d'aspect. Les arbres, que la présence des anges entretenait dans une verdure éternelle, se trouvaient dépouillés comme ceux de la vallée; là où, quelques heures auparavant, s'épanouissaient les églantines, brillait maintenant le givre, et la mousse desséchée laissait voir partout les rocs stériles.

Novaire attendit le messager céleste qui lui apportait tous les jours sa nourriture, afin d'apprendre la cause de ce changement; mais le messager ne reparut pas; le monde invisible s'était refermé pour lui, et il était retombé dans les misères et l'ignorance de l'humanité. Il comprit que Dieu le punissait, sans deviner la faute qu'il avait

commise. Cependant il se soumit sans révolte, et s'agenouillant sur la colline : « Puisque je vous ai offensé, ô mon Créateur, dit-il, je dois, en expiation, m'infliger à moi-même un châtiment. Dès aujourd'hui je quitte ma solitude, et je jure de marcher devant moi, sans autre repos que celui de la nuit, jusqu'à ce que vous m'ayez témoigné par un signe visible que j'ai mérité votre miséricorde. »

A ces mots, Novaire prit sa clochette d'ermite, son bréviaire à fermoir de fer, son bâton de houx ; il ceignit ses reins d'une corde de cuir, raffermit ses sandales, et jetant un regard d'adieu à la colline, il se dirigea vers la péninsule sauvage qui reçut plus tard le nom de Jesnétique

Or, dans ce pays, aujourd'hui couvert de villages, de fermes, de moissons, nulle route n'était alors tracée, si ce n'est celles que s'ouvraient les bêtes fauves. Il fallait passer à gué les rivières, franchir des marais, traverser des bruyères, trouvant à peine, de loin en loin, quelques pauvres habitations dont souvent les maîtres vous repoussaient. Mais Novaire souffrit avec sérénité toutes les fatigues et toutes les privations. Sans autre but que sa réhabilitation devant Dieu, il opposait aux douleurs la résignation, aux obstacles la patience. Il arriva ainsi jusqu'à l'extrémité de la péninsule, non loin du lieu où devait s'élever bientôt la célèbre abbaye de Jumièges.

Là s'étendait alors une forêt dans laquelle se cachaient des pirates, qui, sur leurs légères nacelles d'osier recouvertes de peau, attaquaient les barques qui descendaient ou remontaient le fleuve, chargées de marchandises précieuses. Un soir que le solitaire doublait le pas pour atteindre la rive, il arriva à une clairière où quatre de ces pirates étaient assis autour d'un feu de roseaux. A sa vue, ils se levèrent, coururent à lui, et l'entraînèrent près de leur foyer pour le dépouiller. Ils prirent sa clochette, son livre, sa ceinture, sa robe; et voyant qu'il n'avait rien autre chose, ils délibérèrent s'ils devaient le laisser aller. Mais le plus vieux, nommé Toderick, s'écria qu'il

fallait le garder pour le faire ramer à la barque, et les autres y consentirent.

Novaire fut donc lié de trois chaînes, l'une pour les pieds, l'autre pour les bras, la dernière pour le corps, et il devint l'esclave des quatre pirates. C'était lui qui devait préparer leur nourriture, aiguiser leurs armes, entretenir la barque et la conduire, sans jamais recevoir d'autre récompense que des coups et des malédictions. Toderick surtout se montrait sans pitié, joignant la raillerie à la cruauté et demandant sans cesse à l'ermite à quoi lui servait la puissance de son Dieu.

Cependant un jour les quatre pirates attaquèrent une barque qui descendait la Seine, et dans laquelle ils espéraient trouver de riches marchandises; mais il arriva qu'elle transportait une troupe d'archers qui les accueillirent avec une nuée de traits, si bien que trois des bandits furent tués, et que le quatrième, qui était Toderick, reçut une flèche dont il eut la poitrine traversée.

Novaire tourna alors la nacelle vers la rive, qu'il réussit à atteindre; il se trouvait libre désormais et pouvait facilement prendre la fuite; mais il se sentit saisi d'une sainte pitié pour ceux qui l'avaient fait souffrir si longtemps. Il donna la sépulture aux trois morts, puis s'avança vers Toderick. Celui-ci, qui jugeait le solitaire d'après sa nature sauvage, pensa qu'il venait pour se venger, et lui dit :

« Tue-moi vite, sans me faire souffrir. »

Mais Novaire répliqua :

« Loin d'en vouloir à ta vie, je désirerais la racheter au prix de la mienne ! »

Le pirate fut étonné et attendri.

« Cela n'est désormais au pouvoir d'aucun homme, dit-il, car je sens déjà le froid de la mort qui s'avance vers mon cœur; s'il est vrai que tu me veuilles du bien malgré ce que je t'ai fait supporter, donne-moi un peu d'eau pour étancher ma soif. »

Novaire courut à la source la plus voisine et apporta de

l'eau au blessé. Quand celui-ci eut bu, il regarda l'ermite.

« Tu as été bon pour celui qui a été méchant, dit-il ; mais voudrais-tu faire davantage et accorder le baiser de paix à un coupable?

— Je le veux, dit Novaire, et puisse-t-il devenir pour toi une bénédiction ! »

A ces mots, il se pencha sur le pirate qui reçut le baiser de paix et mourut.

Au même instant, une voix qui retentit dans les airs fit entendre ces mots :

« Ton épreuve est achevée, Novaire : Dieu t'avait puni pour avoir refusé la pitié au coupable, il te récompense pour avoir pardonné à un méchant ; tous les trésors que tu avais perdus par dureté de cœur, tu les as reconquis par la charité. Lève donc les yeux maintenant et prête l'oreille, car tu entendras ce que disent les bruits de la terre et du ciel. »

Le solitaire, qui avait écouté la voix dans un saisissement muet, releva alors la tête. Les arbres effeuillés par l'hiver avaient reverdi ; les ruisseaux glacés avaient repris leur cours ; les oiseaux chantaient dans les aubépines en fleur, tandis que plus haut, dans le ciel, on voyait les anges monter et descendre l'échelle de Jacob, les chérubins passer sur les nuées, les archanges choquer leurs épées flamboyantes, les saints chanter les hymnes célestes !

Et tous ces bruits formaient un chœur qui faisait entendre ces seuls mots :

Aimez-vous les uns les autres !

Alors Novaire frappa l'herbe de son front, et s'écria :

« Merci, mon Dieu ! et soyez béni ! c'est aujourd'hui seulement que j'ai compris LA GRANDE LOI ! »

(*Au coin du feu.*)

OZANAM (FRÉDÉRIC)

(1813-1853)

Frédéric Ozanam naquit à Lyon le 23 août 1813. Son père, dont la carrière trop courte fut très-honorable et très-chrétienne, avait été tour à tour soldat, négociant, exilé volontaire en Italie, puis médecin. Frédéric vint à Paris à dix-huit ans, dans les derniers mois de 1831 A son arrivée, il eut le bonheur d'être recommandé à M. de Châteaubriand qui l'affermit dans ses dispositions de travail, de piété et de pureté. Il fit son droit et trouva le temps de cultiver la littérature, l'histoire, la philosophie, d'assister aux cours les plus célèbres et d'apprendre à fond l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, tout cela sans négliger ni les pratiques de religion ni les bonnes œuvres. En 1833, âgé seulement de vingt ans, il eut l'honneur de fonder, avec sept jeunes gens de ses amis, cette société de Saint-Vincent de Paul que Dieu destinait à une si prompte et si féconde diffusion. En 1836, il fut reçu docteur en droit, et en 1839 docteur ès lettres. Il alla un an professer le droit commercial à Lyon. Revenu à Paris en 1840, il fut appelé par Fauriel à la suppléance de sa chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. Il n'avait que vingt-sept ans. L'année suivante il se maria, fit le voyage d'Italie avec sa femme, et revint prendre possession de la chaire qui lui était ouverte. Il y poursuivit tour à tour, devant un auditoire enthousiasmé par son éloquence, les premiers développements du génie chrétien en Allemagne, en Angleterre et en Italie. De cette vaste étude il nous reste vingt et une leçons sur la civilisation au cinquième siècle.

Fauriel étant mort en 1844, Ozanam obtint à l'unanimité sa succession, et, par un exemple unique, se trouva titulaire à trente-deux ans d'une chaire de faculté dans l'Académie de Paris.

Mais ses précoces succès et les travaux qui les lui valurent épuisèrent prématurément ses forces. Il les sentit décroître dès l'été de 1846. Une mission dont le gouvernement le chargea lui permit d'aller chercher la guérison en Italie ; mais ce voyage fut pour lui l'occasion de nouvelles fatigues. Il consacra ce qu'il appelait ses heures sérieuses à un recueil de textes latins et italiens inédits, depuis le huitième siècle jusqu'au seizième, et ses heures de distraction à une histoire des poëtes franciscains d'Italie avant Dante.

Rentré en France, il reprit son cours et le continua jusque dans l'été de 1852. Dans l'intervalle il publia ses *Études germaniques*, dont l'objet principal est de prouver que la civilisation romaine était incapable de transformer les mœurs des Germains et que ce changement ne pouvait être opéré que par le christianisme. En 1851, il écrivit la préface d'une œuvre que la mort ne devait pas lui permettre d'accom-

plir, et où il se proposait de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines une société nouvelle capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau.

La maladie, un moment arrêtée, reprit son cours fatal. Ni les Eaux-Bonnes, ni le ciel de l'Espagne, ni le séjour de Pise et de la Toscane n'eurent la vertu de le sauver. Il put revoir la France, mais non Paris. Ce littérateur éminent, cet homme éloquent, ce grand chrétien mourut à Marseille, le 23 septembre 1853, dans sa quarantième année.

Notre-Dame de Burgos.

UN PIEUX CHRÉTIEN, AGENOUILLÉ DANS LE RADIEUX SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE BURGOS, INVOQUE AINSI LA VIERGE MIRACULEUSE.

O Notre-Dame de Burgos ! qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les grandes cités catholiques, oui vraiment « vous êtes belle et gracieuse,» *pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres, pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients, qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales avec leur peuple de statues ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans qui abhorraient le travail comme une image de la servitude ; vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé ; au lieu d'une épée, vous leur avez

donné une truelle et un ciseau, vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. O Notre-Dame ! que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante, et en retour de cette pauvre maison de Nazareth où vous aviez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données !

(*Un Pèlerinage au pays du Cid*, V, la Ville de la Vierge.

Les Béarnais et les Basques.

Si les hommes des Pyrénées n'ont pas entrepris de lutter de hardiesse avec les pics qui les environnent, il ne faut pas croire non plus qu'ils n'aient bâti que des taupinières. Souvent un fier donjon s'élance du rocher pour garder l'entrée de ces vallées délicieuses où nos pères marchaient avec moins de sécurité que nous. Tous les caprices de la Renaissance ont décoré le château de Pau, et l'art ogival n'a peut-être jamais achevé des nefs plus harmonieuses, plus heureusement éclairées que celle de la cathédrale de Bayonne. Dans ce coin de terre il y a deux peuples historiques, deux peuples conservés, les Béarnais et les Basques. Il faut visiter dans leurs jours de fête ces Béarnais qui font gloire d'être restés « fins, féaux et courtois ». Pendant que les provinces environnantes subissent peu à peu l'ignominie de la blouse et du pantalon, les paysans de la vallée d'Ossau ont le bon esprit de garder le costume de leurs ancêtres : les femmes, le capulet qui voile si bien leurs têtes pudiques ; les hommes, le berret, la veste rouge, la ceinture éclatante, la culotte courte et la guêtre, qui donnent à toute la personne un tour vif et dégagé. Jamais on ne vit gens plus lestes à la danse, pendant que le ménétrier, trônant du haut de son tonneau, exécute un air mélancolique et monotone sur une espèce de guitare à quatre cordes qu'il frappe d'un tampon, à peu près comme on se figure la cithare et le *plectrum* des anciens. Mais jamais aussi on ne vit gens

plus recueillis à la procession, et je ne saurais oublier ces deux longues files de montagnards qui se déroulaient au chant des hymnes sur la place de Laruns, le soir de la Notre-Dame d'août. J'admirais surtout de grands vieillards, droits comme les pins de leurs forêts, portant avec dignité des manteaux qu'on ne voit plus que dans les peintures du moyen âge. Derrière, venaient le maire et les adjoints en habits de paysan ; l'écharpe peu officielle se nouait sur leur pourpoint violet; de longs cheveux encadraient leurs visages respectables et fins, types de cette race ingénieuse et polie, aussi habile, assure-t-on, à poursuivre une affaire en justice qu'une bête fauve dans la montagne. Le peuple basque a moins de charme et plus de gravité. Sans doute c'est plaisir de suivre les jeunes gens à ces jeux de paume où deux villages, deux cantons, se livrent un combat de vigueur et d'adresse. Les anciens siégent au banc des juges, et pourquoi tairais-je qu'une fraîche retraite, ménagée dans le mur, garde la bouteille, conseillère des cas difficiles ? Mais, plus encore que son jeu de paume, chaque village entretient avec jalousie son cimetière : ce lieu de deuil est tout planté de rosiers ; on y voit peu de sépultures délaissées, et nul n'entre à l'église sans avoir prié sur la tombe des siens. Le culte des morts est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions Chaque année des centaines de Basques, séduits par les beaux vaisseaux mouillés à Bayonne ou au Passage, vont tenter la fortune en Amérique. Enrichis, ils ont hâte de revoir la maison de leurs pères, d'envoyer un jeune frère s'enrichir aux mêmes colonies, et d'orner de leurs présents l'église à l'ombre de laquelle ils dormiront à côté des aïeux. Quoi d'étonnant si des hommes qui ne savent pas oublier gardent religieusement la langue de la patrie, si les prêtres et les lettrés veillent sur elle comme sur un feu sacré, si les Basques de nos jours parlent encore l'idiome des vieux Ibères, ces aînés des Germains et des Celtes, et l'un des premiers peuples qui aient quitté le voisinage de

Babel pour voir coucher le soleil dans les mers de l'Occident?....

(*Un Pèlerinage au pays du Cid,* I, les Pyrénées et la Mer.)

Une Ville du moyen âge (Oberwesel sur le Rhin).

Chaque sinuosité du Rhin forme comme un lac dont on ne voit pas les issues. Tout à coup le fleuve retourne, l'ouverture de la vallée se démasque, et un nouveau spectacle commence. Vers le milieu du trajet, au bord de l'un de ces lacs admirablement encadrés, là où le Rhin est plus étroit, la gorge plus solitaire, où les montagnes, plus arides, ne laissent voir que le rocher entrecoupé de vignes, loin de tout ce qui peut rappeler la civilisation moderne, s'élève une petite ville où le moyen âge est tout debout, Oberwesel.

Sur la rive gauche du fleuve s'étend une muraille d'environ un quart de lieue, encore crénelée à moitié, ailleurs ouverte par de larges brèches. Elle est percée de plusieurs portes à plein cintre, basses et sombres ; elle est fortifiée de meurtrières et flanquée de sept tours. A l'extrémité, vers le nord, une haute tour ronde à deux étages, puis deux tours carrées, puis une tour ronde plus basse ; ensuite vient la grande brèche suivie de deux petites tours octogones, et l'extrémité sud est marquée par une tour carrée, avec un couronnement octogone en ruine. Cette ligne forte se replie et enveloppe toute la petite ville à peu près en forme de trapèze. Du côté occidental une grande tour carrée s'élève entièrement ouverte d'un côté ; le lierre et les plantes grimpantes n'ont pas manqué de jeter leur voile sur ces débris. — Dans cette enceinte, il y a des vergers, des jardins, un petit nombre d'habitations en bon état, surtout des masures et des chaumières, de misérables constructions de bois. Mais, comme dans les mœurs du moyen âge, si les hommes ont des habitations misérables, ils ont mis la grandeur et la magnificence dans les églises.

Deux grandes églises gardent, pour ainsi dire, les deux entrées de la ville : l'une au nord-ouest, l'antique paroisse de Saint-Martin ; l'autre au midi et hors des portes, est une ancienne abbaye de femmes, sous l'invocation de la Vierge. Entre les deux, et vers le bord du Rhin, la petite chapelle de Saint-Werner, petit oratoire gothique, humble et charmant comme le saint enfant, comme le jeune martyr égorgé par les Juifs, en l'honneur duquel elle fut élevée. L'Église de Saint-Martin était fermée à cause des réparations qu'on venait d'y commencer; mais on voyait à l'extérieur une belle nef percée de fenêtres ogivales. Pour façade, une large et haute tour carrée, crénelée, avec quatre petits balcons, exécutés aux quatre angles, et surmontés d'une petite tour octogone basse et qui manque de couronnement; dans les fenêtres et les arcs de la frise, tantôt le plein cintre, tantôt l'ogive. Cet édifice a par-dessus tout un caractère de force et de puissance. L'église de Notre-Dame est un chef-d'œuvre d'architecture ogivale, à l'exception du clocher volumineux et lourd. Mais les nefs sont admirables, et celle du milieu s'élance avec une légèreté singulière : l'abside, tournée vers le Rhin, est percée de cinq longues fenêtres. La façade est très-simple, et ne présente qu'une porte surmontée d'une belle fenêtre ogivale.

Au-dessus de la ville et du côté du sud, sur une colline escarpée, est le château, dont les vastes ruines annoncent une antique prospérité. Cependant les puissants seigneurs qui l'habitaient se faisaient gloire d'être bourgeois d'Oberwesel. La ville, au temps d'Henri VII, était ville impériale; c'est pourquoi on voit des aigles sur les murs. Nulle part au monde le moyen âge ne paraît plus conservé ; l'imagination a peu de frais à faire pour réparer les brèches de la vieille enceinte et pour la repeupler de ses vieux habitants. (*Lettres*, t. I, p. 189-192.)

LACORDAIRE (HENRI)

(1802-1861)

Né d'une famille bourgeoise de Bourgogne, Henri Lacordaire y avait puisé des opinions démocratiques que son éducation exalta. Il fut placé dans un collége voltairien. Élève médiocre, nous a-t-il dit, aucun succès ne signala le cours de ses premières études. Mais tout à coup, en rhétorique, les germes littéraires qu'un premier maître, M. Delahaye, avait déposés dans son esprit, se prirent à éclore, et de nombreuses couronnes vinrent, à la fin de l'année, récompenser son travail. Un cours de philosophie pauvre, sans étendue et sans profondeur, termina ses études classiques. Il sortit de collége à l'âge de dix-sept ans, sans aucun principe religieux ; mais honnête, ouvert, impétueux, sensible à l'honneur, ami des belles-lettres et des belles choses, ayant devant lui, comme le flambeau de sa vie, l'idéal humain de la gloire.

Il fit son droit à Dijon, et, dans sa vingtième année, vint à Paris faire son stage. Il travailla dans le cabinet d'un avocat au Conseil, en suivant un peu le barreau. Bientôt il commença à plaider avec succès, mais sans goût, parce que l'orage était au fond de son cœur. Il rêvait seul, étranger à tout parti, dans un état d'isolement et de mélancolie intérieure où il se consumait. C'est alors que Dieu vint le chercher, sans qu'aucun livre, aucun homme en fût l'instrument auprès de lui. Subitement l'évidence historique et sociale du christianisme lui apparut avec un irrésistible éclat. Au bout de six mois il conçut le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique.

Quelques années après son ordination, en 1835, il montait dans cette chaire de Notre-Dame autour de laquelle ses conférences devaient, pendant de longues années, attirer une foule si nombreuse et si sympathique.

Ces conférences, comme il l'a dit lui-même en les publiant, n'appartiennent précisément ni à l'enseignement dogmatique, ni à la controverse pure. Mélange de l'un et de l'autre, de la parole qui instruit et de la parole qui discute, destinées à un pays où l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal, et où l'erreur est plus hardie que savante et profonde, il essaya d'y parler des choses divines dans une langue qui allât au cœur et convînt à l'état moral de ses contemporains.

Il ne réunit pas toutes les qualités qui font la perfection de l'orateur chrétien. Sa dialectique est quelquefois faible et confuse, et il remplace trop souvent le raisonnement par des comparaisons pittoresques ou par de subtiles abstractions. Ses connaissances historiques sont étroites et toutes classiques dans l'acception la plus resserrée de ce mot ; cette langue si personnelle est quelquefois un peu bizarre et n'a

pas une correction constante. Mais aussi quel éclat toujours croissant de parole ! quelle fraîcheur d'imagination ! quelle pénétrante chaleur d'âme ! quelle verve entraînante ! quelle élévation de pensées ! quelle variété de mouvements imprévus ! quelle poésie ! Les révélations de ses confrères, après sa mort, nous ont appris combien était profonde la foi de l'apôtre qui parlait à la jeunesse de ce siècle avec un langage et un accent qui, quelquefois, pourraient paraître trop humains, quand il était dégagé de vues terrestres autant que peut l'être un homme. Ce brillant orateur cachait un religieux affamé de martyre.

Si l'on veut savoir combien la fièvre de la gloire stimulait peu le père Lacordaire dans cette carrière de l'éloquence, il faut lire ce qui a été publié de sa précieuse correspondance. Là se montre à nu cette âme angélique dont tous les désirs allaient au ciel, dont toutes les préoccupations étaient pour le bien des hommes.

L'Enfance du général Drouot.

Le jeune Drouot s'était senti poussé vers l'étude des lettres par un très-précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des frères de la Doctrine chrétienne, et comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Les parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter les classes les plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collége, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens et subir les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de la veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout : c'était le temps où le travail domestique commençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien ; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau ; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé,

et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César.

Telle était cette enfance dont la mémoire poursuivait le général Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries. Il y trouvait le charme de l'obscurité, de l'innocence et de la pauvreté ! Il croissait avec la triple garde de ces fortes vertus, comme un enfant de Sparte et de Rome, ou, pour mieux dire encore, comme un enfant chrétien en qui la beauté du naturel et l'effusion de la grâce divine forment une fête mystérieuse que le cœur ne peut oublier jamais.

Un Examen.

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne, dans une des salles de l'École d'artillerie.

Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant. La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main.

Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examinateur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise ; et sur sa réponse qu'il vient subir l'examen, il lui permet de s'asseoir. On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites naturelles : les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la *promotion;* l'École se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy, le général Drouot.

Vingt ans après, Laplace disait à l'Empereur : « Un des plus beaux examens que j'ai vu passer dans ma vie, est celui de votre aide de camp, le jeune Drouot. »

Description d'Oxford.

Figurez-vous, dans une plaine entourée de collines et baignée de deux rivières, un amas de monuments gothiques et grecs, d'églises, de colléges, de cours, de portiques, distribués à profusion, mais avec grâce, dans des rues calmes, terminées par des perspectives d'arbres et de prairies. Tous ces monuments destinés aux lettres et aux sciences ont leurs portes ouvertes; l'étranger y entre comme chez lui, parce que c'est l'asile du beau pour tous ceux qui le sentent. On traverse des cours silencieuses, en rencontrant çà et là de jeunes hommes portant une toque sur leur tête et une toge sur leurs épaules : point de foule, point de bruit; une gravité dans l'air comme dans les murs noircis par l'âge, car il me semble ici qu'on ne répare rien de peur de commettre un crime contre l'antiquité. En Italie, les édifices respirent la jeunesse ; ici, c'est le temps qui se montre, mais sans délabrement, et seulement comme une majesté.

(*Extrait d'une lettre écrite en mars* 1852.)

Même sujet.

Je suis arrivé hier soir ici, seul et tout à fait perdu, mais avec une joie d'enfant de trouver une ville sans fumée et sans bruit, toute pleine de monuments littéraires, les uns gothiques, les autres de style moderne, et avec une incroyable profusion de cours et de portiques silencieux où passent çà et là de jeunes étudiants, avec une toque et une petite toge très-originale. Je me promène avec ravissement dans ces rues calmes, dans ces belles allées d'arbres qui bordent deux rivières, et je ne me rappelle pas d'avoir rien vu qui m'ait produit une aussi douce impression. Je conçois que toute cette jeunesse élevée là n'en perde jamais la mémoire et y revienne avec une affection que le temps ne fait qu'accroître. Nous n'avons rien de semblable en France ; l'Université est pour nous

un collége, c'est-à-dire, quatre murs avec cinq ou six professeurs et autant de maîtres d'étude. Ici, l'Université est un monde et un monde charmant. Tous ces colléges ont leur porte toute grande ouverte et l'étranger y pénètre comme dans un asile qui appartient à quiconque aime le parfum des lettres et du beau. Chacun de ces colléges est vaste, mais pas trop habité; la solitude ajoute à leur grandeur.

(*Correspondance avec Mme Svetchine*, Oxford, 16 mars 1852, p. 506.)

Vivre dans l'avenir.

Sorèze, 9 juin 1857.

L'épreuve où nous nous trouvons peut se prolonger longtemps, et si l'on en sort par un événement brusque, nul ne peut savoir quel en sera le résultat. La France et l'Europe sont trop éloignées de Jésus-Christ, qui est la pierre vivante, pour construire quelque chose de ferme. Là où on ne croit pas au Christ, la foi pour le reste est faible, vacillante et sans fondement. Or, nous ne pouvons pas espérer que cette foi divine reprenne subitement son empire. Les plus grandes catastrophes émeuvent un moment les hommes; les peuples lèvent la tête, ils regardent et écoutent, puis retournent, dès la première lueur de paix, à leur affaiblissement de l'âme. Il faut donc faire notre sacrifice du temps et songer à l'avenir. L'avenir, si lointain qu'il soit, c'est encore l'humanité, et un champ plus beau, parce qu'il y faut plus de prévision et de foi. Quand je lis une belle page de l'antiquité, je vois ce que peut l'homme si loin de lui : Jérusalem, Athènes, Platon, Cicéron, nous meuvent encore, et, bien que tout le monde ne puisse prétendre à une pensée qui demeure toujours visible, on peut du moins laisser ses os du bon côté des choses. L'âme d'ailleurs voit et agit d'en haut; elle laisse sa trace, si faible qu'elle soit, dans les événements qui se lèvent d'un siècle à l'autre, et, si elle s'est préparée

à les aider dans le sens du vrai et du juste, elle en jouit comme d'un ouvrage où elle a une part éternelle.

Vivez donc dans l'avenir, c'est le grand asile et le grand levier. (*Lettres à des jeunes gens.*)

Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé

Je me promenais, il y a peu de jours, dans la campagne de Rome, proche des catacombes de Saint-Laurent; je me dirigeai vers un cimetière nouveau qu'on a creusé dans ce vieux cimetière, et je fus frappé, à la porte, par une inscription : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé.* J'entrai en la méditant; car, que voulait-elle dire ? Il ne me fut pas difficile de le comprendre : Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé de bien faire, parce que ses mains ne peuvent plus donner, ni ses pieds aller au-devant du malheur, parce que ses entrailles ne sont plus émues par la plainte, et que son esprit, envolé loin des disputes des hommes, ne leur oppose plus l'acte d'une foi humble et patiente. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé, tandis que celui qui le nourrissait, sur la terre, de la doctrine et du pain de vie, son Seigneur et son maître, est encore sujet aux contradictions. Pleure sur le mort, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu. Je roulai longtemps dans mon âme ces pensées qui étaient encore entretenues par le voisinage des martyrs et par cette douce basilique élevée dans la campagne au diacre Laurent. Je regardai les vieux murs de Rome qui étaient devant moi, se tenant debout comme au temps des Césars, et je regagnai lentement ma demeure solitaire, heureux de me sentir un moment loin de mon siècle, mais sans désirer d'être né dans un siècle plus tranquille, ayant entendu près de la tombe des saints et des martyrs cet avertissement sublime : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé.* (*Lettre sur le Saint-Siége.*)

MONTALEMBERT (CHARLES DE)

(1810-1870)

Charles Forbes, comte de Montalembert, est un des plus illustres catholiques que le dix-neuvième siècle ait produits ; c'est aussi un des plus grands écrivains et un des plus admirables orateurs de notre époque. Devant l'étudier avec les développements convenables dans d'autres volumes, nous nous contenterons ici de parler de l'ouvrage dont nous citons quelques pages, *les Moines d'Occident*. Dans ce beau livre M. de Montalembert s'est proposé de contribuer à la réhabilitation des ordres monastiques, de montrer ce que c'était que les moines, d'où ils venaient, ce qu'ils ont fait pour occuper dans les destinées du monde une place si haute ; enfin de retracer les efforts surhumains tentés par ces légions de moines sans cesse renaissantes pour dompter, pacifier, discipliner, purifier vingt peuples barbares successivement transformés en nations chrétiennes.

L'auteur des *Moines d'Occident* n'écrit pas un panégyrique, mais une histoire ; il « ne dissimule aucune tache afin d'avoir le droit de ne voiler aucune gloire, » et il sait éclairer l'histoire générale tout en traçant des vies particulières de saints. Ajoutez à cela le charme d'une diction toujours correcte, toujours noble, toujours ferme, toujours claire, souvent éloquente ou imagée.

Les Démolisseurs des monuments religieux.

Pour anéantir ainsi en masse les vénérables retraites qui avaient servi, pendant tant de siècles, d'abri aux monuments les plus précieux et de sanctuaire aux plus chers souvenirs de toute la chrétienté, il fallait professer et pratiquer le mépris de tout ce que les hommes avaient respecté et aimé jusque-là. On n'y a pas manqué. Pour mieux atteindre les hommes et les choses de Dieu, les profanateurs des monastères n'ont pas reculé devant la crainte d'outrager la gloire, l'héroïsme et les saintes traditions qui font la vie et l'indépendance des peuples. Ce que la république athée osa, en France, sous la Terreur, la monarchie protestante l'avait déjà commis en Angleterre. Henri IV et Louis XIV ne furent pas les premiers

rois dont les dépouilles aient été souillées et dispersées par les ravageurs de cloîtres. Le corps de Jacques IV d'Écosse, tué en défendant sa patrie [1], fut déterré et décapité par les ouvriers lors de la confiscation, par Henri VIII, de l'abbaye où sa noble dépouille avait été portée [2]. Les ossements d'Alfred le Grand ne furent pas plus respectés, lorsque les derniers débris du monastère qu'il avait fondé pour lui servir de sépulture [3] furent rasés pour faire place à une prison. Les gloires les plus populaires n'ont pas plus trouvé grâce que les plus obscurs cénobites. Ni Richard Cœur de lion ni Blanche de Castille n'ont pu protéger Fontevrault ou Maubuisson contre le sort commun.

Les preux qui dormaient sous la garde des moines ont eu le même destin que les rois. Les cendres du Cid ont été enlevées au monastère confisqué de Saint-Pierre de Cardenas, où il avait choisi d'avance son tombeau, où il avait laissé sa Chimène en partant pour l'exil, lorsqu'ils se séparèrent *comme l'ongle se sépare de la chair* [4]. Le magnifique couvent que Gonsalve de Cordoue avait fondé à Grenade pour les Hiéronymites, a été changé en caserne, l'église en magasin, et l'épée du grand capitaine, naguère suspendue devant le maître-autel, en a été décrochée et vendue à l'encan.

Les malheureux n'ont pas même su épargner les souvenirs de l'amour humain, épurés par la paix du cloître, mais que la barbarie éclairée de nos jours a confondus, dans son brutal aveuglement, avec les reliques de la foi et de la pénitence. La tombe d'Héloïse a été brisée au Paraclet, comme celle de Laure chez les cordeliers d'Avignon ; et le corps d'Inès de Castro, confié par l'implacable douleur de Pierre le Cruel aux fils de Saint-Bernard [5], a

[1] A la bataille de Flodden, en 1513.
[2] A Sheen, près Windsor.
[3] A Winchester.
[4] *Poema del Cid*. Voir le délicieux chef-d'œuvre d'Ozanam, intitulé: *Un Pèlerinage au pays du Cid*.
[5] A Alcobaça.

été arraché de son mausolée royal pour être profané par des soudards.

Encore, si en confisquant ces abbayes séculaires ; si en condamnant leurs paisibles habitants à l'exil ou à la mort, on en eût du moins conservé les ruines ; si, comme en Angleterre et en Allemagne, on eût pu montrer dans leur beauté funèbre quelques débris de ces monuments d'un art inimitable et d'une architecture sublime ! Mais les Vandales modernes ont su renchérir sur l'exemple que leur avaient donné les prétendus réformateurs d'il y a trois siècles. En Espagne, en Portugal, en France surtout, l'art de la destruction a reçu des perfectionnements inconnus aux plus barbares de nos aïeux.

Chez nous, il n'a pas suffi de piller, de profaner, de confisquer, il a fallu renverser, raser, ne pas laisser pierre sur pierre, que dis-je ? fouiller jusqu'aux entrailles du sol, pour en extirper la dernière de ces pierres consacrées. On l'a dit avec trop de raison [1], jamais une nation ne s'était laissé ainsi dépouiller, par ses propres citoyens, des monuments qui attestaient le mieux, chez elle, non-seulement la culture des sciences et des arts, mais encore les plus nobles efforts de la pensée et les plus généreux dévouements de la vertu. L'empire d'Orient n'a pas été saccagé par les Turcs comme la France l'a été et l'est encore par cette bande de démolisseurs insatiables qui, après avoir acquis à vil prix ces vastes constructions, ces immenses domaines, les exploitent comme des carrières, pour en retirer un lucre sacrilége. J'ai vu de mes yeux les chapiteaux et les colonnettes de telle église abbatiale que je pourrais nommer, employés comme autant de cailloux pour la route voisine. Autant en feraient les marchands de couleurs qui enlèveraient avec un grattoir le carmin ou le bleu d'outremer des tableaux de van Eyck ou du Pérugin, pour en augmenter leur fonds de boutique.

[1] De Guilherm, *Annal. archéol.*, I, 101.

En Asie Mineure, en Égypte, en Grèce, il reste encore çà et là quelques débris que la rage des infidèles a épargnés, quelques lieux à jamais célèbres, où la pieuse ardeur du pèlerin et la curiosité de l'érudit peuvent trouver à se satisfaire. Mais en France et dans les pays qui l'imitent,

Tota teguntur
Pergama dumetis : etiam periere ruinæ...

Le vandalisme ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus rien à pulvériser. On voit ainsi, quelquefois, disparaître jusqu'au souvenir local des monastères qui ont défriché et peuplé la contrée d'alentour. Il y a bien peu d'années, tandis qu'une érudition émérite s'évertuait à analyser les ruines étrusques ou pélasgiques, et tombait en extase devant le moindre fragment de voie romaine, on ignorait le site et la destination nouvelle de ces illustres métropoles de la vertu et de la science chrétiennes, qui s'appelaient Cluny, Cîteaux, Fleury, Marmoutier, et, à plus forte raison, de tant d'autres abbayes moins célèbres, mais dont chacune avait son histoire pleine de mérites et de services dignes d'une éternelle mémoire :

...Vix reliquias, vix nomina servans,
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis.

C'est aux cartes, aux livres de géographie ancienne qu'il faut aller demander l'emplacement de ces admirables créations de la foi et de la charité : car trop souvent c'est en vain qu'on interrogerait la mémoire défaillante d'une race abêtie par l'incrédulité et un matérialisme effréné. Ils vous répondraient comme les Bédouins du désert au voyageur qui leur demanderait la généalogie des Pharaons ou les annales de la Thébaïde.

Ailleurs, il est vrai, ces augustes sanctuaires sont restés debout, mais pour être mutilés et métamorphosés, pour recevoir, de la main des spoliateurs, une destination propre à leur infliger une souillure ineffaçable. Ici c'est une

écurie, là un théâtre, ailleurs une caserne ou une geôle, qu'on trouve installés dans ce qui reste des abbayes les plus renommées. Saint Bernard et ses cinq cents religieux ont été remplacés par cinq cents réclusionnaires. Saint Benoît d'Aniane, le grand réformateur monastique du temps de Charlemagne, n'a pas mieux réussi à détourner cet outrage de la maison dont il a porté le nom jusque dans le ciel. Fontevrault, le mont Saint-Michel, ont subi le même sort. Ces maisons de prière et de paix sont devenues ce qu'on appelle, de nos jours, des *maisons centrales de détention*, afin, sans doute, de ne pas donner un démenti à M. de Maistre, qui avait dit : *Il leur faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits.*

On a vu parmi nous des profanations plus révoltantes encore. A Cluny, le plus illustre monastère de la chrétienté, l'église, qui était la plus vaste église de la France et de l'Europe, qui ne le cédait en dimensions qu'à Saint-Pierre de Rome, après avoir été saccagée et démolie pierre par pierre pendant vingt ans, a été transformée en haras.

(*Les Moines d'Occident*, introd., ch. VIII, p. CC-CCVII.)

VITET

(1802-1872)

Dans un autre Cours nous parlerons de l'ensemble des travaux de cet honorable académicien, et en particulier de ses scènes historiques intitulées : les *Barricades*, les *États de Blois*, la *Mort de Henri III*. Ici nous dirons seulement quelques mots d'un ouvrage auquel nous empruntons deux fragments, les *Études sur l'histoire de l'art*. Ces volumes, aussi remarquables par le style que par la science et par le sens esthétique, offrent un recueil d'essais isolés qui tous ont le mérite de présenter de fidèles reflets des nouveautés principales qui ont peu à peu transformé l'histoire de l'art depuis un siècle environ. Les extraits suivants apprendront aux jeunes gens à estimer sous le rapport de l'art, non moins qu'à tant d'autres égards, ce moyen âge chrétien qu'on a si longtemps présenté comme une époque de barbarie.

De l'orfèvrerie religieuse au moyen âge.

Rien aujourd'hui n'est aussi rare, en France, que les anciens trésors d'églises. Ces collections de pièces d'orfèvrerie avaient, en 1793, le double tort d'avoir servi au culte catholique et d'être en or et en argent. Moitié cupidité et moitié fanatisme, elles furent confisquées et fondues en lingots, ou bien dérobées et vendues aux brocanteurs, ou bien encore, cachées et confiées à des mains infidèles, à tel point que dans les églises il n'en est rien resté. Déjà, même avant la tourmente révolutionnaire, la plupart de ces collections avaient perdu, au point de vue archéologique, une partie de leur ancien prix. Les calvinistes de 1562 les avaient saccagées et en avaient soustrait ou détruit un grand nombre de pièces des plus beaux temps du moyen âge. Il est vrai que plus tard, pour les besoins du culte, on avait rétabli ces pièces, et souvent même avec plus de richesse et un plus grand poids de métal, mais dans un autre style, sans art et sans caractère, dans ce goût lourd et solennel qu'affecte l'orfèvrerie d'église depuis le règne de Louis XIV.

C'est donc presque un miracle aujourd'hui, ou tout au moins un étrange hasard, que de trouver chez nous, dans une église, un de ces précieux dépôts, et d'y découvrir des pièces d'une haute antiquité. Telle est pourtant la surprise qui vous attend sur les confins du Rouergue et de l'Auvergne, dans la sévère et étroite vallée de Conques, où furent bâties, vers le commencement du onzième siècle, l'ancienne abbaye bénédictine de Sainte-Foy, aujourd'hui complétement ruinée, et l'église de cette abbaye, vaste édifice à plein cintre qui, par bonheur, est encore debout. C'est là, dans cette église, que se conserva, grâce à un genre de patriotisme malheureusement trop rare, la plus grande partie de l'ancien trésor de l'abbaye. Aux approches de la Terreur, lorsque le culte allait être interdit, certains habitants du village se

chargèrent, non sans péril, de recevoir chez eux et de tenir cachés ces objets de leur vénération, puis, après la tempête, pas un d'eux n'oublia son dépôt ; tout fut exactement rendu.

(*Etudes sur l'histoire de l'art*, t. II, p. 395 et suiv.)

L'architecture du moyen âge est-elle un art ? a-t-elle des règles et des lois ?

Pour déterminer approximativement l'âge d'un monument antique, il suffit, tout le monde le reconnaît, d'examiner le monument lui-même. Vous découvrez, sur le sol de la Grèce ou de l'Italie, les débris d'un édifice dont Pausanias ni Pline n'ont jamais fait mention, dans un lieu dont aucune tradition n'a conservé le souvenir, et, à la seule inspection de ces fragments, selon que les moulures et les profils affectent telle ou telle forme, selon que la pierre et le marbre sont taillés ou appareillés de telle ou telle façon, vous prononcez, avec une sorte de certitude, que l'édifice est du siècle de Périclès ou de celui d'Alexandre, qu'il appartient au temps de la république ou à l'époque des empereurs.

Et peut-il en être de même pour les monuments du moyen âge ? Portent-ils aussi sur leur front la date de leur naissance ? On commence à le croire aujourd'hui ; mais l'époque n'est pas éloignée où l'opinion contraire était, chez nous, universelle et incontestée. Il était passé en force de chose jugée que jamais aucune règle, aucune méthode, n'avait présidé à la construction des monuments du moyen âge ; que depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la renaissance, depuis Clovis jusqu'à François Ier, le hasard seul avait, en France, dirigé l'art de bâtir, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ; que, par conséquent, le même lieu, la même année, avaient dû voir souvent s'élever des monuments entièrement différents, tandis que des monuments identiques pouvaient avoir été construits à plusieurs siècles d'intervalle

et aux deux extrémités du royaume ; que dès lors on ne devait attribuer spécialement à aucune époque aucun caractère déterminé, et qu'il fallait se garder de jamais chercher à classer dans un ordre chronologique les monuments de ce temps-là. Cette opinion n'était pas seulement une tradition, une routine d'atelier, elle était professée par les maîtres de la science. Le critique éminent qui, dans l'étude de la sculpture antique, a complété l'œuvre de Winckelmann, qui a développé les principes théoriques et pratiques de l'architecture des anciens avec une si savante précision, M. Quatremère de Quincy, n'a laissé échapper aucune occasion de proclamer dans ses écrits que l'architecture du moyen âge n'est pas une architecture, que ce n'est pas un art, mais seulement une compilation, un composé d'éléments disparates et hétérogènes rassemblés par une fantaisie ignorante et désordonnée.

Qui aurait osé, dans l'école, élever la voix contre cet anathème ? qui se serait permis d'étudier cette soi-disant architecture ? La vue de tels monuments ne passait pas seulement pour inutile, on la croyait pernicieuse, et si, par hasard, quelque artiste, moins timoré que ses confrères, trouvant une vieille église sur son chemin, s'avisait de ne pas détourner les yeux, s'il en admirait certaines parties, s'il osait même en crayonner quelques souvenirs, sa foi n'en était pas ébranlée, car ce n'était pas l'examen d'un monument isolé, c'était la comparaison laborieuse et réfléchie d'un grand nombre de monuments qui seule aurait pu l'éclairer et lui faire apercevoir dans ce prétendu chaos un principe d'ordre et de classification. Or, les plus téméraires n'auraient jamais alors entrepris un tel travail. Il est donc probable que, pendant longtemps encore, nos architectes auraient jugé les monuments du moyen âge sans les connaître, et que l'impossibilité de les classer fût demeurée proverbiale, si quelques hommes étrangers à la pratique de l'art, de simples amateurs, sans préjugés d'école, sans doctrines

traditionnelles, n'obéissant qu'à leur propre sentiment, à l'amour des belles choses et à un certain attrait de curiosité, ne s'étaient mis à la recherche de ces monuments, et, après en avoir beaucoup contemplé, beaucoup comparé, n'avaient senti le besoin de se rendre compte de leurs impressions et d'analyser ce qu'ils avaient vu.

Ils ne tardèrent pas à reconnaître que, dans les innombrables éléments dont cette architecture se compose, la confusion et l'irrégularité sont surtout apparentes, et que, pour peu qu'on les regarde avec attention, il est impossible de n'être pas frappé de certaines analogies et de certaines différences qui se reproduisent d'une manière constante et régulière. A force de réunir les analogies et d'abstraire les différences, ils parvinrent à établir des divisions générales susceptibles d'être ultérieurement subdivisées et de devenir les cadres d'une classification méthodique. La plus large, la plus complexe de ces divisions résulta naturellement d'une différence fondamentale dans la forme d'un des membres principaux de l'architecture. Comment ne pas remarquer, en effet, que, parmi tous ces édifices auxquels on applique sans distinction cette dénomination de monuments du moyen âge, il en est dont toutes les arcades, toutes les ouvertures, se terminent en pointe, en ogive, tandis que, dans d'autres, le plein cintre règne exclusivement et que, chez quelques-uns enfin, on remarque simultanément le plein cintre et l'ogive?

Ces distinctions n'étaient-elles que fortuites, ou bien constituaient-elles des différences essentielles dans l'origine et la nature de ces trois sortes de monuments? Les uns et les autres pouvaient-ils être contemporains, ou bien devait-on nécessairement les attribuer à des époques distinctes? Pour résoudre ces questions, il fallut recourir au témoignage des monuments écrits; et lorsque, après des expériences maintes fois répétées, après des vérifications sans nombre, il fut toujours reconnu que les monuments à plein cintre n'apparaissaient plus au delà d'une certaine époque, que les monuments à

ogive, au contraire, ne commençaient à paraître qu'à partir d'une autre époque, et que les monuments mixtes semblaient appartenir aux années intermédiaires, il fut permis de constater ce premier résultat comme une preuve qu'il y avait là une science possible.

Ce n'était qu'un premier pas; mais bientôt, en faisant pénétrer l'analyse dans ces trois grandes classes de monuments, on reconnut que chacune d'elles, prise à part, pouvait être subdivisée, et que les signes indicateurs de ces subdivisions, bien qu'ils fussent plus ou moins distincts, n'avaient rien d'arbitraire ni d'accidentel. En un mot, ces premiers essais, quelque incomplets qu'ils fussent, posèrent les bases d'une classification générale : on commença à voir clair dans ces dix siècles de ténèbres; les monuments de chaque espèce se trouvaient groupés à peu près à leur rang dans l'ordre chronologique, et enfin, ce qui n'est pas moins nécessaire, on entreprit de fixer leurs rapports géographiques, c'est-à-dire les différences qui les distinguent, non plus de siècle à siècle dans le même lieu, mais de pays à pays dans le même moment.

(*Études sur l'Histoire de l'art*, t. II, p. 36-40.)

VEUILLOT (LOUIS)

(Né à Boyne (Gâtinais), en 1813)

M. Louis Veuillot, né dans une condition pauvre, avait reçu, avec une éducation incomplète, des principes voltairiens. Mais il était fait pour la connaissance et la pratique du christianisme.

Il débuta, sans préparation, non sans succès, dans le journalisme. En 1838 il fit un voyage à Rome et y fut témoin des pompes de la semaine sainte. Il fut touché, il crut, se convertit, et voua son existence à défendre ses nouvelles croyances avec toute l'énergie de sa nature militante. Dès lors, il se proposa pour premier objet de sa vie de dé masquer et de flétrir les ennemis de la religion, dédaignant la persuasion et la douceur, parce que, selon lui, ces gens-là ayant autour de l'âme une triple cuirasse de bronze, il les fallait combattre avec la hache et la massue.

A la fin de 1841, il entra à l'*Univers*, plein encore des ardeurs de la jeunesse et des plus beaux rêves littéraires, mais décidé à les sacrifier pour vaquer sans distraction aux combats journaliers. Bientôt nommé rédacteur en chef, il ne tarda pas à faire éclater son zèle et son rare talent. Chaque jour vit grandir sa renommée et son influence. A partir de 1847, c'est un journaliste hors ligne, puissant dans les articles de fond, petillant d'esprit et de verve dans les articles de circonstance. Après la révolution de 1848, il déploie un talent chaque jour plus apprécié, même par ses adversaires, non-seulement dans des articles de polémique politique ou religieuse, mais aussi dans des articles de critique littéraire, et même dans des articles d'art. Heureux, si, dans ces luttes quotidiennes où il a déployé tant d'énergie, tant de souplesse, des dons si variés d'écrivain, il avait su se garantir toujours de vulgarités voulues de style et de violences condamnables; s'il n'avait pas trop souvent oublié que les hommes de bords opposés doivent, tout en se combattant, observer entre eux des égards et des ménagements, égards dus surtout à des frères que des questions de détail peuvent diviser, mais qui restent d'accord sur le fond des principes essentiels.

M. Louis Veuillot est surtout un journaliste ; cependant, il a écrit beaucoup de livres dont plusieurs dureront. Nous ne pouvons ici que nommer, sans les apprécier, les principaux : *Les Pèlerinages de Suisse*, légendes, récits et descriptions (1838); *Pierre Saintive* (1840), *Rome et Lorette* (1841), *les Nattes* (1844), *l'honnête Femme* (1844), *les Français en Algérie* (1845), *les libres Penseurs* (1849), *Corbin et d'Aubecourt* (1850), *la petite Philosophie* (1850), *Çà et là* (1859), *le Parfum de Rome* (1861), *la Vie de Jésus* (1864), *les Odeurs de Paris* (1867), *Çà et là*, *le Parfum de Rome* et les ouvrages suivants ont été écrits par M. Veuillot dans des années de repos forcé, quand sa plume de journaliste avait été brisée entre ses mains par un coup d'autorité. En 1867, il ressaisit avec bonheur son arme favorite. Car, nous le répéterons, M. Veuillot, qualités et défauts, est avant tout un journaliste. C'est un polémiste doublé d'un artiste, c'est un homme d'infiniment d'esprit ; et chez lui, ordinairement, l'esprit est comme un éclair du bon sens; c'est un écrivain éloquent, d'une éloquence habituellement indignée : enfin, malgré ses inégalités et ses manques de goût fréquents, c'est un disciple inspiré des Bossuet, des Bourdaloue, des Sévigné, des La Fontaine, des Joseph de Maistre, ses auteurs préférés ; un maître souvent lui-même par la perfection de l'art.

Le Lac de Genève.

Dans une gerbe de montagnes aux cimes barbelées de vignes, de bois et d'aiguilles de pierre, merveilleuse fleur

entre ces merveilleux épis, le lac s'épanouit, bleu comme le ciel, vert comme les prés.

Que le brouillard léger du matin les voile, que le plein soleil en éclaire la splendeur ou que le soir les revête d'une gaze de feu, que le flot s'endorme ou que le vent murmure, toujours, sur ces doux rivages, habite la paix.

L'amitié m'accompagnait, jeune, mais déjà sereine, car elle sentait qu'elle pourrait vieillir. L'hospitalité nous entourait de ses soins charmants. Notre hôte était notre ami, et ses amis devenaient nos hôtes. Au fond des vallons, sur les collines vertes, sous les vieux arbres, partout, au seuil de la maison riante, nous attendait le riant visage de l'hospitalité. Les serviteurs mettaient d'abord la nappe, et couraient avertir le maître absent.

Te souviens-tu de la jeune comtesse qui nous jeta la bienvenue du balcon de son château crénelé? Le pont-levis était chargé de fleurs. Quand nous entrâmes, elle renouvela son salut et nous tendit sa fine et noble main.

Et le vieux curé dans son vieux presbytère. Je vois sa table boiteuse près de la fenêtre encadrée de vigne sauvage, ses vieux livres derrière un rideau, son lit entouré de vieille serge, son rire cordial, son beurre, son joli vin.

Nous regardions ses meubles usés, plus qu'usés, sa maison tout entière vermoulue, qui branlait au vent et craquait sous nos pas. « Bah! disait-il, pour un an peut-être que j'ai à rester, est-ce la peine de changer rien? »

De son grenier, plein d'une odeur de pommes, on voit le mont Blanc mieux que de Chamonix, quand on le voit. On ne le voyait pas ce jour-là. Mais quels effets de pluie, quels bruits de clochettes à travers la brume, quels parfums de montagne mouillée!

Tu voulais rester pour peindre des effets de pluie; je voulais rester pour faire des vers. Nous partions, emportant et laissant les souhaits du cœur. Nous arrivions dans un autre gîte, où nous voulions rester encore; nous voulions rester partout.

Notre voiture, — quelle voiture! — gémissait sur des

routes affreuses et charmantes. O joyeux embarras ! ô ravissements soudains devant ces perspectives immenses, ces pics neigeux, ces arbres noirs, ces eaux bondissantes !

Mais le plus grand charme, c'était l'homme: jamais, en si peu de jours, je n'ai rencontré tant de bonnes âmes, tant de fermes esprits. La franchise éclairait les visages, le bon sens réglait les discours, les cœurs battaient pour le bien.

Jamais, non, pas même dans les premiers enivrements de la jeunesse et de la liberté, jamais d'un pied plus heureux je ne fis lever la poussière du chemin, jamais d'une oreille plus charmée je n'écoutai la voix des solitudes.

Jamais je ne portai dans les sanctuaires un cœur plus enivré de reconnaissance et d'amour. Seigneur, Dieu créateur du monde, vos œuvres sont belles! Seigneur Dieu, père et maître des hommes, vous les avez faits droits et bons. *(Çà et là.)*

Une Fleur du Colisée.

Depuis quelques jours je n'avais pas vu le Colisée, depuis quelques jours le printemps est venu à tire-d'aile.

Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

Ce matin, j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient, fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux ! quels parfums répandaient les fleurs ! que le soleil était doux ! que mon cœur était joyeux ! Un oiseau chantait sur la croix. Au pied de la croix je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César.

Au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire que n'a point la vie.

Et, sur son visage, je retrouvais à la fois les traits de mon père, et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

Il me disait : « J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

« La clémence du Christ m'a visité dans ma prison : il m'a envoyé son Pontife ; j'ai reçu le baptême. César m'a offert la vie si je voulais abjurer le Christ ; préférant le don du Christ, j'ai choisi de mourir. Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour le Christ ! que le Christ soit béni ! qu'il règne à jamais !

« J'ai laissé des fils dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ ! que ton baptême descende sur eux !

« O Christ ! je suis mort pour toi ; ô Christ ! que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs ! »

Et ce corps ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une fleur de l'herbe ; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

(*Le Parfum de Rome.*)

La Villa Pamphili.

La villa Pamphili appartient aux Doria. Comme le

beau musée du palais Doria, elle est la propriété du public autant que du prince qui en a la garde et l'entretien.

Les pins de la villa Pamphili sont célèbres dans le monde. Tous les voyageurs les ont admirés, tous les narrateurs les ont racontés. Ils s'étalent en triomphants panaches dans les descriptions outrées de Châteaubriand ; outrées, et à cause de cela plus vraies que d'autres. Les beaux arbres! et que leur ombre est douce!

Le casino de la villa, très-simple d'apparence, contient une rare collection d'antiques. Rome moderne n'a que trop de respect pour Rome antique! J'ose dire que plusieurs statues de la villa Pamphili seraient mieux placées dans le salon d'un banquier que dans celui du noble Doria. On est bien large à Rome pour ces choses, et la fréquentation des anciens est doublement funeste aux modernes ; elle les gâte et les humilie.

Quant à la nature, elle est d'une beauté indestructible. Quels gazons semés de fleurs! quelles eaux joyeuses de refléter l'azur! quelles grandes herbes balancées par la gaieté sereine du vent! En janvier nous y avons cueilli des violettes. O parfum immortel! ô jours d'or que l'on s'étonne d'avoir vécu!

Et la voûte des chênes verts! Nous l'avons nommée la *Galerie des Candélabres*. Ces vieux troncs étendent horizontalement la mêlée de leurs bras noueux et noirs, formant des candélabres de la plus merveilleuse fantaisie. Là-dessus se plantent des branches nouvelles, élancées et lisses comme des cierges. Le soleil allume cette verdure sombre et fait en plein jour une nuit étoilée.

(*Ibidem.*)

Le Fils de Dieu.

L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur; il n'a fait que des œuvres de justice clémente et de miséricorde pure, et il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort.

Ceux qu'il avait instruits par sa parole, guéris par ses

miracles, délivrés par sa doctrine, ont crié : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Il a épuisé le calice des lâchetés et des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié ; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. La puissance publique, proclamant son innocence, l'a fait battre de verges avant de lui donner la mort.

On l'a tué au nom de la vérité, en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel ; et une vile populace a eu licence de l'insulter jusque dans le prétoire et jusque sur la croix. Voilà l'Homme-Dieu caché et comme anéanti dans l'homme de douleur.

Du ciel, qui semble fermé, nul secours; sur la terre, son domaine est le Calvaire, son trône un gibet.

Cependant il règne,

Le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient.

Que d'efforts seront faits pour déplanter cette croix, pour en arracher ce titre royal ! Mais la croix est stable, et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa faiblesse ni de sa victoire, le divin supplicié avait dit : *J'ai vaincu le monde.* Il expire : les ténèbres enveloppent la terre ; les morts sortent des sépulcres. Averti par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui qui vient d'assurer l'exécution de l'inique sentence, reconnaît et adore la victime : « C'était vraiment le Fils de Dieu. »

(*Extrait de la Biographie de Pie IX.*)

Mgr DUPANLOUP (FÉLIX)

(Né à Saint-Félix (Savoie), en 1802)

L'œuvre capitale de Mgr Dupanloup est son grand ouvrage sur l'éducation, dont une partie a pour objet la première éducation physique,

intellectuelle, disciplinaire et religieuse, et l'autre la haute éducation intellectuelle.

C'est bien à lui qu'il appartenait de traiter *ex cathedra* ces capitales questions. « L'expérience est là, plus encore qu'ailleurs, la souveraine maîtresse, » comme a dit le père Lacordaire. Bien peu d'hommes, à aucune époque, ont eu une expérience aussi consommée que l'évêque d'Orléans dans le maniement des esprits et la culture des jeunes intelligences. Dès le début de son sacerdoce, la Providence le voua à l'œuvre de l'éducation, et il y consacra, sans relâche et presque sans partage, les plus belles années de sa vie. Cependant, il ne s'est pas contenté, pour composer son œuvre magistrale, des lumières qu'il a pu acquérir et des expériences qu'il a pu faire personnellement dans sa longue carrière d'instituteur. Il s'est aidé des lumières de l'expérience et des conseils de tous les hommes spéciaux.

Milton a dit cette mémorable parole : « Un bon plan d'éducation serait le plus grand et le plus noble des projets imaginables, et l'unique moyen de nous tirer des ruines où nous ont laissés nos aïeux. » Ce bon traité sur l'éducation, Mgr d'Orléans nous l'a donné, approprié à tous les besoins de notre époque.

Mgr Dupanloup n'est pas seulement un grand éducateur de la jeunesse, c'est encore un de nos plus féconds écrivains, un de nos plus habiles et de nos plus vigoureux polémistes. C'est de plus un éminent orateur, surtout depuis sa nomination à l'Assemblée nationale, où, en maintes occasions importantes, il a obtenu de glorieux triomphes.

La Pieté.

La piété ! mais quel est ce nom, si doux à prononcer, si doux à entendre, que Racine, chargé de composer un prologue pour une célèbre maison d'éducation chrétienne, y faisait apparaître la Piété, et voici le langage qu'elle parlait, dans les vers les plus mélodieux et les plus purs que le génie inspiré de la religion ait jamais dictés :

« Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu par la grâce habité ;
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde

Des vertus dont il doit sanctifier le monde....
Grand Dieu! que cet ouvrage ait place en ta mémoire.....
Tu m'écoutes ; ma voix ne t'est point étrangère,
Je suis la Piété, cette fille si chère...»

Il est donc vrai! il y a ici-bas un nom chéri du ciel, un nom de bénédiction et de grâce, un nom également doux et glorieux ; et après avoir prononcé le nom auguste du Dieu très-haut, je dois prononcer avec honneur et en sa présence le nom de la piété.

Un ancien prophète, découvrant dans les profondeurs de l'avenir les futures grandeurs de l'Église, voyait la piété parmi les plus belles de ses gloires : *Nominabitur nomen tuum honor pietatis* [1].

L'esprit de Dieu lui-même se nomme l'esprit de science et de piété : *Spiritus scientiæ et pietatis*. Et saint Paul, écrivant à son disciple bien-aimé, lui disait : *Exercez-vous à la piété, la piété est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future.*

La piété a de tels charmes que l'irréligion elle-même ne peut lui refuser toujours l'honneur qui lui appartient ; le monde déclame contre la superstition et l'hypocrisie ; mais il rend encore des hommages secrets à la piété : il la vénère, quelquefois il l'admire, surtout dans la jeunesse : quand il aperçoit sur un jeune front ce je ne sais quoi d'heureux qui vient du ciel, lorsqu'il peut dire : *C'est un enfant pieux*, il s'attendrit involontairement, et il aime à le contempler. C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre écrivait d'un enfant : « La piété développait chaque jour la beauté de son âme en grâces ineffaçables dans ses traits. » L'impiété elle-même, vaincue par le charme, par l'ascendant irrésistible de cette vertu supérieure, s'est plus d'une fois écriée : *Oui, un jeune homme qui*, par le bienfait d'une éducation chrétienne, *a conservé jusqu'à vingt ans son innocence est, à cet âge, le meilleur, le plus généreux, le plus aimable des hommes.*

[1] Baruch, v, 4.

Les païens eux-mêmes ont loué la piété comme le sentiment le plus élevé, le plus pur du cœur de l'homme : *L'homme de bien*, dit Sénèque, *est un homme de haute piété envers les dieux.*

Ils ont même regardé la piété comme l'unique fondement de la bonne foi et de la justice parmi les hommes : *Si vous enlevez la piété envers les dieux*, dit Cicéron, la bonne foi et la justice périssent.

Hésiode veut qu'on prie les dieux et qu'on les implore, *et le soir, quand le jour s'achève et qu'on va prendre le sommeil, et le matin, quand la vie et les travaux du jour recommencent.*

Platon veut qu'on célèbre leurs fêtes avec piété, et regarde même l'institution et le repos de ces fêtes comme un bienfait divin : *Les dieux*, dit-il, *touchés de compassion pour le genre humain, qui est condamné par la nature au travail, nous ont ménagé des intervalles de repos dans la succession régulière des fêtes instituées en leur honneur; ils ont voulu qu'avec leur secours nous puissions réparer dans ces fêtes les pertes de notre éducation.* (Platon, *des Lois*, liv. II.)

Sénèque va jusqu'à dire, que *chaque homme doit consacrer son cœur par la piété, et en faire comme le sanctuaire de la Divinité.*

Qu'on ne s'étonne pas si je cite ici les païens. Après avoir cité les apôtres et les prophètes, le témoignage des païens est encore utile, parce qu'il est pour nous irrécusable. Qui pourrait, en élevant la jeunesse catholique, contester la nécessité des vertus que des païens préconisaient eux-mêmes?

Et je l'ajoute avec confusion et douleur, j'ai trouvé chez les modernes, dans les ouvrages même les plus célèbres sur l'éducation, j'ai trouvé peu de chose qu'on puisse comparer à la gravité, à la sainteté du langage des philosophes païens; en particulier, Quintilien et Platon auraient eu horreur de Rousseau.

Il est bien remarquable, que, quand les anciens ont voulu nommer les affections les plus vives, les plus pro-

fondes et les plus sacrées de la famille, l'amour et le respect des parents, le dévouement conjugal, le regret de ceux qui ne sont plus, ils n'ont pas trouvé de nom meilleur que celui de la piété elle-même, et ils ont dit : La piété filiale, la piété conjugale, la piété envers les morts : *Pietas in parentes, pietas in matrem.*

Qu'est-ce donc que la piété? J'en dirai volontiers ce qu'un pieux et célèbre auteur disait autrefois d'une grande vertu chrétienne : Il vaut mieux la sentir et la pratiquer qu'en savoir la définition. S'il faut toutefois la définir précisément, je dirai que la piété est ce sentiment intérieur, cette vertu affectueuse de l'âme, qui fait remplir avec amour tous les devoirs de la religion envers Dieu. C'est dans ce sens qu'on dit : Une grande piété, une piété sincère, solide, véritable, une piété pure, simple, vive, agissante, une piété douce, aimable, éclairée, constante.

On peut redire de la piété cette belle parole de Cicéron : *Omnes omnium charitas una amplexa est.* Oui, tous les sentiments les plus fermes et les plus tendres, les plus nobles et quelquefois les plus sublimes : la foi vive, l'amour généreux, la confiance filiale, la crainte respectueuse de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, l'adoration, la prière, le bonheur de chanter ses louanges, le zèle pour étudier sa loi, pour écouter sa parole, pour visiter ses temples, pour orner ses autels et célébrer ses fêtes, la piété est tout cela; et en retour, dans le doux et intime commerce qu'elle entretient avec Dieu, elle reçoit, selon l'expression des saintes Écritures, *la rosée du soir et la rosée du matin*, le souffle d'en haut et le rayon du soleil qui fait croître et fleurir dans le cœur les plus aimables et les plus énergiques vertus; c'est-à-dire la force morale, l'énergie pour le bien, le courage invincible contre le mal, l'héroïsme de l'âme dans les dures épreuves de la vie.

La piété est nécessaire, non-seulement parce qu'elle est le premier des devoirs envers Dieu, ou plutôt parce qu'elle les renferme et les accomplit tous ; la piété est nécessaire

parce qu'elle est aussi et par là même la première des vertus, ou plutôt elle est l'inspiratrice et le soutien de toutes les vertus. (*De l'Éducation*, t. II, p. 61-65.)

Mgr PIE (LOUIS-FRANÇOIS-DÉSIRÉ-ÉDOUARD)

(Né à Pontgoin, diocèse de Chartres, en 1815)

Mgr Pie, évêque de Poitiers, est un des prélats qui ont le plus honoré l'épiscopat contemporain par le zèle, par la doctrine, par l'éloquence, par le talent d'écrire.

Ses œuvres sont toutes du caractère le plus sacerdotal et le plus épiscopal. Ce sont des sermons, des discours et allocutions pour des cérémonies religieuses, des discours synodaux, des lettres pastorales, des mandements, des réfutations de livres hétérodoxes, etc. Cependant les nombreux volumes qui forment ce recueil offrent une lecture délicieuse pour les esprits les plus littéraires, tant la forme est soignée, pure, agréable. La diction de Mgr Pie est à la fois nerveuse et fleurie, d'une mâle sobriété, et d'une élégance imagée, et, joignant les grâces sacrées aux grâces profanes, elle est toujours enrichie, éclairée et illuminée d'innombrables citations des livres saints fondues avec l'art le plus heureux dans le contexte du discours.

Tous les propagateurs d'erreurs ont rencontré dans Mgr l'évêque de Poitiers un rude lutteur, mais un adversaire généreux. Sa discussion est toujours élevée, il évite de blesser les individus, il ignore les animosités personnelles, et plane au-dessus des mesquines questions d'amour-propre.

Dans certaines occasions solennelles il a stigmatisé et confondu les prétentions orgueilleuses et impies de notre époque. Cependant personne plus que lui n'aime les réformes raisonnables, n'appelle le légitime progrès dont la plus féconde source est dans l'Église. « Non-seulement, dit-il, l'Église peut se concilier avec la liberté, avec le progrès, avec la civilisation, mais elle seule a donné et seule elle peut conserver au monde tous ces biens. Il y a plus : c'est elle encore, et elle seule, qui, après une longue période de confusion, saura démêler parmi les idées de ce temps ce qu'elles peuvent contenir de juste, de sensé et de salutaire [1]. »

[1] Homélie prononcée dans l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux, pour la fête d'inauguration de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine. (19 mai 1863. *Œuvres*, t. V.)

Mgr l'évêque de Poitiers agit plus encore qu'il n'écrit. De tels écrits, de tels actes sont bien propres à fortifier les espérances de la France affamée de régénération.

L'Église Saint-Hilaire de Poitiers.

Mgr de Poitiers raconte d'abord qu'après la mort de saint Hilaire ses fidèles disciples se réunirent autour de son tombeau. Ils bâtirent un modeste oratoire qui, cent quarante ans plus tard, s'était changé en une église assez splendide pour élever dans les airs une tour puissante. La basilique d'Hilaire ressentit les libéralités et partagea les splendeurs, puis finit par subir le sort de la race carlovingienne. Bientôt on vit « renaître, par les soins successifs de deux princesses chrétiennes, Adèle d'Angleterre et Agnès de Bourgogne, cette magnifique basilique dont les restes à peine reconnaissables excitent encore l'admiration et les regrets de la science et de la piété. »

Les siècles qui suivirent cette reconstruction de Saint-Hilaire furent proprement ceux de sa gloire, comme ils ont été ceux de la puissance de l'Église. Les souverains Pontifes, à leur tête saint Grégoire VII, placent sous leur protection et juridiction immédiate son illustre chapitre et l'enrichissent de leurs dons. De grands princes, d'augustes princesses, des monarques français et étrangers viennent s'agenouiller sur les marches de son sanctuaire. Nos rois, après les comtes de Poitou et les ducs d'Aquitaine, tiennent à honneur d'en être regardés comme les premiers dignitaires; quelques-uns y viennent recevoir leurs insignes en qualité d'abbés de la célèbre collégiale, et l'on voit encore Henri IV et Louis XIV prendre place dans le chœur des chanoines de la royale abbaye, revêtus du surplis et de l'aumusse. La première dignité, après celle que se sont réservée ces têtes couronnées, est toujours dévolue à des personnages considérables; elle est souvent occupée par des évêques et l'un d'eux porte avec éclat l'auréole de la sainteté.

Mais, hélas ! tant de splendeurs ne pouvaient échapper aux vicissitudes inévitables d'ici-bas. La prospérité est

une épreuve souvent plus difficile à supporter que la persécution. L'Église de Jésus-Christ a dit plus d'une fois dans le cours des siècles : « *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*. Au sein de la paix est mon amertume la plus amère. »

La basilique du saint docteur fut une des premières à ressentir le contre-coup du schisme qui, au seizième siècle, ébranla l'Église et le monde entier. Ses annales nous racontent que, de 1560 à 1580, tous ses trésors devinrent la proie des sectateurs armés de Calvin ; ses châsses, ses croix, ses tableaux couverts d'or et d'argent, sa *librairie*[1] furent pillés par leurs mains sacriléges, ses autels furent brisés. Les voûtes mêmes du temple, disent les chroniques, *au moyen de l'estonnement faict auxdictes voûtes par l'artillerie* placée sur les plates-formes du cloître, menacèrent ruine et furent bientôt entraînées par l'écroulement de son superbe clocher. Image trop véritable de ce grand *estonnement* de l'Église, lorsque la défection de tant de princes et de peuples séduits par les doctrines impies de Luther et de Calvin, laissa comme démantelé l'édifice séculaire bâti par Jésus-Christ sur le fondement de Pierre. Toutefois la fameuse *corolle* resta debout, comme pour diriger les travaux de restauration des âges futurs. Et quand la foi de la nation et de la monarchie, la foi de l'Europe et du monde eut affaibli le règne de l'hérésie, le sanctuaire d'Hilaire répara une partie de ses pertes et vit luire encore de grands jours.

Enfin, un dernier et plus terrible assaut de l'impiété devait tellement détruire l'antique monument du docteur des Gaules, qu'il ne présentât plus aux regards attristés des fidèles que des ruines éparses, des pans de murailles renversés, des voûtes effondrées ou exposées sans défense aux injures de l'air. C'est l'époque où, dans l'étendue du vieux monde chrétien, les pierres vivantes du sanctuaire furent dispersées, où le chef de l'Église

[1] Bibliothèque. Signification très-usitée au dix-septième siècle.

fut dépouillé de sa couronne terrestre et violemment arraché à la ville sainte. On eût pu croire un instant que l'enfer avait prévalu contre l'Église de Jésus-Christ. Mais la parole du Christ demeure éternellement; d'autres destinées nous avaient été prédites, et nos yeux en ont vu l'accomplissement. En même temps que l'édifice bâti par le Christ sur le fondement de Pierre se relevait miraculeusement, le monument construit à la gloire d'Hilaire, le défenseur de la divinité du Christ, est sorti de ses ruines. Les noms des habitants de la cité qui, au commencement de ce siècle, se sont généreusement employés à la restauration et à la réouverture de l'église de Saint-Hilaire resteront éternellement en honneur parmi nous.

(*Lettre pastorale faisant appel à la piété et à la charité des fidèles pour la restauration de l'église Saint-Hilaire-le-Grand,* 13 janvier 1859.)

L'Amour des belles études et le culte de la langue française.

Il venait de terminer avec succès sa rhétorique sous la direction de l'abbé Girard, quand, un matin, l'on vit partir du vieux manoir de Coussergues deux jeunes cavaliers, lesquels, après avoir reçu la bénédiction et l'embrassement de leurs parents, s'embrassèrent entre eux, et suivis seulement d'un serviteur, chevauchèrent à travers les montagnes jusqu'à Clermont; puis moyennant un véhicule dont la célérité semblait alors un prodige et contribuait à populariser le nom d'un célèbre ministre, arrivèrent en trois semaines à Paris. Le plus jeune de ces deux voyageurs avait treize ans, et c'était Hippolyte[1]; l'autre en avait dix-sept, il se nommait Denys Frayssinous. Là tous deux achevèrent cette éducation littéraire dont nous devions recueillir les fruits. Hippo-

[1] Hippolyte Clausel de Montals.

lyte y puisa une connaissance approfondie de notre langue nationale, de cette aimable capricieuse qui ne livre tous ses trésors qu'à ceux qui se sont exercés à les lui dérober, et qui ne devient vraiment riche et originale que lorsqu'on sait en rassembler les diverses ressources et en vaincre les difficultés.

Nul ne le surpassa dans cet art, je dirai dans cette stratégie du choix et de l'arrangement des mots ; et sa plume, celle surtout qui traçait ses lettres intimes et familières, restera une des plus françaises de ce siècle, dont le langage, parallèlement à nos institutions et à nos mœurs, a subi, hélas ! et subit chaque jour de si tristes révolutions. Le goût sévère de notre pontife ne put jamais se résigner à l'altération, à la décadence de cet idiome du grand siècle que nul de nous ne sait plus parler. Et comme, un jour, on venait de prononcer devant lui un de ces mots auxquels le dictionnaire authentique a fini par délivrer un passe-port complaisant que sa vieille orthodoxie se refusait à contre-signer : *Qu'ils me laissent mourir*, s'écria-t-il, *mais que leur ai-je fait, et que leur a fait cette belle langue française pour qu'ils la défigurent ainsi de mon vivant ?*

(*Eloge de Monseigneur Claude-Hippolyte Clausel de Montals, ancien évêque de Chartres, prononcé à la cérémonie de ses obsèques, dans l'église cathédrale de Chartres, le* 8 *janvier* 1857.)

POÈTES

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

RÉGNIER (MATHURIN)

(1573-1613)

Mathurin Régnier naquit à Chartres, d'une bonne famille de bourgeoisie. Il était, par sa mère, neveu du poëte Desportes, qui lui donna les premiers principes de versification. On le destinait à l'état ecclésiastique, et il fut tonsuré dès l'âge de neuf ans. Sa vie peu édifiante et le caractère trop souvent licencieux des poésies qu'il composa plus tard montrent que la vocation lui manquait absolument.

Seize satires, trois épîtres, cinq élégies et un certain nombre d'odes, de stances et d'épigrammes, ont suffi pour mettre Mathurin Régnier au rang des poëtes les plus sûrs de vivre par l'originalité. Boileau a donné à son devancier ce grand éloge : « C'est le poëte français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Il est peintre plus encore que psychologue. Ses qualités les plus éminentes sont la vérité, la vigueur de l'expression et la franchise des portraits.

Le Loup, la Lionne et le Mulet, ou Nécessité de la prudence.

Jadis un loup, dit-on, que la faim aiguillonne,
Sortant hors de son fort rencontre une lionne,
Rugissante à l'abord, et qui montrait aux dents
L'insatiable faim qu'elle avait au dedans.

Furieuse elle approche ; et le loup qui l'avise
D'un langage flatteur lui parle et la courtise ;
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand et le faible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignait que, faute d'autre proie,
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie.
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup, qui la connaît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds, lui parlait en riant :
« D'où es-tu ? qui es-tu [1] ? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature ? »
Le mulet, étonné de ce nouveau discours,
De peur [2] ingénieux, aux ruses eut recours ;
Et, comme les Normands, sans lui répondre voire [3] :
« Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire ;
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit. »
Lors il lève la jambe au jarret ramassée ;
Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'aperçoit se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avec cette parole,
Que les loups de son temps n'allaient point à l'école.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Allait précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Lui enfonce la tête, et d'une autre façon,
Qu'elle ne savait point, lui apprit sa leçon. (*Satires*, III.)

[1] L'hiatus, ou choc de deux voyelles, n'était pas alors, comme aujourd'hui, absolument prohibé dans notre poésie.

[2] Par l'effet de la peur...

[3] En vérité... Les Normands n'aiment pas, dit-on, répondre du premier coup et avec précision aux questions qu'on leur adresse.

MALHERBE (FRANÇOIS DE)

(1555-1628)

François de Malherbe naquit à Caen d'un conseiller au présidial de cette ville. Il s'adonna de bonne heure à la culture de la poésie, mais il ne vint à Paris que très-tard, en 1605, appelé par les promesses du cardinal Duperron qui l'avait recommandé au roi après l'avoir rencontré à Aix. Ce ne fut cependant pas le roi, mais le duc de Bellegarde, qui lui donna les moyens de se fixer à Paris et de vivre à la cour. Sa position et son talent groupèrent autour de lui un certain nombre de disciples, Racan, Maynard, Colomby, etc., qui contribuèrent avec lui à la réforme de la poésie et de la langue françaises.

Réformateur et initiateur tout ensemble, Malherbe opéra une révolution littéraire, en faisant, « le premier en France, sentir dans les vers une juste cadence, en enseignant le pouvoir d'un mot mis à sa place, et en réduisant, — un peu tyranniquement, il faut le dire, — la Muse aux règles du devoir. » Réparer, épurer la langue, voilà l'objet qu'avant tout il se proposa et qu'il remplit le mieux. Doué d'un jugement sûr et profond, il comprit d'abord que le génie de notre langue était éminemment analytique, que nos expressions devaient suivre fidèlement l'ordre de la génération de nos idées, et que toutes ces transpositions forcées, ces constructions insolites que Ronsard avait mises à la mode, ne convenaient point à un peuple dont l'esprit se distingue surtout par la justesse et la clarté dans toutes ses opérations. Plein d'amour pour le vieux fond de notre langue, il rejeta impitoyablement les mots fabriqués au moyen d'emprunts faits au grec et au latin, ou d'alliances forcées de mots français réunis ensemble. Il proscrivit non moins sévèrement ces termes de province que du Bellay et Ronsard recommandaient tant. Nourri de la lecture d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, de Stace, de Sénèque le Tragique, il aurait voulu que la poésie française eût toute l'exactitude et toute la sévérité de la poésie latine. Il est sans pitié pour les aisances et les licences séculaires de nos vieux poëtes. Il condamne sans exception les hiatus, les enjambements d'un vers sur un autre, les mauvaises césures, les faux repos à l'hémistiche, les rimes défectueuses, les inversions et transpositions dures et forcées, les chevilles et autres négligences. Enfin, pour donner au style une clarté plus grande, il établit la nécessité des articles et des pronoms.

La partie critique et négative est la meilleure de l'œuvre de Malherbe. Il eut peu d'invention dans la forme, peu de conception dans les idées et encore moins de facilité à écrire. Il a parfois le souffle de la grande poésie ; mais il lui manque l'imagination, la chaleur, l'âme ; son style n'est ni chaud ni brillant, et même dans ses chants les plus relevés, il est dépourvu de tout enthousiasme.

A l'ombre d'un ami.

. . . .

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre ;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suites de pages,
Quand le terme est échu, n'allonge point nos jours :
Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et, de toutes douleurs, la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours ma douleur se console,
Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,
Puissent faire tarir mes pleurs.

Consolation à un père.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours [1]

[1] Signification ancienne, pour dire *raisonnements.*

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier: aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque[1],
Et ne suit pas les morts.....

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

[1] C'est-à-dire : avant de monter dans la barque fatale, la distinction d'âge disparaît.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point les rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

RACAN

(1589-1670)

Le plus célèbre des élèves de Malherbe, Honorat de Bueil, chevalier et plus tard marquis de Racan, naquit au château de la Roche-Racan, domaine de ses pères dont il prit le nom. Poussé par sa naissance dans la carrière des armes, il l'abandonna bientôt pour celle des lettres.

Son œuvre poétique se partage entre les poésies bucoliques, intitulées *Bergeries*, qu'il composa dans sa jeunesse, et les poésies sacrées qu'il entreprit en rivalité de Malherbe plus encore que de Desportes, qui, à la fin du seizième siècle, avait fait en vers une traduction complète des Psaumes.

Racan n'a pas su retrouver le véritable genre pastoral, et il n'a pu atteindre la haute poésie lyrique de David; mais il a déployé dans l'un et l'autre genre une versification ferme, soutenue et un langage élevé qui a peu vieilli. Il a mérité les éloges des plus illustres, Malherbe, La Fontaine et Boileau. La postérité le range à côté de son maître. Il lui est inférieur par le style, mais supérieur par l'inspiration.

Dieu manifesté dans ses œuvres.

Dieu règle du soleil l'imprescriptible cours :
La gloire et la splendeur l'accompagnent toujours,
Et sont les ornements de sa divine essence.
Esprits ! qui de son trône admirez la hauteur,

Confessez, en voyant tant de magnificence,
Qu'autre [1] que le vrai Dieu n'en peut être l'auteur...

L'ordre continuel, dont, depuis tant d'années,
L'on voit naître et finir les nuits et les journées,
Et mesurer leur cours d'un si juste compas,
N'est-ce pas un chef-d'œuvre où chacun peut connaître
Que ce grand artisan, de qui tout prend son être,
Ne fait point au hasard les choses d'ici-bas ?

Ces visibles effets d'une cause invisible,
Ces suprêmes grandeurs, cette essence impassible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur est dû :
Ils prêchent aux gentils, ils prêchent aux sauvages ;
Et, dans tout l'univers, il n'est point de langages
Où leur discours muet ne puisse être entendu.

Il n'est point d'ignorant que ses œuvres n'instruisent,
Il n'est point de méchant que ses lois ne réduisent :
Chacun diversement est appelé de Dieu ;
Mais les cœurs généreux qui peuvent sans contrainte
Faire pour son amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits, auront le plus haut lieu.

Heureux sera le cœur délivré de tout vice,
Qui, donnant à son Dieu sa vie et son service,
Se rend digne des biens qui lui sont destinés,
Et qui, de sa raison connaissant l'impuissance,
Quand il a des pensers trop remplis de licence,
Les étouffe en son âme aussitôt qu'ils sont nés !

Souverain Roi des rois, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Rédempteur, mon aide et mon support !
Puisqu'à tous mes besoins tes bontés toujours prêtes
M'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
Achève ton ouvrage et me conduis au port.

(*Psaumes*, XVIII.)

[1] On dirait en prose *qu'aucun autre*.

Stances adressées à M. de Bellegarde [1], qui venait de perdre son frère.

L'on pardonne les pleurs aux personnes communes,
Mais non pas aux esprits qui dans les infortunes
Ont si visiblement leur courage éprouvé [2].
Modère donc l'ennui dont ton âme est touchée,
Et ne regrette point que ton frère ait trouvé
La mort que sa valeur a tant de fois cherchée.

Désormais ce guerrier est, selon son envie,
Parvenu par sa mort à la céleste vie,
Après s'être assouvi des appas de l'honneur [3] :
Le ciel l'a retiré des mortelles alarmes ;
Et si rien à présent peut troubler son bonheur,
C'est de te voir pour lui répandre tant de larmes.

Il voit ce que l'Olympe [4] a de plus merveilleux :
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue [5] :
Il voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont notre vanité fait tant de régions.

Mais, puisque ses travaux ont trouvé leur asile,
Oublie en sa faveur cette plainte inutile
Dont l'injuste longueur traverse tes plaisirs.
Crois-tu que, jouissant d'une paix si profonde,
Il voulût à présent, que, selon tes désirs,
Le ciel le renvoyât aux misères du monde?

[1] Ce seigneur, grand écuyer de France, a été célébré dans une ode de Malherbe, dont il fut le protecteur.

[2] Inversion mauvaise parce qu'elle est amphibologique.

[3] Expression forcée.

[4] Racan parle ici comme un ancien.

[5] C'est-à-dire, selon la Mythologie, les astres qui règnent en souverains sur la fortune des hommes.

Le bonheur d'ici-bas se passe en un moment :
Le sort, roi de nos ans, y règne absolument;
Par lui ce grand César n'est plus rien que fumée;
Puisqu'en ce changement tu cesses de le voir,
Au lieu de sa dépouille, aime sa renommée :
C'est sur quoi le destin n'aura point de pouvoir.

CORNEILLE (PIERRE)

(1606-1684)

Pierre Corneille, fils d'un avocat du roi, naquit à Rouen. Après avoir étudié chez les Jésuites de cette ville, il se fit recevoir avocat au Parlement de Normandie. Mais la poésie et le théâtre l'enlevèrent bientôt au barreau.

Quelques comédies médiocres furent le début de cet homme immortel, qui, dans tous les genres de l'art scénique, mérita, en France, le titre glorieux de créateur, sut se montrer grand prosateur en même temps que grand poëte, forma Molière et Racine, et mérita d'être étudié par Pascal et par Bossuet.

En 1636, il s'élança enfin sur la scène tragique et fit jouer *Médée*. C'est le premier éclat de son génie. Il y prend l'essor vers le sublime tragique et y atteint presque. L'année suivante, la mémorable année 1637, vit le *Cid*, l'éveil du génie de Corneille. Cette tragédie comique — ainsi que l'appela l'auteur à cause de l'heureux dénouement de la pièce et de la physionomie de plusieurs scènes et de certains personnages — commence l'époque classique de la tragédie en France.

Le *Cid* était imité d'un drame de Guilhem de Castro qui avait été fort en vogue sur le théâtre de Madrid. La jalousie de médiocres auteurs, exaspérée par un succès aussi grand que mérité, accabla Corneille d'accusations de plagiat. Il répondit à ces reproches en produisant *Horace* (1639), œuvre dans laquelle tout, excepté le sujet et le nom des personnages empruntés à l'histoire romaine, est entièrement dû à son imagination. Rien de plus admirable que la manière dont cette belle tragédie est menée. Sans complications d'événements, sans intrigue, sans effort, elle présente des beautés sublimes et des traits de grandeur dont il n'y a nulle part d'exemple.

La même année qu'*Horace*, Corneille donna *Cinna ou la Clémence d'Auguste*. C'est, de toutes ses tragédies, celle qui fit le plus d'effet à la cour, parce qu'à ce moment les sentiments exprimés par les chefs

républicains étaient volontiers reçus et passionnément goûtés par les esprits qu'avaient agités les factions du règne de Louis XIII.

Un an après la tragédie romaine de *Cinna*, la muse sacrée vint inspirer à Corneille son plus incontestable chef-d'œuvre, sa pièce la plus sublime et la mieux conduite, *Polyeucte*. Là, le poëte saisit et dépeint en traits ineffaçables cette époque de transition où l'élément chrétien envahissait la société romaine, et où l'élément païen de cette société déchaînait toute sa fureur contre la nouvelle doctrine qui renversait les temples et brisait les idoles de ses dieux. La grâce divine triomphe, mais non sans le secours de l'amour humain sanctifié par la lumière de la foi.

Tels sont les plus impérissables chefs-d'œuvre tragiques par lesquels Corneille créa en France un genre de pathétique inconnu aux anciens, où la lutte de la passion et du devoir et le triomphe de ce dernier forment le spectacle le plus moral et le plus fortifiant. Nous ne devons pas omettre un chef-d'œuvre d'une autre sorte, par lequel il revint au genre qu'il avait d'abord traité, la comédie du *Menteur* donnée à la scène en 1642. Cette imitation de Lopez de Vega est la première comédie de caractère qui ait paru en France, la première où les aventures romanesques et les turlupinades aient été remplacées sur la scène par la morale et par un rire de bon aloi.

Après l'insuccès d'une de ces tragédies par lesquelles s'annonçait son précoce déclin, *Pertharite* (1653), Corneille se retira du théâtre et se renferma dans une retraite de six années. Ces années furent employées à la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le célèbre tragique ne pouvait réussir qu'imparfaitement dans une entreprise à laquelle il était si peu préparé. La simplicité et la naïveté du texte original disparaissent sous la pompe des vers. On en peut cependant citer, comme nous le ferons ici, de beaux passages où se trouve la marque du grand écrivain.

Des biens véritables.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre:
    Toute votre félicité,
    Sujette à l'instabilité,
    En moins de rien tombe par terre;
    Et comme elle a l'éclat du verre,
    Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Les glaives qu'il tient suspendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

. . . .

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

(*Polyeucte*, act. IV, sc. III.)

Combat du Cid contre les Maures.

Don Rodrigue surnommé le Cid (ou le chef), raconte à Don Fernand, roi de Castille, la victoire qu'il vient de remporter.

Sous moi cette troupe s'avance [1],
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,

[1] C'est une troupe d'amis qui s'étaient rassemblés chez lui.

Dans le fond des vaisseaux qui lors[1] furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer : tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés : les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges[2],

[1] Ce mot s'employait fréquemment pour *alors*.

[2] *Alfange* est un mot espagnol qui signifie sabre, cimeterre, coutelas.

De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir [1] jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
Le Maure voit sa perte, et perd [2] soudain courage;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables [3]
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte :
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie :
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

(*Le Cid*, act. IV, sc. III.)

[1] *Je* (faudrait-il mettre aujourd'hui) n'ai pu savoir le résultat de l'action.

[2] Le rapprochement du substantif *perte* et du verbe *perdre* est un jeu de mots trop fréquent chez Corneille.

[3] La prosodie défend de faire rimer une syllabe longue avec une syllabe brève.

Cornélie, femme de Pompée, recevant l'urne qui contient les cendres de son mari.

CORNÉLIE, *tenant une petite urne dans sa main*, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge[1] ?
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler ;
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même ;
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolémée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés[2] !

[1] Ce vers pèche par l'obscurité et l'embarras de la construction.

[2] Ce sentiment de vengeance peut, ici, paraître excessif. Il serait plus digne de Cornélie, comme l'a remarqué Voltaire, si elle ignorait avec quelle grandeur d'âme César a promis de venger la mort de Pompée.

Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres! mon espoir aussi bien que ma peine;
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive [1],
Dis-moi, quel bon démon [2] a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadème [3],
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
Du côté que le vent poussait encor les flots.
Je cours longtemps en vain; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage;
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il, que le ciel, plus propice,
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnaît Pompée.
Soudain la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
A qui le ciel permet [4] de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses :
Tu crains des châtiments, attends des récompenses.

1 *Autant comme*, pour *autant que*, ne pourrait plus se dire.
2 Dans le sens ancien, génie.
3 Expression obscure pour désigner le roi d'Égypte et sa perfidie.
4 Confie, accorde, met entre les mains.

César est en Égypte, et venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux même à sa veuve en rapporter la cendre ;
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.
Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
Tout un grand peuple armé fuyait devers le port,
Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.
Les Romains poursuivaient ; et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montrait de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître ;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître :
« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis [1],
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :
Attendant des autels, recevez ces victimes ;
Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;
Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

(*Pompée*, act. V, sc. I.)

[1] Construction incorrecte, et de plus obscure. *En* marque ici un rapport pour un autre.

Paris ; des gens que l'on y trouve.

DORANTE *et* CLITON, *son valet.*

Dorante est un jeune homme de famille, qui, après avoir vécu longtemps en province, vient d'arriver à Paris.

DORANTE.

Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre [1] :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens [2], que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde [3] apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

[1] *Montre* signifiant alors revue d'une armée, d'un régiment, d'un corps de troupes, *passer à la montre*, s'employait au figuré pour dire, être acceptable, être reçu, être goûté.

[2] Gens de bonne société, de bon ton.

[3] Locution vieillie signifiant multitude. Ailleurs (*place royale*, vers 74) Corneille dit : *un monde*, pour *une multitude de gens.*

Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise[1],
Et vaut communément autant comme[2] il se prise.
(*Le Menteur*, act. I, sc. I.)

La principale Science.

Le désir de savoir est naturel aux hommes;
Il naît dans leur berceau, sans mourir qu'avec eux[3] :
Mais, ô Dieu! dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il, sans ta crainte, avoir de fructueux?

Un paysan stupide et sans expérience,
Qui ne sait que t'aimer et n'a que de la foi,
Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
Qui pénètre les cieux sans réfléchir sur soi[4].
Au grand jour du Seigneur, sera-ce un grand refuge
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet?
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait?

Le plus profond savoir n'assouvit point une âme;
Mais une bonne vie a de quoi la calmer,
Et jette dans le cœur qu'un saint désir enflamme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

. . . .
Oui, le plus sûr chemin pour aller vers les cieux,
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde :
C'est là des vrais savants la sagesse profonde;
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux...

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte;
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps;

[1] S'y fait recevoir comme s'il était de bonne compagnie.
[2] *Comme* ne s'emploie plus ainsi pour *que*. C'est du reste une locution tout espagnole.
[3] Aujourd'hui l'on dirait *pour ne* mourir qu'avec eux.
[4] La grammaire actuelle demanderait *sur lui-même*.

Joins-y, si tu le veux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte.
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.
Vanité d'entasser richesses sur richesses;
Vanité de languir dans la soif des honneurs;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours,
Sans se mettre en souci d'en mieux régler le cours;
D'aimer la longue vie et négliger la bonne;
D'embrasser le présent, sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'on nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

(*Trad. de l'Imitation.*)

La Conscience.

Droite et sincère conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh! que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien!

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté :
L'allégresse te suit parmi l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

Douce tranquillité de l'âme,
Avant-goût de celle des cieux,

Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme,
    Sait te posséder en tous lieux.

    L'homme ne voit que le visage,
    Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur :
L'homme des actions voit la vaine splendeur;
Mais Dieu connaît leur source, et voit dans le courage [1]
    Ou leur souillure ou leur candeur.

    Fais toujours bien, et fuis le crime
    Sans t'en donner de vanité;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté :
Bien vivre, et ne s'enfler d'aucune propre estime,
    C'est la parfaite humilité. (*Trad. de l'Imitation.*)

La Croix.

Oui, la croix en tous lieux est toujours préparée,
La croix t'attend partout, et partout suit tes pas :
Fuis-la de tous côtés et cours où tu voudras,
Tu n'éviteras pas sa rencontre assurée.
Tel est notre destin, telles en sont les lois,
Tout homme pour lui-même est une vive croix,
Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime;
Et comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille il se porte lui-même
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.
Porte-la de bon cœur, cette croix salutaire
Que tu vois attachée à ton infirmité;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire :
Elle te portera toi-même en tes travaux,
Elle te conduira par le milieu des maux,

[1] Pris dans le sens de *cœur* qu'il avait autrefois.

Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie.
Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer :
La fin des maux consiste en celle de la vie,
Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer.

(*Trad. de l'Imitation.*)

L'Indiscret.

Par une impertinente et fausse confidence
Quelqu'un me dit un jour : « Écoute, sois discret,
Et conserve en ton cœur sous un profond silence
Le fruit de mon secret. »
A peine je promets de cacher le mystère,
Qu'il trouve, de sa part, le silence fâcheux,
Me quitte et va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.
Préserve-moi, Seigneur, de ces gens tout de langues,
De ces illusions d'un esprit inconstant ;
Garde partout le mien de leurs folles harangues,
Et moi d'en faire autant !

(*Trad. de l'Imitation.*)

Dieu expose ce qu'il demande aux hommes.

Vois, mortel, combien tu me dois :
J'ai quitté le sein de mon Père ;
Je me suis revêtu de toute ta misère,
J'en ai voulu subir les plus indignes lois.
Le ciel était fermé : tu n'y pouvais prétendre ;
Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre
Sans que rien m'imposât cette nécessité ;
Et, pour prendre une vie amère et douloureuse,
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Mais je veux amour pour amour ;
Je veux, mon fils, que tu contemples

Ce que je t'ai laissé de précieux exemples,
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour;
Que, sous l'accablement des misères humaines,
L'esprit dans les ennuis[1] et le corps dans les gênes[2],
Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que je me suis offert.

(*Trad. de l'Imitation.*)

RACINE (JEAN)

(1639-1699)

Les débuts de Racine furent faibles comme l'avaient été ceux de Corneille; mais plus heureux que son glorieux devancier, une fois parvenu au faîte de l'art dramatique, il n'en descendit pas.

Il n'avait que vingt-sept ans quand il donna, en 1667, son premier chef-d'œuvre, *Andromaque*, par lequel il inaugurait sur la scène une forme de tragédie nouvelle, pleine de sensibilité et de naturel, d'expression et de vérité. Des sentiments vrais et purement humains sont mis à la place d'un héroïsme de convention. La femme d'Hector est sublime sans être au-dessus de l'humain, héroïne sans cesser d'être femme. Les situations sont fortes et dramatiques, les peintures saisissantes; malgré quelques raffinements et quelques négligences, le style est admirable, simple sans bassesse, harmonieux sans pompe.

En 1668, après un succès tragique qui rappelait le triomphe du *Cid*, Racine déserta un moment la tragédie pour la comédie. Un procès qu'il eut au sujet d'un bénéfice qu'il venait d'obtenir lui fit écrire les *Plaideurs*. L'intrigue n'est qu'un jeu léger de l'esprit; le procès du chien est une farce de la foire, le juge une caricature, la plaidoirie une parade; mais les ridicules, tous pris dans un même ordre, sont rendus avec une vérité parfaite, et concourent tous merveilleusement à l'effet général. Le style et le dialogue sont partout dignes de Molière.

Dès 1669, Racine reparut sur la scène tragique avec un chef-

[1] Ce mot avait autrefois une signification beaucoup plus forte qu'aujourd'hui.

[2] Tourments. Signification vieillie.

d'œuvre, *Britannicus*, tableau fidèle de la cour de Néron. On y admira toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile.

Bajazet (1672), *Mithridate* (1673) affermirent la réputation du digne émule de Corneille. En 1674, il donna *Iphigénie en Aulide*, imitée d'Euripide pour le fond du sujet, mais brillante de beautés toutes françaises qui n'appartiennent qu'à Racine. Le poëte grec n'a pas étudié aussi profondément ses caractères, et n'a pas mis dans son style une aussi admirable perfection.

L'auteur de tant de chefs-d'œuvre donnés coup sur coup fut découragé du théâtre par l'insuccès de *Phèdre* (1677) dont il avait encore emprunté le sujet à Euripide (*Hippolyte*). Racine a pu dire qu'il n'avait point fait de pièce dans laquelle la vertu fût plus mise au jour que dans *Phèdre*, où les passions ne sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause, où le vice est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et voir toute la difformité.

Dégoûté par une cabale odieuse, et aussi atteint depuis quelque temps déjà de scrupules religieux, Racine quitta le théâtre, âgé seulement de trente-huit ans, dans toute la force et la maturité de son génie. Douze ans plus tard, à la prière de Mme de Maintenon, il composa non pour la scène française, mais pour le petit théâtre des pensionnaires de Saint-Cyr, la tragédie biblique d'*Esther*. Jamais la poésie n'eut plus d'émotion, de charme et de suavité que dans cet « amusement d'enfants », comme il l'appelait lui-même.

Mais *Esther* ne réunissait pas toutes les perfections tragiques. Il voulut essayer de les donner à un autre sujet tiré de même de l'Écriture sainte, en le traitant dans la forme et suivant les règles prescrites par les anciens : c'est ce qui lui fit entreprendre *Athalie*. Il se surpassa. Jamais sujet ne fut mieux conçu, ni plus heureusement traité. Jamais caractères plus vrais et mieux contrastés ne furent dessinés. Jamais plus grands sentiments ne furent rendus dans une langue plus magnifique et plus sublime.

Les Alarmes d'une mère.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, *veuve d'Hector et mère d'Astyanax.*

ANDROMAQUE, *à Pyrrhus qui l'interroge sur le motif de sa présence.*

Je passais [1] jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie

[1] Ellipse poétique : je passais *pour aller* jusqu'aux lieux, etc.

Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie.
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

PYRRHUS.

Ah, madame ! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector !

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse ;
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt[1] qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât[2] les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux[3] ;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups !

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes :

[1] L'intérêt que je lui porte...

[2] Pour *qu'il ne vienne à essuyer :* cette construction hardie ne serait pas admise en prose.

[3] Imitation d'Homère, *Iliade.*, chant VI, v. 429.

Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux;
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre;
Dussé-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours;
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.

(*Andromaque*, act. I, sc. VI.)

Iphigénie, non sans regretter la vie, consent à en faire le sacrifice.

Cette jeune princesse a été mandée dans le camp par son père, sous prétexte de devenir la femme d'Achille, qui recherche en effet sa main. Toutefois, le but réel de son voyage n'a pas tardé à lui être révélé.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même [1].

AGAMEMNON.

Que vois-je! quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille, et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre;
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.

[1] Cette ironie avertit déjà Agamemnon que son fatal secret est découvert.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous alliez dompter ;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre :
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,

Il s'estimait heureux ; vous me l'aviez permis [1].
Il sait votre dessein : jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

(*Iphigénie*, act. IV, sc. XI.)

La Manie de juger.

Le juge Dandin est devenu fou à force de juger; son portier Petit-Jean en gémit.

PETIT-JEAN.

Ma foi ! sur l'avenir bien fou qui se fîra.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être Suisse [2]...
C'est dommage, il avait le cœur trop au métier :
Tous les jours le premier aux plaids [3], et le dernier,
Et bien souvent tout seul ; si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : « Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin :
Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres :
Il marmotte toujours certaines patenôtres [4],
Où [5] je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,

[1] Cette rime est faible par trop de richesse : notre prosodie interdit les assonances des dérivés de la même racine.

[2] Concierge de son hôtel.

[3] Ou aux *plaidoiries : à l'audience*, dirait-on aujourd'hui.

[4] Dans le principe prières, et notamment l'Oraison dominicale ; ensuite, paroles, quelles qu'elles soient, que l'on murmure.

[5] L'emploi de l'adverbe *où* pour *auxquelles* est fort élégant et d'un usage très-fréquent au dix-septième siècle.

Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal [1].
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre !
Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi ! pour cette nuit il faut que je m'en donne.
Pour dormir [2] dans la rue on n'offense personne.
Dormons donc.

(*Il se couche par terre.*)

LE JUGE DANDIN, PETIT-JEAN.

DANDIN, *paraissant à la fenêtre.*

Petit-Jean !
(*Apercevant celui-ci qui dort.*)
Paix !... Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne temps, ils pourront comparaître ;
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour [3].

[1] Ce trait plaisant se trouve dans Plaute, *Aulularia*, III, 2. L'auteur latin représente un avare qui prétend aussi que des cuisiniers ont graissé la patte à son coq pour le trahir, et met à mort *ce voleur dûment atteint et convaincu :*

Obtrunco gallum, furem manifestarium.
Credo, ædepol, illi mercedem gallo pollicitos coquos,
Si id palam fecisset.

[2] Parce qu'on dort....

[3] Emploi plaisant des termes de droit et de chicane. Le juge Dandin ne connaît guère que cette langue.

PETIT-JEAN.

Comme il saute ! Oh ! monsieur, je vous tien [1].

DANDIN.

Au voleur ! au voleur !

PETIT-JEAN.

Oh ! nous vous tenons bien.
Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte ! l'on me tue !

LES PRÉCÉDENTS, LÉANDRE, *fils de Dandin.*

LÉANDRE.

Vite un flambeau, j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger ?
Où courez-vous la nuit ?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger ? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi ! je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs [2] ! il en a jusqu'aux jarretières.

[1] C'est aujourd'hui une licence poétique fort rare de retrancher l'*s* des premières personnes des verbes.

[2] L'usage était alors de mettre dans des sacs les pièces de procédure : autant de procès, autant de sacs. Les avocats et les gens d'affaires étaient curieux de se montrer avec beaucoup de sacs, pour se donner l'air de gens fort occupés

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison;
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier [1], je pense.

LÉANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN.

A l'audience.

LÉANDRE.

Non, mon père; il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous, chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade;
Et pour votre santé...

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah! sur toi tu veux régler ton père?
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère?
Ma robe te fait honte. Un fils de juge! Ah, fi!
Tu fais le gentilhomme: hé! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins: tous ont porté la robe;

[1] Celui qui tenait la buvette, sorte de cabaret situé près du Palais, où les officiers de judicature allaient habituellement déjeuner ou se rafraîchir.

Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis.

. . . .

LÉANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître.
Couchez-le dans son lit ; fermez porte, fenêtre
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN.

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi ! l'on me mènera coucher sans autre forme ?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE.

Hé ! par provision [1], mon père, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai; mais je m'en vais vous faire enrager tous :
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas.

(*Les Plaideurs*, act. I, sc. I, III, IV.)

Épitaphe d'un grand parleur.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles ;
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

En attendant et préalablement.

MOLIÈRE

(1622-1673)

Jean-Baptiste Poquelin, qui prit le nom de Molière en se faisant comédien, est le véritable créateur, pour le fond comme pour la forme, de la comédie de caractère, où non-seulement les travers contemporains sont bafoués, mais où de philosophiques railleries tombent sur les universelles et éternelles faiblesses de l'humanité.

Des quatorze ouvrages dramatiques qu'il composa dans l'espace de vingt ans, sept sont des comédies de cinq actes, en vers. Nous ne mentionnerons que les principales : 1° *Sganarelle* (1660), où la jalousie est présentée sous son aspect comique ; 2° *Don Garcie de Navarre* (1661), où le véritable type du jaloux est mis pour la première fois sur la scène ; les *Fâcheux* (1661), qui, joués à Vaux dans une grande fête donnée par Fouquet à Louis XIV, inaugurèrent un genre de comédie plus élevé, plus durable ; 3° le *Misanthrope* (1666), chef-d'œuvre de poésie et d'art par la profondeur et la finesse de l'observation, par la vérité des caractères et des portraits, par la manière naturelle et ingénieuse dont les conversations qui remplissent la pièce sont tournées en scènes, par la correction et la précision incisive du style ; 4° *Tartuffe ou l'Imposteur* (1667), où un art admirable est employé à faire voir du côté le plus comique le caractère de l'hypocrite, mais où, comme dit Massillon, le poëte eut le « tort de ne « donner que du ridicule à un caractère abominable, si honteux et si « affligeant pour l'Église et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indi- « gnation, que la risée des fidèles ; » 5° les *Femmes savantes* (1672), une des pièces que Molière a le plus soignées, et où, comme dans *Tartuffe*, la raillerie l'emporte sur l'enjouement.

Telles sont les comédies par lesquelles Molière s'est placé au premier rang de nos poëtes. Ce n'est pas seulement un comique, c'est un satirique, mais un satirique sans malice. Son rire et ses traits atteignent tout le monde sans attaquer personne.

Malheureusement, s'il fait rire de ce que les mœurs vicieuses ont de bizarre, il ne les fait pas prendre en haine.

Peintre exact de la vérité, il est de plus un grand écrivain. Malgré certaines incorrections et négligences, nul n'a écrit avec plus de justesse, de précision et de propriété dans les termes. Surtout aucun auteur dramatique n'a mieux su faire toujours tenir à ses personnages le langage qui convient à leur éducation, à leur caractère, à leur sexe et à leur rang.

Un caractère bizarre, ou l'Homme ennemi de la société et des modes.

SGANARELLE, *bourgeois de Paris;* ARISTE, *son frère.*

SGANARELLE.

... J'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

. . . .

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et jusques à l'habit vous rend en tout barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir [1].
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets [2] m'inspirer les manières;
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer [3] leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure [4]
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints [5] sous les bras se perdants [6]
Et de ces grands collets jusqu'aux jambes pendants?

[1] Tour ironique.

[2] Nom donné aux jeunes gens faisant profession d'élégance et de galanterie, parce qu'ils se parfumaient avec des essences de muguet.

[3] Qui exposent à tous les vents...

[4] Il s'agit des perruques à la mode.

[5] La partie de l'ancien habillement français qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture.

[6] Anciennement le participe présent n'était pas invariable comme aujourd'hui.

De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses [1] ?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ?
Je vous plairais sans doute, équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.
Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux ;
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

(*L'École des maris.*)

Le Misanthrope.

ALCESTE, *le misanthrope;* PHILINTE, *son ami.*

PHILINTE.

... Tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu [2] ! tant mieux, c'est ce que je demande :
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.

[1] Partie du vêtement de l'homme qui le couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, en d'autres termes, culotte.

[2] L'usage de ces espèces de jurements était alors général parmi les seigneurs de la cour.

Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui : j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès...

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE.

Ma foi ! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue[1] est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès[2].

[1] La *brigue* désigne les manœuvres de la partie opposée.

[2] *Succès*, pris absolument, ne s'emploie plus aujourd'hui qu'en bonne part; au dix-septième siècle, il signifiait *résultat*, bon ou mauvais.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.
(*Le Misanthrope*, act. I, sc. I.)

Plaintes du valet Sosie forcé de se mettre en route la nuit.

Qui va là ? Hé ! ma peur à chaque pas s'accroît[1]
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah ! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître, couvert de gloire[2],
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour !
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit dans la nature
Obligé de s'immoler :
Jour et nuit, grêle et vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous :
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant, notre âme insensée

[1] Prononcez, comme on faisait souvent alors, *s'accraît*.

[2] Amphitryon, roi de Tyrinthe en Argolide, qui revenait de combattre des révoltés.

S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle;
En vain notre dépit quelquefois y consent:
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.

(*Amphitryon*, act. I, sc. I.)

Le dieu Mercure prend les traits et le nom de Sosie; il se divertit de l'embarras et de la peur de ce valet.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

De prendre le nom de Sosie
Qui te donne, dis-moi, cette témérité?

SOSIE.

Moi! je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible et l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

(*Il le bat.*)

SOSIE.

Justice, citoyens! Au secours, je vous prie!

MERCURE.

Comment ! bourreau, tu fais des cris !

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor ! Cent autres coups pour cette autre impudence...

SOSIE.

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira : je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dis, traître!

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux!
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux :
Ton bras t'en fait le maître.

MERCURE.

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton sur cette affaire
M'a fait voir que je m'abusais.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue;
Il n'y en eut jamais aucun autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom!
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que t'en reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras:
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus [1], je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance,
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressants?
Rêvé-je? est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?

[1] Vieux mot, qui n'était autre chose que *sur;* pour: *sur cela, allons.*

Ah ! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au ciel le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête ! ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

(*Amphitryon*, act. I, sc. II.)

Deux pédants s'accablent tour à tour de compliments et d'injures.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE [1].

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos* [2].

[1] C'est chez Philaminte, femme bel esprit, que se sont rencontrés les deux pédants.

[2] Ces deux mots grecs signifient les mouvements doux et les mouvements forts, *pathétiques*. Le dernier de ces termes, *pathos*, est demeuré seul usité, et il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable [1].

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

[1] Tous ces anciens genres de poésies étaient alors délaissés par les esprits sérieux.

(*A Trissotin.*)
Hom ! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.
(*Ils se lèvent.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud [1], barbouilleur de papier.

1 C'était anciennement le nom donné aux écoliers des basses classes, aux élèves les plus ignorants. Il a ensuite désigné un mauvais écrivain, un mauvais artiste. Dérivé de *grime*, mauvais écolier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle [1], opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire [2].

VADIUS.

Allez, cuistre...

PHILAMINTE.

Hé ! messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace [3].

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires [4]...

[1] *Balle* signifie un gros paquet de marchandises. On nomme *marchandise de balle* une marchandise de qualité inférieure. De là vient l'expression figurée *homme de balle, chose de balle,* pour dire homme sans capacité, sans valeur, chose sans mérite.

[2] Qui vole les pensées, qui pille les ouvrages d'autrui. *Plagiarius,* chez les Romains, signifiait un voleur d'enfants.

[3] C'est-à-dire : Va-t'en demander pardon à la poésie d'avoir traduit Horace de telle sorte que tes vers l'ont estropié.

[4] A Boileau, qui s'est moqué en effet très-souvent de *Trissotin,* ou plutôt de *Cotin.*

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable :
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin [1].

(*Les Femmes savantes*, act. III, sc. v.)

[1] Fameux libraire du temps.

LA FONTAINE (JEAN DE)

(1621-1695)

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry (Champagne), le 8 juillet 1621. Il était fils d'un maître des eaux et forêts, et fut élevé au collége de Reims. Sa jeunesse fut partagée entre la dissipation et la culture de la poésie, dont le goût lui fut inspiré par une ode de Malherbe qu'un officier en garnison à Château-Thierry lut un jour devant lui. Après s'être remis sérieusement à l'étude des anciens, il s'essaya dans des genres divers, et ne commença qu'en 1668, à l'âge de quarante-sept ans, la publication de l'ouvrage qui devait l'immortaliser, les *Fables*.

Les *Fables* de La Fontaine forment, dans leur ensemble, trois recueils. Le premier comprend les six premiers livres; l'auteur les publia sous le titre modeste de *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*. Il est dédié au Dauphin âgé de neuf ans. Le second contient les cinq livres suivants, publiés en 1678, et le troisième, composé à l'intention du duc de Bourgogne, forme le douzième livre.

A partir du septième livre, La Fontaine sort du pur genre d'Ésope, et nous donne ces charmants petits chefs-d'œuvre, *le Coche et la Mouche*, *la Laitière et le Pot au lait*, *le Curé et la Mort*, et tous ces autres merveilleux petits apologues, où tous les aspects de la vie sont reproduits, où la nature entière se reflète. Ces esquisses légères composent, selon l'expression du poëte,

« Un drame à cent actes divers. »

La Fontaine anime tout dans le monde non pensant; il prête aux êtres qui ne parlent point un langage qui semble réellement leur appartenir. Quand il les fait converser, on croit les entendre. Nous parlons de ses chefs-d'œuvre; car il faut reconnaître que, dans plusieurs fables La Fontaine fait jouer à ses animaux des rôles peu en rapport avec leur nature.

Et ce ne sont pas seulement les animaux qu'il peint et fait agir en observateur qui les a vus de très-près, dans tous les détails de leur vie intime, et qui les aime; sa sensibilité s'étend jusqu'aux êtres inanimés. C'est un véritable amant de la nature.

Mais ne se propose-t-il que de peindre des animaux ou des végétaux? Non, ce qu'il met réellement en scène, c'est l'homme, l'homme de toutes les conditions, de tous les temps, de tous les pays, tel que l'ont fait la race, le climat, les institutions, les préjugés, les mœurs. Mais de tout ce qu'il voit et décrit si bien, il ne sait pas toujours tirer la leçon la plus convenable.

La morale est le côté faible des fables de La Fontaine. Il ne nous propose point de règles bien strictes, ni de but bien haut. Chez lui cette naïveté qu'on a tant vantée est accompagnée de beaucoup de pénétration et de malice. L'auteur des *Fables* se montre plutôt sceptique et railleur que naïf. Nombre de ses maximes et de ses moralités ajustées tant bien que mal au récit sont équivoques, certaines dangereuses positivement, quelques-unes dures et sans générosité. Cependant il a fait œuvre d'une moralité haute et courageuse en attaquant les abus de son temps avec une liberté qui n'épargne ni grands seigneurs, ni princes, ni rois.

Une partie au moins des *Fables* de La Fontaine, près d'une cinquantaine, sont d'incomparables chefs-d'œuvre de naturel, de grâce, de diction. Ses œuvres diverses, dont nous citons de préférence quelques pages — les *Fables* devant, à un certain âge, être entre toutes les mains — n'auraient pas suffi à sa gloire ; mais elles nous offrent encore matière à admirer « cet homme à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant [1]. »

La Demeure du Sommeil [2].

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie ;
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour ;
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.

[1] Fénelon.
[2] C'est une imitation d'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, liv. II.

Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.

(*Songe de Vaux*, I.)

Où se trouve le bonheur.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet[1].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

(*Philémon et Baucis.*)

Hospitalité de Philémon et de Baucis.

Jupiter et Mercure, divinités de la Fable, avaient pris les traits de voyageurs mortels et visité un bourg dont les habitants étaient durs et moqueurs.

Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe ; on ouvre. Aussitôt Philémon

[1] C'est Prométhée, que le poëte grec Eschyle a peint ainsi dans une de ses tragédies.

Vient au-devant des dieux et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois [1] ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que [2] le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent ;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent :
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais [3] non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès [4].
Les divins voyageurs, altérés de leur course,

[1] C'est-à-dire, quand les statues de Jupiter étaient de bois...
[2] Tour vieilli pour :*quoique*...
[3] De planches...
[4] Déesse des moissons.

Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent.
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grands dieux, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »

(*Philémon et Baucis.*)

Un parasite se félicite plaisamment de l'état qu'il professe.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter!
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister!
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse!
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace!
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la Fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte et toujours des plus braves [1],
Voulait être servi par un monde d'esclaves,
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimerait heureux d'être mon estafier [2].
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
Le long temps [3] et l'habit me l'ont fait méconnaître :

[1] C'est-à-dire des mieux tenus, des mieux mis.

[2] Domestique, laquais. On donnait alors une intonation plus claire et plus haute à la dernière syllabe de ce mot, ce qui lui permettait de rimer pour l'oreille avec l'adjectif *fier*.

[3] La longue durée de son éloignement, de son absence...

Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé,
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
« Est-ce vous ? » ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte :
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien [1],
Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
« Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même?
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie :
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin, veux-tu dîner n'ayant plus de marmite?
Imite mon exemple, et fais-toi parasite;
Tu ne saurais choisir un plus noble métier.
— Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur ni parjure
Endurer force coups et ramper sous l'injure;
C'est ce que je ne puis ni ne veux pratiquer.
Adieu. » Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
« Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit, parmi le monde, un tas de sottes gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent [2] fort; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire ;
Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom,
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non ;

[1] Ne se rien refuser...

[2] *Duire*, vieux mot pour *convenir*. De *decere*, convenir, être expédient.

Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
Je commence cet art, et j'y suis philosophe :
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon de vogue et de crédit.

Élégie sur la disgrâce de Fouquet.

Remplissez l'air de cris, en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux[1], faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les destins sont contents, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure !
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les traits de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :

[1] Village où Fouquet avait une splendide maison de campagne.

Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière.
Et tout ce vain amour des honneurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si ce séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne, en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens,
Mais quittons ces pensers ; Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage[1] :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

[1] Son cœur. Cette signification est très-fréquente au dix-septième siècle. Voir notre *Lexique de Corneille*.

BOILEAU (NICOLAS)

(1636-1711)

Nicolas Boileau, surnommé Despréaux, naquit à Paris, le 1er novembre 1637. Il était fils de Gilles Boileau, greffier de la grande chambre du parlement de Paris, et fut destiné de bonne heure au barreau. La jurisprudence et la théologie occupèrent successivement les premières années de sa jeunesse, mais sans l'attacher. Sa vocation était la poésie, et spécialement la poésie satirique, maniée par lui, depuis 1660 jusqu'à sa mort, comme une arme, pour la défense du bon goût.

En effet, quelque nom qu'il ait donné à ses diverses œuvres, partout son génie est essentiellement satirique; sa gloire est d'avoir frappé sans ménagement du fouet de la satire la médiocrité alors régnante en littérature; d'avoir déclaré la guerre au faux goût, et de l'avoir châtié avec une constance et un courage qui ne reculèrent ni devant le nombre et la puissance de ses ennemis, ni devant le public lui-même, contre lequel il lutta jusqu'à ce qu'il l'eût ramené à une saine appréciation des talents. Généralement juste et sensé dans ses attaques, il ne sut pas assez se défendre du parti pris contre tout le monde. Souvent il ne vit dans un écrivain qu'un sujet et dans un nom qu'une rime à exploiter. Parfois dur jusqu'à la grossièreté contre ses contemporains, il eut des sévérités excessives même à l'égard de plusieurs des grands génies de son siècle.

Les *Épîtres*, publiées après les *Satires*, de 1669 à 1695, et bien supérieures aux *Satires*, firent la fortune de Boileau auprès de Louis XIV. L'épître première et quelques autres morceaux où il était délicatement loué enchantèrent le grand roi. Il voulut voir le poëte, le traita avec une rare distinction et le combla de faveurs.

La versification des *Épîtres* est plus forte que celle des *Satires*; elle est aussi plus douce, plus flexible et moins hérissée de traits mordants. Quand un interlocuteur est introduit dans les *Épîtres*, le dialogue est mieux traité que dans les *Satires*, et la conversation a la précision et la vivacité qui rendent si alertes les dialogues d'Horace.

Boileau poursuivit sa tâche de satirique et de réformateur dans un poëme didactique discrètement imité d'Horace. Témoin des désastreux effets produits par les importations italiennes et espagnoles, et du mauvais goût introduit par des imitateurs maladroits au théâtre, au barreau, dans la chaire, il composa son *Art poétique* (1673), surtout en haine des imitations qui ne remontent pas aux littératures de la Grèce et de Rome. Il offre à la fois le précepte et l'exemple de l'art d'écrire. Dans tout ce poëme la perfection de la forme est merveilleuse; mais la profondeur et l'élévation sont trop souvent absentes.

Il y a peut-être plus d'originalité, plus de vrai talent poétique, plus de verve et d'inspiration dans un poëme héroï-comique, le *Lutrin* (1674-1683), que Boileau commença étant encore jeune, après avoir donné les *Satires*, et qu'il acheva dans la dernière partie de sa vie. Il le composa à l'occasion d'un procès qui eut lieu en 1667, à propos de lutrin, entre le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle. Les premiers chants sont un modèle de franche gaieté, de douce satire, de verve spirituelle.

Deux traits caractérisent le génie de Boileau. C'est d'abord la fermeté de son goût qui fait rarement fausse route dans la louange et dans le blâme. C'est ensuite la sévérité qu'a pour lui-même ce juge si inflexible pour les autres. Il n'a rien épargné pour donner à ses productions tout le degré de perfection qui était en son pouvoir. C'est pour avoir été si difficile à se contenter qu'il nous a laissé ces « vers forts et harmonieux, *faits de génie quoique travaillés avec art*, pleins de trait et de poésie, qui seront lus encore quand la langue aura vieilli [1], » bien que la versification n'en soit pas toujours scrupuleuse, ni suffisamment riche. S'il n'eut pas l'imagination et le génie de plusieurs de ses contemporains, il a su mettre la raison en vers harmonieux, n'écrire jamais que des vers pleins de pensées, de vivacité, de saillies, et même, comme le reconnaissait Vauvenargues, d'invention de style. Enfin sa conversation, que recherchait tout ce qu'il y avait alors d'hommes éminents, et qui était répétée et commentée par tous les échos, eut peut-être, de son vivant, une influence aussi heureuse et aussi grande que ses écrits mêmes.

Éloge du vrai.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux ;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur ;

[1] La Bruyère.

Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien au lecteur qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend;
C'est là ce que n'ont point Jonas et Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ¿
Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent:
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi:
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

(*Épître IX.*)

La Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier [1] fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique
Hurle tous les matins une sibylle étique.
On l'appelle Chicane; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements [2]?
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe,
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois :
Ses griffes, vainement par Pussort [3] accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies,

[1] C'était le pilier des consultations, rendez-vous des plaideurs et des avocats.

[2] Cum variæ illudent species atque ora ferarum
(Virg., *Georg.*, IV, 407.)

[3] Henri Pussort (1615-1697), oncle de Colbert, jurisconsulte profond et laborieux. Il prit la part la plus active à la rédaction des belles ordonnances de 1667 et 1670. Dans le procès de Fouquet il se montra juge passionné, et servit avec trop d'ardeur les ressentiments de son neveu.

Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

(*Le Lutrin*, V.)

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS)

(1656-1709)

Regnard se produisit sur le théâtre pendant une sorte d'interrègne de la haute comédie désertée depuis la mort de Molière. Le *Joueur*, les *Ménechmes* (1695), le *Distrait* (1697), le *Légataire universel* (1708), mais surtout le *Joueur* et le *Légataire*, lui firent une place à part parmi les auteurs dramatiques de son époque déshéritée de véritables génies. Ce poëte exclusivement enclin à la gaieté et à la fantaisie folle jette à pleines mains dans toutes ses pièces le sel le plus gros, les propos les plus verts, les équivoques les plus transparentes. Faire rire aux dépens de tout sentiment, de toute morale, de toute convenance, voilà son triomphe. Molière visait et atteignait plus loin. Pour lui, égayer était un moyen d'instruire.

Autre infériorité de l'auteur du *Joueur* et du *Légataire universel :* il n'a ni le talent de créer des personnages d'un caractère bien net et bien franc, ni l'art de construire une fable où les personnages se meuvent sans invraisemblance. Enfin c'est un médiocre écrivain ; il répugne au travail patient de la versification et jette ses vers diffus, prosaïques, incorrects, tels qu'ils se présentent, sans aucune préoccupation de la grammaire ni de l'art. Son style a quelquefois de la couleur, mais il y manque toujours, comme à ses personnages, l'accent du cœur, la passion, la tendresse. Ce qui fait son succès, c'est qu'il sait frapper l'esprit, le tenir en éveil, le surprendre, exciter un franc rire.

Contagion du mauvais exemple.

LE CHEVALIER MÉNECHME, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Je suis tout hors de moi, maudit soit le valet !
Pour me faire enrager, il semble qu'il soit fait :
Je ne puis plus longtemps souffrir sa négligence.
Tous les jours le coquin lasse ma patience.
Il sait que je l'attends... Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraud? Dis, parle, réponds-moi.

VALENTIN, *portant une valise, la met à terre et s'assoit dessus.*

Quant à présent, monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire ;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir, et me jouer ces tours ?
Je ne sais qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoi ! maraud, pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! monsieur, ces commis sont de terribles gens.
Les juifs, tout juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes :
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui ; non ; paix ! quoi, monsieur?... Je n'ai pas le loisir.
Mais, monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir...
Vous me rompez la tête, allez. Enfin les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le commis qui gardait ma valise
Usait depuis une heure avec moi de remise ;
Las d'avoir pour objet[1] un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse ?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse ;

[1] D'avoir sans cesse devant moi : *objectum*, ce qui est placé devant.

Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraud?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Assez souvent d'un vin bien pris et mal cuvé
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit:
De ces petits excès je ne vous ai rien dit:
Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,
Si je te connaissais à ce seul vice enclin:
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte.
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah! si je joue un peu, c'est pour passer le temps.
Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte:
Je jure comme vous quand le jeu me transporte;
Et ce qui peut tous deux nous différentier,
Vous jurez dans la chambre, et moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout

Étrange confusion produite par l'extraordinaire ressemblance de deux personnages.

LE MARQUIS, MÉNECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

Hé! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune!
Que je t'embrasse encore, et mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aie à te revoir,
Regarde-moi, je suis outré de désespoir;
Le jour me scandalise, et voudrais contre quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MÉNECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me serait coup de grâce;
Je voudrais que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME.

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN.

C'est un de vos amis
Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse!
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le besoin te fit prendre.
Excuse si je viens ici t'importuner;
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême :
Je ne vous connais point, comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours ? Il me passe, à l'entendre.

MÉNECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MÉNECHME.

Non, ma foi.
Vous les aurez prêtés à quelque autre qu'à moi...

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MÉNECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver pour vous faire ressource,
Et que, sans déplacer, je vous ouvris ma bourse ?

MÉNECHME.

A moi ? J'aurais perdu le sens et la raison
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS.

Cet homme ci présent peut rendre témoignage ;
Il était avec vous, je remets son visage.
Viens çà, belître, parle ; oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur possédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée? Oh ! moi, j'en suis certain.
Çà, monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu ; trêve aux paroles,
Il me faut des effets; vite, dépêchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne suis point pressé, de grâce expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explications, la chose est assez claire.

MÉNECHME.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, monsieur! il faut me satisfaire.

MÉNECHME.

Vous satisfaire, moi? Mais je ne vous dois rien;
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le sergent que je porte.
(*Il met l'épée à la main.*)

MÉNECHME.

Juste ciel! quel brutal ! si faut-il que j'en sorte.
Combien vous est-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent louis.

MÉNECHME.

Cent louis ! j'en paîrai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'instant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tûra tous deux : quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront quarante mille écus?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de réflexions, et que d'incertitude !

MÉNECHME.

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante.
(*A Valentin.*)
Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.
Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable, et nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au marquis.*

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, monsieur, adieu. Je vous croyais du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honneur ;
Mais cette occasion me prouve le contraire :
Ne m'approchez jamais que de loin... Plus d'affaire.

Je serais dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étais accosté d'un lâche tel que vous.

MÉNECHME.

Je lui conseille encor de me chanter injure!
Où suis-je? Quel pays! quelle race parjure!
Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connais aucun; et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire, et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

(*Il s'en va.*)

VALENTIN, *courant après lui.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise?

MÉNECHME.

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise;
Je vous suis obligé des services rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fîrai plus;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

VALENTIN, *seul.*

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son soûl.
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

BOURSAULT (EDME)

(1638-1701)

Edme Boursault, fils d'un ancien militaire, naquit à Mussy-l'Évêque, en Bourgogne, et vint à Paris en 1638, sans avoir encore eu aucun maître. Il apprit en moins de deux ans à parler et à écrire le français avec assez de correction et d'élégance, puis cultiva la poésie, et dé-

buta dans les lettres par des comédies d'une extrême faiblesse. Do toutes celles qu'il composa, deux seulement ont mérité de survivre, *le Mercure galant* (1683) et *Ésope à la cour* (1701), pièces qui, commo les *Fâcheux* de Molière, ne présentent que des scènes détachées et n'ayant entre elles aucune liaison. Le *Mercure galant* fut joué sous lo nom de *Comédie sans titre*, parce que de Visé, rédacteur du journal *le Mercure galant*, obtint de Boursault que le titre de sa feuille no paraîtrait pas sur l'affiche. Les deux extraits que nous donnons suffiront à prouver que cette comédie, d'une franche gaieté, n'était pas indigne du succès qu'elle obtint.

Ésope à la cour ne fut joué qu'après la mort de Boursault. C'est une bonne comédie où se trouve une scène de courtisans auxquels le roi permet de signaler ses défauts. Tous semblent s'être entendus pour ne lui trouver que des vertus et pour les faire ressortir. Un seul ose dire que le roi aime le vin et boit quelquefois outre mesure. Louis XV, qui crut ce trait dirigé contre lui, interdit la pièce. Elle ne reparut que sous Louis XVI qui trouva cette comédie pleine de morale, bonne pour les rois, et demanda qu'on la lui donnât souvent.

Dans ses meilleures pièces, à défaut de caractères bien fermement tracés, d'un plan et d'une intrigue noués fortement, Boursault a de la gaieté, de la verve, des situations comiques, et un style qui rappelle quelquefois, par la franchise et le naturel du dialogue, celui de Molière.

La Rissole et ses exploits sur mer.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

....Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant allègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis, je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà !
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le *Mercure* :
J'y ferais que je crois une bonne figure ;
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action.
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé ;
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien ! donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai : le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des *mals*,
On fit couler à fond les deux *vice-amirals*.

MERLIN.

Il faut dire des *maux*, *vice-amiraux;* c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups *fataux*,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats *navaux*.

MERLIN.

Il faut dire *fatals* et *navals;* c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient *inégals*,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux *principals*.

MERLIN.

Il faut dire *inégaux*, *principaux;* c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin ! Après cela nous fûmes à Palerme :
Les bourgeois à l'envi nous firent des *régaux*,
Les huit jours qu'on y fut furent huit *carnavaux*.

MERLIN.

Il faut dire *régals* et *carnavals*.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point *navaux*,
Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux* :
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié, comment donc voulez-vous que je dise
Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*,
Inégals, *principals*, et des *vice-amirals*,
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis *fataux*, *navaux*, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre :
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* ;
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit par cette règle seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié, moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout.
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au *Mercure* occuper une place,
Toi ? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié, je me bats l'œil de *Mercure* et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été.
C'était argent comptant, j'en avais leur parole ;
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou *fatals* ou *fataux*.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats *navaux*.
(*Le Mercure galant*, act. IV, sc. VII.)

Le Procureur du Parlement et le Procureur du Châtelet.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOIS-LUISANT,
CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.

Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grâces de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots, je m'en vais vous l'apprendre ;
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire.
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement.
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du *Mercure*.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été?
C'était jouer la foi, l'honneur, la probité ;
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne :
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne
Comme ceux des consuls du Châtelet.

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue ! ou bien.....

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendriez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant monsieur qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux !
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur;
Si quelque autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelants et pour les intinés,
Et savent les forcer par divers stratagèmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes !

M. SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire :
C'est au Châtelet que pendait cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le-moi si tu l'oses :
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on extorque un gâteau,
Ne m'avoûras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu,
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête...
Je vais devant monsieur dire ce que j'en crois :
On grappille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grappiller, ou de ton patrimoine?
Ton père était aveugle et jouait du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes clients elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation ;
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publîront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avais fait monter à sept cent trente livres,
Et ton papier volant tel que tu le délivres,
Étant vu de messieurs, trois des plus apparents
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te passaient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étais-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs, dont on a les quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Hé ! messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités :
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amène,
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au *Mercure* prochain.

(*Mercure galant*, act. V, sc. VI.)

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, DAME)

(1638-1694)

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris en 1638, reçut une brillante éducation, se maria en 1651, fut mêlée aux troubles de la Fronde, parut à la cour avec beaucoup d'éclat, et, pour la première fois, en 1672, inséra quelques poésies dans le *Mercure galant*. Elle s'exerça dans presque tous les genres depuis le madrigal jusqu'à la tragédie, et ne réussit que dans la pastorale.

Par ses *Idylles* et par ses *Églogues*, elle s'est fait, de son vivant, une grande réputation, qui devait bientôt après sa mort être réduite à sa juste valeur. Personne ne songerait aujourd'hui à la nommer, comme ses contemporains, la *Dixième Muse*, la *Calliope française*. Elle n'apporta rien de nouveau à la pastorale : elle n'est pas plus colorée que ses devanciers, et elle est moins gaie ; la tristesse et la mélancolie élégiaque se mêlent à toutes ses *Idylles;* trop souvent la monotonie et le maniéré les affadissent ou les réflexions philosophiques les allongent ; enfin l'inspiration n'en est pas saine. Cependant certaine pièce d'elle contient des aphorismes qui sont restés proverbes moraux.

Les *Oiseaux* et la pièce allégorique des *Moutons*, adressée à ses enfants qui avaient perdu leur père, sont les meilleures idylles de Mme Deshoulières. Nous citerons en entier les *Vers allégoriques à ses enfants* (janvier 1693), dont l'inspiration est vraie et touchante, et la poésie naturelle, agréable et harmonieuse.

Vers allégoriques à ses enfants.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne

Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste Fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris :
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende :
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs

Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

DIX-HUITIEME SIECLE

LA MOTTE (ANTOINE HOUDARD DE)

(1672-1731)

La Motte, qui, malgré sa longue guerre contre les vers, a tant versifié, est à jamais relégué à un rang très-inférieur comme poëte. Cependant on parle encore de ses *Fables*, la partie la moins médiocre de son bagage poétique.

Il voulut adopter un genre fort différent de celui de La Fontaine qu'il a tâché de déprimer, lui reprochant en particulier de n'avoir pas été l'inventeur de ses *Fables*, d'avoir blessé les convenances et choqué la vraisemblance. Il essaya d'intriguer ses apologues d'une manière plus ingénieuse : il voulut leur donner une portée plus haute, et en saisir, en déduire mieux le sens moral.

Le principal mérite d'Houdard est d'avoir inventé la plupart de ses sujets, mais ses inventions prétendues sont souvent des larcins déguisés, — il a dissimulé en particulier les emprunts qu'il a faits à Lockman et à Marie de France, — et ses inventions véritables sont en grande partie bizarres. Croyant que le fabuliste peut animer tous les êtres, il donne une existence et accorde la parole à des êtres abstraits, tels que la Mémoire, le Jugement, l'Imagination, la Vertu, le Talent, la Réputation, l'Opinion, l'Ignorance, l'Admiration, l'Orgueil, la Paresse. Des apologues si métaphysiques ont beau être traités avec esprit, ils ne peuvent être d'une lecture facile et agréable.

Pour rendre tous les siens encore plus philosophiques et plus prétentieux, La Motte, qui avait déjà mis en tête de son recueil un discours en prose sur l'art de la fable, revient sur ces réflexions didactiques dans les prologues dont il a orné ou prétendu orner une grande partie de ses fables. Il crut qu'en interrompant ainsi la continuité des narrations, il jetterait dans l'ouvrage une variété plus

amusante, mais en réalité ces préambules d'une longueur démesurée [1] n'y ont jeté que l'ennui : c'est bien dans une fable qu'il s'agit de préceptes de rhétorique! Une fable de dix lignes avec un avant-propos de cinquante, voilà ce dont ne se serait jamais avisé La Fontaine, à qui La Motte a reproché ses digressions. Un autre excès où tombe sans cesse notre fabuliste, c'est l'abus de la mythologie.

Ce nouveau genre, quand il n'est pas ennuyeux, est donc bien sérieux. Aussi La Motte a-t-il prétendu écrire pour les hommes faits plutôt que pour le premier âge. Il a dit dans un de ses prologues :

« Mais, s'il vous plaît, la fable est-elle l'ennemie
Du profond et du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une mie
Qui ne sait rien qu'endormir des marmots ?
Bientôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oserai rimer.
N'est-ce qu'à des enfants qu'il faut se faire lire ?
C'est bien la peine d'imprimer ! »

Deux fables de La Motte ont le privilége d'être constamment citées, celle du *Perroquet* et celle du *Moineau;* cependant la morale de cette dernière est fausse, et la diction très-défectueuse [2]. Presque toutes sont écrites d'un style dur, pénible, rocailleux, hérissé de termes abstraits et de locutions tortueuses.

Prologue des Fables de La Motte.

Jadis on inventait, inventons aujourd'hui :
Nos pères l'ont bien fait, ne pouvons-nous le faire?
Non, me dit-on, les temps en sont passés ;
Il fallait naître aux jours ou d'Ésope ou d'Homère.
Mais vous venez trop tard ; imitez, c'est assez.
Je n'en suis point d'avis. Il semble, à ce langage,
Que le monde soit décrépit,
Qu'il ait tout vu, qu'il ait tout dit ;
Il s'en faut bien, il n'est qu'à la fleur de son âge.
Et c'est trop dire. Il n'a que cinq ou six mille ans.

[1] Le prologue de la fable intitulée *la Chenille et la Fourmi* a quarante-cinq vers.

[2] Voir Le Batteux, *Principes de la littérature*, 2[e] traité, ch. VII.

Or, près des millions d'années
Que vraisemblablement portent ses destinées,
Il ne fait que de naître, et nous sommes enfants.
Il y paraît : toujours timides,
Nous n'osons avancer, si nous n'avons des guides,
Nous demandons à chaque pas :
« A-t-on été par là? — Non. — N'y marchons donc pas.»
Voilà bien le discours d'enfants tels que nous sommes.
Nous serons plus hardis quand nous serons des hommes.
Que de terres encor restent à découvrir.!

Le Perroquet.

Un homme avait perdu sa femme ;
Il veut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'oiselier. Le marchand de ramages,
Bien assorti de chants et de plumages,
Lui fait voir rossignols, serins et sansonnets,
Surtout nombre de perroquets.
Le moindre d'entre eux est habile,
Crie : A la cave, et dit son mot.
L'un fait tous les cris de la ville;
L'autre veut déjeuner, veut qu'on fouette Margot.
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix, et tout bas se demande
Lequel vaudra le mieux, il en aperçoit un
Qui rêvait seul tapi sous une table :
« Et toi, dit-il, monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot? Crains-tu d'être importun?
— Je n'en pense pas moins, » répond en sage bête
Le perroquet. « Peste, la bonne tête !
Dit l'acheteur : çà, qu'en voulez-vous ? — Tant.
— Le voilà. Je suis trop content. »
Il croit que son oiseau va lui dire merveille;
Mais tout un mois, malgré ses leçons et ses soins,

L'oiseau ne lui frappe l'oreille
Que de son ennuyeux : *Je n'en pense pas moins.*
« Que maudite soit la pécore !
Dit le maître ; tu n'es qu'un sot,
Et moi cent fois plus sot encore,
De t'avoir jugé sur un mot. »

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE)

(1681-1741)

Jean-Baptiste Rousseau naquit à Paris, d'un artisan qui épuisa ses ressources pour le placer au collége du Plessis et qu'il eut plus tard la bassesse de renier pour son père. Épris de la passion des vers, il s'y abandonna de bonne heure tout entier.

Le rêve le plus ardent de Jean-Baptiste Rousseau, à ses débuts, avait été d'atteindre à la gloire de poëte dramatique. Déçu de cette ambition, il se retourna du côté de la poésie religieuse, sans doute pour plaire à Louis XIV, devenu dévot en vieillissant, et au pieux duc de Bourgogne. De là sa traduction ou imitation des *Psaumes* de David. Sa muse néanmoins continua à s'exercer sur des sujets très-profanes. Que de qualités lui manquent pour interpréter les chants divins du Roi-Prophète ! Il n'a pas de foi, pas de passion, pas d'inspiration. Il cherche à fabriquer de beaux vers, il ne vise pas plus haut. Sa grandeur est une grandeur tendue, sa pompe de l'emphase, son luxe une prolixité de paroles qui n'a d'égale chez lui que la stérilité des sentiments. Quand il est soutenu par les grandes images qu'il emprunte, son style prend de l'élévation et de la chaleur ; il redevient sec et froid dès qu'elles lui font défaut.

Ce savant artisan de rimes ne peut être placé que parmi les esprits du second ordre, parce qu'il manque absolument d'originalité. L'absence du don créateur se remarque dans ses hymnes pindariques comme dans ses hymnes sacrées. Ses efforts pour donner une idée de la poésie de Pindare avortent tristement. Son enthousiasme est factice et de parti pris ; son éclat est emprunté. Ses figures sont fournies moins par la vivacité des sentiments que par la rhétorique. Le souffle inspirateur l'anime bien rarement. Il copie très-heureusement quelquefois, mais il copie presque toujours.

La partie des œuvres de Jean-Baptiste Rousseau où le poëte se fait le plus sentir, ce sont ses *Cantates* pleines de grâce, d'élégance et d'harmonie : il est l'inventeur de ce genre de pièces lyriques en vers de diverses mesures.

Les Turcs vaincus à Péterwaradin [1].

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit, dans une nuit horrible,
Tous ses soldats égorgés
De la fidèle Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés [2].

Où sont ces fils de la terre [3]
Dont les fières légions
Devaient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées,
Le jour les voit écoulées
Comme de faibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Un prince [4] dont le génie
Fait le destin des combats
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos États :
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre

[1] Ville des États autrichiens (Esclavonie), où les Impériaux remportèrent sur les Turcs une grande victoire en 1706.

[2] Allusion à la destruction des troupes de Sennachérib, roi d'Assyrie, au commencement du VIIIe siècle av. J.-C.

[3] Les infidèles comparés aux géants.

[4] Le prince Eugène.

En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux [1]...

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le vizir [2], percé de coups,
Va dans Belgrade en alarmes
Rendre son âme en courroux [3].
Le camp s'ouvre ; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Apologie de l'hiver.

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard faible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant.
Sa vengeance est inexorable,
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur ;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène [4],
Il met les fleuves aux fers ;

[1] Allusion à la bataille de Zenta, où il avait déjà battu les Turcs en 1697.

[2] Le grand vizir Ali.

[3] Faible imitation du dernier vers de l'*Énéide :*

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

« Son âme indignée fuit en gémissant au séjour des ombres. »

Le rapprochement de *en alarmes*, *en courroux*, n'est pas d'un excellent goût.

[4] Hercule.

Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux ;
Il arrête le tonnerre
Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable :
C'est le père des doux loisirs ;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène[1] :
Les plus belles saisons sont des saisons de peine,
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ;
Cérès, des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne ;
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

(*Cantates*, XIII.)

Le sot Babillard.

Tout plein de soi, de tout le reste vide,
Le petit homme étale son savoir,
Jase de tout, glose, interrompt, décide,
Et, sans esprit, veut toujours en avoir ;

[1] L'hiver est la saison brillante des théâtres.

Car son babil, qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons, que pourtant il admire,
Et de là vient que l'Archie-godenot [1]
Depuis trente ans que seul il se fait rire,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

Portrait d'un poëte braillard.

A son portrait, certain rimeur braillard
Dans un logis se faisait reconnaître,
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâillait même en le voyant paraître.
« Ah ! le voilà, c'est lui, dit un vieux reître ;
Et rien ne manque à ce visage-là,
Que la parole. — Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela. »

Définition de l'esprit.

Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.
Par ce seul mot la dispute est bornée.
Qui dit esprit, dit sel de la raison :
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture ;
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

Définition de l'histoire.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans un vrai lustre,

[1] Superlatif de *godenot*, qui signifie un petit homme mal bâti.

Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter ;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit à la fois pratiquer, voir, connaître ;
Car leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

Épigramme.

Paul, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte
Pour être plus sûr de son fait.

CRÉBILLON (JEAN-JOSEPH)

(1674-1762)

Crébillon, fils d'un greffier de Dijon, quitta, presque malgré lui, la chicane pour le théâtre. Il débuta en donnant à la scène, en 1705, *Idoménée.* Le plan en était compliqué et embarrassé, les incorrections nombreuses, le style déclamatoire; mais ces défauts étaient rachetés par des morceaux énergiques et par de belles situations. Le succès fut grand. On pressentit un poëte capable de manier le ressort de la terreur, qui avait disparu du théâtre depuis *Rodogune.*

Atrée et Thyeste, représenté deux ans après *Idoménée,* acheva de gagner au nouveau poëte les suffrages du public. Le pathétique continuel de la pièce, l'action, le mouvement et l'intérêt qui y règnent, la savante disposition des scènes et la vigueur du style valurent à l'auteur le surnom d'*Eschyle français.* Il n'y avait guère à lui reprocher que les travestissements qu'il avait fait subir à un sujet si terrible.

Électre, jouée en 1709, surpassa *Atrée* par le mérite et par le succès. Ici Crébillon adoucit ses teintes violentes, et, tout en gardant son caractère grandiose, il se montre plus vrai et plus humain.

Enfin, affranchi des souvenirs grecs, il atteignit à la célébrité par la représentation de *Rhadamiste* (1711). La conception en est puissante. Tous les caractères ne sont pas irréprochablement soutenus, mais ils ont de l'originalité, de la grandeur, de la force. Le style très-inégal de cette émouvante tragédie a souvent de l'énergie et de la chaleur.

Xerxès (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726) rencontrèrent un accueil bien différent de celui qui avait été fait à *Rhadamiste*. Crébillon, dégoûté du théâtre, et en même temps désolé de la mort de sa femme et de son père, irrité aussi d'avoir été repoussé par l'Académie et par la cour, se confina dans une pauvre retraite, au milieu de chiens, de chats, de corbeaux dont il aimait à remplir sa maison. Il ne sortit de cet isolement qu'au bout de vingt-deux ans, en 1748, pour donner la tragédie de *Catilina* dont il s'occupait depuis longtemps. Le succès égala, s'il ne surpassa pas celui de *Rhadamiste*, mais fut moins légitime. *Catilina* est une tragédie médiocre, relevée, çà et là, de quelques beautés supérieures.

Les dernières pièces de ce vieillard ne méritent pas que nous en parlions. Le style surtout en est détestable.

Pour résumer notre jugement sur Crébillon, la grandeur, chez lui, n'est souvent que de la boursouflure. Il manque de pureté, d'élégance, d'harmonie. Il avait le tragique de la diction, mais il ne savait pas écrire. Rien de plus inégal que ses tragédies composées dans la fumée du tabac dont Crébillon faisait un pernicieux abus; cependant elles révèlent plus de véritable génie dramatique que n'en eut Voltaire, qui ne pardonna jamais à son rival ses succès et sa gloire.

Description d'une tempête.

Idoménée, roi de Crète, fait le récit d'une effroyable tempête qu'il essuya en revenant de Troie, et qui lui donna lieu de faire le vœu téméraire dont il eut tant de sujet de se repentir :

Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui [1] de mon trône et mon unique espoir,
A regagner la Crète aussitôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçait ma tête...
Mais le ciel ne m'offrit ces objets ravissants
Que pour rendre toujours mes désirs plus pressants.

[1] Son fils Idamante.

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup mon royaume à ma vue.
La mort seule parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitaient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée
Semblait rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offrait pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même.
Pour apaiser les dieux, je priai, je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse :
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurais jamais promis du sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant! m'écriai-je, et rends-nous au rivage;
Le premier des sujets rencontré par son roi,
A Neptune immolé, satisfera pour moi. »
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde ;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde,
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts : tout avait fui l'orage ;
Un seul homme alarmé parcourait le rivage :
Il semblait de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant... Hélas! c'était mon fils.
A ce récit fatal, tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste,
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devait l'immoler.

(*Idoménée.*)

RACINE (LOUIS)

(1692-1763)

Louis Racine, second fils de l'immortel Jean Racine, naquit à Paris le 6 novembre 1692. Privé de bonne heure, par la mort, des soins paternels, il fut confié à ceux du savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, avec Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés au sein de la famille.

Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit et se fit recevoir avocat ; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. Il prit l'habit ecclésiastique, entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et commença dès lors son poëme de *la Grâce.*

Le chancelier Daguesseau, pendant son exil à Fresnes, parvint à attirer auprès de lui Louis Racine, et plus tard le ramena avec lui à Paris. En 1719, il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions, et, en 1722, partit pour Marseille avec le titre d'inspecteur général des fermes en Provence. Il passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, se maria dans cette dernière ville, et fut ensuite envoyé à Soissons où il demeura quinze ans, et se fit recevoir, à la table de marbre, maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. Il composa presque tous ses ouvrages au milieu de ces divers emplois. Sa retraite, qu'il demanda au bout de vingt-quatre ans, lui laissa enfin la liberté de se consacrer entièrement aux lettres et de revenir à Paris.

Le poëme de *la Grâce*, publié en 1726, est écrit avec une élégante pureté; mais il est est sec et froid. Il y a plus d'enthousiasme chez saint Prosper — l'auteur du *Poëme contre les ingrats* (qui ne reconnaissent pas la grâce divine) — dont la lecture donna l'idée de son premier poëme à Louis Racine.

Le poëme de *la Religion*, en six chants, publié en 1752, est un bon ouvrage didactique. Les preuves sont bien choisies, bien enchaînées, déduites dans un ordre lumineux; le style est constamment clair, correct, élégant ; mais la couleur et la chaleur poétiques ne se font guère remarquer que dans le commencement du premier chant.

Outre ces deux poëmes, Louis Racine a composé des *Odes* tirées des Livres saints, des *Épîtres sur l'homme*, adressées au chevalier de Ramsay, sur l'*Ame des bêtes*, etc. ; et des *Poésies sacrées*, parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie.*

« Si la voix de ce poëte, a dit Joseph de Maistre [1], n'est pas écla-

[1] *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p, 213.

tante, elle est douce au moins et toujours juste. Ses *Poésies sacrées* sont pleines de pensées, de sentiment et d'onction. »

L'Harmonie de l'univers enseignant Dieu à l'homme.

De cet ordre secret reconnaissons l'auteur.
Fut-il jamais des lois sans un législateur ?
Stupide Impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre ?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits
Est-il aveugle et sourd ? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présents t'annoncent sa puissance !
Où sont-ils, ces objets de ma reconnaissance ?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer ; le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Des antres, des volcans et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,

. . . .

Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre !
Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre ?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau ;
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage !
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages ?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle :
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leur pied descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des ruines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers, le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes !
Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps ; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence;
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

(*La Religion*, I.)

Soupirs d'une âme vers le ciel.

Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?....
Avec tant de faiblesse, aisément on succombe.
Oh! qui me donnera l'aile de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irais, je volerais dans le sein du repos.
Là, de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs,
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
L'Église enfin triomphe et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants,
O céleste Sion! faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons: nos lyres détendues
Languissent en silence, aux saules suspendues.
Que mon exil est long! O tranquille cité!
Sainte Jérusalem! ô chère Eternité!
Quand irai-je, au torrent de ta volupté pure,
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure?
Quand irai-je goûter ton adorable paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

(*Poëme de la Grâce.*)

PIRON (ALEXIS)

(1689-1773)

La *Métromanie*, « chef-d'œuvre où l'art approcha du génie, » selon l'expression de Palissot, « est une aventure plaisante très-ingénieusement dialoguée, mais qui ne peut guère que faire rire, car elle ne tend même pas à corriger le travers qu'elle représente; au contraire, elle est bien plus propre à faire des métromanes qu'à en diminuer le nombre. Otez à Damis l'excès d'enthousiasme qui tient à la jeunesse et qui doit passer avec elle, c'est un personnage dont quiconque a le goût de la poésie sera flatté d'être la copie, et se croira même autorisé à suivre l'exemple. Il a une supériorité évidente sur tout ce qui l'entoure; il s'exprime avec grâce, pense avec noblesse, agit avec courage et générosité; au dénoûment, l'admiration et la reconnaissance mettent tout le monde à ses pieds. Qui ne voudrait pas lui ressembler [1]? »

Cette charmante comédie est riche en détails heureux, elle étincelle de traits piquants, on y trouve beaucoup de scènes ingénieusement amenées; le style en est piquant et pétillant d'esprit; le dialogue, vif, enjoué, naturel, raisonnable; mais les situations ne sont pas fortement appropriées, et les personnages, tous occupés de poésie, pour la cultiver ou la combattre, manquent de variété. Enfin on peut contester la propriété du titre de cette comédie : Damis absous par le succès de sa passion n'est pas un métromane.

Piron a obtenu aussi quelques succès sur la scène tragique. Sa principale tragédie, *Gustave Wasa* (1733), est dénuée des agréments du style, mais la force des situations l'a maintenue au théâtre.

Le poëte bourguignon écrivit encore des poëmes, des odes, des épîtres, des satires, des contes, quelques-uns licencieux; enfin nombre d'épigrammes pleines d'esprit, de sel, de causticité, et quelques-unes de méchanceté.

Le Métromane.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.

[1] La Harpe.

Il vit longtemps après que l'autre a disparu !
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome ;
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
L'encre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte ; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la Fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges, mon siècle et la postérité.
Infortuné ! Je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore ; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

(*La Métromanie*, act. III, sc. VII.)

L'Auteur dramatique pendant la première représentation de sa pièce.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent ;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures ;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie,
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé ;
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche, je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir ?
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse ;
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

(*La Métromanie*, act. V, sc. I.)

Épigramme contre Voltaire.

Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire.
« Quoi ! disait-il, emporté par son feu,
Quoi ! cet esprit immonde a l'encens de la terre ?
Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un dieu !
De vice et de talent quel monstrueux mélange !
Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange;
Il est tout à la fois et tyran et bourreau !
Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire.
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire. »
— Un vieillard l'écoutait sans paraître étonné :
« Tout est bien, lui dit-il : ce mortel qui te blesse,
Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse ;
S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné ! »

VOLTAIRE

(1694-1778)

Le dictateur de la littérature au dix-huitième siècle fut souvent bon écrivain en vers, presque jamais poëte. Il a une extrême facilité de versification, il paraît penser et sentir en vers, mais il ne saurait atteindre la hauteur de la grande poésie : cet enfant gâté d'une civilisation si raffinée goûte Horace, Virgile, le Tasse, Racine ; mais le naturel sublime d'Homère, de Sophocle, mais la sévère énergie du Dante, mais l'inspiration de Shakespeare, toutes ces beautés d'un ordre supérieur paraissent dépasser la portée de son goût et de son intelligence. Sa verve facile s'est exercée sur tous les genres de poésie; riche, indépendant, jouissant, dans sa retraite, de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, il a versifié jusqu'à son dernier jour avec une inépuisable abondance : il n'a traité avec une vraie distinction que la poésie légère.

Voltaire, si vanté de son temps comme poëte dramatique, n'est qu'un continuateur à distance de Corneille et de Racine. Ses tragédies les plus estimables sont *Zaïre* (1732), *Alzire* (1736), *Mahomet* (1741), *Mé*

rope (1743). Il n'a pas produit une seule bonne comédie. Le don de la comédie n'a pas été accordé à cet homme qui a si bien connu la plaisanterie et la satire, et qui a peint avec tant de force, d'énergie et d'agrément, en style direct, les vices et les ridicules. Son seul mérite en ce genre est d'avoir essayé, non sans succès, après La Chaussée, de faire entrer dans la comédie l'élément de l'intérêt, et d'avoir créé le drame sous sa forme la plus agréable dans l'*Enfant prodigue* (1736) et dans *Nanine* (1749). Non content de ses précoces succès dramatiques, Voltaire, à peine âgé de vingt ans, ambitionna la gloire littéraire la plus haute, celle qu'aucun Français n'avait encore pu atteindre, la gloire du poëme épique. Il conçut le plan de la *Henriade*, qu'au milieu de divers autres travaux il acheva en 1724. Le poëme du jeune Arouet est loin d'avoir réalisé l'idéal de l'épopée. Il pèche à la fois par la conception, par l'ordonnance, par la forme, par le style qui est étonnamment négligé. L'âme, la chaleur, la conviction, la foi, l'enthousiasme, manquent à la *Henriade*. L'inspiration est affectée, le sujet n'est pas pris au sérieux, le poëte s'amuse à tourner en ridicule la conversion de son héros, et, à la place de grands tableaux, de fortes peintures, au lieu d'intérêt et de pathétique, il nous donne des satires contre le Saint-Siége, des injures aux prêtres et aux moines, des insultes à Dieu, des offenses contre les croyances et les sentiments les plus chers à l'humanité. La *Henriade* offre de remarquables portraits, des épisodes éclatants, des récits quelquefois éloquents ; mais, en somme, ce prétendu poëme épique n'est que la composition d'un écolier spirituel, d'un versificateur exercé.

Si l'on veut louer Voltaire comme poëte, il faut s'arrêter à la poésie fugitive. La grâce brillante et abandonnée de quelques-unes de ces petites pièces qui lui échappaient sans effort sur toutes sortes de sujets, la fleur d'esprit et de goût qui les relève, voilà — quand la licence ne s'y glisse pas — ce qui mérite de survivre à la vogue et ce qui suffit pour préserver un nom de l'oubli.

mage d'un combat sanglant et des effets de la poudre à canon.

Le poëte parle du combat qui se donna dans le faubourg Saint-Antoine, lorsque Henri IV assiégeait Paris.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder les bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase et s'écarte soudain.
La mort en mille éclats en sort avec furie.
Avec plus d'art encore et plus de barbarie
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs.
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportés, engloutis sous la terre,
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur,
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

(*Henriade.*)

Égisthe met à mort le tyran Polyphonte.

Le tyran Polyphonte, pour légitimer son usurpation, a forcé Mérope de consentir à lui donner sa main, et l'a entraînée aux autels.

Narbas et Euryclès, amis et sujets fidèles de la reine, attendent avec impatience le succès de cette cérémonie.

NARBAR, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

NARBAS.

Que fait Egisthe ?

ISMÉNIE.

Il est.... le digne fils des dieux.
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée,
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels;
Il court: c'était Egisthe; il s'élance aux autels.
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!

Sa mère... elle s'élance au milieu des soldats :
« C'est mon fils ! Arrêtez, cessez, troupe inhumaine.
C'est mon fils. Déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté. »
A ces cris douloureux, le peuple est agité;
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et les soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères inconnus immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants.
On marche, on est porté sur les corps des mourants.
On veut fuir, on revient, et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur ;
On s'écrie : Il est mort ; il tombe ; il est vainqueur !
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris ;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus : le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence ;
O ciel ! conserve Égisthe, et que je meure en paix.
Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, ÉGISTHE, PEUPLE, SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi ;
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains.
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains,
Cresphonte, mon époux, mon appui, votre maître ;
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang,
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre :
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage et dit qu'il est mon fils.

(*Mérope*, act. V, sc. VI et VII.)

Image du ciel ou du séjour des bienheureux.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face :
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du Nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;

Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

(*La Henriade.*)

POMPIGNAN (LE FRANC DE)

(1709-1784)

Une imagination brillante, une vaste érudition, un goût passionné pour les belles-lettres, la connaissance des langues et des littératures hébraïque, grecque, latine, espagnole, italienne, anglaise et française; tels sont les avantages avec lesquels Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, entra dans la carrière poétique, après avoir occupé les postes les plus honorables dans la magistrature des Parlements.

Il avait obtenu un beau succès au théâtre en faisant représenter, à l'âge de vingt-deux ans, la tragédie de *Didon*, quand il donna un recueil lyrique dont l'ensemble, selon ses propres expressions, s'est formé successivement, et presque au hasard, et où il a peint ses goûts, ses sentiments, ses faiblesses, les différents objets qui l'ont frappé. La plus importante partie de son recueil est composée d'imitations des Psaumes, de cantiques, de morceaux des prophètes et d'hymnes sacrées. Le Franc était digne de tenter, après tant d'autres, la difficile tâche de traduire le prophète royal. Dans ses imitations on retrouve quelque chose de l'inspiration de David, de son élévation, de son enthousiasme; ses accents les plus doux y respirent comme ses accents les plus terribles. Rousseau a plus de pompe, d'éclat, de coloris; Le Franc a plus d'expression, plus de grandeur, plus de pensées.

Le Franc de Pompignan était né à Montauban d'un président de la cour des aides de cette ville. Il entra en 1760 à l'Académie française.

Sur la mort de J.-B. Rousseau.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes

Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !...

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.

Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LEBRUN (Écouchard)

(1729-1807)

C'est à l'ode que Lebrun doit sa réputation. Il ne l'eût conquise, ni avec ses épigrammes, ni avec ses élégies et ses épîtres, ni même avec ses fragments de poëmes dans lesquels il a répandu de remarquables beautés. Il affecte surtout le genre de Pindare. Cependant toutes ses odes ne sont pas héroïques, sublimes ou philosophiques. Il en a de légères, de tendres, de bachiques. Il aime à varier autant que possible et les sujets et les mètres.

Lebrun-Pindare, — comme il fut longtemps appelé, — a, dans ses meilleures pièces, des qualités éclatantes de style, de l'enthousiasme, un choix d'expressions fortes, riches, pleines de magnificence et de tours hardis, des métaphores justes et brillantes, des pensées énergiques, concises, et une savante versification. Malheureusement ces mérites sont contre-pesés par beaucoup de défauts, dont le moindre est d'être inégal. Chez lui trop souvent l'emphase remplace la grandeur, en général son inspiration sent le pastiche, son imagination est sèche et froide, et il lui arrive de tomber dans d'étranges écarts, dans d'étonnantes fautes de goût.

Le Vaisseau *le Vengeur*.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle :
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros;
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

Captifs !... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous les mâts rompus et brûlants !

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur courage indompté !
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté !

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux;
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles, il planera sur vous.

Et vous, héros de Salamine,
Dont Téthys vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

Dialogue entre un pauvre poëte et l'auteur.

« On vient de me voler ! — Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits ! — Que je plains le voleur ! »

Baour-Lormian à Lebrun.

Lebrun de gloire se nourrit !
Aussi voyez comme il maigrit !

Lebrun à Baour-Lormian.

Sottise entretient la santé ;
Baour s'est toujours bien porté.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT)

(1751-1780)

Gilbert, né de parents pauvres et arrivé à Paris sans aucune ressource, eut la témérité de demander à la poésie la fortune avec la gloire. Pour obtenir la gloire, il se fit d'abord concurrent académique. Mais le docte corps rebuta son épître, *le Poëte malheureux*, qu'il avait envoyée pour le concours de 1772. Gilbert en conçut une haine implacable contre ses juges, et se mit à attaquer avec violence tout ce qui tenait alors le sceptre de la littérature, académiciens et philosophes.

Un second échec académique exalta ses ressentiments, et la satire sur le *Dix-huitième siècle* parut. Elle provoqua un déchaînement universel : tout talent fut dénié au poëte trop audacieux. Gilbert, indigné, transporté d'une fureur de vengeance, répliqua par *Mon apologie*, et, rendant insulte pour insulte, il appela le ridicule et le mépris sur ses critiques, ses persécuteurs et leurs partisans. En vain, dans une certaine partie du public, mettait-il les rieurs de son côté; en vain la puissance de son talent était-elle reconnue par quelques bons juges, la lutte était trop inégale; le premier satirique du dix-huitième siècle devait succomber à la peine, et, à la fleur de son âge, emporter dans le tombeau ses rêves trop ambitieux de fortune et de célébrité.

Le Jugement dernier.

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
    A retenti de tous côtés ;
Et sur son char de feu la foudre dévorante
    Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang et cette horrible guerre
    Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
    Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court en grondant battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Éternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé.
Il a paru ; c'est lui, son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains ! voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;
Ici l'homme à l'homme est égal ;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats,
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts,
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourra compter le nombre des coupables?
Ici près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème :
Les antres, les rochers, l'univers est détruit ;
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il? Répondez-nous.
Vous pleurez ! Vains regrets ! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous,
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté !
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire .
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel ! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards, des enfants, quelques infortunés !
A peine mon regard voit entre mille justes
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus, ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parlait : ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.

Là, tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître,
Légion de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel :
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (NICOLAS-LOUIS, COMTE)

(1750-1828)

François naquit à Saffais, en Lorraine, et fut élevé dans la ville de Neufchâteau, d'où il prit son nom. Dès son enfance il rima. A l'âge de quatorze ans, il publia un recueil de poésies pour lequel Voltaire lui décerna un brevet d'immortalité et l'appela son héritier. Avant la fin de sa quinzième année, les Académies de Dijon, de Lyon et de Marseille l'avaient admis dans leur sein. Son âge mûr ne tint pas les promesses de son enfance. Jusqu'à la fin de sa vie il cultiva la poésie qui le conduisit à l'Académie française ; mais ce ne fut pour lui qu'un agréable délassement.

La *Manière de lire les vers,* dont nous donnons la première partie, est la pièce la plus célèbre, et malgré quelques passages faibles que nous retrancherons, la meilleure de François de Neufchâteau. Ce petit poëme, publié en 1775, fut retouché et édité par l'auteur pour la dernière fois en 1779. C'est donc bien d'un poëte du dix-huitième siècle qu'il s'agit ici.

La Manière de lire les vers.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie;
Arrête, par pitié! Quel funeste travers
En dépit d'Apollon te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si des feux du génie, en nos vers allumés,
N'étincellent jamais tes yeux inanimés;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a l'affreuse vertu.
L'auditeur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence:
Tu l'attaches vivant au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux,
Cet art qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe:
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante
Ne séduira jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris;
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »
Eh quoi! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée!

Quoi! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner!
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles!
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté!
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!
Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole;
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux :
Meurs d'ennui, j'y consens. Sois barbare à ton aise.
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un dépit heureux l'innocente imposture,
Sans trop annoncer l'art, embellit la nature,
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec grâce, en seront plus touchants.
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable;
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus,
Ces rochers attentifs à la voix de Linus;
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée;
Et Terpandre apaisant la foudre révoltée;
Et le jeune David, par ses psaumes hébreux,
Calmant du vieux Saül les accès douloureux;
Et Timothée, au sein de Babylone en cendre,
Disposant à son gré de l'âme d'Alexandre?...
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois :

L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux mêmes, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf Sœurs prêtait de mélodie :
On voyait, à côté des dactyles volants,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme. En vers majestueux
L'épopée entama ses récits fastueux ;
La modeste élégie eut recours au distique;
Archiloque s'arma de l'ïambe caustique ;
A des mètres divers Alcée, Anacréon,
Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.
Pour nous, enfants des Goths, Apollon plus avare
A dédaigné longtemps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli ; les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs.
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves ;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves,
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.

CHÉNIER (ANDRÉ-MARIE DE)

(1762-1793)

André-Marie de Chénier naquit à Constantinople. Il était le troisième fils de Louis de Chénier, consul général de France en Turquie,

et d'une Grecque célèbre par sa beauté et son esprit, nommée Santi l'Homaka.

A seize ans, il savait le grec de manière à traduire Sophocle avec une élégante fidélité. Dès qu'il commence à écrire, notre langue, sous sa plume, devient riche et mélodieuse comme la langue d'Homère. Il introduit tout naturellement dans notre poésie les formes les plus heureuses du génie grec et les aisances de sa versification. Son amour de préférence pour les modèles grecs n'est pas exclusif des modèles latins qu'il connaît, cultive et apprécie au contraire comme les véritables héritiers de la gloire d'Athènes. Sa muse à la fois savante et inspirée veut tout rajeunir en poésie, y introduire la vie nouvelle de la nation, surtout y faire pénétrer le souffle antique. Par lui le lyrisme, la pureté, la grâce, la mollesse, la beauté et la liberté helléniques revivront dans notre langue renouvelée. Les idées, l'imagination moderne ne sont pas sacrifiées par lui à l'imitation des anciens. Dans Homère, Virgile, Horace, il cherche moins les idées que les secrets de leur langue et de leur diction poétique. Il s'efforce de *faire des vers antiques sur des pensers nouveaux.*

Il n'accomplira pas, mais il préparera une révolution poétique qu'il aurait pu voir sans la folle barbarie des révolutionnaires politiques. Ses productions les plus importantes ne seront connues que trente ans après sa mort, mais elles exciteront, aussitôt que connues, la plus ardente admiration, et les Lamartine, les Victor Hugo, les Deschamps, les Sainte-Beuve, les Brizeux, les Laprade en subiront l'influence. Malheureusement cette poésie si belle de forme est trop souvent gâtée par le sensualisme païen greffé sur la corruption du dix-huitième siècle.

La partie la plus durable des œuvres d'André Chénier, ce sont ses élégies. Nous en citons une. Mais nous avertirons que ce n'est pas là, comme on l'a cru très-souvent, une pure inspiration grecque. Dans le *Mendiant*, dans l'*Aveugle*, Chénier a imité Homère; mais, selon la juste remarque de M. Ponsard, il a reculé devant la *brutalité* d'Homère. L'auteur du poëme d'*Homère* ajoute avec une vérité parfaite : « Il est gracieux; il est doux, poétique, sonore; il n'est pas simple. On entend dans le bruit de ses cadences un écho harmonieux de Virgile; l'élégance latine a passé par là, et la rudesse homérique a disparu. Tant mieux, dira-t-on encore, il satisfait mieux au goût français : il a su exprimer le suc grec dans une coupe moderne; à la fois noble et pittoresque, il s'est assimilé l'antiquité, tout en vivant de sa propre vie; il aurait eu grand tort de s'en faire l'imitateur servile..... J'accorde tout cela, et même je le pense. Mais enfin je vois dans Chénier quelque chose de Théocrite, de Virgile, d'Horace et de Chénier; je n'y vois pas Homère. »

Regret des jeunes années.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose ;
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir, même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas ! bientôt le char des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
Voir mes lares [1] charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets, la nuit, les faire asseoir,
Et là, nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny [2] s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
L'amitié, les plaisirs, et l'étude, et la paix.

Le Travail du poëte.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.

[1] Les *lares* étaient, chez les Romains, les dieux domestiques, proprement les héros, c'est-à-dire les âmes des défunts de la famille. *Lar*, mot étrusque, a d'abord signifié chef. Poétiquement *lares* s'emploie en français pour désigner la maison, la demeure.

[2] Montigny-sur-Aube (Côte-d'Or).

S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poëme ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?
Me dit un curieux, qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours après boire,
Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
— Qui, moi ? Non. Je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
— Certe un tel nous lut hier une épître !.... et son frère
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !....
— Ces messieurs, plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
— Bon ! bon ! Et cet Hermès [1], dont vous ne parlez pas
Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.
— Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.
— Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.
— Comment ? — Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
Il achève leur moule enseveli sous terre ;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.

[1] Nom grec du dieu Mercure, le même que le sanscrit *Sarameyas*, Chien céleste, fils de *Saramâ*, conduisant les âmes des morts à leur dernière demeure

Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule,
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain ;
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

(*Épîtres*, II.)

L'Aveugle.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros [1], écoute.
O Sminthée-Apollon [2], je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !);
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

[1] Ancienne ville d'Asie Mineure (Ionie), près de Colophon, célèbre par son oracle d'Apollon.

[2] Apollon Sminthien. Le nom de *Sminthien* a été donné par les Phrygiens à Apollon (du grec σμίνθος, rat), parce que ce dieu avait délivré leur pays d'une multitude de rats.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris [1],
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix,
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Sur moi-même puni l'inceste parricide ;
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître.
Il me semble vous voir. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.

[1] Thamyris, aède (c'est-à-dire chantre sacré) de Thrace, fils de Philammon et d'Arsinoé, fut frappé de cécité par les Muses qu'il avait osé défier.

Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos [1],
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années:
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé [2] m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours ;
Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,

[1] Une des Cyclades, située au nord de Naxos, entre Rhénée et Mycone. Le poëte l'appelle sainte parce que Latone y mit au monde Apollon et Diane. Tous les cinq ans les Athéniens envoyaient à Délos une *théorie* ou députation sacrée.

[2] Cumes ou Cyme, ancienne ville de l Asie Mineure (Eolide), sur le golfe de son nom.

J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre ; et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir, et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les piés.
Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la Muse divine.
Un siége à clous d'argent te place à nos festins ;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode [1] ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux, marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du Vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu.
Amis, je la connais ; vos pères m'ont connu.
Ils croissaient comme vous. Mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore.

[1] Nom donné à ceux qui allaient de ville en ville chanter des poésies et surtout des morceaux détachés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère. De ῥαψῳδός, de ῥάπτειν, coudre, et ᾠδή, chant.

J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles.
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux. Souverain Jupiter,
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses ! Vous savez tout, vous, déesses ; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines ;
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux :
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »

DELILLE (JACQUES)

(1738-1813)

Jacques Delille naquit à Aigueperse. Après de brillantes études au collége de Lisieux, à Paris, et des débuts obscurs dans l'enseignement, d'abord au collége de Beauvais, de Paris, puis à celui de la ville d'Amiens, enfin au collége de la Marche, de Paris, il se révéla poëte par une traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile (1769). Sa traduction a de beaux détails, et elle témoigne d'un rare mérite de versification; mais cette image enluminée, selon une expression de Collé, ne rend pas au vrai les *Géorgiques*. L'élégant versificateur ne s'est pas aperçu combien les beautés simples et sévères de Virgile étaient au-dessus de l'esprit. Cette traduction lui valut le suffrage de Voltaire, une chaire de poésie latine au Collége de France, son admission à l'Académie française en 1774, et les faveurs de la cour et des salons.

Le succès de la traduction des *Géorgiques* engagea Delille à traduire l'*Énéide*. Cette seconde traduction, donnée au public seulement en 1804, est encore bien plus inférieure que la première à l'original. Rien de plus opposé à la mâle diction du poëte d'Auguste que tous ces enjolivements recherchés, tous ces coquets artifices de style.

L'année suivante Delille publia la traduction du *Paradis perdu* de Milton. Elle fourmille de négligences qui témoignent d'un travail trop précipité. Mais plusieurs morceaux sont pleins de chaleur et de mouvement.

Outre ces traductions, Delille a publié divers poëmes originaux, *les Jardins ou l'Art d'embellir les paysages* (1782), l'*Homme des champs* (1800), la *Pitié* (1803), l'*Imagination* (1806), les *Trois Règnes de la nature* (1809), la *Conversation* (1812).

Dans toutes ces productions il est essentiellement le poëte de la description. Que n'a-t-il pas décrit et combien de fois n'a-t-il pas répété les mêmes descriptions! Vers sa fin, dit-on, il se vantait d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, y compris celui de Job, trois tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, plusieurs étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter. Mais dans tout cela on sent le poëte qui peignait le printemps et la nature au coin du feu, les pieds sur les chenets et la tête dans un bonnet de flanelle.

Admirable metteur en œuvre, il parvint à donner à notre alexandrin, par le travail des tournures et des constructions, un mouvement très-diversifié. Il prodigua les coupes singulières et les effets d'harmonie imitative. Cet aimable et vif esprit contribua beaucoup à révéler à la langue française ses richesses et ses couleurs. Il répandit avec abon-

dance les traits heureux, mais il les usa lui-même en les répétant sans fin dans ses trop nombreux ouvrages.

Ce poëte du beau monde fut à son époque une sorte de novateur populaire. A force de soins, de précautions et de courage, et malgré les protestations de la critique, il parvint à faire tolérer dans les vers des mots indispensables, qui autrefois étaient toujours remplacés par des périphrases. Ses louables essais d'innovations n'ont pas avancé la réforme de l'art, parce qu'il n'y est pas allé assez franchement, assez largement.

Delille passa ses dernières années entouré de gloire. Partout sur son passage il recueillait les hommages. Ses livres étaient répandus non-seulement à Paris, mais en province, dans les châteaux, dans les familles, où il était vénéré comme « le poëte du passé, des infortunes royales, le poëte du malheur et de la pitié [1]. »

La Partie de trictrac et d'échecs.

Le ciel devient-il sombre ; eh bien ! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon ;
Dans cette chaude enceinte avec goût éclairée
Mille heureux passe-temps abrégent la soirée.
J'entends ce jeu brillant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain ;
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir.
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir,
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore.
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède [2],

[1] Sainte-Beuve.

[2] Palamède, fils de Nauplius, roi d'Eubée, se distingua au siége de Troie. Outre l'invention des jeux de dés et d'échecs, on lui attribue celle des lettres grecques ξ, θ, φ, χ, de l'arithmétique, des poids et balances, de la mesure du temps, des pronostics météorologiques et de plusieurs mets et remèdes.

Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite ;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.
(*L'Homme des champs*, ch. I.)

Le Café.

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi.
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

(*Les Trois Règnes.*)

L'Apollon du Belvédère.

O prodige ! longtemps dans sa masse grossière,
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière ;
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti.
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti ;
Son arc frémit encore entre ses mains divines ;
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines ;
Avec ses yeux perçants, devant qui l'avenir,
Le passé, le présent, viennent se réunir,
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel : avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté ;
A peine sur la terre il imprime sa trace.
Ses cheveux sur son front sont noués avec grâce.
D'un tout harmonieux j'admire les accords ;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.
A son premier aspect, je m'arrête, je rêve ;
Sans m'en apercevoir ma tête se relève,
Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels ;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul, il semble survivre au dieu du Capitole.

DIX-NEUVIEME SIECLE

FONTANES (LOUIS, marquis de)

(1757-1821)

La première publication importante en vers de Fontanes fut une traduction assez littérale de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, qu'il publia en 1783, à la suite d'un voyage en Angleterre. Le poète anglais ne revit pas dans cette maigre et prosaïque version d'un traducteur qui ne connaissait pas la langue de son original et ne pouvait que suivre une traduction en prose.

Fontanes réussit mieux dans plusieurs petits poëmes qu'il publia successivement, de 1778 à 1790, dans le *Mercure de France* et dans l'*Almanach des Muses :* la *Chartreuse de Paris*, les *Livres saints*, le *Jour des morts dans une campagne*, le *Verger*, enfin le poëme de l'*Astronomie* (1789), recommandable par de brillants morceaux.

Les vers de Fontanes sont élégants et châtiés comme sa prose, mais dénués d'imagination et de feu.

Les Mondes.

Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants
Cèdent, comme le nôtre, à l'empire du temps ;
Comme le nôtre aussi, sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !

Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connaissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux !
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux,
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables ;
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars,
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes :
Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas !
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

(*Essais sur l'Astronomie.*)

La Bible.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine :
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.

Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden :
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle ! l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence.
Le premier juste expire : ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes ;
L'Orient montre encor vos traces éclatantes
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées ;
Jéhova les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Filles de Pharaon, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre ; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,

Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois :
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus, un berger le remplace;
L'espoir des nations doit sortir de sa race,
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte!
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table.
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir :
Je vois, au jour marqué, les empires finir :
Sidon, reine des eaux, tu n'es plus rien que cendre!
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime :
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants,
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants
Ranimant de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

(*Les Livres saints.*)

LE BAILLY (ANT.-FRANÇOIS)

(1756-1832)

Le Bailly, né à Caen, abandonna le barreau pour la poésie. Il publia en 1784 un volume de *Fables nouvelles*, réédité en deux volumes en 1811 et 1812. Le style de Le Bailly se distingue par une simplicité franche, par une bonhomie naturelle.

Les Métamorphoses du Singe.

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir :
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque ! ô la plate figure !
S'écria-t-il ; que je suis laid !
Puissant maître des dieux ! j'ose implorer tes grâces.
Laisse-moi le lot des grimaces ;
Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend et dit : « Je consens à la chose.
Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet ;
Mais il n'a pas tout vu : « Peste ! la sotte mine
Que me donne Jupin ; le gros bec que voilà !
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme :
Donnez-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire ;
Mais las ! il voit ses vilains piés ;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser ;

Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais aussi plus d'autre prière ;
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être.
Et qu'en fait-il ? — Un petit maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre ne font qu'un.

ANDRIEUX (JEAN-STANISLAS)

(1759-1833)

Jean-Stanislas Andrieux, né à Strasbourg, fut juge au tribunal de cassation sous la République, membre du conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, tribun sous le Consulat, professeur de littérature française sous l'Empire, sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet. Ce fin et élégant littérateur a laissé diverses comédies en vers dont les meilleures sont celle des *Étourdis* et celle du *Manteau*, et plusieurs contes rimés qui, par la grâce légère et facile, par le naturel piquant et ingénieux, par la pureté du langage, mais aussi par l'impiété moqueuse, rappellent son maître Voltaire.

Frédéric et le Meunier de Sans-Souci.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.

Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion, le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier :
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et, d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne.
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde,
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile ;
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire ; je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin !

Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit ; et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin, on vole une province.

La Visite académique.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
« Hé, monsieur ! que demandez-vous?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrais-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme ?
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de madame.

Il ne souffre plus, Dieu merci.
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !...
Ce cher !... ma douleur est si forte ! »
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : « Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place. »

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)

(1782-1816)

Millevoye, né à Abbeville et d'abord avocat, est un aimable disciple de Delille et de Fontanes, et, pour les sentiments naturels, pour l'amour filial, pour la rêverie, pour la mélodie, il est, — quoique épicurien, — un doux et tendre précurseur de Lamartine.

Il s'annonça comme poëte élégiaque par un recueil original publié en 1812, où il embrassait avec émotion et délicatesse une variété de sujets, quelques-uns choisis dans une nature étrangère. Le recueil s'ouvre par la *Chute des feuilles* qui avait récemment obtenu le prix aux Jeux Floraux. C'est la plainte touchante d'un poëte dominé par le sentiment de sa mort prochaine ; mais Millevoye la gâta presque en y revenant plusieurs fois. Nous la citons d'après la première version. Le *Poëte mourant,* c'est-à-dire lui-même, est d'une inspiration plus mélancolique encore. On ne peut s'empêcher de pleurer sur le sort de cet infortuné poëte dont la destinée, qui pouvait être si belle, fut tranchée à l'âge de trente-quatre ans. Millevoye eut la gloire, avec Châteaubriand, de révéler à la France l'étoile poétique d'André Chénier, en citant des fragments du poëme de l'*Aveugle* dans les notes de son second livre d'élégies.

La Chute des feuilles.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance ;
« Déjà sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux ;
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »

« Et je meurs. De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère ;
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
. . . . »

Il dit, s'éloigne, et sans retour.
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.

. . . .

Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée [1].

[1] *Mausolée*, qui désigne un tombeau fastueux, est une expression impropre, employée ici uniquement pour la rime

RAYNOUARD (FRANÇOIS-JUSTE-MARIE)

(1761-1836)

Raynouard s'est fait une réputation brillante, pendant quelque temps, parmi les poëtes dramatiques du commencement du dix-neuvième siècle, par sa tragédie des *Templiers*, représentée pour la première fois, le 14 mai 1805, au Théâtre-Français, avec un succès extraordinaire et vraiment au-dessus du mérite de l'ouvrage. Comme l'a remarqué un judicieux critique, « le goût du théâtre était très-vif à cette époque ; on était las des Grecs et des Romains, et, depuis plusieurs années, aucune nouveauté n'avait réussi [1]. » Raynouard parut apporter quelque chose de tout à fait neuf ; il sembla, après de Belloy, créer le genre historique national : le public lui sut gré de cette tentative ; il ne s'aperçut pas combien était peu fidèle cette image du moyen âge et combien ce style, malgré des hémistiches cornéliens, manquait de véritable éclat et de nouveauté. Selon la pensée de M. de Bonald, [2] ce qui remua le plus puissamment les esprits, ce fut la peinture, exagérée peut-être, mais énergique, du genre d'héroïsme le plus élevé dont l'homme puisse être capable, de l'héroïsme religieux et politique apparaissant tout à coup au milieu de la faiblesse de nos mœurs, de notre fureur pour les jouissances, de notre horreur des sacrifices, de notre insatiable cupidité, de notre indifférence pour la religion, de notre haine de l'autorité, de notre mépris des serments.

Le beau récit final du supplice, que nous citons, ne permettra pas d'oublier la tragédie des *Templiers*.

La Mort des Templiers.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier ;
Mais le grand-maître arrive : il monte, les devance :
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
Il lève vers les cieux un regard assuré ;
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.

[1] Sainte-Beuve, *Causeries*, 6 oct. 1851.

[2] *Observations morales sur quelques pièces de théâtre*, 2 novembre 1805.

D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie ;
Français, souvenez-vous de nos derniers accents :
Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
L'arrêt qui nous condamme est un arrêt injuste ;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
Encor quarante jours !... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
(*Au roi.*)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance :
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher,
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé....
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.
('*Les Templiers*, act. V, sc. dern.)

DELAVIGNE (CASIMIR)

(1793-1843)

Casimir Delavigne, né au Havre en 1793, poëte élégiaque et dramatique de grand mérite, a été regardé comme notre dernier classique : maintenant cependant Ponsard pourrait lui disputer ce titre. Il s'est distingué dans l'élégie par trois pièces patriotiques que le souvenir des guerres héroïques soutenues par les habitants d'Ithôme, en Messénie, contre la tyrannie de Sparte, lui fit appeler *Messéniennes*, et dans la poésie dramatique par cinq tragédies : les *Vêpres siciliennes* (1819), le *Paria* (1821), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), peut-être le chef-d'œuvre du poëte, les *Enfants d'Édouard* (1835), enfin par plusieurs comédies dont deux seulement, l'*École des vieillards* (1823), la *Popularité* (1838), ont chance de vivre.

Nous citons une longue scène de la tragédie des *Enfants d'Édouard*.

Le duc de Glocester, plus tard Richard III, qui voulait s'emparer du trône, fait assassiner de nuit, dans leur lit, à la tour de Londres, par Tyrrel, les enfants d'Édouard IV, ses neveux et pupilles, Édouard, depuis deux mois proclamé roi sous le nom d'Édouard V, âgé de douze ans, et Richard, duc d'York, plus jeune que son frère de trois ans. Tel est le sujet dramatique que l'histoire fournissait au poëte. Il en tira si bon parti que la tragédie en trois actes des *Enfants d'Édouard* renouvela le succès de la grande tragédie de *Louis XI* : le public hésita longtemps entre ces deux ouvrages. Les *Enfants d'Édouard* ont cependant un défaut capital. Avec beaucoup de prétention à la simplicité, ici comme dans toutes ses tragédies, le poëte l'emporte trop sur le dramatiste, et les tirades de tout style abondent outre mesure.

Les Enfants d'Édouard dans la prison.

ACTE III, SCÈNE I.

ÉDOUARD, *assis sur le lit*; LE DUC D'YORK, *sur un siége, près de lui, tenant un livre.*

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs;
(*Tournant la page.*)
Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien! mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, *se levant.*

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
Je vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, *revenant.*

Ami, conte-moi tes tourments.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentiments?
Quand, sans bruit, ce matin, j'ai quitté notre couche,
Tu dormais, des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor!

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait, il te poursuit encor ;
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? S'il est terrible,
Je promets d'avoir peur ; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible ;
Il était si confus, si vague !

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux,
Je t'ai dit : « Viens, Richard, ma mère nous appelle ; »
Et, te pressant la main, je voulais fuir près d'elle
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer,
Et toujours, mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh ! c'est vrai ! dans un rêve
On s'élance, on veut fuir, on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup à Windsor je me crus transporté :
Le feuillage tremblait par les vents agité ;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.

Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi;
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi,
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille, ô prodige!
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais ce sang,
Mon cœur vint à faillir; ma main, en se baissant
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées;
Puis je ne sentis plus, mais j'entendis des voix
Qui disaient : « Portez-les au tombeau de nos rois. »

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche.
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristants;
Et puis tu dis après : « Je souffre!... » Il est bien temps!
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi, viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil;
Et me voilà parti, sautant, volant.....

ÉDOUARD.

L'espace?
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord; mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple; allons! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage?
On le calomniait, il s'en est indigné;
A souffrir cet affront qui se fût résigné?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, *en souriant.*

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui !

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel.

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien ! tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne, tu le dois ; mais moi, je le ménage.
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.

S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus; il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi;
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi.
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise!
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas!

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi, je n'osais pas crier.
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté!

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité!
Mais tous nos signes vains, mais nos baisers sans nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir.
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut ! j'entends sir Tyrrel.

VIGNY (ALFRED DE)

(1799-1863)

Quelques petits poëmes choisis par l'auteur entre ceux qu'il avait composés de 1817 à 1829, dans sa vie errante et militaire, ont fait à M. de Vigny, parmi les délicats, une aimable réputation. Il n'a pas beaucoup de notes, mais elles sont suaves. Peu de poëtes ont eu tant d'éclat dans l'imagination. Les richesses de la sienne ne demandaient que d'être mieux ménagées. Son style brillant et descriptif prodigue un luxe d'épithètes, une abondance de paroles sonores, un étalage de couleurs qui fatiguent bientôt.

Dans ses meilleures compositions il a un mérite qu'on ne saurait trop relever, celui d'être pur sans être froid. Il revendiquait avec justice un autre titre de gloire, son droit d'aînesse dans la littérature du dix-neuvième siècle. Alfred de Vigny est de fait le précurseur tempéré du romantisme.

La Mort du loup.

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.

Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux;
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent; et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable, et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris.
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,

Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien, étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors, et puis il nous regarde.
Les couteaux, lui restant au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

(*Les Destinées.*)

BÉRANGER (JEAN-PIERRE DE)

(1780-1857)

Béranger, né à Paris de parents pauvres, fut élevé chez son grand-père qui exerçait la profession de tailleur et lui laissa passer sans leçons et sans travail une enfance un peu vagabonde. Il ne reçut non plus presque aucune éducation dans sa jeunesse. C'est chez un imprimeur de Péronne, où il avait été placé par une tante, aubergiste à Floricourt, près de cette ville, qu'il apprit l'orthographe et les premières règles de la versification. Cependant, de retour à Paris en 1804, il était déjà tout plein de rêves poétiques. L'obscurité où restèrent ses premiers essais et la misère contre laquelle il avait sans cesse à lutter ne le découragèrent pas. A vingt ans, assuré du nécessaire grâce à la protection de Lucien Bonaparte et de Vincent Arnault, il se mit sérieusement à travailler et chercha à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Il était encore dépourvu d'études, même de celle du latin; mais le cercle de ses connaissances ne demeura pas borné aussi étroitement qu'il le voulait faire croire : il y avait de la tactique dans cette prétention à l'ignorance.

Après avoir essayé de diverses formes, il s'appliqua à tirer parti

d'un genre trop dédaigné jusqu'à lui, la chanson, dont il comprenait la difficulté comme l'importance.

La chanson de Béranger est trop souvent licencieuse et impie; elle n'est pas, comme celle de Désaugiers, essentiellement gaie. Les biographies de Béranger racontent qu'il commença par être profondément mélancolique, et qu'il ne chassa de son sein la tristesse que par une violence de raison, vers trente ans. La nature première reprit souvent le dessus, et elle a laissé presque partout son empreinte, dans ses poésies comme dans sa correspondance. Sa gaieté n'est pas une gaieté de tempérament; elle manque d'entrain et d'abandon. La tristesse va mieux que la joie à son génie. Ce qui lui convient surtout, c'est la satire, la satire qui s'adresse en haut plutôt que celle qui s'adresse en bas, la satire qui attaque les institutions plus encore que les individus.

Béranger a agrandi, peut-être aussi dénaturé le genre modeste de la chanson en l'élevant jusqu'au rang même de l'ode. Par cela même que ce poëte national visait à faire plus que des chansons, il a beaucoup soigné sa forme. Ces chansons, qu'on pourrait croire produites d'un jet, sont lentement et péniblement travaillées. Il voulut être élégant tout en demeurant un écrivain populaire. Mais il resta bien loin de la perfection classique. Sa langue, en trop d'endroits, manque de limpidité, de clarté, elle est trop souvent contournée, obscure, incorrecte; parfois aussi sa poésie languit et rampe, ou tombe dans le mauvais goût.

Le Chant du Cosaque.

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton front ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois. } *Bis.*

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es baigné deux fois.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : « Mon règne recommence! »
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Les Hirondelles.

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France;
De mon pays ne me parlez-vous pas?

« Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine ;
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

« L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour :
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas.
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas?

« Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

« Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous son chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas? »

LAMARTINE (ALPHONSE DE)

(1791-1869)

Cet homme, destiné à une si grande réputation, fut de bonne heure l'élu de la Muse. Tout jeune encore, un monde de poésie roulait dans sa tête; mais il n'était pas pressé d'écrire. Il voulait goûter de tout à son aise et s'assimiler les chefs-d'œuvre des grands poëtes ses devanciers. Il négligea les anciens et ceux de nos classiques français dont son enfance avait été nourrie. Ce qu'il lisait avec passion, c'était « les poëtes modernes, italiens, anglais, allemands, français, dont la chair et le sang, dit-il, sont notre sang et notre chair à nous-mêmes, qui sentent, qui pensent, qui aiment, qui chantent comme nous pensons, comme nous chantons, comme nous aimons, nous, hommes des nouveaux jours. »

Entré, en 1814, dans la maison militaire de Louis XVIII, et engagé ensuite dans la carrière diplomatique qu'il suivit jusqu'en 1830, il garda constamment ses goûts de poésie, et leur donna enfin une satisfaction trop longtemps retardée au gré de ses désirs, en publiant, en 1820, sans nom d'auteur, ses *Méditations poétiques*, qui obtinrent bientôt un succès analogue à celui qu'avait obtenu le *Génie du Christianisme*. Un applaudissement presque unanime accueillit cette poésie si nouvelle, si inattendue. De *Secondes Méditations* suivirent de trois ans les premières. Le public leur fut moins favorable. L'auteur dut attendre une génération nouvelle de lecteurs pour retrouver la même admiration. Ce second recueil est moins travaillé et présente moins d'unité que le premier. Mais une raison plus grave en contraria le succès, au moins auprès d'un public considérable ; c'est que le vrai christianisme est encore plus absent des *Secondes Méditations* que des *Premières*, que la religiosité en est encore plus vague. M. de Lamartine tient beaucoup à passer pour un esprit religieux ; mais son Dieu est bien indéterminé, sa religion n'est qu'une admiration attendrie pour le Créateur, un amour presque toujours sensuel, quoique épuré par l'amour divin, pour la créature, et une sorte d'idolâtrie pour la création, comme si elle faisait partie intégrante de la Divinité. Au fond, ce qui domine dans l'âme de M. de Lamartine, c'est une mélancolie sceptique.

Il ne s'écarta pas moins du christianisme positif et orthodoxe dans les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829) qui sont une reprise assez malheureuse des *Méditations*, malgré quelques pièces admirables, comme le très-chrétien *Hymne au Christ* et la magnifique bucolique intitulée la *Bénédiction de Dieu dans la solitude.*

Nous n'avons pas à nous occuper ici des autres poésies de Lamartine ; elles seront étudiées dans un autre volume. Résumons donc notre

jugement, a ne considérer que les *Méditations*, les *Secondes Méditations* et les *Harmonies poétiques et religieuses.*

Victor Hugo a dit que Lamartine est classique parmi les romantiques, comme André Chénier est romantique parmi les classiques. L'auteur des *Méditations* est bien loin cependant de la pureté et de la perfection de style des vers classiques de Racine, par exemple. Ce qu'il possède éminemment, c'est le don de l'harmonie; souvent son style semble plus la modulation d'un chant qu'une simple composition de paroles. Malheureusement ces phrases si riches de sonorité, ces vers soupirés avec tant de mollesse, ces rêveries vaporeuses, réussissent rarement à atteindre jusqu'à la pensée. M. de Lamartine a eu de l'âme, il a jeté quelques cris justes du cœur; mais, comme il l'a dit lui-même avec une mélancolique modestie, si l'âme suffit pour sentir, elle ne suffit pas pour exprimer.

L'Hiver dans les montagnes.

Des aiguilles de glace où s'éclairent ces monts
L'année a pour six mois retiré ses rayons;
Le soleil est noyé dans la mer de nuages
Qui brise jour et nuit contre ces hautes plages
Et jette, au lieu d'écume, à leur cime, à leurs flancs
La neige que la bise y fouette en flocons blancs.
Le jour n'a qu'un rayon brisé par les tempêtes,
Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faîtes,
Et que l'ombre qui court vient soudain balayer,
Comme le vent la feuille au pied du peuplier.
Il semble que de Dieu la dernière colère
Abandonne au chaos ces cimes de la terre.
L'éternel ouragan torture ses sommets.
Les vagues de brouillard n'y reposent jamais.
Un sourd mugissement, qu'une plainte accompagne,
Roule dans l'air, et sort des os de la montagne.
C'est la lutte des vents dans le ciel, c'est le choc
Des nuages jetés contre l'écueil du roc;
C'est l'âpre craquement de la branche flétrie
Qui sous les lourds glaçons se tord, éclate et crie;
Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement;
Des autans engouffrés le triste sifflement.

Les bonds irréguliers de la lourde avalanche,
Qui tombe et que le vent roule en poussière blanche ;
L'éternel contre-coup des chutes des torrents
Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirants,
Et font gonfler le gouffre où la cascade tonne
D'un souffle souterrain, continu, monotone,
Sont semblables, de loin, aux frissonnements sourds
De la corde d'un arc qui vibrerait toujours.

Le Crucifix.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu,

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,
L'autre, languissamment replié sur son cœur,

Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée :
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... mais le prêtre entendit mon silenc
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance,
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage ;
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole !
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami.

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et les larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu priais en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors, sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix [1] !

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé.
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom ? il est écrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage !

1 M. de Lamartine a fait lui-même ce commentaire sur la pièce du *Crucifix :* « Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme et non de l'imagination de l'artiste. On le sent ; tout y est vrai. »

Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom !
Tel ce Nil, dont Memphis voit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi !
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi !

Ah ! si, rendant le sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
L'histoire aurait sacré ton front !

Gloire ! honneur ! liberté ! ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son !
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon !

Superbe et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire !
Tu marchais !... tout obstacle était ton ennemi !
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer !
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu   andis sans plaisir, tu tombas sans murmure !
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure;
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser !
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte !
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau !
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes !
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux !
Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux !

Là, sur un pont tremblant, tu défiais la foudre !
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre !
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain !

Là, tes pas abaissaient une cime escarpée !
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée !
Ici... mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce d'une cité la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout! tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime ;
Un jeune homme ! un héros d'un sang pur inondé !
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours, en passant, la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé !

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide.
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait !
Et comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran ! que ta gloire ternie
Fera, par ton forfait, douter de ton génie !
Qu'une trace de sang suivra partout ton char !
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever !
Le signe rédempteur toucha son front farouche !...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever !

Achève !... C'est le Dieu qui règne et qui couronne !
C'est le Dieu qui punit ! c'est le Dieu qui pardonne !
Pour les héros et nous, il a des poids divers !
Parle-lui sans effroi ! lui seul peut te comprendre !
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers !

HUGO (VICTOR)

(Né en 1802)

Victor Hugo, le vrai chef de la nouvelle école poétique, naquit à Besançon, le 26 février 1802, d'un officier supérieur ancien volontaire de la République et d'une Bretonne Vendéenne de naissance et de cœur. Les circonstances où était placée sa famille furent pour lui des motifs continuels de voyages et de déplacements, — de France en Italie, d'Italie en Espagne, d'Espagne en France, — qui, selon son expression, lui firent parcourir l'Europe avant la vie.

Le jeune Hugo manifesta son talent poétique dès l'âge de quinze ans. Après divers essais couronnés par l'Académie française, il donna son premier volume d'*Odes* (1822). Il est encore classique par la forme, par la pensée, par les sentiments; mais déjà se révèle un talent fort remarquable d'associer le récit à l'ode, de jeter l'intérêt et le drame au milieu du chant, sa poésie semée de beaux vers de circonstance et empreinte du plus haut enthousiasme religieux et royaliste, est tournée vers les choses de la vie féodale et imprégnée d'un délicieux parfum de chevalerie et de foi. En 1826, il publia un second recueil qui annonçait le poëte nouveau, les *Odes et Ballades*. Les sujets sont en général des légendes, des traditions populaires ou des conceptions purement fantastiques. Par ce merveilleux féerique, Victor Hugo entrait dans l'école du romantisme allemand. En 1829, il publia les *Orientales*, chef-d'œuvre de diction souple et éblouissant de relief, de couleur, de versification riche et pittoresque, d'harmonie savante, simple et mélodieuse. Malheureusement le poëte a perdu l'enthousiasme et la foi. Il voit encore la nature, il l'aime; mais elle devient pour lui un mystère impénétrable, et il en méconnaît l'auteur : il semble rougir de prononcer ce grand nom de Dieu.

Il remonte à des pensées plus religieuses, plus généreuses dans les *Feuilles d'automne* (1836). Dieu, l'humanité, la compassion, la charité, l'amour, occupent une grande place dans ce recueil, et la muse sceptique n'y reparaît que par intervalles.

Le talent de Victor Hugo ne faiblit point, mais ne se renouvelle pas dans les recueils suivants, les *Chants du Crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840) ; à seize ans de distance, en 1856, quand il semblait depuis longtemps absorbé par la politique, il publia deux nouveaux volumes lyriques, les *Contemplations*, où ses qualités nous paraissent fortifiées et ses défauts agrandis. Ce recueil, destiné à réunir les souvenirs du poëte et les aspirations du philosophe, renferme peut-être plus qu'aucun autre des pages admirables de poésie, admirables surtout de sentiment, principalement dans les pièces où il pleure la mort de sa fille. La preuve que dans ces incomparables élégies il est sincèrement et profondément ému, c'est qu'on y rencontre bien moins d'artifices de langage que partout ailleurs. En 1859, il donna une autre grande œuvre, la *Légende des siècles*, où il se proposait de prendre l'humanité successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science. Aucun ouvrage peut-être n'offre un mélange aussi contradictoire et aussi extraordinaire que ces deux volumes de poésies. L'impie, l'immoral, le bizarre, le faux, l'extravagant y dominent ; mais du milieu de ces productions malsaines il s'en détache un certain nombre dont la pensée et la forme offrent, malgré certaines inégalités et certaines taches, tout ce qu'il y a de plus original, de plus élevé, de plus poétique, et souvent de plus chrétien.

Ailleurs nous étudierons dans Victor Hugo le poëte dramatique, et nous apprécierons l'ensemble de ses œuvres.

La Vache.

Devant la blanche ferme, où parfois, vers midi,
Un vieillard vient s'asseoir sur le sol attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là tout à l'heure arrêtée,
Superbe, énorme rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons.
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en brous-
Frais et plus charbonnés que de vieilles murailles, [sailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres, qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,

Désolant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante,
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

(*Les Voix intérieures*, XV.)

Saison des semailles. Le Soir.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence;
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

(*Chansons des rues et des bois.*)

L'Enfant grec.

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil ;
Chio [1], qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert ; mais non : seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

« Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde...

« Que veux-tu, bel enfant ? que faut-il te donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont point subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

« Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre,
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,

[1] Anciennement Chios, île de l'Archipel, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure.

Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre?

« Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles. »
(*Les Enfants*, juin 1828.)

A des oiseaux envolés.

Enfants ! oh ! revenez ! Tout à l'heure, imprudent !
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?
Quel crime? quel exploit? quel forfait insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore;
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer les étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez, et vous croyiez bien faire.
Belle perte, en effet ! beau sujet de colère !
Une strophe mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux,
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée,

De lourds alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc !
Un autre eût dit : « Merci ! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie,
Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux. »
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule !
Nains charmants que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
En vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : « Allez-vous-en ! laissez-moi seul ! » Pauvre homme !
Seul ! le beau résultat ! le beau triomphe ! seul !
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importe?
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante.
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui ;
Car, depuis le matin assis dans l'antichambre,
Ce docteur né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits,
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez, il est là qui soupire,
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire !

Que faire ? Lire un livre ? Oh, non! Dicter des vers ?
A quoi bon? Émaux bleus ou blancs, céladons verts [1],

[1] On ne comprend pas bien ce que le poete appelle des *céladons*

Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe;
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaîté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve : je délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire;
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : « Viens donc voir. »

Oh ! certes, les esprits, les sylphes [1] et les fées
Que le vent dans ma chambre apporte par bouffées,
Les gnômes accroupis là-haut près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine;
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vus saisir, dans la boîte aux ébauches,
Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches,
Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids faire une belle flamme !
Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh ! revenez ici chanter, danser, parler :
Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire dans le vers que je viens retoucher
Saillir soudain un angle aigu comme un clocher

verts. *Céladon*, subst. m., désigne un vert pâle tirant sur la couleur du saule ou de la feuille de pêcher.

[1] Dans la mythologie poétique du moyen âge, les sylphes ou sylphides sont des génies de l'air. On les représentait sous des formes sveltes et légères, avec des ailes transparentes aux épaules.

Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines ;
Revenez près de moi, souriants de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants, gaîtés effarouchées !

J'en conviens, j'avais tort, et vous aviez raison ;
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison ?
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants ! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse !
Le destin vous caresse en vos commencements ;
Vous n'avez qu'à jouer, et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes.
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin, il fait froid aujourd'hui ;
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure ?
Puis, on a dans le cœur quelque remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela
Quand l'âge à votre tour ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort : c'est dit ; mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes loques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout :
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,

Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois !
Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige ! en vos mains, tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le Père en habit d'empereur !

Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée !
Brûlez ou déchirez ! Je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la Grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile [1].
Je vous dirais : « Enfants, ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée ;
Oh ! n'en approchez pas ! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes ;
Et sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. »

Mais qu'importent les miens ? Toute ma poésie
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance.
Vous n'avez pas souffert, et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire,

[1] Méry, fils de Virgile ! Étrange flatterie et bizarre rapprochement.

Quelle douce chaleur répand vôtre sourire !
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt
De la sérénité qui luit sur votre front ;
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine,
Où vous vous ébattez sous un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant !

Revenez donc, hélas ! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,
Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,
Au pêcheur d'Étretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

(*Les Voix intérieures*, XXII, avril 1837.)

DUMAS (ALEXANDRE)

(1803-1870)

Alexandre Dumas, célèbre surtout comme romancier, gardera une belle place parmi les poëtes du dix-neuvième siècle comme auteur dramatique. Plusieurs de ses drames en vers ont réussi avec éclat au théâtre, et soutiennent encore la lecture : *Christine*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, *Caligula*. Nous citons deux fragments de *Charles VII* (1831). Cette pièce, comme le dit l'auteur, est surtout une étude, une étude laborieusement faite, et non un drame original. Elle présente une simple imitation, imitation d'*Andromaque* de Racine, imitation de *Goetz de Berlichingen* de Goethe. Dans ses divers drames, Alexandre Dumas se fait l'élève de Shakspeare, en ce qu'il adopte deux actions, l'action historique et l'action fictive qui se lient si étroitement qu'elles n'en font qu'une.

La Chasse au désert.

YAQOUB.

J'étais encore enfant : un matin, sous la tente,
Mon père, l'œil en feu, la poitrine haletante,

Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet! ce canton est maudit;
Chaque nuit mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute dans quelque antre elle a quelques petits... »
Je ne répondis rien; mais quand sortit mon père
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil; au même endroit qu'elle je le passai :
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite;
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite :
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir
Mon pas pressa son pas; puis je cessai d'y voir,
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vînt à moi... flottant sur cette mer de sable.
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds rugissements :
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car la lionne et moi nous étions face à face.
Ah! ce fut un combat terrible, hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux.
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent;
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort...

(*Charles VII chez ses grands vassaux*, act. I, sc. I.)

Sire, réveillez-vous.

LE ROI, LE COMTE.

LE COMTE.

Sire, réveillez-vous!

LE ROI.

Ah! qui donc entre ici sans notre ordre?... Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre chez le roi.

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient, comme moi,
(*On entend le canon.*)
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, sire. »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charles;

Que d'un profond sommeil il a dormi longtemps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps !

LE ROI.

Comte !

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi ? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude ;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une rude agonie,
De penser en mourant que son roi le renie :
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissants seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne...
D'abandonner le roi quand le roi l'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer qu'épuiser un trésor
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce
En grelots de faucon, en joyaux de maîtresse !
Que c'est un luxe vain, qu'il vaut mieux étouffer
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer.
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil État français croissait en territoire.
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois
Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois,

Après le Dauphiné, conquérait la Champagne ;
Philippe-Auguste, au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie, et le Maine, et l'Anjou ;
Avec les clefs de Tours, il ouvrait le Poitou.
Par un traité, Louis neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits comme beau-fils de Louis d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu !
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet État de France, seigneur comte :
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte ;
Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces.
L'Anglais victorieux à grands pas envahit ;
Jean six, son allié, vous leurre et vous trahit ;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre...
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas ?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées ;
En vain Poton, Xaintraille, et Narbonne, et Dunois,
Frappent sans se lasser, comme dans un tournois :
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble ;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout ;
Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre !...

(*Charles VII chez ses grands vassaux*, act. III, sc. IV.)

SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN)

(1804-1869)

Sainte-Beuve, si justement célèbre comme critique, est aussi un poëte fort distingué, un des plus marquants parmi ceux de la génération littéraire de la Restauration. Il a publié : en 1829, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme;* en 1830, les *Consolations;* en 1837, les *Pensées d'août.*

Le plus grand charme de la poésie de Sainte-Beuve, dans ses bonnes pièces, c'est la profonde individualité qui les anime, c'est cette simplicité élégamment familière et sentimentale qu'il essaya de naturaliser chez nous. Le premier, il nous ouvrit une source où n'avaient encore puisé que quelques poëtes anglais. Scrupuleusement sévère dans la forme, il voulut laisser le lyrisme aux formes retentissantes de V. Hugo et de Lamartine pour un ton plus simple et plus pénétrant ; mais il ne sut pas toujours être simple. Souvent sa poésie, trop savante, trop cherchée, est au-dessus de l'intelligence commune. C'est un styliste exquis, mais un trop subtil artiste en vers.

L'automne emblème de résurrection.

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE SOUTHEY [1].

Non, cher Wolmar, non pas ! Pour moi l'année entière,
Dans sa succession muable et régulière,
Ne m'offre tour à tour que diverses beautés,
Toutes en leur saison. — Au déclin des étés,
Ce feuillage là-bas, dont la frange étincelle,
Et qui, plus jaunissant, rend la forêt plus belle
Quand un soleil oblique y prolonge ses feux;
Tout ce voile enrichi ne présente à tes yeux
Que l'hiver, — l'hiver morne, aride. En ta pensée
Se dresse tout d'abord son image glacée :

[1] Robert Southey, né à Bristol en 1774, mort en 1843, est un poëte de l'école des Lakistes, c'est-à-dire de ceux qui, comme Coleridge et Wordsworth, ont surtout décrit les paysages de leur patrie où les lacs abondent.

Tu vois d'avance au loin les bois découronnés,
Dans chaque arbre un squelette aux longs bras décharnés.
Plus de fleurs dont l'éclat au jour s'épanouisse ;
Plus de tendres oiseaux, dont le chant réjouisse :
La nature au linceul répand un vaste effroi.
Pour toi quand tout est mort, ami, tout vit pour moi.
Ce déclin que l'automne étale avec richesse,
Me parle, à moi, d'un temps de fête et d'allégresse,
Du meilleur des saints jours, — alors qu'heureux enfants
Sur les bancs de la classe, en nos vœux innocents,
Les feuilles qui tombaient ne nous disaient encore
Que le très-doux Noël et sa prochaine aurore.
Pour tout calendrier j'avais ma marque en bois ;
Et là, comptant les jours recomptés tant de fois,
Vite, chaque matin, j'y rayais la journée,
Impatient d'atteindre à l'aube fortunée.
Pour toi dans ces douceurs la mourante saison
N'est qu'un affreux emblème, et le dernier gazon
Te rappelle celui de la tombe certaine.
Durant ce long hiver où va la race humaine
Tu vois l'homme écrasé, débile, se traînant
Sous le faix, et pourtant à vivre s'acharnant ;
Car cette vie est tout. Pour moi, ces douces pentes
Me peignent le retour des natures contentes,
L'heureux soir de la vie, — un esprit calme et sûr
Qui, pour la fin des ans, réserve un fruit plus mûr ;
Dans un œil languissant je crois voir l'étincelle,
Un céleste rayon d'espérance fidèle,
La jeunesse du cœur et la paix du vieillard.
Tout, pour toi, dans ce monde est ténèbres, hasard :
Un grand principe aveugle, un mouvement sans cause
Anime tour à tour et détruit chaque chose ;
Par tous les éléments, sous les eaux, dans les airs,
Chaque être en tue un autre : ainsi vit l'univers,
Et dans ce grand chaos, bien plus chaos lui-même,
L'homme, insondable sphinx, ajoute son problème,
Crime et misère, en lui, qui se donnent la main :

La douleur ici-bas, et point de lendemain.
Oh! ma croyance, ami, que n'est-elle la tienne!
Que n'as-tu, comme moi, l'espoir qui te soutienne,
Qui te montre la vie en germe dans la mort!
Le mal à se détruire épuisant son effort!
Dans la confuse nuit où l'orage nous laisse,
Que ne découvres-tu l'étoile de promesse
Qui ramène l'errant vers le bercail chéri!
Alors, ami blessé, ton cœur serait guéri :
Chaque vivant objet, que la trame déploie,
Te rendrait un écho d'harmonie et de joie;
Et, soumis, adorant, tu sentirais partout
Dieu présent et visible et tout entier dans tout!

(*Consolations.*)

MUSSET (ALFRED DE)

(1810-1857)

Alfred de Musset est l'introducteur chez nous de la poésie de fantaisie imitée avec génie de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. C'est un des poëtes les plus originaux que la France ait produits et en même temps une des natures les plus diversement mêlées. Comme versification, on pourrait lui faire plusieurs reproches. Trop souvent il néglige avec excès la rime et paraît écrire en prose. Ses hiatus prémédités, ses enjambements voulus d'hémistiches sur les hémistiches, de vers sur les vers, son décousu volontaire, sont un autre abus également blâmable. Mais sa verve débordante, son esprit étincelant, sa passion, sa franchise satirique, son imagination brillante et mobile, son instinct de la couleur et du pittoresque rachètent ces défauts systématiques.

Né avec une imagination qui aspirait à goûter frénétiquement toutes les délices de la vie, Alfred de Musset ne sut pas se commander, et de bonne heure il se précipita dans des désordres qui décidèrent déplorablement de la direction de son talent. Il dissipa follement les plus riches facultés, et, à tout prendre, exerça une influence maladive et funeste. Mais le cœur chez lui résista à tout, et ne cessa pas de combattre, au moins par intervalles, le scepticisme de l'esprit. C'est pourquoi, dans presque toutes ses productions, l'on voit des éclairs de

poésie briller soudainement et rappeler les maîtres les plus purs et les plus élevés.

Espoir en Dieu.

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie:
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire,
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

L'Étoile du soir.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,

De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère,
Le phalène [1] doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser.
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit;
Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

GAUTIER (THÉOPHILE)

(Né à Tarbes en 1808, mort à Paris en 1872)

Le caractère de la poésie de cet écrivain, qui avait d'abord essayé sans succès de la peinture, c'est un excès si étudié de couleur, une enluminure si chargée, une splendeur si aveuglante, avec cela un tel embarras d'épithètes, une telle profusion d'enjambements systématiques, qu'on n'en peut lire une page sans une grande fatigue. Il cherche constamment des effets de peintre ou de sculpteur. Le mérite de la poésie est pour lui en raison directe de la difficulté. Des éloges lui sont dus cependant pour son harmonie et pour l'extraordinaire abondance et variété de son vocabulaire, quelquefois aventureux, souvent du meilleur aloi et enrichi de maints heureux emprunts faits à notre

[1] Papillon nocturne, du grec φάλαινα.

vieille langue, pour laquelle il s'était de bonne heure épris de passion. Avec plus de tempérance, avec plus de pensée et de sentiment, — et moins de paganisme, — un tel artiste eût été un poëte hors ligne.

Le Chasseur de la Sierra-Nevada.

Je suis enfant de la montagne,
Comme l'isard [1], comme l'aiglon,
Je ne descends dans la campagne
Que pour ma poudre et pour mon plomb;
Oui, je reviens, et de mon aire
Je vois en bas l'homme ramper,
Si haut placé que le tonnerre
Remonterait pour me frapper.

Je n'ai, pour boire après ma chasse,
Que l'eau du ciel dans mes deux mains;
Mais le sentier par où je passe
Est vierge encor de pas humains.
Dans mes poumons, nul souffle immonde,
En liberté je bois l'air bleu,
Et nul vivant en ce bas monde
Autant que moi n'approche Dieu.

Pour mon berceau j'eus un nid d'aigle
Comme un héron ou comme un roi,
Et j'ai vécu sans frein ni règle
Plus haut que l'homme et que la loi.
Après ma mort une avalanche
De son linceul me couvrira,
Et sur mon corps la neige blanche,
Tombeau d'argent, s'élèvera.

L'Atelier du peintre.

Savez-vous ce que c'est que l'atelier d'un peintre,

[1] Nom donné au chamois dans les Pyrénées.

Lecteur bourgeois? Un jour discret tombant du cintre
Y donne à chaque chose un aspect singulier.
C'est comme ces tableaux de Rembrandt [1], où la toile
Laisse à travers le noir luire une blanche étoile.
Au milieu de la salle, auprès du chevalet,
Sous le rayon brillant où vient valser l'atome,
Se dresse un mannequin qu'on croirait un fantôme ;
Tout est clair-obscur et reflet.

L'ombre dans chaque coin s'entasse plus profonde
Que sous les vieux arceaux d'une nef. — C'est un monde,
Un univers à part qui ne ressemble en rien
A notre monde à nous ; un monde fantastique
Où tout parle aux regards, où tout est poétique,
Où l'art moderne brille à côté de l'ancien :
Le beau de chaque époque et de chaque contrée,
Feuille d'échantillon du livre déchirée :
Armes, meubles, dessins, plâtres, marbres, tableaux,
Giotto [2], Cimabué [3], Ghirlandaio [4], que sais-je?

[1] Paul Rembrandt, célèbre peintre et graveur hollandais, né en 1606, mort en 1674.

[2] Giotto (par corruption pour *Angiololo*, diminutif d'*Angiolo* ou *Angelo*), peintre florentin, né en 1276 à Vespignano, mort en 1336, fut d'abord simple gardeur de moutons. Cimabué l'aperçut un jour pendant qu'il dessinait une de ses brebis sur une pierre plate, avec un caillou pointu. Il l'emmena, et lui apprit la peinture. Giotto devint l'égal de son maître, continua la réforme que celui-ci avait commencée, et se rapprocha encore plus de la nature : ce fut le premier peintre italien capable de faire un portrait.

[3] Giovanni Gualtieri Cimabué naquit, en 1240, à Florence, d'une famille noble, et mourut en 1302. Au lieu d'écouter les leçons de grammaire qu'un de ses parents donnait dans Sainte-Marie-Nouvelle, il barbouillait de croquis les marges de ses livres. Des peintres grecs étant venus à Florence pour décorer la chapelle des Gondi, il apprit leur art avec l'assentiment de sa famille, et surpassa bientôt ses maîtres. Il améliora l'ancien style, donna de l'expression aux figures, assouplit les lignes et fondit plus harmonieusement les couleurs.

[4] Dominique Corradi, dit Il Ghirlandaio, peintre, né à Florence en 1451, mort en 1495, maître de Michel-Ange.

Reynolds [1] près de Heemskerk [2], Watteau [3] près de
Pérugin [4] entre deux Vanloos [5]. [Corrège [6],

Laques, pots du Japon, magots et porcelaines,
Pagodes toutes d'or et de clochettes pleines,
Beaux éventails de Chine, à décrire trop longs,
Cuchillos, kriss malais à lames ondulées,
Kandjiars, yatagans aux gaînes ciselées,
Arquebuses à mèche, espingoles, tromblons,
Heaumes et corselets, masses d'armes, rondaches,
Faussés, criblés à jour, rouillés, rongés de taches,
Mille objets bons à rien, admirables à voir ;
Caftans orientaux, pourpoints du moyen âge,
Rebecs, psaltérions, instruments hors d'usage,
Un antre, un musée, un boudoir!

....

Autour du mur beaucoup de toiles accrochées,
Blanches pour la plupart, les autres ébauchées ;
Un chaos de couleurs, ne vivant qu'à demi :

[1] Josué Reynolds, célèbre peintre d'histoire et de portraits, né en 1723 à Plympton (Devonshire), mort en 1792.

[2] Martin van Veen, dit Heemskerk, peintre d'histoire, né en 1498 dans le hameau de Heemskerk, mort en 1754.

[3] Antoine Watteau, peintre d'un goût maniéré, né à Valenciennes en 1684, mort en 1721.

[4] Antonio Allegri, dit le Corrège, peintre italien, né à Correggio, dans le Modénois, en 1494, mort en 1534. C'est le fondateur de l'école lombarde. Il est le premier qui ait osé peindre des figures dans les airs, et il est celui qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et du clair-obscur : son genre est toujours suave et gracieux.

[5] Pietro Vannucci, dit le Pérugin, grand peintre, né en 1446 à Città delle Pieve dans le Pérugin, ou province de Pérouse, mort en 1524, fut chef de l'école romaine, maître de Raphaël, et auteur de quantité de belles fresques qui se voient à Pérouse, Florence et Rome.

[6] Jean-Baptiste Vanloo, né à Aix en 1684, mort en 1745, était petit-fils d'un peintre hollandais établi en France. Il eut de grands succès dans le genre historique, et cependant s'attacha particulièrement au portrait. Il est surtout remarquable par le coloris et par une touche légère et spirituelle.

La Lénore à cheval, Macbeth et les sorcières,
Les infants de Lara, Marguerite en prières [1].

Le Pin des Landes.

On ne voit, en passant par les Landes désertes,
Vrai Sahara français poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc.
Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon.
Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.
Le poëte est ainsi dans les landes du monde :
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor ;
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or !

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT)

(1766-1834)

« Parmi les littérateurs et les poëtes dits de l'Empire, M. Arnault est un de ceux qui ont une physionomie et un caractère [2]. » Il est particulièrement original dans ses *Fables*, dont il a inventé tous les sujets, à un seul près, celui de la *Statue renversée*, qu'il trouva, nous dit-il, dans un recueil d'apologues en prose. « Les *Fables* de M. Arnault ne ressemblent pas à d'autres ; il les conçoit à sa manière et en

[1] Suite de personnages tragiques, immortalisés par la peinture non moins que par la poésie.

[2] Sainte-Beuve, *Causeries*, 21 mars 1853.

invente les sujets; il ne songe point à imiter La Fontaine, il songe à se satisfaire et à rendre d'une manière vive un résultat de son observation propre; il obéit à son tour d'esprit, à son jet d'expression, et on ne peut s'étonner si, comme lui-même l'avoue, « l'apologue a pris peut-être sous sa plume un caractère épigrammatique. » Très-souvent, en effet, « la fable chez M. Arnault n'est qu'une épigramme mise en action ou traduite en emblème [1]. »

La meilleure, peut-être, de toutes ces fables est celle que nous citons ci-dessous, *le Colimaçon*.

Le Colimaçon.

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

PÉCONTAL (SIMÉON)

(1802-1872)

L'auteur de *Volberg* (1837), des *Ballades et Légendes* (1846), n'a pu se faire une renommée égale à son mérite. C'est un poëte de grande

[1] Sainte-Beuve, *Causeries*, 21 mars 1853.

inspiration chrétienne. Son principal mérite est d'avoir naturalisé dans la littérature française la légende en vers dont les littératures étrangères, surtout celles du Nord, offraient tant de modèles que nous n'avions pas su imiter.

En 1866, l'Académie française décerna à Pécontal un de ses prix Montyon pour un poëme de forme encyclopédique, intitulé : *la Divine Odyssée*. Se supposant à lui-même une révélation mystérieuse, le poëte parcourt le monde ancien et le nouveau, et principalement les régions célèbres de l'Europe et de l'Orient, sous la conduite d'une muse biblique, appelée en hébreu *Thébel*, et dont le nom signifie l'univers, comme qui dirait *Cosmos* en grec. Ainsi que le remarquait M. Villemain dans son rapport, il y retrouve surtout l'inspiration religieuse et son action sur les âmes, et par là il rencontre les grands côtés de l'existence humaine, sans avoir besoin de détails épisodiques et d'inventions romanesques. Le plan de la *Divine Odyssée* a une grandeur incontestable ; mais il faut reconnaître avec le secrétaire perpétuel de l'Académie française que le poëte n'a pas toujours réussi dans ce qu'il ose, que l'art n'égale pas toujours en lui l'ambition de la pensée.

Le Forgeron des Pyrénées.

I

« Toi qui hantes les monts, la nue et les esprits,
Berger du Tourmalet [1], dis-nous donc quelque histoire :
Tes troupeaux sont parqués, tout dort, la nuit est noire,
L'heure est bonne pour les récits.

—Eh bien ! soit, sur ce lit de mousse et de lavande,
Autour du pauvre pâtre asseyez-vous en rond ;
Je vais vous raconter une vieille légende,
La légende du Forgeron.

II

C'était près d'une fondrière,
En plein hiver, quand le grand froid
Fait blottir l'ours dans sa tanière,
Et les montagnards sous leur toit.
Devers Viscos, devers Barèges,

[1] Passage des Pyrénées, près de Baréges.

Dans les sentiers, pas un vivant ;
On ne voyait rien que les neiges,
Il ne passait rien que le vent.

Seulement le long d'une gorge,
Du mont Sinistre au mont Perdu,
L'écho lointain d'un bruit de forge
Par moments était entendu.

Depuis l'aube, tout près du gave,
Bras et marteaux étaient en jeu,
Le métal coulait comme lave,
Et jetait des flocons de feu.

Noirci par le charbon qui fume,
Velu comme un démon d'enfer,
Un forgeron sur son enclume
A coups pressés battait le fer.

Il avait un air effroyable,
Et l'on disait dans son endroit
Qu'il ne craignait ni Dieu ni diable
Et qu'il ne marchait pas bien droit.

Tout à coup au seuil de la porte
Se présente un pauvre vieillard,
Dont la barbe d'étrange sorte
Semble de neige et de brouillard.

Il touchait à cette montagne,
A ce val horrible d'Héas
Où la peur en plein jour vous gagne,
Et d'où l'homme ne revient pas

Il entendait mugir les trombes,
Ce mortel effroi des passants,
Et l'avalanche au fond des combes [1],
Qui s'engouffrait en bondissant.

[1] Petites vallées, plis de terrain, lieux bas entourés de collines. Ce mot paraît être d'origine celtique.

« Maître, dit-il, puis-je à ta flamme
« Chauffer mes membres engourdis ?
« J'ai bien froid !... Dieu garde ton âme,
« Et la mette en son paradis !

« — Que le diable emporte la tienne ! »
Répondit le noir forgeron ;
« Mais, en attendant qu'il te tienne,
« Attrape ceci, vieux larron !

« C'est ma charité du dimanche. »
Et d'un fer rouge, en blasphémant,
Il lui larde sa barbe blanche,
Qui se recoquille en fumant.

Mais, ô prodige ! à cet outrage,
Au lieu du vieillard, apparaît
Un radieux et doux visage :
C'était Jésus de Nazareth !

A cet aspect, l'homme farouche
Est saisi d'un grand tremblement :
Un cri rauque sort de sa bouche
Et se change en rugissement.

Tout son corps de poil se hérisse ;
Il fuit, et va, pareil aux ours,
Hurler d'horreur au précipice
Et d'épouvante aux carrefours.

Un pâtre espagnol, le vieux Pèdre,
L'a vu rôder plus d'une fois,
Et jamais on n'en parle à Gèdre
Sans faire des signes de croix.

III

— Berger du Tourmalet, encore une autre histoire,
Il fait bon t'écouter. — Et meilleur de me croire,

Mon beau chasseur d'isards ! — Eh bien, nous te croirons !
Tu passes pour savant, tu lis dans maint vieux livre.
Parle, nous sommes tout disposés à te suivre
Dans tes récits de saints, de diables, de larrons,
Et de peur que le froid de la nuit ne nous gagne,
Nous allons faire un feu flambant sur la montagne.
— Bien ! mais faites aussi retentir votre cor,
Pour m'aider à trouver quelque légende encor. »

PONSARD (FRANCIS)

(1814-1867)

Francis Ponsard, né le 1er juin 1814, à Vienne en Dauphiné, d'un père avocat, est un poëte dramatique estimable que nous étudierons dans les cours suivants. Ici nous nous bornerons à dire quelques mots du poëme auquel nous empruntons un fragment.

Ponsard, qui eut pour premiers maîtres Homère, Virgile, Horace, Tite-Live, s'efforça, dans la tragédie d'*Ulysse* et dans le poëme d'*Homère* (1852), de reproduire exactement et pour ainsi dire littéralement la poésie d'Homère. Il n'est pas né Grec, comme André Chénier, et cependant il rend souvent avec plus de vérité que le fils de Santi l'Homaka, la couleur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Comparer ses imitations homériques avec celles de Chénier peut être un très-utile exercice.

Ponsard nous dit lui-même que le petit poëme d'*Homère* n'a été composé que pour encadrer une traduction du sixième chant de l'*Odyssée*. Aimant infiniment Homère pour les grandes qualités qui lui ont acquis l'admiration de tous les siècles, et pour son style très-simple, très-familier, très-naïf, et en même temps toujours pittoresque et représentant les objets comme un tableau, Ponsard a tenté de faire partager ce goût sain à ses contemporains, pour les détourner de cette fausse élégance qui proscrit le mot propre et enveloppe un détail dans une périphrase ; pour les dégoûter de cette recherche d'expressions étranges, de ces accouplements forcés de termes incompatibles, de ces contrastes brusques et inattendus, de ces artifices pénibles, de ces surprises, de ces oppositions, de ces couleurs tranchantes, de ces accumulations d'images désordonnées qui caractérisent trop souvent la littérature du dix-neuvième siècle. Sentant qu'Homère était plus simple et plus franc qu'on ne le suppose généralement, et n'en reconnaissant pas la simplicité et la franchise dans ses imitateurs, il a essayé de le

montrer tel qu'il le comprenait. Cette tentative sincère mérite tous les éloges des amis de la belle antiquité.

Homère sauvé par Tychius, l'armurier de Cumes.

Sur les bords de la mer à la bruyante écume,
Non loin du mont Sardène, est la ville de Cume;
La plaine d'alentour se charge de moissons,
Ou nourrit des brebis dont on vend les toisons,
Et dans l'eau qui descend des monts de l'Éolide
D'habiles forgerons trempent l'airain solide.
Apollon s'y plaisait, et les peuples lointains
Y venaient consulter ses oracles certains;
Mais depuis quelque temps, plus riche et plus avare,
Cume n'offrait aux dieux qu'un sacrifice rare.

C'est là que travaillait Tychius l'armurier,
Qui forgeait mieux l'airain que nul autre ouvrier;
Sous le vent des soufflets tandis qu'un feu s'allume,
Son lourd marteau, qui tombe et bondit sur l'enclume,
Enfonce de grands clous dans un bouclier neuf,
Enfermant sous l'airain sept doubles peaux de bœuf;
A ses côtés veillait, près de la lampe pleine,
Sa femme aux doigts légers qui mélangeait la laine,
Et, par l'assortiment d'éclatantes couleurs,
Imitait sur sa toile un pré couvert de fleurs.

Lorsque le forgeron eut achevé l'armure,
A l'épreuve du trait tant la matière est dure,
Las de battre le fer du matin jusqu'au soir,
Il laissa retomber ses bras, et vint s'asseoir.

— C'est alors qu'un vieillard, caché dans le coin sombre
Où l'angle du foyer avait jeté son ombre,
Tira de son manteau sa lyre en bois grossier
Traversée, au sommet, d'une barre d'acier.
Le nom de ce vieillard était Mélésigène [1].

[1] C'est-à-dire né sur les bords du Mélès. Le Mélès était une petite

Il était étranger, et n'y voyait qu'à peine.
Comme il marchait la veille un bâton à la main,
Tâtant d'un pied douteux les traces du chemin,
Des chiens avaient fait peur au vieillard solitaire,
Qui, jetant son bâton et se couchant par terre,
Entouré d'aboîments et ne respirant pas,
Dans ce cercle hurlant attendait le trépas.
Tychius le sauva de la meute vorace.
Il était allé vendre une belle cuirasse,
Et, joyeux d'avoir pu richement l'échanger,
Il rentrait, quand il vit le vieillard en danger.
Après avoir chassé les chiens à coups de pierre,
Il guida l'étranger jusques à sa chaumière,
Puis il lui présenta sa coupe qu'il remplit,
L'admit à son foyer et lui donna son lit.

BRIZEUX (AUGUSTE)

(1803-1858)

Julien-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient, d'autres disent à Scaër, dans la vallée de Scorff. Son nom de Brizeux ou plutôt Brizeuc veut dire Breton. Son prénom de Pélage, en celtique Morgan, signifie né de la mer Armorique : il était héréditaire d'aîné en aîné dans sa famille. Il fut élevé au bourg d'Arzanno, sur les bords du Scorff et de l'Ellé, chez le curé, son oncle. Ce fut là qu'il connut une jeune paysanne du voisinage, nommée Marie, qui devait être pour lui la source de ses premières et de ses plus pures inspirations poétiques. Il continua ses études au collège de Vannes et les acheva à celui de Douai dont le proviseur était aussi son parent. Vers 1825 ou 1826 il vint à Paris, où il écrivit avec M. Th. Busoni une comédie en un acte et en vers, intitulée *Racine*, puis il partit pour l'Italie. En 1832, il alla faire un cours de littérature à l'Athénée de Marseille; en 1833, il publia dans la *Revue des deux Mondes* ses *Premières Poésies*. Encouragé par le succès qu'elles obtinrent, il donna, en 1836, les douze élégies inti-

rivière de Lydie et d'Ionie qui naissait près du mont Sipyle et se jetait dans le golfe de Smyrne.

tulées : *Marie*, peinture pure et fraîche d'un premier sentiment, avec des descriptions rustiques sobres et vivantes. La versification est quelquefois faible, mais la poésie est toujours riche.

Après *Marie*, Brizeux publia *les Ternaires ou la Fleur d'or* (1841), recueil de notes de voyage : double voyage, dit le poëte, à la fois idéal et réel, d'un bourg de Bretagne aux villes d'Italie, où l'artiste apparaît bien plus que le poëte, sauf, comme le remarque M. E. de Margerie, dans une ou deux pièces où le son d'une cornemuse, la rencontre d'un saint breton à Rome, remuent sa fibre nationale.

Les *Bretons*, publiés en 1846, ont plus de puissance et d'ampleur que les *Premières Poésies* de Brizeux. Là, le nourrisson d'Arzanno néglige la légende historique et les grands noms de son pays ; il célèbre les mœurs des paysans, il chante Loïc et Lilès. On admirera toujours quelques tableaux de cette épopée rustique, la *Foire aux bœufs*, la scène des *Lutteurs*, les *Naufragés de Plô-Goff*, l'*Invocation aux goëlands*, la légende vraiment bretonne, *Le bon Jésus allait sur l'eau*.

Les *Histoires poétiques*, données en 1855, sont peut-être celui des recueils de Brizeux qui contient le plus de pièces vraiment chrétiennes. Tout n'y est pas égal, mais on trouve là des vers magnifiques. La pièce intitulée : *les Écoliers de Vannes*, d'une allure nette, sobre, savante, mérite de demeurer classique.

L'auteur de *Marie* a encore écrit plusieurs pastorales charmantes, *Primel et Nola*, les *Pêcheurs*, *Telen Arvor*.

Brizeux avait la passion de l'art ; le tourment du beau, le sentiment de l'idéal et le goût de la réalité étaient également vifs en lui. Son intelligence était ouverte aux beautés de toutes les littératures. Il connaissait Shakspeare, Byron, les poëtes anglais surnommés Lakistes parce qu'ils ont surtout décrit les beautés de leur pays où les lacs abondent, Coleridge, Southey, Wordsworth, quelques Allemands, comme Goethe ; mais sa préférence était pour la poésie du Midi, surtout pour la poésie grecque C'était donc un poëte très-cultivé, et bien moins primitif qu'il ne voulait qu'on le crût. Ce poëte d'esquisses excelle à raffiner une peinture ; il ne présente pas de larges tableaux pris dans le vif. Sa simplicité est souvent affectée, son élégance précieuse ; ce chantre des mœurs bretonnes parle souvent la langue des salons plutôt que celle des champs.

Brizeux n'est pas un vrai poëte champêtre et breton. C'est encore moins un poëte vraiment religieux. Paris, où il vint à l'âge de vingt et un ans, lui fit oublier la piété de sa mère et de son oncle. Il garda des aspirations idéales et religieuses ; mais sa religion était bien vague, son christianisme était mêlé de scepticisme mélancolique et de rationalisme désespéré : sa fin affligea tous les catholiques.

Les *Œuvres complètes* de Brizeux ont été réunies en deux volumes in-12, avec une notice, par M. Saint-René Taillandier, 1861.

Le Voyage d'Italie.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient :
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Même (on nous l'a dit) un jeune homme,
Parti du Nord pour un été,
Vieillard, n'avait point quitté Rome,
Captif comme Merlin dans un cercle enchanté.

Tant ce beau soleil nous pénètre !
Tant l'art nous remplit de sa foi !
Aperçu, souvenir peut-être
D ce monde idéal que chacun porte en soi.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient :
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

La Vache.

.... La vache, avec sa blanche robe,
Devant elle marchait, secouant son jabot,
Et marquant sur la terre humide son sabot,
Quelquefois s'arrêtait pour brouter un peu d'herbe,
Puis s'en allait encor, grasse, lente et superbe.
Sur son front étoilé des cornes en croissant
S'arrondissaient ; sa queue et son poil frémissant
Autour d'elle chassaient les bourdons et les mouches,
Et ses grands yeux roulaient défiants et farouches [1]...

[1] La critique a dit avec raison que Paul Potter n'eût pas désavoué cette vache. Comparer la *Vache* de V. Hugo, plus haut, page 490.

Le Coin de terre aimé.

Il est au fond des bois, il est une peuplade
Où, loin de ce siècle malade,
Souvent je viens errer, moi, poëte nomade.
Là, tout m'attire et me sourit,
La séve de mon cœur s'épanche, et mon esprit
Comme un arbuste refleurit.
Sous ces bois primitifs que le vent seul ravage,
Je sens éclore, à chaque ombrage,
Un vers franc imprégné d'une senteur sauvage [1].
(*Primel et Nola.*)

Le Paysagiste.

D'étranges bruits couraient dans toute la commune.
Voici : depuis deux jours un homme en veste brune,
Un monsieur inconnu, son cahier à la main,
S'en allait griffonnant de chemin en chemin ;
Au bourg on l'avait vu, d'un coin du cimetière,
Dessiner le clocher et les deux croix de pierre,
Si bien que le clocher, quoique rapetissé,
Sur son papier maudit semblait avoir passé.
Aussi, garçon prudent, Mélin, à son approche,
Se cacha tout entier sous une grande roche,
Puis, comme un écureuil sautillant dans les bois,
Il monta sur un chêne en criant : « Je vous vois ! »
Çà ! que voulait cet homme avec tous ses mystères ?
Ce savant venait-il pour mesurer les terres ?
Ou ne voulait-il pas emporter, ce sorcier,
Les champs et les maisons couchés sur son papier ?
Mon ami, c'était vous ! Tendre et pieux artiste,
Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe.

[1] Cette pièce, comme toutes celles du même recueil, est en rhythme ternaire, à l'imitation des vieilles proses de nos rituels.

Ils vivaient là deux fois par votre art créateur,
Et le peintre achevait l'ouvrage du chanteur.
Eh quoi ! vous avez pu pour moi quitter les vôtres,
Vous père, vous époux, tel qu'il n'en est point d'autres.
Dans mes chers souvenirs vous mettant de moitié,
Seul vous avez deux jours vécu pour l'amitié !
Ainsi vos yeux ont vu la terre de Marie,
Vos pas du double fleuve ont foulé la prairie,
Et leurs taillis bordés de buis vert et de houx,
Berceau de poésie, a murmuré sur vous !
Cher Eugène, merci ! votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image !
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur, mes yeux le peuvent voir,
Et d'ici je rends grâce à vos crayons noirâtres,
La terreur, dites-vous, des enfants et des pâtres.
Pour vous, dans leurs vallons rentrez sans nulle peur.
Mes lettres ouvriront la route au voyageur,
Et vous n'entendrez plus, en longeant son village,
Sur un chêne crier Mélin, l'enfant sauvage.

(*Marie.*)

REBOUL (JEAN)

(1796-1864)

Jean Reboul naquit à Nîmes le 23 janvier 1796. Son père, qu'il eut le malheur de perdre étant encore enfant, s'était acquis une honnête aisance en exerçant la profession de serrurier. Le jeune Reboul put être placé dans un pensionnat de sa ville natale pour y apprendre les connaissances indispensables à un enfant destiné à une profession manuelle. Il en sortit à treize ans pour entrer chez un avoué, où il fut employé pendant quelque temps à des transcriptions. Peu après, il embrassait la profession plus sûre et plus lucrative de boulanger, pour se faire un avenir et aider sa mère restée veuve avec quatre enfants.

Marié de bonne heure, il perdit sa femme au bout de quelques mois. Une seconde union fut bientôt suivie d'un pareil deuil.

Heureusement pour sa consolation le goût de la lecture lui vint, et l'instinct poétique s'éveilla chez lui.

En 1820 on le voit membre d'un cercle de joyeux vivants qui se réunissaient le soir dans un café de Nîmes ; il essaya son talent dans ce cercle d'amis en y composant des chansons et des satires en langue française. Cet homme du Midi ne songea pas à écrire en langue provençale, parce que, contrairement à un préjugé trop répandu dans ces derniers temps, le français, à la lecture du moins, est plus généralement compris dans toute l'étendue du Midi que le provençal, et parce que Nîmes, en particulier, depuis saint Louis, se rattache étroitement, par les habitudes, par les affections, par l'idiome, au centre de la monarchie. La première poésie de Reboul rendue publique fut *l'Ange et l'Enfant*, que la *Quotidienne* publia en 1828, et que divers journaux reproduisirent avec un concert d'éloges. La peinture, la musique, la sculpture, devaient bientôt s'inspirer de cette composition religieuse. Lamartine témoigna son admiration par une *Harmonie* où il chanta le *Génie dans l'obscurité*. En 1835, Alexandre Dumas, passant à Nîmes, vint le visiter. Le célèbre romancier engagea l'ouvrier poëte à publier son premier recueil. Ce volume parut en 1836 sous les auspices de Lamartine et d'Alexandre Dumas. C'est l'époque la plus brillante et la plus enchantée de Reboul, celle où il caressait les plus doux rêves et les plus charmantes illusions.

Au mois d'avril 1839, il vint à Paris apportant un poëme en dix chants, intitulé : *le Dernier Jour*, qui ne fut publié qu'en 1842. Le mérite de ce poëme, qui fut bientôt oublié, est de rompre la monotonie épique par d'heureux mélanges de lyrisme et de fantaisie.

Dans les *Nouvelles Poésies* publiées en 1857, l'inspiration est refroidie, le poëte cherche « à compenser par la force de la raison ce qu'il a perdu des jouissances du cœur. » Il hausse le ton, mais il ne gagne pas en mérite poétique; il n'est plus préoccupé que d'apporter « de faibles secours à l'ordre social menacé. » Il retrouve ses meilleures inspirations dans les *Traditionnelles*, son dernier recueil, publié en 1865, un an après sa mort. On en lira plus bas deux des plus belles pièces.

Le boulanger de Nîmes est un poëte agréable et sympathique, un poëte lettré et académique plutôt que spontané ; ce n'est pas un poëte puissant. Son souffle inégal ne suffit pas à de grandes compositions. Son don propre est de rassembler en peu de strophes des images et des pensées qu'on n'oublie pas. On citera toujours les courtes pièces de *l'Ange et l'Enfant*, de *l'Arabe à son coursier*, dans le premier recueil; de la *Chouette*, de la *Rose de Bengale*, dans le second ; des *Langes de l'enfant Jésus*, dans le dernier. On rencontre aussi chez lui quelques pièces d'une couleur plus énergique : telle est l'une des deux que nous citons, une *Scène d'inondation sur le Rhône*.

La gloire qui vint le chercher ne l'enivra pas ; il resta simple, bon, sympathique. Aussi était-il l'idole de sa ville natale. On ne jurait que par lui. Il tenait pour ainsi dire tous les cœurs et toutes les volontés dans sa main.

Les Langes de l'enfant Jésus.

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus.
Or, une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson ;
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire ;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

« Ses flots semblent créer des Édens dans leur course,
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur ;
On dirait que quelque ange a remué leur source... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« — Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste,
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur,
Leurs fruits semblent mûris dans le jardin céleste. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« — Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlissait ; il reprend sa couleur
Depuis que dans ces eaux je viens laver ses langes. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« — Toute la Galilée en est dans l'allégresse.
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?
Nos scribes, nos docteurs, y perdent leur sagesse... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme :
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé ;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,
Et le temps de son fils n'était pas arrivé.

(*Les Traditionnelles.*)

Scène d'inondation sur le Rhône.

Le temps est lourd et sombre, et le sud obstiné
Fait refluer les eaux loin de leur embouchure ;
Le Rhône a débordé. Pour combler la mesure,
On mande que la Saône à son tour a donné !

Avignon a déjà vu crouler ses murailles ;
Les hameaux ne sont plus que des îles de toits ;
La plaine ne fait voir que la pointe du bois
Où, surpris, le reptile enroule ses écailles.

Villageois, citadins, groupes de curieux,
Venus de Montpellier, de Marseille, de Nîmes,
Repaissent leurs regards de ces horreurs sublimes,
Où l'on entend mugir la colère des cieux.

Et le fleuve à nos pieds, comme un tigre rapide
Qui fuit en emportant sa chasse sur son dos,
Entraîne les moissons, les forêts, les troupeaux,
Désormais remplacés par une lande aride [1] ;

Et mille objets divers : des débris de maisons,
Mélange désastreux de meubles et de hardes,
Matelas rapiécés et ravis aux mansardes,
Et divans enlevés aux somptueux salons,

Le bois d'une charrue, et puis un attelage
Où se débat encore un cheval effrayé ;
Et les cheveux flottants d'un malheureux noyé,
Que parfois le remous pousse vers le rivage.

Comme pétrifié par un immense effroi,
Je contemplais muet cette scène cruelle :

[1] Vers obscur : il y manque l'indication du futur, sans lequel l'*aridité* ne va pas avec l'*inondation*. La *lande aride* n'a pu se voir que longtemps après la retraite des eaux.

Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi.
Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas...
Cette mère avait vu passer un berceau vide.

(*Les Traditionnelles.*)

LAPRADE (VICTOR-RICHARD DE)

(Né à Montbrison, en 1812)

M. de Laprade descend d'une noble famille que la Révolution frappa cruellement. Il fut initié par l'exemple de sa mère aux vertus religieuses, et par l'exemple de son père aux vertus civiles et sociales. Sa vocation poétique se décida de bonne heure, et il fut toujours fidèle à la Muse, même dans les années où les occupations d'un haut enseignement littéraire prenaient la plus grande partie de son temps.

L'honneur de M. Victor de Laprade est d'avoir découvert au sentiment de la nature quelques horizons nouveaux. Il fait parler non-seulement les oiseaux, mais les fleurs, les fontaines, les arbres, les rochers; il donne la parole à des êtres abstraits, à l'esprit des torrents, à l'esprit des glaciers. Mais son adoration de la nature, qu'il sent presque physiquement, eut d'abord trop d'analogie avec le panthéisme indien qui absorbe l'homme dans la création.

Dans *Psyché*, qu'une revue socialiste publia en 1842, il peignit comme un philosophe platonicien et comme un rêveur indien les développements de l'âme humaine arrivée à une plus haute conscience d'elle-même à travers les phases et les épreuves des civilisations; dans *Éleusis*, il chanta les mythes du polythéisme grec; dans *Hermia*, œuvre toute de fantaisie et d'imagination, le panthéisme et le naturisme; dans ses *Odes* et *Poëmes* (1844), l'âme des fleurs et des chênes.

Dans ses premières productions, le spiritualisme est toujours à l'état latent. Mais peu à peu il apprend à voir, à connaître, à aimer l'auteur de la nature; il s'élève des régions obscures d'une philosophie incertaine aux sphères lumineuses de la vérité catholique.

Enfin il retourne complétement aux idées de sa mère, et écrit en 1850 les *Poëmes évangéliques* où il lui dit :

« C'est bien à vous ce livre issu de ma prière ;
Qu'il garde votre nom et vous soit consacré,
Ce livre où j'ai souffert, ce livre où j'ai pleuré ;
Ainsi que tout mon cœur, il est à vous, ma mère. »

L'*Évangile des champs*, une des plus belles pièces de ce recueil dont il n'y aurait à retrancher que quelques vers, montre comment, sans abjurer l'amour de la nature, il est venu à Dieu.

Les *Symphonies* (1855), les *Idylles héroïques* (1858), les *Voix du silence* (1865), marquent un progrès continu dans la foi comme dans le talent du poëte. Les *Symphonies*, où malheureusement tout n'est pas irréprochablement chaste, célèbrent les rapports de l'âme humaine avec le monde extérieur; l'âme goûte les charmes de la création, mais les domine et ne s'y arrête pas.

Les *Idylles héroïques* sont des dialogues avec tout le monde et toutes choses, où tout a sa voix et son personnage; de jolies appellations assignées aux strophes, *les Fleurs*, *l'Esprit des montagnes*, *les Moissonneurs*, *Bertha*, *Rosa mystica*, donnent un air de drame à cette poésie lyrique. Les *Voix du silence* ont un caractère particulier de force, et la véhémence satirique s'y allie souvent aux accents lyriques.

Ce poëte idéaliste ajouta en 1868 un nouveau fleuron à sa couronne poétique en publiant *Pernette*, épopée champêtre, pleine de grâce, de vérité, et parfois d'éloquence, qui rappelle *Hermann et Dorothée.*

Obligé de joindre la critique à l'éloge, nous dirons qu'un défaut considérable empêchera toujours la poésie de M. de Laprade d'être véritablement populaire. Elle est trop grave, trop solennelle, et, à moins d'être prise à petites doses, fait souvent éprouver une certaine fatigue.

L'Académie française élut M. de Laprade le 11 février 1858, en remplacement d'Alfred de Musset.

Conseils des champs.

A UN ENFANT.

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont vos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel ;
Il fait croître en âge, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte;
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donne toujours un bon conseil.

Enfant qui devez être un homme,
Les bois vous diront des secrets;
Venez, il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts.

Préservant la paisible enfance
De nos désirs et de nos maux,
L'ombre, la fraîcheur, le silence,
S'éternisent sous ces rameaux.

Le chêne, aux jours d'ardeurs brûlantes,
Pour que tout vienne en sa saison,
Garde à ses pieds les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches;
Voyez, sous son feuillage épais,
Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix.

Sur le chêne essayant sa force,
L'enfant, jusqu'au nid du bouvreuil,
En s'aidant des nœuds de l'écorce,
Sait grimper comme l'écureuil.

Jouez sous le chêne robuste,
Et vous grandirez comme lui ;
Et vous-mêmes d'un jeune arbuste,
Quelque jour, vous serez l'appui.

Ces chants que l'arbre fait entendre,
Cette ombre aux viriles douceurs,
Vous pourrez un jour les répandre
Sur votre mère et sur vos sœurs.

Imitez les grands bras du chêne
Qui lutte avec le vent du nord ;
Endurcissez-vous à la peine,
C'est en luttant qu'on devient fort.

Loin de vous une enfance molle !
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant, la rude école ;
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.

Partout la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil ;
Semez, enfant, la bonne graine,
Et Dieu donnera le soleil.

(*Les Symphonies*, III, v.)

La Moisson.

Les blés hauts et dorés, que le vent touche à peine,
Comme un jaune océan, ondulent sur la plaine.
D'un long ruban de pourpre, agité mollement,
L'aurore en feu rougit ces vagues de froment,

Et dans l'air l'alouette, en secouant sa plume,
Chante, et comme un rubis dans le ciel bleu s'allume.

Mais déjà la faucille est au pied des épis.
Les souples moissonneurs, sur le chaume accroupis,
Sont cachés tout entiers, comme un nageur sous l'onde ;
Leur front noir reparaît parfois sur la mer blonde.
Plongeant leurs bras actifs dans les flots de blé mûr,
Ils avancent toujours de leur pas lent, mais sûr;
Leur fer tranchant et prompt, à tous les coups qu'il frappe,
Rétrécit devant eux l'or de l'immense nappe.
Derrière eux le sillon reparaît morne et gris.
Les bluets sont tombés, et les pavots fleuris;
Et le soleil de juin, piquant comme la flèche,
Sur leur couche de paille à l'instant les dessèche.

Le sol brûle: on dirait que la flamme a passé
Sur le terrain déjà blanchâtre et crevassé.
Les faux marchent toujours, allongeant derrière elles
Les rangs d'épis tombés en réseaux parallèles,
Et qui semblent de loin, tissu fauve et doré,
Des toiles de lin neuf qu'on blanchit sur le pré.
Dans l'air lourd plus de voix, hors le bruit des cigales
Frappant le ciel cuivré de leurs notes égales.
Entre les moissonneurs plus de joyeux propos ;
Il est temps que midi sonne enfin le repos.
L'œuvre languit, la main, en essuyant la tempe,
Retombe mollement avec l'eau qui la trempe.

Les yeux cherchent ; voici, travailleurs aux abois,
Que vous voyez venir, par le sentier du bois,
Les rouges tabliers, les corbeilles couvertes
D'un linge blanc qui luit entre les feuilles vertes.
Des cris ont salué l'espoir du gai repas.
Vers l'ombre, au bout du champ, chacun marche à grands pas.
On s'assied. Les grands pains sont étalés sur l'herbe.
Le maître fait les parts, trônant sur une gerbe.
La fermière a servi les rustiques apprêts

Et rempli d'un vin clair les écuelles de grès ;
Mais déjà, sous le chêne où la mousse l'invite,
Pressant comme la soif, le sommeil descend vite.
Près de l'homme endormi, les marmots en éveil
Font leur moisson d'ivraie et de pavot vermeil.

(*Idylles héroïques.*)

Les Vendanges.

Hier on cueillait à l'arbre une dernière pêche,
Et ce matin voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or dans la brume argentée?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.
Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne ;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier !
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse !
Aussi, comme chacun dans sa gaîté se presse !
Presque au milieu du champ, déjà brille, là-bas,
Plus d'un rouge corset, entre les échalas ;
Voici qu'un lièvre part, on a vu ses oreilles :
La grive au cri perçant fuit, et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois.
Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.
Au pas lent des taureaux les voilà revenus,
Rapportant tout l'essaim des marmots aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparpille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grappille,
Près des ceps oubliés se livre des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,

Préludant par des pleurs à de folles risées,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées !

(*Idylles héroïques.*)

AUTRAN (JOSEPH)

(Né à Marseille en 1813)

M. Autran, de l'Académie française, peut être regardé comme le créateur chez nous de la poésie maritime, — malgré les tentatives d'Esménard, auteur du poëme de *la Navigation*, du temps de l'Empire. — C'est dans ce genre qu'il a excellé. Cependant la poésie champêtre a trouvé aussi en lui un interprète sincère, naturel, ému, inspiré. Il a associé le sentiment de la nature aux plus salutaires et aux plus pures émotions du cœur.

M. Autran a publié les *Poëmes de la mer* (1852), *Soldats et Laboureurs* (1854), le *Poëme des beaux jours* (1862). Que sa poésie soit maritime, rustique, populaire ou militaire, elle est toujours saine et bienfaisante.

Endoume

Des chemins où l'on va plongeant dans la poussière
Et réclamant en vain quelque ombrage sauveur ;
Des coteaux dépouillés de glèbe nourricière,
Des rocs blancs, dont l'éclat offense la paupière,
Tant le soleil d'été les baise avec ferveur ;

Des terrains sans culture, où les chèvres du pâtre
Achèvent un gazon que le mistral brûla ;
Quatre pins inclinés sur la roche marâtre,
Et puis quelques maisons dont la pierre grisâtre
S'écaille au vent de mer : — Endoume, te voilà !

Cependant, plus qu'un sol prodigue de merveilles,
Plus qu'un jardin riant au printemps bienvenu,
Plus que les doux vallons, hantés par les abeilles,
Où les ruisseaux d'argent baignent les fleurs vermeilles,
Le peuple de ma ville aime ce rocher nu.

Et, quand du long travail meurt enfin la semaine,
Ces lieux pour le repos sont à jamais choisis :
Femmes, filles, — enfants qu'à la remorque on mène,
Vieillards et jouvenceaux partent, guirlande humaine
Heureuse d'aller voir la stérile oasis.

Et, du dimanche saint quand luit l'aube éclatante,
Chaque toit du village arbore un pavillon,
Devant chaque maison se déploie une tente ;
Et là, cœurs satisfaits, ce seul jour les contente
Plus que s'ils recevaient tout l'or d'un galion.

De l'aurore à la nuit, on chante, on rit, on danse,
Chaque pan de coteau porte un joyeux essaim.
Partout les tambourins résonnent en cadence ;
Et le rocher, surpris, admire l'abondance
Des festins étalés sur son aride sein.

Pour l'infertile sol d'où naît cette tendresse ?
Pourquoi tant de chansons et de rires dans l'air?
Pourquoi tant de gaîté sur tant de sécheresse?
C'est qu'au pied des coteaux où la foule se presse
S'étend la mer d'azur, la radieuse mer ;

La mer que nous aimons d'une amour infinie,
Nous, avec nos aïeux, de la Grèce venus,
Nous, tes dignes enfants, maternelle Ionie,
Qui dus tout à la mer, — qui lui dus ton génie,
Ta fortune, ta gloire, et la blonde Vénus !

C'est que nous la voyons ici, de la falaise,
Pâle et rose, au matin, sous la brume qui luit,
A midi, scintillant ainsi qu'une fournaise,
Calme et suave au soir, lorsque le vent s'apaise,
Et reflétant au loin les splendeurs de la nuit.

C'est qu'en face, à travers une vapeur dorée,
Se découpent si bien nos incultes îlots,

Qu'un promeneur, enfant de la race lettrée,
Rêve d'Archipel grec, d'Ithaque, île sacrée !
Et que le château d'If lui semble une Délos.

C'est qu'assis au banquet servi sur la terrasse
On aime à voir cingler dans le golfe endormi
La barque au foc tendu qui s'incline avec grâce,
A saluer du cœur le navire qui passe,
A songer que, peut-être, il ramène un ami !

Enfin ! c'est que les toits épars sur cette côte
Sont comme de vieux troncs rugueux, mais pleins de miel,
Et que toujours au seuil nous trouvons chez notre hôte
Sourire fraternel, vif esprit, âme haute,
Cœur grand comme la mer et bon comme le ciel !

VIOLEAU (HIPPOLYTE)

(Né en 1818)

Hippolyte Violeau naquit à Brest, d'un maître voilier embarquant, qui mourut en 1825, dans une excursion au Fort-Royal. Resté si jeune orphelin, il ne put recevoir qu'une éducation fort incomplète, qu'il dut aux soins de sa sœur aînée et dont il compensa tant bien que mal l'insuffisance par sa passion pour la lecture. A douze ans, il fut placé dans un atelier. Il en sortit au bout de quelque temps rassasié de dégoût de tout ce qu'il avait été obligé d'entendre et de voir parmi des ouvriers sans instruction, sans religion, sans morale. Après de longues démarches, il obtint, à titre de fils d'un marin mort au service de l'État, une place de quatre cents francs au bureau des hypothèques. Dans cette position plus que modeste, sa vocation pour la poésie se révéla soudain. Il avait le don naturel, mais on l'avertit que l'acquit, le métier lui manquaient. Grâce aux généreux quoique forcément modiques sacrifices de ses sœurs, il put prendre quelques leçons, et, en 1841, sans protecteurs, sans amis, sans annonces, il publia ses *Loisirs poétiques* dédiés à la sainte Vierge. L'édition fut épuisée en peu de temps. Encouragé par ce premier succès, Violeau concourut aux Jeux Floraux de 1842 et obtint un prix. A cette occasion, la ville de Brest

lui fit présent d'une boîte contenant 1,000 fr. en or et de quelques livres. Il répondit à la bienveillance de sa ville natale en lui dédiant une seconde édition très-augmentée de ses *Loisirs poétiques*.

Quelques années après, en 1846, il publia un deuxième recueil, le *Livre des mères et de la jeunesse*. En 1856, il en donna un troisième, les *Paraboles et Legendes*.

Ce poëte Breton et vraiment chrétien, autrement chrétien que Brizeux, a voulu surtout exprimer la résignation aux volontés de Dieu, le respect dû à la femme et aux vieillards, la piété filiale, la tendresse fraternelle, l'amitié, la charité. Ses divers recueils de poésies sont moins, comme il l'a dit lui-même, une œuvre d'art qu'une œuvre de foi. L'Académie française y a cependant trouvé assez de talent, malgré des inégalités et des prosaïsmes, pour accorder à l'auteur ses éloges et ses récompenses.

Le Mousse.

I

« Le capitaine dit que le vent est propice ;
Il faut partir, en vain vous retenez mes pas.
C'est Dieu qui vous commande un dernier sacrifice ;
Ma mère, ne m'arrêtez pas !

« Vous savez si le goût d'une terre inconnue
Me donna le désir d'un voyage lointain;
Mais à notre foyer la misère est venue,
Hélas ! il vous fallait du pain !

« Je reviendrai bientôt, je reviendrai sans doute ;
Je suis fort et joyeux, bannissez tout effroi.
Je ne puis pas mourir en route,
Vous allez tant prier pour moi !

« J'ai placé sur mon cœur votre médaille sainte ;
Je veux en votre nom la baiser chaque jour ;
Vous savez son pouvoir, n'ayez donc plus de crainte,
Elle est un gage de retour.

« Que votre plainte m'est amère !
Vous voulez donc, hélas ! que je meure en partant?

Je suis seul, dites-vous, je suis seul, ô ma mère;
Et la Vierge qui vous entend !

« Vous ne pouvez me suivre où le bon Dieu m'appelle,
Mère, la force manque à votre amour jaloux;
Le faible passereau dit-il à l'hirondelle :
« Je veux voyager avec vous? »

« Que vous allez gémir, seule, dans la demeure
Où votre pauvre fils souvent vous consola !
Oh ! n'y restez pas trop; la chapelle à toute heure
Est ouverte à celle qui pleure :
Ne me redemandez que là.

« Encor, si je savais écrire,
Ma main vous parlerait comme aujourd'hui mon cœur;
Alors..... Mais l'équipage accuse ma lenteur;
Ma mère, en m'embrassant essayez de sourire,
Cela me portera bonheur. »

L'enfant descend dans la nacelle;
Sa mère est à genoux, il tend les bras vers elle :
« O ma mère, il le faut! obéissons à Dieu ! »
Et la voix du rocher redit deux fois : Adieu.

II

L'enfant est déjà loin des côtes de Bretagne;
L'ennui flétrit son cœur oppressé de sanglots :
Son regard cherche la campagne,
Il n'aperçoit plus que les flots.

Il souffre, il se nourrit d'une tristesse amère,
Et, sans le consoler, chacun le voit souffrir;
Il se meurt, et n'entend qu'une voix étrangère :
Un enfant ne devrait mourir
Que sur les genoux de sa mère.

« Bonne Vierge, dit-il, loin du chaume natal

Veux-tu qu'un pauvre enfant expire?
Le jour du retour du navire
Pourrait-il être un jour fatal?

« Un soir, il m'en souvient, sous l'arbre du rivage,
Je vis un petit oiseau mort,
Et comme je plaignais son sort,
Ma mère dit ces mots : « De son premier ombrage
« Il s'envola trop vite, et le ciel le punit,
« En essayant son aile il est tombé du nid. »

« Et tout petit aussi, j'ai quitté ma demeure :
Comme ce pauvre oiseau faudra-t-il que je meure?
Vierge! ici le trépas me serait trop amer;
Ah! pas de tombe dans la mer.

« Si tu voulais, pourtant, mon enfance plus forte
Reprendrait sa gaîté, ses jeux, son teint vermeil;
La plante que je croyais morte
Se ranimait souvent aux rayons du soleil.

« Que de fois, devant ton image,
Ma mère, en te priant, aura pleuré tout bas!
Si je n'en reviens pas, que dira le village?
« La Vierge ne nous entend pas. »

« Non, tu peux me sauver, tu vas bientôt me rendre
Ce bienveillant regard qui s'attachait au mien,
Et ces soins caressants, et ce baiser si tendre
Qui me faisait rêver si bien!

« Donne-moi le sommeil de ma couche chérie;
S'il me revient encor, je pourrai me guérir;
Donne... ma voix s'éteint... si c'était là mourir!
O ma mère! ô Vierge Marie!»

Et l'enfant s'endormait, et son sommeil encor
S'enchantait un moment d'une aimable chimère:

C'était comme une sainte à l'auréole d'or
Qui le ramenait à sa mère.

III

Le navire arrivait, sa voile blanche au vent,
Et, sans le voir, la mère accourt à la chapelle.
Peut-être ce navire est-il vide pour elle ;
Le retour attendu nous trompe si souvent !

Seule, elle n'aime plus sa chaumière natale.
Le cœur plein d'épouvante, elle prie en pleurant ;
Trois fois à son sommeil une image fatale
A présenté son fils mourant.

Aussi la pauvre femme a cherché l'ombre sainte
Plutôt que le navire attendu dans le port,
Et maintenant sa voix sanglote presque éteinte :
Dieu ! si son enfant était mort !

« Oh ! tu me le rendras, disait-elle en son âme ;
Les présages mentaient, je crois, à ton amour,
J'attends !... » Et cependant aux pieds de Notre-Dame
Elle entendait déjà les chansons du retour.

« Non, je n'ai jamais vu, murmurait-elle encore,
Implorer vainement ton bienfaisant appui ;
Eh bien ! depuis un an, je pleure, je t'implore,
Je t'appelle comme aujourd'hui.

« Faible femme, indigente veuve,
J'ai besoin de mon fils, tu m'en as fait le don ;
Je crois au châtiment, au malheur, à l'épreuve,
Mais jamais à ton abandon.

« Vois, je ne pleure plus ! j'espère.
Il revient, n'est-ce pas ? Il revient... ô bonheur ! »

Ainsi priait la pauvre mère,
Et sa voix manquait à son cœur.
Mais un enfant paraît au seuil de la chapelle
Où l'humble suppliante attend avec effroi ;
Il la voit, s'élance, l'appelle :
« Ma mère, ma mère, c'est moi ! »

A ce cri qui répond à sa dernière plainte,
La mère a reconnu son enfant de retour,
Et jamais la chapelle sainte
Ne vit tant de larmes d'amour.

(*Nouveaux Loisirs poétiques.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PROSATEURS

DIX-SEPTIÈME SIECLE.

DIX-HUITIEME SIECLE

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

POÈTES

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

6930-79 — Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

LIVRES D'ÉDUCATION. — LIVRES DE PRIX

Publiés dans le format in-12,

Empire chinois (l'), faisant suite à l'ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, par M. Huc, couronné par l'Académie française. 4[e] édition. 2 vol. in-12............ 8 fr.

Pendant quatorze ans l'auteur s'est identifié avec la vie des Chinois. Il s'est pour ainsi dire fait Chinois lui-même. Il est donc en mesure de parler avec exactitude d'un pays qu'il avait adopté comme une seconde patrie.

Les circonstances l'ont beaucoup favorisé dans ses observations. Il lui a été donné de parcourir plusieurs fois les diverses provinces de l'empire, de les comparer entre elles, et surtout d'être initié aux habitudes de la haute société chinoise au milieu de laquelle il a constamment vécu.

Esprit (l') **du comte de Maistre**, précédé d'un essai sur sa vie et ses écrits, par Ch. Barthélemy. 1 vol. in-12.............. 3 fr.

Ce volume présente un choix plein de sagacité et de précision des plus remarquables pensées de J. de Maistre. Il fait connaître de la manière la plus intéressante la vie intime d'un homme dont toutes les actions portent le cachet d'originalité, de grandeur, de noblesse et de force qu'on admire dans ses écrits.

Ces détails biographiques, empruntés aux propres révélations du comte de Maistre, ne remplissent pas moins d'un tiers du volume et renferment, comme la seconde partie du livre, un grand nombre de pages qui seront comptées parmi les meilleurs trésors de la langue.

Histoire nationale des naufrages et aventures de mer, par Ch. d'Héricault. — Période contemporaine. 1 vol. in-12.... 3 fr.

M. Charles d'Héricault a réuni dans ce volume, suivant l'ordre chronologique les récits des principaux naufrages dont nos navires ont été victimes, ou qui ont eu lieu sur nos côtes, depuis le commencement du siècle jusqu'en 1830.

Ce sont, le plus souvent, les acteurs de ces drames maritimes qui nous racontent toutes les péripéties de leurs luttes héroïques, leurs souffrances et leur sauvetage providentiel.

Quand il a dû suppléer à l'absence de narrations faites par les marins eux-mêmes, ou qu'il n'en a trouvé que d'incomplètes, M. d'Héricault est allé puiser aux sources les plus authentiques pour rédiger son récit. Il s'est bien gardé de rien ajouter, par des détails imaginaires, au dramatique des narrations prises dans toute leur simplicité.

C'est ainsi qu'il a réussi à nous donner un livre plus émouvant que tous les romans, et qui a en même temps le sérieux d'une œuvre historique.

Il n'est pas possible, en lisant ce recueil, de se soustraire à la salutaire influence de ces scènes magnifiques, où l'on voit, comme dans un seul tableau, les malheurs les plus cruels, le courage et l'énergie au milieu des dangers, en face de la mort, la patience au milieu de privations et de douleurs inouïes, la résigna-

tion et la confiance en Dieu qui paraît là, plus que partout ailleurs, le Maître souverain de nos destinées.

L'*Histoire nationale des naufrages*, bonne et attachante pour tous, sera particulièrement appréciée des marins et des militaires. Elle peut être utilement donnée en prix.

Imitation (l') de N.-S. Jésus-Christ, traduction nouvelle accompagnée d'extraits des ouvrages *des Pères, des Docteurs et des Saints*, par L. Moreau, conservateur de la bibliothèque Mazarine. 3e édition. 1 beau volume imprimé en gros caractères sur papier glacé.. 4 fr.

Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse, par l'abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans. 1 vol. in-12, orné de vignettes et de gravures sur acier.. 3 fr.

Ce livre, écrit sous la forme simple qui convient à l'enfance, traite cependant des plus hautes vérités de la foi. L'auteur contemple d'abord Jésus-Christ dans *sa vie cachée*. C'est l'histoire de son enfance et de sa jeunesse à Nazareth ; puis il le suit dans sa vie publique depuis sa manifestation aux hommes jusqu'à sa mort. Le dernier livre nous montre la permanence de Jésus-Christ sur la terre dans l'Église et dans les sacrements.

Chacun des chapitres étant court et offrant l'abrégé de la plus belle histoire mêlée à des réflexions très-simples, le livre est d'une lecture facile. Cette lecture emprunte encore son agrément et son charme à l'onction et à la grâce des récits.

Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique, par l'abbé E. Domenech. 3e édition. 1 vol. in-12.................. 4 fr.

Dans la première partie de ce journal, l'auteur s'attache particulièrement à mettre en relief la vie privée du missionnaire, ses épreuves secrètes, ses souffrances morales et physiques.

Dans la seconde partie, il se limite à une description des mœurs, coutumes et usages des populations américaines et mexicaines qui habitent les deux rives du Rio-Grande. Quoiqu'il se soit borné à présenter des observations personnelles et à narrer des faits qui se sont passés autour de lui, on peut appliquer ses remarques non-seulement à tous les États nouveaux de l'Union américaine, mais encore à la plupart des États du centre et de l'ouest de l'Union.

Ce livre, dans lequel on reconnaîtra un homme impartial, qui ne raconte que ce qu'il a vu, entendu et éprouvé, ne peut manquer d'attirer l'attention de ceux qui aiment les vrais et naïfs récits.

Ame profondément impressionnable, nature vive, spontanée, soudaine, poétique, l'abbé Domenech a mis dans ces pages un charme indéfinissable. En lisant certains passages de ses touchantes confidences, on croit avoir sous les yeux les incomparables *Prisons* de Silvio Pellico.

Mémoires d'un prisonnier d'État, par Andryane. 4e *édition*, augmentée d'une correspondance inédite de Confalonieri. 2 vol. in-12.. 8 fr.

Adopté depuis longtemps déjà par la plupart des établissements d'éducation pour être donné en prix, cet intéressant ouvrage sera bientôt dans toutes les bibliothèques scolaires et municipales. Il peut être également donné comme livre d'étrennes aux jeunes filles et aux jeunes garçons.

Mosaïque, amusettes vieilles et nouvelles, par A. Mercier. 3e *édition.* 1 vol. in-12.. 4 fr.

L'auteur de la *Mosaïque* a composé un livre de spirituelles anecdotes, de traits de satire, de mots piquants, de gaietés de toutes sortes. Le choix est fait avec un tact parfait : il serait impossible de condenser plus d'esprit et de meilleur esprit dans un volume. Louis Moland.

Dans ce recueil offert aux lecteurs intelligents par un fervent des lettres, le dé de la conversation spirituelle et gaie est tenu le plus souvent par des *écrivains.*

Frédéric Godefroy.

La *Mosaïque* se compose d'au moins un millier de petits paragraphes ornementés chacun d'une fleur, d'un trait, d'un éclat de rire. L'acteur est un peu tout le monde. Vous y rencontrez la signature du *Figaro* près de celle de Chamfort, M. Louis Veuillot près de Joseph Prudhomme, M. Monselet près de la Bruyère.

A quelque page que l'on s'arrête, on est sûr qu'un propos comique amènera le sourire aux lèvres, et de plus ce sourire est toujours provoqué par des traits moralement irréprochables.

Venet.

Nouveau Testament (le) **de N.-S. Jésus-Christ**, traduction nouvelle, avec introduction, sommaires et notes, par M. l'abbé A. Gaume, chanoine de Paris. Édition approuvée à Rome et recommandée par Mgr l'Archevêque de Paris.
1 vol. in-12.. 6 fr.

EXTRAIT DU RAPPORT DES EXAMINATEURS ROMAINS.

« J'ai lu avec soin la traduction française du *Nouveau Testament*, par M. le chanoine Gaume, et je puis affirmer que, quant à l'*exactitude*, à la *fidélité*, à la *précision* et à la *clarté*, l'ayant comparée avec le texte latin de la Vulgate, *elle ne laisse rien à désirer.*

« En outre, ce qui semble rendre précieux le travail de M. le chanoine Gaume, ce sont les *notes* et les *remarques* dont il a enrichi cette traduction. Les *notes*, très-nombreuses (*elles montent à environ quatre mille*), sont un *résumé clair* et *substantiel* des commentaires les plus accrédités de la sainte Écriture. »

Portraits littéraires, par Léon Gautier. 1 vol. in-12.... 4 fr.

Première partie : Chateaubriand. — Mgr Gerbet. — Le P. Faber. — Ed. Ourliac. — Louis Veuillot. — M. de Montalembert. — Mgr Plantier. — Aug. Nicolas. — Mme Auguste Craven. — Deuxième partie : Victor Hugo. — Lamartine. — Taine. — Ponsard. — Charles Blanc. — M. Dupin. — Erkmann-Chatrian. — Gustave Doré. — La poésie et les romans contemporains. — L'Art. — La Science. — L'Histoire. — L'Industrie. — La guerre. — Les Livres populaires.

Tels sont les sujets, aussi intéressants que variés, que traite l'auteur de cet ouvrage. Publiées déjà, en grande partie, dans le journal *le Monde*, où elles ont été fort remarquées, ces Études ont reparu en volume, classées méthodiquement et soigneusement révisées.

M. Léon Gautier, qui n'a pas tardé à tenir les promesses qu'annonçaient ses débuts comme savant et comme écrivain, marque la maturité de son talent dans ce livre, où brillent d'un égal éclat la foi ardente de l'apologiste catholique, l'impartialité du critique et l'art du peintre.

Prosateurs et poètes français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, par Frédéric Godefroy, lauréat de l'Académie française et de l'Institut. 3 vol. in-12, comprenant :

1° Les Prosateurs français des xviie et xviiie siècles. 1 vol. in-12.. 4 fr.

2° Les Poètes français des xviie, xviiie et xixe siècles. 1 vol. in-12.. 4 fr.

3° Les Prosateurs français du xixe siècle. 1 vol. in-12. 4 fr.

Ces trois volumes sont intermédiaires entre les *Cours classiques* et l'*Histoire de la littérature française.* Ils peuvent être donnés en prix. Très-instructifs et très intéressants, ils conviennent aussi aux bibliothèques municipales, scolaires, paroissiales. Ils peuvent être très-avantageusement offerts comme livres d'étrennes.

Scènes de la vie hongroise, par le comte G. de la Tour. 1 vol. in-12.. 3 fr.

M. de la Tour a habité longtemps la Hongrie, ce pays encore si neuf, si original, si poétique. Son livre met en lumière les rapports qui unissent et les oppositions qui divisent les quatre races prédominantes de la Hongrie orientale, les Madgyars, les Valaques, les Slaves et les Allemands.

C'est un roman plein d'intérêt et plein de charme, de détails neufs, instructifs et précieux. Du Lac.

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, par M. Huc. 5e *édition*. 2 vol. in-12........................ 8 fr.

Ce livre est un des plus intéressants et des plus instructifs qui aient été publiés depuis 15 ans. Traduit dans toutes les langues, dès son apparition il a obtenu partout le même succès qu'en France.

Trois (les) **Rome**, journal d'un voyage en Italie, par Mgr. Gaume, protonotaire apostolique. 3e *édit.* 4 vol. in-12, avec planches. 16 fr.

Tout en conservant le texte primitif, cette nouvelle édition est enrichie de notes qui, en signalant les principaux changements survenus depuis le premier voyage de l'auteur, continuent de faire des *Trois Rome* le guide du voyageur actuel en Italie, et à Rome surtout. Parlant des ouvrages récemment publiés sur Rome, M. Louis Veuillot dit de celui-ci : « L'ouvrage de Mgr Gaume, fruit d'un voyage intelligent et d'une vaste lecture, est le plus complet. C'est un vrai guide religieux dans Rome et dans l'Italie. » (*Parfum de Rome*, t. II, p. 269.)

Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866, par le R. P. Horner, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Zanzibar, accompagnée de documents nouveaux sur l'Afrique, par Mgr Gaume. 1 vol. in-12........................ 3 fr.

La lecture de ce voyage du R. P. Horner est très-attachante. Mgr Gaume a ajouté au récit du courageux et zélé missionnaire quelques chapitres de nature à augmenter l'intérêt et l'utilité du livre, lequel contribuera, nous en avons la confiance, à éveiller en faveur de la malheureuse Afrique les sympathies de tous les cœurs généreux.

Corbeil. Typ. et stér. Crété.

